

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'ÉTABLISSEMENT DE LA DOMINATION FRANQUE DANS LA SYRIE DU NORD ET LA RÉGION D'ÉDESSE

Les croisés parvinrent à Constantinople, par groupes successifs, entre la fin de 1096 et le printemps de 1097. Devant ces chefs faisant sonner bien haut leur indépendance, devant ces troupes dont la plupart ne ménageaient pas plus les régions traversées que s'il se fût agi d'un pays ennemi, quelle allait être l'attitude d'Alexis Comnène ? Son but est double : il ne peut être question pour lui d'abandonner en faveur de qui que ce soit aucun des droits territoriaux imprescriptibles de l'empire byzantin ; mais en revanche il est pour lui de la plus haute utilité de mettre à profit le secours que peuvent lui apporter les croisés et d'éviter coûte que coûte de s'en faire des ennemis. En somme, ce qu'il veut, c'est ramener les croisés au rang des mercenaires que seuls il avait désirés, comme il en avait bien souvent servi dans l'armée byzantine. Pour cela, il fallait convaincre les Francs, par un mélange de raisonnements, de menaces, de faveurs, de l'impuissance où ils étaient réduits contre les Turcs sans son aide, et du profit qu'ils trouveraient à se mettre sous sa direction. L'insuffisance de leurs ressources, la conscience croissante des nécessités politiques amenèrent presque tous les chefs francs, y compris Bohémond qu'Alexis avait particulièrement redouté (1), à prêter hommage au *Basileus* ; seuls firent exception Tanocrède, le neveu de Bohémond, qui éluda la question en passant tout de suite en Asie, et Raymond de Tou-

(1) Conformément à son programme, il fut au contraire le plus docile ; après son hommage, il demanda la charge de Grand Domestique d'orient, mais sans insister ; les prétendues promesses qu'Alexis lui fit sont une invention postérieure insérée par lui dans les Gesta (cf. supra, p. 8, n. 4).

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'ÉTABLISSEMENT DE LA DOMINATION FRANQUE DANS LA SYRIE DU NORD ET LA RÉGION D'ÉDESSE

Les croisés parvinrent à Constantinople, par groupes successifs, entre la fin de 1096 et le printemps de 1097. Devant ces chefs faisant sonner bien haut leur indépendance, devant ces troupes dont la plupart ne ménageaient pas plus les régions traversées que s'il se fût agi d'un pays ennemi, quelle allait être l'attitude d'Alexis Comnène ? Son but est double : il ne peut être question pour lui d'abandonner en faveur de qui que ce soit aucun des droits territoriaux imprescriptibles de l'empire byzantin ; mais en revanche il est pour lui de la plus haute utilité de mettre à profit le secours que peuvent lui apporter les croisés et d'éviter coûte que coûte de s'en faire des ennemis. En somme, ce qu'il veut, c'est ramener les croisés au rang des mercenaires que seuls il avait désirés, comme il en avait bien souvent servi dans l'armée byzantine. Pour cela, il fallait convaincre les Francs, par un mélange de raisonnements, de menaces, de faveurs, de l'impuissance où ils étaient réduits contre les Turcs sans son aide, et du profit qu'ils trouveraient à se mettre sous sa direction. L'insuffisance de leurs ressources, la conscience croissante des nécessités politiques amenèrent presque tous les chefs francs, y compris Bohémond qu'Alexis avait particulièrement redouté (1), à prêter hommage au *Basileus*; seuls firent exception Tancrède, le neveu de Bohémond, qui éluda la question en passant tout de suite en Asie, et Raymond de Tou-

(1) Conformément à son programme, il fut au contraire le plus docile ; après son hommage, il demanda la charge de Grand Domestique d'orient, mais sans insister; les prétendues promesses qu'Alexis lui fit sont une invention postérieure insérée par lui dans les Gesta (cf. supra, p. 8, n. 4).

louse, le plus fier et surtout le plus riche des chefs francs. Un accord fut alors conclu entre Grecs et croisés, aux termes duquel ces derniers promettaient de laisser au *Basileus* tout ce qui, dans leurs futures conquêtes, avait fait partie de l'empire byzantin avant l'invasion turque, en échange de quoi l'armée byzantine et bientôt Alexis lui-même leur prêteraient secours. Dans les troupes, moins sensibles que les chefs aux exigences de la politique, cette subordination ne fut pas toujours ressentie sans amertume ; mais les largesses du gouvernement impérial gagnèrent une grande partie des récalcitrants, et, dans l'ensemble, on peut dire qu'il n'y aura pas de sérieuse difficulté entre Francs et Grecs jusqu'en 1098 (2).

Ce fut donc à titre d'armée byzantine officielle que les croisés, assistés du corps grec commandé par le Turc converti Tatikios, pénétrèrent dans les territoires musulmans, où Alexis et eux avaient eu soin d'annoncer leur expédition (3). Quelques mois plus tôt, Qilidj Arslân avait anéanti l'armée populaire de Pierre l'Ermite ; s'attendant à une victoire analogue sur les nouveaux croisés il avait laissé sa famille à Nicée ; mais cette fois il avait affaire à des troupes plus nombreuses et plus disciplinées, et fut battu : Nicée dut capituler. L'effet moral et matériel fut considérable ; moralement, parce que c'était la première grave défaite subie par les Turcs ; matériellement, parce qu'elle aboutit à exclure les Turcs de tout le secteur occidental de l'Anatolie. Alexis Comnène employa les mois suivants à mettre à profit ce succès pour remettre la main sur toutes les côtes asiatiques de l'Égée. Pendant ce temps, les croisés pénétraient au cœur de l'Anatolie ; une seconde fois, Qilidj Arslân, qui avait obtenu le secours de Dânichmend (4), essaya de les surprendre en rase campagne, près de Dorylée, mais les croisés parvinrent à rétablir la situation un moment compromise. Désormais il n'essaya plus de s'opposer à leur avance, se bornant à faire devant eux le vide et à compter sur la chaleur et la disette pour les user. D'ailleurs, dans ce semi-désert,

(2) Anne XI 3 croit que Tancrede finit par prêter serment. Raoul 18 le nie avec raison, puisqu'un tel serment ne fut jamais invoqué par la suite.

(3) Ambassade à Thoros (Math., 30), à l'Égypte (HBS, 22), aux Musulmans en général ('Az., 489); rien d'une « trahison » : avis aux amis, défi aux ennemis.

(4) Sa participation est attestée par 'Az., 490.

il n'était guère possible aux chrétiens d'organiser une occupation solide, et rien ne devait empêcher les bandes turques, si elles s'étaient tenues à l'abri, de revenir, une fois l'armée des croisés passée. Ce ne fut qu'en arrivant aux régions plus peuplées du Taurus que les chrétiens purent, au lieu d'une pure traversée, se soucier d'occupation (5).

A ce moment Tancrède et Baudouin se détachèrent du gros de l'armée pour descendre directement sur la Cilicie et la Syrie. On pourrait voir dans cette division une partie d'un plan byzantin pour la soumission des diverses routes vers l'Orient, mais comme aucun représentant du *Basileus* ni de Tatikios n'accompagna les deux chefs francs, ce n'est sans doute qu'un acte d'indépendance comme Tancrède en avait déjà commis. Ce dernier pensait-il déjà, avec ou sans inspiration de Bohémond, à acquérir personnellement la Cilicie, et Baudouin de même ? Quoi qu'il en soit, l'absence de tout Grec permit d'éluder la question. Tatikios lui-même ne la reposa ni quand tous les croisés furent réunis sous Antioche ni lorsqu'il retourna auprès d'Alexis, puisqu'il reconnut alors à Bohémond la possession provisoire des villes ciliciennes : il attendait la venue du *Basileus*. Mais en sens inverse Tancrède et Baudouin avaient chacun auprès d'eux un Arménien, dont la présence atteste sans doute un désir de liaison directe avec les indigènes, mais qui d'autre part devaient aussi chercher à attirer les croisés vers les endroits où il y avait des Arméniens à libérer, et devaient souvent préférer les engager directement sous leur propre autorité, plutôt que d'avoir recours à l'armée officielle qui, après les avoir délivrés des Turcs, leur imposerait des gouverneurs grecs (6). L'ambition des chefs francs et celle des chefs arméniens se rencontraient donc, à l'origine, pour agir contre les prétentions byzantines.

Quoi qu'il en soit, Tancrède se présenta devant Tarse, dont la garnison turque, trop faible, commença à négocier une capitulation ; peu après, l'arrivée de Baudouin la décida à fuir. Les habi-

(5) Röhrichl, *Erste Kr.*, ch. IV; Chalandon, Alexis 176 sq.; Première Crois., 117 sq.; Grousset, I, 14 sq.

(6) Pakrad, le conseiller arménien de Baudouin, s'était enfui des prisons byzantines, et fut accusé plus tard par d'autres Arméniens, qui voyaient en Baudouin un lieutenant d'Alexis Comnène, de déloyauté envers le Basileus (Albert III, 17-18).

tants se donnèrent à Tancrède, mais Baudouin réclamait sa part, et Tancrède se retira, pensant trouver plus loin des compensations. Baudouin, resté maître de Tarse, y reçut le renfort précieux de corsaires flamands et frisons commandés par un de ses vassaux, Guynemer de Boulogne, lequel venait par un heureux coup de main de s'emparer de Lattakié : concours précieux, qui assurait aux croisés environnés d'ennemis sur terre des communications plus faciles par mer avec l'arrière chrétien.

Quand à Tancrède, il était allé, lui, à Adana, où il trouva déjà installé un chevalier bourguignon du nom de Welf, et où un chef arménien, peut-être Oschin de Lampron (7), l'invita à aller prendre Misis, dont la garnison turque n'opposa qu'une faible résistance. Mais sur ces entrefaites, Baudouin à son tour arriva, sans avoir, semble-t-il, laissé de garnison à Tarse ; déjà un combat avait failli éclater entre Tancrède et lui pour la possession de Tarse, il y en eut un maintenant, semble-t-il, sous Misis. La paix toutefois fut rétablie, et Baudouin prit la route de Mar'ach pour aller rejoindre Godefroy, tandis que Tancrède, par Baïâs, Alexandrette et Baghrâs, gagnait la Syrie (8).

Pendant ce temps la grande armée avait dessiné un vaste détour par Qaçarya, dont l'objet était celui-ci d'intérêt essentielle-

(7) Raoul l'appelle Ursinus, ce qui est le nom qu'Albert donne en 1111 à un Arménien qui a toute chance d'être Oschin; mais Raoul le présente comme le chef des Arméniens d'Adana, ce qui ne peut être vrai que très momentanément s'il s'agit d'Oschin, connu uniquement comme seigneur de la montagne taurique.

(8) D'après Chanson, 176, Tancrede après Misis passa en une ville appelée selon les mss. Tarsie (comme si l'on revenait à une tradition sur Tarse mal identifiée), Saidre (Alexandrette, nommée dans le passage correspondant d'Albert) ou Sucre (déformation poétique du port de Canamella-Hiçn at-tînat ?) Ce serait là qu'aurait eu lieu le combat entre Tancrede et Baudouin, qu'il raconte comme Albert. Le poète attribue la paix à une intervention de Bohémond, alors qu'Albert a seulement dit précédemment que Tancrede avait parlé d'une venue ultérieure de Bohémond et qu'il était arrivé un corps de son armée. Pour Albert ce corps arrivera à Tarse, y fut massacré par des Turcs parce que Baudouin leur avait refusé l'entrée de la ville, à la suite de quoi les chrétiens massacrèrent les Turcs. Au contraire, d'après le poète ce corps arriva à Sucre ou Misis avec Bohémond et combattit les Turcs avec Baudouin, qu'il réconcilia avec Tancrede, au prix d'une humiliation de ce dernier. D'après Gesta les Turcs avaient fui de Tarse, ce qui ne leur permet guère d'assaillir des Francs. — Albert III, 5-17 et 26; Foucher, I, 14; Raoul, 34-44; Gesta, 5-8; Chanson 166-180.

ment byzantin : il s'agissait de dégager la région, encore tenue localement par des Arméniens, qui était le centre de toutes les routes de l'Anatolie vers l'Arménie méridionale et la Djéziré. Un Arménien, Simon, fut en effet en cours de route investi d'un territoire au nom de Basileus. Une autre ville fut remise plus loin, toujours aux mêmes conditions, à un Normand d'Italie depuis longtemps au service d'Alexis Comnène, Pierre d'Aulph (9), à charge de réduire l'émir de Cappadoce Hasan, réfugié dans la montagne. Les Chrétiens indigènes avaient chaleureusement accueilli les croisés, et il en fut de même à leur arrivée à Mar'ach.

Dès auparavant de nouvelles bandes s'étaient séparées de l'armée, telle celle de Pierre de Roaix, que Raymond de Toulouse, sur un bruit, peut-être forgé, d'une évacuation d'Antioche par les Turcs, dépêcha en hâte vers cette ville, et qui, à défaut d'elle, reçut plus loin la soumission de quelques places du Roûdj occupées par des Arméniens : initiative d'intérêt militaire, qu'une délibération avec les autres chefs alors en arrière eût retardée, ou entreprise d'ambition personnelle, on ne sait (10). Bientôt d'autres croisés parvenaient à Artâh, où ils avaient été appelés par les habitants arméniens dès leur sortie de Mar'ach ; les Turcs d'Antioche accourant pour reprendre la place, ces Francs furent un moment dans une situation très difficile, mais furent délivrés par les premiers corps de la grande armée et par Tancrède, qui occupa aussitôt après en amont sur le 'Afrîn Aricha et Kersen (11).

Il se retrouvait ainsi à proximité de Baudouin, car celui-ci a

(9) Sur lui, De la Force, *Les conseillers latins d'Alexis Comn.* (Byzantion, 1936, I).

(10) *Gesta*,

(11) D'après Raoul, 45-47, ce serait Baudouin qui aurait occupé à Artâh et il aurait été délivré par Tancrède, oublieux de sa récente injure : tableau un peu trop fait pour une apologie. Foucher, qui accompagnait Baudouin, mais est très concis, ne connaît rien de tel. Albert, en général très au courant des faits et *gestes* de Baudouin, donne (III, 28-31), comme chef à l'expédition d'Artâh Robert de Flandre, et le fait délivrer par l'armée générale, mais en compagnie de Roger de Rozoy (Aisne) et de Gozelon de Montaigu (apparenté aux Bouillon, cf. Orderic, III, 555, note de Le Prévost), qui paraissent avoir appartenu plutôt à l'armée de Baudouin qu'à celle de Robert. La Chanson ne nomme que Gozelon, sans préciser de quelle armée il était (186-191). Baudouin n'ayant pas été appelé à Edesse immédiatement après la prise de Tell-Bâchir, sa présence à Artâh n'est pas impossible. D'après Raoul, il aurait laissé comme gouverneur son cousin Baudouin du Bourg. Peut-être celui-ci seul alla-t-il à Artâh.

de nouveau abandonné la grande armée. L'Arménien qui l'accompagnait n'était autre qu'un frère de Kogh-Vasil, et désirait mettre la force franque au service de ce dernier en lui faisant expulser les Turcs des forteresses qui entouraient la principauté de Kaisoûn. La population étant arménienne, Baudouin n'eut pas de peine à occuper Tell-Bâchir et Rawandân ; il donna cette dernière un instant à Pakrad, mais, Pakrad gardant la place exclusivement pour lui sans admettre de garnison franque, des rivaux arméniens (12), amenèrent facilement Baudouin à penser qu'il intriguait à présent avec les Turcs contre lui ; il l'obligea alors par la torture à lui céder la place (13).

Baudouin achevait de soumettre la région de Tell-Bâchir lorsqu'il reçut un appel de Thoros d'Edesse, qui lui demandait son concours contre les Turcs, moyennant de bons dédommagements. Retardé au passage de l'Euphrate, puis encore menacé en route par les Turcs de Samosate, Baudouin, qui n'avait pris qu'une petite troupe pour ne pas dégarnir les places récemment conquises, parvint pourtant sans pertes à Edesse, grâce à la complicité des Arméniens du parcours, et, peu après son arrivée, fit un raid contre Samosate, qui d'ailleurs échoua. Thoros, en l'appelant, avait peut-être eu la main forcée par les notables d'Edesse ; de toute façon, il entendait limiter le rôle de Baudouin à celui d'un chef de mercenaires grassement payé. Mais pas plus qu'à Rawandân, Baudouin n'était disposé à se contenter de cette position subalterne, et il annonça son intention de repartir. Les notables, par peur des Turcs, amenèrent alors Thoros, qui n'avait peut-être pas d'héritier, à l'adopter, et à l'associer comme tel à son pouvoir en attendant la succession. Cela même ne satisfit pas les ennemis qu'avait Thoros en raison de sa religion grecque, de son avarice, et, peut-être, d'atteintes à l'autonomie de certains seigneurs arméniens ; la présence de Baudouin leur donnait la force d'agir. Avec la complicité de Constantin de Gargar, qui avait accompagné Baudouin dans son attaque sur Samosate, un complot se forma, dont Baudouin se tint à l'écart, mais fut sûrement informé ; sans doute chercha-t-il à profiter du soulèvement

(12) Appelés par Albert Fer (à Tell-Bâchir) et Nicosus, seigneur de la même région.

(13) Foucher, I, 14; Albert III, 17-18 et 31.

qui se produisit pour amener pacifiquement Thoros à se sauver en toute sécurité en lui cédant sa place, mais la populace massacra le prince arménien. Baudouin resta seul maître du pouvoir (9 mars 1098), et épousa une nièce de Constantin (14).

Dans la Syrie du nord, où les chrétiens et surtout les Arméniens étaient moins nombreux, la conquête nécessita une guerre bien plus dure, que le siège d'Antioche résume à peu près entièrement : siège qui, quelles qu'aient pu être les ambitions de certains croisés, faisait encore sûrement partie du plan byzantin. L'armée chrétienne, après avoir forcé le passage du Djisir al-Hadid, était arrivée le 21 octobre devant Antioche. Les opérations qui se déroulèrent autour de cette ville pendant plus de sept mois, abondamment narrées dans les chroniques et dans la tradition poétique, se ramènent en gros à ce qui suit (15) :

La présence de montagnes au sud et le long périmètre des remparts amenèrent les croisés à n'investir d'abord que la partie septentrionale de la ville ; l'aménagement d'un pont de bateaux sur l'Oronte leur permit cependant de le traverser et de s'étendre vers l'aval, en même temps que la construction d'un fortin sur les premières pentes leur permettait de dominer une partie de

(14) Foucher I, 14; Albert III, 20-24 et 31; Guibert 165 (d'après lequel le complot était dirigé à la fois contre Thoros et Baudouin); Orderic, IX, 11 (d'après lequel Thoros intriguait avec les Turcs contre Baudouin, qui, après son meurtre, perpétré par les Edesséniens craignant la colère de Baudouin, aurait épousé sa fille); Gilon, chant III, par Foulque (version voisine); Chanson III, 21, 24 (qui confond l'adoption et le mariage de Baudouin, et appelle Thoros le Vieux de la Montagne, expression qui désignait au temps des remaneurs le chef des Assassins, mais pouvait facilement être par confusion appliquée à Thoros, l'appellation « de la montagne » ayant été appliquée à plusieurs chefs arméniens, en particulier aux Roupéniens (dont deux s'appellèrent Thoros) et à Constantin de Gargar, Albert III, 22; Matth., 36-38; Mich., 183, 188; Chron. An. Syr., 70 et dans A. A. Beaumont, *Munro-Crusades*, III; 1. A 222 (II 207). La chronologie des faits est incertaine, car, entre les deux dates sores de la prise de Tell-Bâchir (octobre 1097) et de la mort de Thoros (mars 1198), les sources donnent l'impression qu'il ne s'écoula au plus que quelques semaines; sans doute Baudouin eût-il été à Antioche s'il en avait été proche cet hiver.

(15) On trouvera des récits circonstanciés du siège d'Antioche, auxquels nos nouvelles sources n'ajoutent rien, en particulier dans Röhricht, *Gesch. Isten Anzuzugs*, chap. VI-VII; cf. aussi Chalandon, *I^{re} Croisade*, 180 sq., et Grousset I, 68-107.

l'agglomération (16). Les chrétiens, en majorité syriaques, suspects aux Turcs et aux Francs, rejetés en partie par Yaghtsiyân entre les deux armées, faisaient de l'espionnage pour le compte des deux partis (17). Au début les Francs purent abondamment vivre sur les ressources des environs (18), mais ils les gaspillèrent, et se trouvèrent réduits bientôt à de sévères restrictions. En même temps les Turcs d'Antioche et de Hârim, que la peur avait un moment immobilisés, se mettaient à faire des sorties qui coûtèrent aux Francs de meurtrières surprises et nuirent beaucoup à leur ravitaillement (19). Il fallut organiser des opérations de police et d'approvisionnement, en novembre vers Hârim (20), en décembre vers le Djabal Soummâq (21). Mais ni ces remèdes ni diverses mesures disciplinaires n'empêchèrent la disette de croître, décimant la cavalerie des Francs (22). Démoralisée, l'armée assiégeante commença à s'éparpiller : Robert de Normandie se rendit en décembre à Lattakié, depuis peu occupée par des Anglais (23); Étienne de Blois se retirait de même momentanément en Cilicie (24); par surcroît Godefroy de Bouillon était malade (25). Guillaume le Charpentier et Pierre l'Ermite furent rattrapés en train de fuir (26); Tatikios fit bientôt de même (27), et une masse de petites gens partaient en quête de vivres.

(16) Gesta, 66, 70; Raymond, 243, 247; lettre d'Anselme, 2, 157; Raoul, 49; Albert III, 38-39.

(17) Gesta, 68, H. B. S., 35; I. A., 187 (H, 192).

(18) Lettre d'Anselme, I, 145; Raymond, 242; Gesta, 68.

(19) Gesta, 68, 74; Anselme, I, 145; Raymond, 243; Raoul, 49; Albert, III, 40-49 (cf. Chanson, IV, 20, autres épisodes, 16). — Il y a encore une sortie turque qui faillit se terminer en désastre pour les Francs en mars 1098 : Gesta, 90-94; additions dans Tudebode B, Baudri, Guibert, et Robert; lettres d'Étienne 2, d'Anselme 2, des Lucquois, 166; Caffaro, 50; Albert, III 63 (Chanson, IV, 17, 30-48).

(20) Gesta, 69 ; additions dans H. B. S., 37, et Robert, 776 ; Raymond, 242 ; Anselme, 2.

(21) Gesta, 72, 76 ; Albert III, 50 ; Kamâl, 578.

(22) Gesta, 70, 76, 78 ; Raymond, 245-246 ; Foucher, I, 15-16 ; Robert, 781 ; Guibert, 182 ; Anselme, 2 ; Albert, III, 52-57 (Chanson, 28-30 ; cf. les traditions romançées sur les Tafurs, Chanson, V, et Guibert, VII, 23).

(23) Raymond, 243 ; Raoul, 58 ; Guibert, 254 ; Orderic, X, 22 ; Albert, 501. Cf. infra, p. 222, n. 46.

(24) Raoul, 58.

(25) Raymond, 243 ; Albert, III, 58.

(26) Gesta, 76-78.

(27) Cf. infra.

Heureusement pour les Francs, le monde musulman réagissait fort peu. Yaghî-Siyân avait lancé des appels à tous les princes de Syrie et au Sultan Barkyârok lui-même. Mais leurs difficultés propres et leurs dissensions les empêchaient d'intervenir efficacement. Une première tentative fut faite, au moment de l'expédition franque vers le Djabal Soummâq, par Doqâq assisté du seul Djanâh ad-daula ; elle aboutit, après un combat indécis près d'al-Bâra, à un échec (31 décembre 1097) (28). Roḍwân se décida alors à surmonter sa rancune contre Yaghî-Siyân et à intervenir à son tour avec l'appui de son ancien vassal Souqmân ; mais les Francs, prévenus par les campagnards chrétiens, purent prendre leurs dispositions à temps pour tenir en respect les Turcs d'Antioche et en même temps refouler près du Djisr al-Ḥadîd les Alépins en si grand désordre que la garnison de Ḥârim évacua précipitamment la place. Résultat que ne compromit pas une défaite locale d'Arméniens de la région de Tell-Bâchir venus piller le Wâdi Bouṭnân (29). Yaghî-Siyân ne pouvait donc plus compter que sur les Orientaux, nécessairement plus longs à pouvoir arriver jusqu'à lui.

En revanche les Francs reçurent des secours directs ou indirects. Aux flottes grecques de Chypre et de l'Anatolie méridionale s'étaient jointes maintenant des flottes génoises et anglaises, si bien qu'il devenait plus facile de ravitailler les Francs par mer ; d'autres approvisionnements étaient envoyés par les Arméniens de Cilicie et par Baudouin du territoire de Tell-Bâchir (30). Puis le vizir d'Égypte, al-Afdal, répondit aux ambassades franco-byzantines avec amabilité, soit qu'il eût cru réellement que l'expédition chrétienne ne menaçait pas la Palestine, soit qu'il voulût seulement profiter du moment où elle ne gênait que ses adversaires (31) :

(28) Qal. 155 G 43 (Kamâl, 579); Gesta, 73, additions II. B. S., 40; Raymond, 243-245; Etienne, 2; Anselme, 2; Foucher, I, 15; I, A, 188 (H, 193), d'après lequel les croisés avaient essayé de convaincre Doqâq qu'ils n'en voulaient qu'aux anciens pays grecs ; Matth., 33.

(29) Kamâl, 579 ; Gesta, 85 ; H. B. S., 47 ; Tudebode, 43 ; Baudri, 46 ; Guibert, IV, 13 ; Robert, IV, 14 ; Anselme, 2 ; Etienne, 2 ; Caffaro, 51 ; Henri Hult, H, V, 376 ; Matth., 32.

(30) Matth., 33-34 ; Albert, IV, 9 ; Raoul, 54.

(31) Gesta, 96 ; Baudri, G, II, 15, H. B. S., 44 ; Robert, V, I ; Albert, III, 59 ; Etienne, 2.

il préparait donc une expédition qui allait, en août, lui restituer Jérusalem (32).

Enfin au printemps les Francs se décidèrent à compléter l'investissement d'Antioche en fortifiant une mosquée à l'entrée du pont et le monastère de Saint-Georges sur les pentes sud-ouest du Silpius. Dès lors le ravitaillement de la ville devint très difficile, les mouvements des Francs par contre à peu près sûrs (33). On pouvait prévoir le découragement des assiégés.

Mais à qui appartiendrait la ville une fois qu'elle serait prise ? A mesure que les épreuves des Croisés augmentaient, il leur était plus cruel d'admettre l'abandon de leurs conquêtes à Alexis Comnène, dont l'armée y avait si peu pris part. Moralement, le retrait de Tatikios le rendit inconcevable à la masse des croisés. Car ce départ, il était pour tous les Francs une désertion en face de l'ennemi. Sans doute, s'il est certain que Tatikios fut démoralisé par la disette et l'annonce de l'attaque alépine ou orientale future, il put, en s'en allant, penser en toute bonne foi qu'il cherchait des vivres et des renforts et reviendrait bientôt plus en force ; sans doute aussi les souffrances avaient-elles aigri les rapports toujours difficiles entre Grecs et Francs, et Bohémond put-il exploiter cette situation en lui faisant craindre pour sa propre sécurité, ce dont Tatikios le remercia en lui concédant jusqu'à son retour la Cilicie : comme ce retour ne s'était produit ni au moment de la prise d'Antioche ni lors du siège que les croisés auront à y soutenir à leur tour, la masse des Francs, qui n'avaient pas prêté serment à l'Empereur ni compris pourquoi leurs chefs l'avaient fait, considéraient l'accord avec le basileus comme caduc.

Naturellement cette situation faisait tout à fait l'affaire de Bohémond, qui eût admis de tenir Antioche en fief d'Alexis, mais doutait fort qu'il la lui accordât. Quelle que soit la part exacte qu'il ait eue dans le départ de Tatikios, il est certain qu'il ambitionnait dès le début la possession d'Antioche. Déjà il avait essayé de profiter de la disette de l'hiver pour obtenir des barons la promesse d'Antioche par la menace de devoir, faute de ressources, se retirer

(32) Qal. G. 45 ; G. T., 314.

(33) Gesta, 88, 96, 98 ; Tudebode, 49 ; H. B. S., 57 ; Anselme, 2 ; lettre aux Lucquois ; Raymond, 243, 250 ; Albert, 63, 66. Des combats favorables aux Francs sont indiqués entre autres par Raymond, III, 45 ; Raymond, 250 ; Raoul, 51 ; Etienne 2.

lui aussi. Il avait été, sans nul doute, avec Raymond, le plus actif des chefs asiégeants, et les indigènes le considéraient comme le chef suprême des Francs. Un armurier arménien, converti à l'islam, mais en contestation avec Yaghî-Siyân, Firouz, négocia avec Bohémond l'introduction des Francs dans une tour de la montagne. Bohémond revint alors à la charge auprès des barons et proposa de donner la ville à celui qui pourrait la prendre; les barons répondirent d'abord que peine partagée méritait salaire partagé; mais sur ces entrefaites, on apprit l'approche d'une forte armée orientale, qui rendait vitale pour les croisés l'occupation rapide d'Antioche. Bohémond obtint donc satisfaction, sous réserve de remettre la ville au basileus lorsque celui-ci viendrait. Bohémond, réaliste, ne chicana pas : l'essentiel était d'entrer dans Antioche. L'accord conclu avec Firouz fut exécuté, et Antioche enlevée le 3 juin 1098. Des massacres de musulmans suivirent, avec l'aide des chrétiens indigènes. Yaghî-Siyân, fuyant de la citadelle vers le Rouûdj, tomba aux mains de paysans arméniens qui apportèrent sa tête à Bohémond. Les Turcs de 'Imm et de Inab évacuèrent ces places. Il était temps : trois jours plus tard, les avant-garde de l'armée d'Orient arrivaient en vue d'Antioche (34).

Yaghî-Siyân, on l'a vu, avait lancé des appels non seulement aux princes syriens mais à ceux de Djéziré et au sultan Barkyârôq lui-même. Ce dernier n'était pas en état d'intervenir, mais il n'en était pas de même de son vassal théorique de Mossoul, Karboûqâ, qui dut recevoir de lui la mission d'expulser l'envahisseur infidèle. Il rassembla des forces considérables, auxquelles il donna rendez-vous en divers lieux de son parcours (35). La distance aidant,

(34) Lettres de Anselme, 2, des princes au pape, des Lucquois, de Daimbert (Hag., p. 156, 161, 165, 167 ; Gesta, 100 sq. ; Raymond, 251 ; Foucher, 342 ; Raoul, 652 ; Albert, 398 sq. ; G. T., V, 17 sq. ; Qal., 44 A 135 ; I. A., 189 II 196 ; Kamâl, 582 ; Matth., 26 ; Mich., 184 ; Anne, H 59 sq., etc. Toutes les sources naturellement mentionnent la chute d'Antioche.

(35) Le rendez-vous djéziréen est appelé par Albert, IV, 10 (Chanson, VI, 1). « Castrum Sooch » (on songe à un Tell ach-Chaïkh entre Mardin et Hiçn Kaïfa qui fut au XII^e siècle un fréquent lieu de rendez-vous (Diyâr Bakr, 225). Comme oriental accompagnant Karboûqâ, on ne connaît que Arslantach de Sindjâr. Foucher et Albert donnent des listes fantaisistes, où ils ont massé tous les noms de chefs turcs connus d'eux. Mais une partie de ces noms étant réels (qu'ils soient ou non fait partie de la campagne), il est probable que d'autres le sont, qu'il y aurait intérêt à identifier. Communs aux deux sont Boldagis (Pulgit), sans doute le Bouldadji connu dans le Djahân à la fin de Malik-Châh :

cette armée fut considérée par les croisés comme terrifiante. A la veille de la prise d'Antioche, Étienne de Blois s'était sauvé. Lorsqu'il aperçut du haut du col de Baylân les forces ennemies qui arrivaient, il partit d'une traite jusqu'au camp d'Alexis Comnène.

Depuis le départ des croisés, ce dernier n'avait pas perdu son temps. La force turque en Anatolie ayant été momentanément brisée à Nicée et à Dorylée, il en avait profité pour récupérer sur Zakas et les autres émirs turcs toutes les côtes de la Mer Égée et leur arrière-pays. Il se préparait à présent à venir au secours des croisés en occupant solidement le pays qu'ils avaient traversé, et avait atteint Akchéhir ou Qoutayeh lorsqu'il rencontra Étienne et les autres fuyards. A la suite de leurs récits, il considéra les Francs comme irrémédiablement perdus, et la campagne de l'armée byzantine, trop faible pour s'aventurer seule si loin, comme désormais sans objet; il rebroussa donc chemin. L'arrivée d'Alexis auprès des croisés eût sans doute détruit le néfaste effet du départ de Tatikius; sa volte-face rendit irrémédiable la rupture morale entre Francs et Grecs, et par suite la faillite des visées byzantines sur la Syrie. Lorsque plus tard Alexis enverra des troupes recueillir les fruits des efforts des autres, elle seront, comme il est naturel, aussi mal accueillies qu'elles l'eussent été bien lors de l'attaque de Karboûqâ. Le droit strict ici ne pouvait tenir contre l'absence des titres moraux, et les excuses qu'avait Alexis, mal informé, ne changeaient rien à ce fait. Au surplus, le sentiment des Francs eût-

Qaradja de Harrân ; Baldouq ; Balak (Bajak de Foucher ?) ; Doqâq (Maleducat de Foucher). Albert cite à tort Rođwân, puis « Amasa de la région de Niz, près du Khorassan, archer remarquable », et Boesas, « ex eadem secta Turcorum », qu'il faut rapprocher de Boessach de Foucher, inconnus ; Foucher donne des noms sous lesquels on reconnaît des titres (Amîr Hâdjib, Amîr Djouyouûch, Amîr Djalîs, ce dernier, sous le nom d'Amirdalis, ayant eu une fortune considérable dans le cycle des légendes de la croisade ; Amîr Akhoûr), des noms propres arabes (Soulaïmân, Marwân, Sanxadole = Chams ad-daûla, Ginahadole = Djenh ad-daûla de Homç, Vathap = Waththâb le Nomaïrite) ou turcs (Coteloseniar et Mergalscotelou recouvrant des Khoullough....., Aoxian = Yaghî-Siyân, Todigum = Toghtekin de Damas, Soqueman = Soukman l'Artouqide, Ilias, non artouqide connu, Gigremis = Djekermich de Djéziret-ibn-'Omar, Artubekh = Artouq-Beg, Gelisaslan = Qilidj Arslan ou Qizil Arslan, dont la traduction française, le Lion Rouge, est le nom d'un héros du cycle poétique — on connaît un Qizil Arslan à cette date dans le Diyâr Bakr à Arzan), — enfin quelques noms difficiles à interpréter (Amir-Goian, Amir Molxe).

il été moins général, le recul grec laissait à Bohémond le temps de s'installer dans la ville de son choix; et il ne devait pas être possible de l'en faire sortir comme il l'eût été de l'y prévenir.

Pour le moment l'absence des Grecs et d'Étienne mettait les Francs dans une situation très grave. Épuisés par sept mois de lutte, ils allaient être enfermés dans une ville prise d'hier, que le siège avait vidée de ses provisions, et dont la citadelle restait aux mains de l'ennemi. Heureusement pour les Francs, Karboûqâ avait perdu trois semaines en route à essayer d'enlever Edesse à Baudouin, puis encore plusieurs jours à attendre l'arrivée de Soukmân l'Artouqide, de Waththâb le Nomairite, de Doqâq et de Djanâh ad-daula. Les premiers détachements musulmans parvinrent devant Antioche le 6 juin, et le 8 Karboûqâ recevait livraison de la citadelle où il installa Aḥmad ibn Marwân. Les croisés durent en hâte aménager un petit rempart pour se préserver des sorties de la garnison, mais ne purent empêcher l'ennemi de prendre solidement position devant Antioche, et, la démoralisation gagnant, il y eut de nouvelles fuites, à la suite de quoi les flottes ancrées à Souwaïdiya jugèrent prudent de s'en aller. La famine se mit dans la ville, Adémar et Raymond tombèrent malades, des mesures allant jusqu'à l'incendie d'un quartier durent être prises pour maintenir la discipline.

Cet état moral surexcitait chez les croisés, dès l'origine baignés de religion, les dispositions au surnaturel. Les visions se multiplièrent. Un provençal, Pierre Barthélémy, annonça avoir eu la révélation de la présence à Saint-Pierre d'Antioche de la lance avec laquelle avait été percé le flanc de Jésus, et qui procurerait la victoire aux chrétiens. L'authenticité de la vision ayant été admise par Raymond fut révoquée en doute par Bohémond, qui plus tard la présenta comme une supercherie au service de l'ambition politique du comte de Toulouse. Mais sur le moment, il se produisit un tel mouvement d'enthousiasme qu'aucun sceptique n'insista. On trouva en effet une lance au lieu indiqué. Tous jurèrent de vaincre ou mourir. Bohémond fut élu chef des opérations. Il essaya une négociation avec Karboûqâ, par l'entremise de Pierre l'Ermite, qui échoua. Le 28 juin, il organisa une sortie. Karboûqâ, sûr de la victoire, refusa d'attaquer les Francs avant leur complète sortie. Mais autant les Francs étaient ardents, autant l'armée musul-

mane était affaiblie par la méfiance mutuelle des émirs. La bataille se termina par la déroute des musulmans, qui furent achevés par les paysans indigènes. Le gouverneur de la citadelle se rendit (36). Par respect pour la parole donnée, les chefs francs envoyèrent Hugues de Vermandois inviter Alexis à reprendre sa marche en avant et à venir se joindre à eux; mais il était trop tard pour cette année, et Hugues ne devait pas revenir pour le moment (37).

Les croisés avaient besoin de repos : les chefs décidèrent de remettre à novembre la continuation de la marche. Chacun ne pensa plus alors qu'à accomplir de fructueux raids. Un certain partage des environs d'Antioche avait été effectué pendant le siège : le moyen 'Afrin appartenait au comte de Flandre, le Roûdj aux Provençaux depuis le raid de Pierre de Roaix; un autre Provençal, Raymond Pilet, pénétra dans le Djabal Soummâq, enleva Tell-Menis, mais fut battu par la garnison musulmane de Ma'arrat an-No'mân; en septembre Raymond de Toulouse alla enlever al-Bâra. Bohémond avait le bas-Oronte, sauf Souwaïdiya, et Tancrède 'Imm et Hârim; de plus Tatikios avait confié au premier la Cilicie. Enfin Godefroy avait Souwaïdiya, et surtout un frère à Edesse, qui lui avait laissé la libre disposition de la région de Tell-Bâchir : il s'y rendit et en chemin reçut pour la première fois un appel d'un chef musulman, le seigneur de 'Azâz, en conflit avec Roûwân, que Godefroy, avec des renforts de Baudouin, Bohémond et Raymond, repoussa; il réduisit ensuite au respect Pakrad et Kogh-Vasil, qui, maintenant ennemis des Francs, avaient pendant le siège d'Antioche cherché à intercepter les communications de cette ville avec Edesse; il repartit alors pour Antioche, mais quelques-uns de ses compagnons, parmi lesquels Foucher de Chartres (distinct de l'historien), vassal de Bohémond en Italie, restèrent au service de Baudouin (août-octobre 1098) (38).

(36) Lettres d'Anselme, 2, des princes, des Lucquois, de Daimbert, I; Gesta, récit IX; Raymond, 252-261; Foucher, I, 19-22; Raoul, 72-93; Albert, IV, 29-56; Qal., 46 A 136; I. A., 190 H 197; Kamâl, 584; Mich., 184; Math., 28; Anno H 63, etc., mentions dans toutes les sources.

(37) Gesta, 160; Baudri, G 80; Alb., V, 2-3; d'après Chanson, VI, 2. Baudouin aurait appelé Alexis contre Karboûqâ.

(38) Gesta, récit X; Raymond, 265; Foucher, I, 24; Raoul, 94-95 (mais, cf. 60); Alb., V, 2-15; Qal. 45 A 136; Kamâl, 584. Boustân cite comme conquête franques de 491 (nov. 1097, nov. 1098) Mar'ach, Antioche, Kaïsoûn, et Hadathâ (erreur, mais allusion aux hostilités de Godefroy et Pakrad ?).

Ce furent probablement ces renforts qui permirent à Baudouin d'acquérir, avec Saroùdj, la maîtrise de la route qui reliait Edesse à Tell-Bâchir et à Antioche, soit qu'il y eût été appelé par Balak lui-même contre une révolte des habitants appuyés par Baldouq, mais avec l'espoir, que Baudouin aurait trompé, que celui-ci la lui restituerait; soit que, plus simplement, Baudouin la lui ait enlevée directement; il la concéda en fief à Foucher de Chartres. Alors Balak essaya d'attirer Baudouin dans un piège, en lui promettant la livraison d'une autre place-forte (39); mais Baudouin s'étant méfié, il n'y eut de pris que quelques chevaliers, qui furent bientôt libérés (fin 1098 ou début 1099). Dans la même période, un parti d'Arméniens inquiets de l'afflux des Francs, qui risquait d'aboutir à la dépossession des indigènes, fomenta un complot pour supprimer Baudouin : le résultat fut tout le contraire, car les conjurés furent découverts, emprisonnés, et relâchés seulement moyennant abandon de leurs biens, qui furent distribués à des Francs. La domination franque ne fut plus contestée pendant une douzaine d'années (40).

Pendant ce temps était arrivé le rendez-vous du 1^{er} novembre 1098 à Antioche, où les chefs devaient décider de la reprise de la marche vers Jérusalem. Avant de partir, Bohémond désirait que sa situation fût définitivement réglée. Sans doute il avait dès juillet agi en seigneur d'Antioche en faisant dans cette ville des concessions aux Gênois, dont il se ménageait ainsi l'appui; néanmoins, aux termes de l'accord du printemps entre les barons et lui, son maintien était subordonné à la non-venue-éventuelle d'Alexis. Bohémond prétendait qu'on avait assez attendu pour prendre une décision ferme; Raymond se montrait intraitable sur la foi due à l'Empereur auquel il avait hier refusé de prêter serment; les autres chefs, partagés entre leurs scrupules juridiques et leur amitié pour Bohémond, désiraient attendre à Antioche. Mais la masse des croisés, sans intérêt dans ces querelles de grands, menaça de les aban-

(39) C'est la place qu'Albert appelle Amacha; Mich., 184, dit que les Nomaïrites possédaient, lors de l'arrivée de Baudouin, Saroùdj et Ma'arra; comme il ne peut s'agir de la ville syrienne de ce nom, on peut supposer d'Amacha et Ma'arra sont la même ville — gratuitement.

(40) Albert, IV, 8; III, 24-25 (daté à tort d'avant Karbouqâ, puisque l'on voit Foucher arrivé seulement en octobre); V, 15-22; Guibert, 165; Boustân an 493; Chron. An. Syr., 76.

donner. Raymond prit la tête du parti populaire pieux, et se déclara prêt à partir; Bohémond, pour ne lui laisser le monopole ni du bénéfice moral ni des conquêtes dans la Syrie du nord, en fit autant. Mais la question ne fut pas réglée; dans la période de demi-condominium exigé par la présence de tous les croisés autour d'Antioche, Raymond avait occupé la tour d'entrée du pont et le palais gouvernemental; il refusa de les évacuer (41).

Raymond et Bohémond partirent donc, et décidèrent de soumettre en route Ma'arrat an-No'mân (fin novembre). Le siège difficile, mais conduit avec énergie, aboutit à un assaut heureux le 11 décembre; Bohémond avait négocié avec le gouverneur turc une capitulation honorable, mais lorsque les croisés entrèrent dans la ville ils saccagèrent tout. Ce fut un des sinistres dont les Musulmans ne purent oublier le souvenir. Au surplus, les croisés souffraient eux aussi, les vivres, dans le pays manquant, et la peste, dont déjà Adémar et bien d'autres étaient morts à Antioche pendant l'été, continuant ses ravages (42).

La ville n'était pas plutôt tombée que la querelle reprit entre Bohémond et Raymond, au sujet d'al-Bâra, que Raymond avait donnée à l'évêque qu'il y avait fait installer : Bohémond n'acceptait de le reconnaître que si Raymond évacuait les édifices qu'il détenait à Antioche. Raymond refusant, Bohémond, sous prétexte que l'armée n'était pas assez forte pour une campagne d'hiver, retourna à Antioche; Raymond, désormais lié aux impatients, voulait au contraire partir tout de suite; il obtint seulement une conférence dans le Roûdj avec les autres chefs, qui étaient restés à Antioche à l'exception de Godefroy parti de nouveau procéder à des opérations de nettoyage autour de Tell-Bâchir; puis, grossi à la fin de Robert de Normandie et de Tancrède, sans doute envoyé Bohémond pour le surveiller, Raymond reprit la marche vers le sud au milieu de janvier 1099. Bohémond ne le sut pas plutôt qu'il expulsa d'Antioche les hommes que Raymond y avait laissés (43).

Quant à l'armée de Raymond, la peur amenait les habitants à fuir devant elle, et les émirs, tels successivement le Mounqidhite

(41) Gesta, 168-170 ; Raymond, 268-270.
26, 29 ; Qal. 46 A 136 ; Kamâl, 587.

(42) Gesta, 172-178; Raymond, 268-270; Foucher, I, 24; Raoul, 96; Albert, V,

(43) Gesta, 178-180; Raymond, 270-272; Foucher, I, 24; Raoul, 105; Albert, V, 26-28.

de Chaïzar, Djanâh ad-daula de Homs, et Ibn 'Ammâr de Tripoli, à lui offrir toutes facilités de passage. Les croisés parvinrent ainsi en longeant le bord oriental du Djabal Bahra, jusqu'à 'Arqa qui fut assiégée, afin d'obtenir d'importantes concessions d'Ibn 'Ammâr, auquel elle appartenait. D'autres corps allaient entre temps occuper Tortose et recevoir l'hommage du seigneur de Maraqiya, afin de garantir les communications maritimes de l'armée comme l'occupation de Souwaïdiya et de Lattakié avaient assuré celles d'Antioche. Pendant ce temps les autres chefs avaient fini par quitter à leur tour Antioche (fin février) et s'étaient concentrés à Lattakié, où venaient d'arriver des vaisseaux grecs et vénitiens; seul Bohémond, qui, sans doute par précaution, les avait accompagnés dans cette ville, ne poursuivit pas la marche. Godefroy et Robert de Flandre assiégeaient Djabala, lorsqu'ils reçurent un appel de Raymond qui les priait d'accourir à 'Arqa, qu'une armée de secours ennemie était près d'atteindre. Renonçant à Djabala, ils rejoignirent Raymond, mais comme l'ennemi ne parut pas, ils se jugèrent joués, et conservèrent avec Raymond jusqu'à la fin de la croisade des rapports très froids; Tancrède maintenant quitta Raymond et se joignit aux autres chefs (44).

En avril on reçut enfin une ambassade d'Alexis Comnène; il se plaignait de la décision prise en faveur de Bohémond et demandait aux croisés de suspendre leur marche jusqu'en juin, date à laquelle il serait prêt à se joindre à eux. Raymond était disposé cette fois à accepter, son hostilité envers Bohémond le rapprochait des Grecs, mais une fois de plus la masse des croisés fit décider la continuation immédiate de la campagne. Il va sans dire que la marche sur la Palestine transforma en hostilité l'entente franco-fatimide ébauchée précédemment, et Alexis lui-même, déçu sur le compte des croisés, exhortait contre eux al-Afdal. Il est permis de se demander jusqu'à quel point Alexis était réellement disposé dans ces conditions à venir appuyer les croisés; en tous cas il n'avait fait au printemps aucun préparatif qui lui permit d'être en juin en Syrie, si ce n'est d'envoyer une flotte à Lattakié (45). Dans le désarmement de l'Islam, cette carence ne présentait plus de danger, non plus que la volte-face égyptienne; et,

(44) Gestâ, 180-190 ; Raymond, 272-276 ; Albert, V, 28-33 ; I. A. (II 197).

(45) Raymond, 286 ; G. T., 307.

au contraire, l'extension du danger franc à toute la Syrie, en obligeant chaque prince à défendre ses positions locales, devait empêcher pour de longues années la formation entre eux d'aucune coalition redoutable pour les Chrétiens. Jérusalem fut emportée le 15 juillet, et Tancrede ne put pas mieux y empêcher le massacre des infidèles qu'hier Bohémond à Ma'arra.

Les rapports entre Raymond et Godefroy devinrent alors aussi mauvais que l'avaient été hier les rapports entre Raymond et Bohémond. Déjà pendant la marche les ennemis de Raymond avaient rouvert la question de l'authenticité de la Sainte Lance. Maintenant il s'agit de donner un chef à la Ville Sainte. Raymond refusa la couronne, qui ne lui était sans doute pas offerte avec l'unanimité désirable, mais n'entendait pas moins garder une part des conquêtes. Godefroy fut élu, avec le titre d'Avoué du Saint Sépulcre, non de roi, et entra aussitôt en conflit avec Raymond au sujet des parties de Jérusalem occupées par ce dernier, et il fallut une attaque égyptienne pour amener entre eux une détente momentanée. Aussitôt les Egyptiens battus, les deux chefs se disputèrent le bénéfice de la victoire, ce qui empêcha Ascalon d'être prise. Finalement Raymond et les deux Robert (de Flandre et Normandie) décidèrent la croisade finie et l'heure venue pour eux du retour en Occident ; ils repartirent donc le long de la côte jusqu'à Djabala. Quant à Tancrede, il s'était taillé une belle seigneurie comprenant Haifa et la Galilée ; sa présence en Palestine donnait à Bohémond, en attendant qu'il y vint lui-même, assez d'influence pour la sauvegarde de ses intérêts.

S'il était resté dans le Nord, c'était pour y acquérir les dépendances d'Antioche. Depuis l'ambassade d'Alexis, il en était venu à une rupture ouverte avec les Grecs. Après le départ des croisés d'Antioche vers le sud, Lattakié était tombée complètement sous l'autorité grecque (46). Ce fait constituait évidemment une menace grave pour la sécurité de Bohémond. Mais, pour acquérir la ville,

(46) L'histoire de Lattakié pendant la croisade, assez obscure, est discutée par David, *Robert Corthose*, Cambridge USA 1920, 8°, qui établit qu'elle fut prise avant oct. 1097, sans participation d'Aetheling qui ne vint en Terre Sainte qu'en 1102, mais avec l'aide d'Anglais agissant pour le compte de Byzance, et qui, un moment, l'avaient remise à Robert de Normandie. Guynemer de Boulogne, qui y fut leur prisonnier, n'est pas associé à la conquête. Raymond de Toulouse ne s'intéresse à Lattakié qu'à partir de sept. 1099 (p. 230-244).

il lui fallait une flotte ; des navires génois et pisans qui arrivèrent en Syrie dans l'été de 1099 la lui procurèrent, et il avait entrepris le siège de Lattakié lorsque Raymond et ses compagnons arrivèrent à Djabala en rentrant de Palestine. Avec les Pisans avait débarqué en Syrie l'évêque de leur ville, Daimbert, envoyé comme légat par le pape pour remplacer Adémar du Puy. Les chefs croisés de Djabala eurent une entrevue avec lui, et, momentanément, le persuadèrent de l'injustice des prétentions de Bohémond. Il interdit alors aux Italiens de lui prêter assistance, et Bohémond dût se retirer. Raymond prit possession de la ville au nom d'Alexis Comnène, puis, tandis que Robert de Flandre et Robert de Normandie se rembarquaient pour la France, Raymond, qui avait, lui, des ambitions syriennes, resta à Lattakié ou à Tortose jusqu'en mars 1100, date à laquelle il partit pour Constantinople (47).

S'ils n'avaient pas pris part à la campagne de Jérusalem, ni Baudouin ni Bohémond n'entendaient pour cela être parjures à leur vœu et négliger de sauvegarder leur influence parmi les Francs parvenus en Terre Sainte. Une expédition isolée demeurant imprudente, ils décidèrent de se rendre ensemble au Saint Sépulcre pour la Noël 1099 ; Daimbert en route se joignit à eux ; il était retombé, cette fois définitivement, sous l'influence de Bohémond. A Jérusalem, plusieurs décisions importantes pour la Syrie du nord furent prises. On désigna pour les possessions franques quatre évêques latins, pour des sièges dépourvus de titulaire grec antérieur ; puis Daimbert, sous l'influence de Bohémond, fut élu patriarche de Jérusalem ; enfin et surtout Godefroy et Bohémond se reconnurent vassaux de l'Eglise en la personne de Daimbert. Pour Godefroy, la chose était naturelle et simple. puisqu'il s'agissait de la Ville Sainte, conquise à la suite d'une expédition organisée et conduite par le Saint Siège ou un légat, en territoire depuis longtemps musulman. Mais pour Bohémond sa situation par rapport aux Grecs rendait l'affaire bien différente. Si la vassalité de Godefroy diminuait son pouvoir, celle de Bohémond consacrait le sien. A partir de maintenant, au refus de reconnaissance byzan-

(47) Albert, VI, 59 ; lettre de Daimbert ; Caffaro, 57-58 ; Orderic, IV, 70 ; Foucher, I, 32 ; Gesta triumphalia Pisanorum, 368 (déformé). Il est tentant, sans qu'on ait de preuve, de placer la lettre d'Alexis à Raymond mentionnée par Anne Comnène concernant la remise de Lattakié aux Grecs avant l'embarquement de Raymond pour Constantinople.

tine il pouvait opposer une autre légitimité, l'investiture solennelle de l'Eglise Romaine (qui, le cas échéant, lui procurerait l'aide de ses fidèles). La solidarité de Bohémond et de Daimbert développait de plus l'influence du premier à Jérusalem, ce qui n'était pas à dédaigner. On ne nous dit pas qu'aucune investiture analogue ait été sollicitée par Baudouin, dont le pouvoir n'était pas contesté (48).

C'est probablement à l'occasion du sacre de Jérusalem que Bohémond prit ou se fit confirmer le titre de prince (49). On a presque toujours cru, à la suite de l'auteur des Assises des Bourgeois de Jérusalem (50), que ce titre, Bohémond n'avait fait que le transporter de Tarente à Antioche. En réalité, comme l'a fait remarquer Yewdale, il n'existe aucun texte (51) donnant à Bohémond ni même à son fils Bohémond II en Italie le titre de prince de Tarente, qui fut créé en même temps que d'autres dignités analogues par Roger II. Bohémond n'est jamais avant la croisade et encore à Antioche dans son privilège de 1098 aux Gênois que « Boamundus dominus, filius Roberti Guiscardi ducis » ; lorsqu'il revient en Italie, il s'y intitule « princeps antiochenus », et son héritier, avant d'être en Syrie, est « Boamundus dominus, filius principis antiocheni domini Boamundi » (52). Il est donc incontestable que ce fut en Syrie et pour Antioche que Bohémond inaugura son appellation princière.

Maintenant quelle raison lui fit choisir ce titre assez insolite dans l'Europe d'alors ? Un de ses cousins était *prince* de Capoue, comme successeur d'un *prince* lombard. Le mot était susceptible d'acceptions assez diverses. En France, on ne parlait guère que de « principes », au pluriel, désignant en général les plus hauts seigneurs d'un état féodal, parfois les plus hauts notables d'une ville. Mais « Princeps » au singulier se disait en Italie lombarde au XI^e siècle des ducs et des marquis devenus autonomes, comme une dignité

(48) Foucher, I, 33-34; Albert, VII, 6-8; Raoul, 140; G. T. X, 4. Rappelons que les Normands d'Italie sont vassaux du Pape.

(49) Le fait que Foucher et Raoul le lui attribuent plus tôt ne prouve rien, puisqu'ils écrivaient en un moment où Bohémond le portait évidemment.

(50) Assises Jér. Lois, II, 446.

(51) Sauf, en apparence, un acte de 1093, mais qui n'est connu que par une transcription de 1270 environ.

(52) *Codice Diplomatico Barese*, I et V, passim.

qui ne leur enlevait nullement leur titre antérieur; dans l'Empire, on appelait princes les hauts barons dont pouvait seul exiger un hommage un souverain sacré, spécification qui n'apparaît pas en Italie : par contre, les souvenirs du droit romain attachent sûrement au titre de princeps une idée de souveraineté (53). Pour le principat de Bohémond, l'existence d'une telle idée est attestée hors de toute équivoque d'abord par le sacre de Jérusalem, puis par un acte de Raymond d'Antioche (1140) et une phrase des Assises de Jérusalem, qui assimilent l'état antiochien à un royaume (54). Cette souveraineté, Bohémond la considère sans doute comme le relevant de tout lien de dépendance à l'égard de l'Empire byzantin ; elle a *a fortiori* la même portée à l'égard de l'état jérusalémite, même lorsqu'en 1100 Baudouin I^{er} y aura pris le titre royal : « la terre d'Antioche, dit Ernoul, n'est mie du royaume ».

Lorsqu'en janvier 1100, Bohémond et Baudouin regagnent la Syrie du nord, leurs deux états sont bien constitués. Ils le sont avant l'état jérusalémite, encore naissant et partagé entre des tendances monarchiques et théocratiques, et possèdent dès lors un noyau solide et étendu de territoires. Pour le premier formé, celui d'Edesse, cela s'est fait presque sans conquête, par transfert de pouvoir d'un chef arménien à un chef franc ; d'où, en dépit du complot postérieur, absence de toute dépossession massive des puissants de la veille : on a moins devant soi un comté franc qu'un comté arménien à direction franque. A Antioche, il a fallu une dure conquête ; néanmoins là aussi il existe un élément indigène favorable assez fort, qui procure tout de suite à la jeune principauté une base solide. Rien de tel encore en 1100 autour de Jérusalem, où le pays reste en partie aux mains de l'ennemi et, même conquis, est peuplé de musulmans peu sûrs. Aussi les états francs du nord sont-ils bien plus tôt en mesure de jouer dans la politique générale syrienne un rôle considérable ; et comme c'est

(53) E. Mayer, *Italienische Verfassungsgeschichte*, I, 82 et II, 305, id. *Französische und deutsche Verfassungsgeschichte*, II, 129. En Normandie, Robert Courteuse s'appelle indifféremment comte, duc, ou prince des Normands (Haskins, *Norman Institutions*, p. 73).

(54) Assises Bourgeois Jér. p. 446 : « tous les seignors d'Antioce sont apelés princes, jaçoit que Antioce soit royaume. » Rozière, 172 : « Ego Raymundus... cum... antiocheni regni solium obtinuisssem, ad Jherusalem... tertio mei principatus anno adoraturus ascendi. »

également par la Syrie du nord, voie d'accès des Turcs de Djéziré, et non par l'Égypte décadente ou Damas isolée, que l'Islam se ressaisit, c'est assurément au nord que se concentre au début du XII^e siècle la plus forte part d'intérêt. Inutile de souligner combien l'on fausse cette perspective lorsqu'on présente le prince d'Antioche comme un grand vassal du Royaume, qui, au moment où Bohémond se fait sacrer, ne porte même pas encore ce nom.

CHAPITRE II

LE DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL DES ÉTATS FRANCS (1100-1119)

Les dix-neuf années qui suivent le sacre princier de Bohémond sont remplies par l'histoire du développement territorial des deux états francs du nord. Développement qui se poursuit pour l'un et l'autre en étroite connexion, mais néanmoins de façon très différente. Le Comté d'Edesse a, presque dès son origine, atteint ses frontières maxima, celles de l'état de Thoros, du côté musulman ; il n'a pas de rapports directs avec les Grecs ; son accroissement consiste essentiellement dans la réduction des seigneuries arméniennes de Haute Syrie. La principauté d'Antioche, elle, se développe d'une part comme les états francs plus méridionaux, au détriment de ses voisins musulmans, d'autre part aux dépens de Byzance, avec laquelle elle a définitivement rompu. Cette croissance n'est pas sans des arrêts, des reculs mêmes, dûs à des accidents, à des efforts des Byzantins ou des Seldjouquides ; malgré ces moments critiques, elle se poursuit régulièrement, non certes par des conquêtes fulgurantes — la faiblesse des effectifs francs ne le permet pas — mais par le grignotage, l'épuisement de l'adversaire ; le danger grec est écarté en une dizaine d'années, une série de contre-offensives sultanales, inaugurée en 1110, définitivement brisées en 1115. La Syrie musulmane se débat dans une anarchie effroyable et, à la fin du principat de Roger, Alep elle-même paraît sur le point de succomber.

§ I. — *Jusqu'au départ de Bohémond (1104).*

La solidité des états francs du nord fut mise à l'épreuve, dès 1100, par un grave accident : Bohémond d'Antioche fut fait prisonnier, au moment même où Baudouin devait quitter Edesse en raison de la mort de Godefroy de Bouillon.

L'année avait pourtant bien commencé. Empêché d'agir contre l'attakié, Bohémond s'était tourné vers l'Islam. Le départ des croisés avait partiellement compromis à l'Est les résultats acquis en 1098, et Tell-Menis, trop avancée, avait été réoccupée par des

troupes musulmanes, envoyées par Djanâh ad-Daula. Au surplus, il restait bien des places, même plus en retrait, essentielles aux communications d'Antioche avec le haut-Oronte et la Syrie Centrale, que les Croisés n'avaient pas entamées. L'une d'elles était Apamée, que Bohémond attaqua une première fois en mai. D'autre part, des troupes franques avaient pénétré dans le Djazr jusqu'à Sarmin et menaçaient de là la banlieue même d'Alep. Bohémond étant parti vers le nord, Roçwân crut l'occasion venue de réagir et attaqua les Francs du Djazr près de Kellâ. Non seulement il fut battu, mais les Francs, en le poursuivant, s'emparèrent de Kafar Ḥalab et de Bourdj Ḥâdir, réduisant ainsi Athârib à la position d'un îlot musulman en terre franque (1).

Si Bohémond était parti vers le Nord, c'était soit pour attaquer le gouverneur arméno-grec de Mar'ach, Tathoul, ce que de toute façon il fit, sans doute avec la complicité de l'évêque arménien, soit en raison d'un appel de Gabriel de Malatya, dont on voit mal s'il lui parvint sous Mar'ach, en raison de sa proximité, où à Antioche, où Gabriel l'aurait fait solliciter de préférence à Baudouin d'Edesse comme moins voisin et donc allié moins dangereux. Danichmend n'avait pas été atteint par les désastres de 1097 au même point que Qilidj Arslan ; assez cependant pour préférer donner à son expansion une orientation sud-orientale aux dépens des Arméniens, plutôt qu'occidentale aux dépens des Byzantins. Il attaquait donc Malatya, d'où l'appel de Gabriel. Rendu sans doute imprudent par le désarmement des Musulmans et les complicités paysannes qui avaient facilité les opérations de Syrie, Bohémond s'avança sur la route de Mar'ach à Malatya avec une poignée d'hommes sans se garder. Danichmend, prévenu peut-être par Kogh-Vasil, surprit Bohémond dans un défilé ; les évêques arméniens d'Antioche et de Mar'ach, qui l'accompagnaient, furent tués et Bohémond, avec son cousin Richard, pris et emmené sous Malatya. La ville ne succomba pas, parce que Bohémond parvint à envoyer un appel à Baudouin, qui accourut d'Edesse, et que Danichmend jugea cette fois plus prudent de se retirer. Mais Baudouin ne put le rejoindre et Bohémond fut emmené à Niksâr

(1) Qal.137 G 150 ; 'Azîmî dans Boughya Saray, V, 92 r° et Abr., 493 ; Kamâl, 588, selon lequel la victoire franque de Kellâ fut suivie d'une attaque sur Alep par Bohémond et Tancred ; mention évidemment fautive, soit dans le nom des chefs, soit dans la date.

(Néocésarée). Baudouin reçut alors l'hommage de Gabriel, auquel il laissa un petit renfort franc et rentra à Edesse, où il apprit la mort de Godefroy de Bouillon (Juillet 1100) (2).

La captivité de Bohémond, si elle constituait pour les Francs d'Antioche un certain danger militaire, empêcha peut-être en revanche un conflit de se produire entre la jeune principauté normande et les deux états lorrains ; elle consolida, en tous cas, l'absolue indépendance de celui de Jérusalem en face d'éventuelles ambitions de Bohémond, que l'envoi de Tancrede et sa politique à l'égard de Daimbert permettent de supposer. Il fallait à Godefroy un successeur : la majorité des francs de Jérusalem, conformément aux désirs du défunt, était favorable à son frère Baudouin ; mais celui-ci avait deux adversaires : Tancrede, qui ne s'était pas réconcilié avec lui depuis leur querelle de Cilicie en 1097, et Daimbert qui désirait faire de la Palestine un état ecclésiastique à son profit et naturellement escomptait l'appui de Bohémond. Tancrede et lui envoyèrent donc appeler ce dernier ; mais leur ambassadeur fut capturé près de Lattakié (3) ; au surplus, ce retard ne changea rien à la suite, puisqu'au même moment Bohémond tombait aux mains de Danichmend. Par surcroît, des navires génois arrivèrent alors à Lattakié, amenant un nouveau légat qui, informé de la situation, invitait Baudouin à aller recueillir l'héritage fraternel. Baudouin appela à Edesse son cousin Baudouin du Bourg, resté au service de Bohémond, sans doute en gage de bon voisinage, et lui concéda son comté en fief ; fait notable, qui allait donner à la monarchie jérusalémite pendant un tiers de siècle un droit de regard sur les affaires de l'état euphratézien. Puis Baudouin, vainement prié au passage par les Antiochiens d'assumer leur défense en l'absence de Bohémond, gagna Jérusalem où il sut amener Daimbert à le couronner roi. On pense bien que cela n'alla pas sans difficultés avec Tancrede. Mais là encore la captivité de Bohémond arrangea les choses, car les Antiochiens appelaient Tancrede à la place de son oncle. Lorsqu'il se vit impuissant à

(2) Foucher, I, 35 ; Raoul, p. 704 ; Albert, VII, 27-30 ; Guibert, 254 ; Orderic, X, 33 ; Lettre de Galeran sur le miracle de saint Léonard, AASS 6 nov., 130 ; Mich., 189 ; Chron. An. Syr., 74 ; Qal., 137 G 50 ; I. A. 203 H 201 ; Matth., 51-52.

(3) Pris par Raymond de Toulouse, selon Albert, VII, 27 ; comme il était récemment parti à cette date, il s'agit au plus d'hommes qu'il aurait laissés.

contrecarrer la volonté de Baudouin, Tancrède, pour ne pas être son vassal, lui abandonna ses fiefs et alla prendre le gouvernement d'Antioche (Mars 1101). La crise aboutissait donc à une meilleure division des territoires syriens entre Normands et Lorrains, gage de moins de frictions à l'avenir (4).

Du côté musulman, la captivité de Bobémond, le changement de comte à Edesse n'amènèrent que des réactions isolées. Soukmân, l'oncle de Balak, vint essayer de reprendre Saroùdj, avec la complicité de la population nomaïrite que Foucher avait pressurée. Foucher fut tué et la ville enlevée ; mais la citadelle, sous la conduite de l'archevêque latin d'Edesse, Benoît, résista assez longtemps pour permettre à Baudouin du Bourg d'aller chercher des renforts à Antioche. Soukmân fut expulsé, la ville recouverte et la population réduite à l'obéissance par des massacres et des captivités nombreuses (Janvier-Février 1101) (5). Peu après Baudouin du Bourg, à l'exemple de son prédécesseur, scella son alliance avec l'élément arménien en épousant une princesse de ce peuple, la fille de Gabriel ; et les secours pécuniaires qu'il sut arracher à l'avarice de ce dernier ne lui furent pas inutiles (6).

Du côté syrien, la réaction fut limitée à Djanâh ad-daula qui, après le départ de Raymond, reprit Tortose, et après la capture de Bohémond dévasta le Djabal Soummâq. Mais il continuait à combattre Rođwân, qu'il écrasa près de Sarmîn, et ni l'un ni l'autre ne s'occupèrent plus des Francs à partir de l'automne 1100. Les Byzantins, par contre, étaient plus menaçants ; en 1099 ou 1100, une armée envoyée par Alexis avait enlevé aux lieutenants de Bohémond les villes qu'il possédait en Cilicie, et les Grecs restaient les maîtres à Lattakié, ne laissant ainsi à Antioche d'autre débouché maritime que Souwaïdiya (7).

Ce qui fut beaucoup plus grave pour les francs de Syrie fut le désastre des arrière-croisades de 1101. Le succès de la première Croisade ayant soulevé en Occident un grand enthousiasme, de nouvelles bandes et armées s'étaient mises en marche entre l'automne de 1100 et le printemps de 1101. Comme en 1096-1097,

(4) Albert, VII, 27, 45 ; Foucher, II, 7 ; Raoul P., 706 ; G. T., X, 4.

(5) Qal., 138 G 50 ; 'AZ, 494 ; Matth., 53 ; Chron. syr. an., 76.

(6) G. T., 469 (mal daté : pour la mort de Gabriel, cf. infra, p. 232).

(7) 'AZ, 494 ; Kamâl, 589 ; Anne II 76 sq. ; il peut y avoir un rapport entre cette expédition et l'attaque de Bohémond sur Mar'ach.

Alexis eut à alterner les rigueurs contre la foule pillarde et les secours pour la campagne projetée. La première Croisade prête fut la croisade lombarde, composée essentiellement d'une populace indisciplinée très semblable aux bandes de Pierre l'Ermitte. Alexis et les Croisés furent d'accord pour confier la direction de leur marche à Raymond de Saint Gilles, qui devait ensuite aller défendre en Syrie la politique byzantine. Le comte était arrivé à Constantinople près d'un an auparavant et était devenu maintenant, contre Bohémond, le meilleur allié d'Alexis. Sous l'influence de la foule désireuse d'aller arracher Bohémond de sa prison, on préféra à l'itinéraire de la première croisade, la longue et difficile route de Siwâs, qui pouvait d'ailleurs présenter l'intérêt d'amorcer la reconquête, pour Byzance, d'un nouvel hinterland. Une seconde armée dirigée par le comte Guillaume de Nevers avait de peu, mais, après avoir atteint Ankara, se rabattit sur Qonya, en direction de la Cilicie. Une troisième armée enfin, que commandaient Guillaume de Poitiers et Welf de Bavière, emprunta par Dorylée et Qonya l'itinéraire des Croisés de 1097 ; mais les Turcs avaient pu, cette fois, préparer leur défense. Qilidj Arslan et Dânichmend s'étaient alliés, et avaient peut-être reçu quelques secours de Rodwân, de Qaradja de Hârran, et de Balak, le neveu de Soukmân. Ils faisaient le désert devant eux, sans défendre les villes, ni livrer bataille prématurément. On était en été, l'eau manquait; les Croisés furent vite exténués. A quelques semaines d'intervalle, les Turcs exterminèrent alors la croisade lombarde près Anasva, et les croisades nivernaise et aquitano-bavaroises à Erech. Les tués ne se comptèrent pas et la masse des prisonniers emmenés sur les marchés orientaux fut immense. Très peu de Francs atteignirent la Syrie, après d'angoissantes aventures. La plupart des chefs avaient cependant pu se sauver. Les uns — Raymond de Toulouse avec Etienne de Blois et d'autres participants de la croisade lombarde — à Sinope, d'où ils regagnèrent Constantinople; les autres — Guillaume de Nevers, Guillaume de Poitiers et Welf de Bavière — en Cilicie et à Antioche. Là, comme ici, ils reçurent de quoi remédier à leur dénuement (8).

* Pour les détails, cf. Grousset, I, 322-333; Röhr. Kôn, 29-33; Chalandon, *Comète*, 232 sq. Les sources sont Albert, Livre VIII en entier. Richard, chap. 23; Raoul, chap. 147; Caffaro, 58; Faucher, 398-399; Guibert,

Ces événements ne modifièrent pas brusquement la situation des Francs de Syrie, mais ils eurent sur leur avenir une influence considérable. D'abord, ils privaient les Francs d'un renfort en hommes qui leur eût permis d'envisager une certaine colonisation du pays; au lieu que, réduits à des effectifs minimes, ils allaient devoir se contenter de progrès lents et restreints. D'autre part, ils renversaient la situation créée en Anatolie par la première Croisade. Désormais, en effet, Seldjouquides et Danichmendites y retrouvaient leur sécurité, et par contre les routes anatoliennes devenaient, en dehors des côtes, interdites aux renforts venant éventuellement tant d'Occident que de Byzance. Enfin, le prestige des Francs qui étaient depuis 1098 un objet de terreur, subissait une grave atteinte. Sans doute, la faiblesse interne du monde musulman permit de ne pas voir d'abord toute l'étendue de ces conséquences. Elles n'en devaient pas moins se manifester par la suite. Au reste, dès septembre 1102, Dânichmend en tira parti en enlevant Malatya, grâce à la passivité de l'élément jacobite hostile au gréco-arménien Gabriel; celui-ci, conduit en vain devant une forteresse de son territoire pour la faire capituler, fut exécuté (9).

Désastre pour les Francs, l'issue des Croisades de 1101 était aussi une défaite indirecte pour Alexis Comnène, puisque, d'une part, la difficulté accrue des communications entre Byzance et la Syrie l'empêchait d'y intervenir puissamment et que, d'autre part, son nouvel allié Raymond, qui devait utiliser en sa faveur les forces croisées et sa propre compétence, était battu. A cet égard, la défaite des Croisés servit momentanément Tancrède. Raymond et les autres chefs de la croisade lombarde n'ayant pu gagner la Syrie par terre avaient été pourvus par Alexis d'une flotte pour s'y rendre par mer. Tous furent bien accueillis par Tancrède, à l'exception de Raymond (10). Celui-ci fut, au contraire, incarcéré par

243, et Orderic, I, X (vol. IV), chap. 19; G. T., 415-418; Malh., 56-61; 'Az., 495 (2); Anne Comnène, 330-333; I. A. 203-204 (II. 205-206). Sur la littérature poétique et romanesque issue de la croisade 1101, cf. infra, chap.

(9) Mich., 189-191. C'est à Malatya, en 1103, que Bohémond sera remis aux Francs venus payer sa rançon. On voit mal pourquoi Baudouin du Bourg ne paraît pas avoir pu secourir son beau-père.

(10) Qui paraît avoir atterri à Tarse et non à Souwaïdiya; Alb. VIII, 42, le fait arriver avec les autres à Souwaïdiya, mais capturer par Bernard l'étranger, qu'il nous a montré quelques mois auparavant être à Longiniade, port de Tarse (40).

Tanocrède (11). L'intercession des autres croisés et du patriarche latin Bernard qui, en 1100, avait été substitué au patriarche grec antérieur, le fit relâcher bientôt, mais à la condition expresse de ne tenter aucune conquête en Syrie septentrionale (12). Tanocrède obtenait donc la sécurité du côté de son rival franc, qui le laissait libre de régler seul à seul ses comptes avec les Byzantins (13).

Dès le printemps de 1101, semble-t-il (14), Tanocrède avait repris sans peine aux Byzantins Misis et Tarse, les trois villes de la basse plaine cilicienne (15). Peu après, il attaqua Lattakié. La ville, défendue par une forte garnison, soutenue par une flotte byzantine, résista jusqu'à l'hiver 1102-1103. A cette date, Tanocrède, ayant réussi à attirer la garnison en rase campagne, la captura, et la ville dut capituler (16). Il est possible qu'il ait eu aussi l'aide des Génois; en tous cas, il l'avait requise (17). Sur un point seulement, il avait échoué : Djabala, attaquée par les Francs dès le début de 1099 et inquiétée de nouveau lors du retour des Croisés, avait été l'objet d'une troisième tentative, conduite par Bohémond, et au cours de laquelle son connétable avait été capturé (18). Au printemps de 1101, de nouvelles attaques furent entreprises, sans doute en même temps que contre Lattakié; Ibn Çoulaiha, ne se sentant plus en sûreté, avait livré sa ville à Toghtekin, l'atabek de Doqâq, et Toghtekin y avait envoyé Bouïrî, le fils aîné de son maître (juin 1101); mais, celui-ci s'étant fait mal voir de la population, des intrigues furent nouées entre elles et Fakr al Moulk ihn 'Ammar de Tripoli qui, à la fin de la même année rétablit sur cette ville

(11) A Sarvantikar, d'après Matth., 57, mais en tout cas peu de temps.

(12) Le serment exact de Raymond est inconnu. Albert, VIII, 42, croit qu'il a juré de ne rien entreprendre jusqu'à Acre; en ce cas il se serait parjuré en attaquant Tortose et Tripoli; mais il ne semble pas qu'aucun croisé, ni même Tanocrède, l'ait entendu en fait ainsi. Celui-ci cependant ne considérait pas, semble-t-il, sa principauté comme limitée au sud, à Marqab, frontière qui s'établit peu après. Quoi qu'il en soit Raymond laissa Tanocrède absolument tranquille, non seulement dans sa possession d'Antioche autrefois revendiquée par lui, mais dans ses attaques contre les Byzantins de Cilicie et de Lattakié.

(13) Alb., VIII, 41-42; Matth., 56-57; Raoul de C., 145.

(14) En tous cas avant l'été puisque Bernard l'étranger se trouve à Longjumeau près Tarse, vers septembre (Alb., VIII, 40).

(15) Raoul, chap. 143.

(16) Raoul, chap. 144, 146.

(17) Chelli, IV, 847 (privilege qui a sûrement une contrepartie).

(18) A., X, 211.

la domination qu'il y avait exercée jusqu'à la veille de la première croisade (19). C'était évidemment en rendre la conquête plus difficile pour les Francs.

Les succès de Tancrede lui permirent, avant même la chute de Lattakié, d'intervenir avec d'autant plus d'autorité dans les affaires du royaume de Jérusalem qu'au printemps de 1102, Baudouin I avait subi à Ramla, de la part des Egyptiens, une défaite qui l'avait mis un instant dans une position critique. Il avait fait appel alors à Tancrede et à Baudouin du Bourg qui, ensemble, lui amenèrent en effet en septembre des renforts appréciables pour attaquer Ascalon. Mais Tancrede n'amenait pas seulement des soldats. Entre Baudouin I et son ancien adversaire le patriarche Daimbert, la réconciliation passagère du sacre n'avait pas été solide. Baudouin avait, pour équiper ses troupes, d'importants besoins d'argent ; Daimbert, riche des aumônes des fidèles, était avare et ne voulait rien lui donner. Un jour vint où le roi put faire la preuve que le patriarche avait gardé intégralement pour lui une grosse somme envoyée par Roger de Sicile et destinée en partie à la solde de l'armée; Baudouin fit alors déclarer Daimbert déchu de son siège (automne 1101). Daimbert se réfugia chez son ancien ami et obligé Tancrede, qui lui donna l'église de Saint-Georges à Antioche (mars 1202). Puis, lors de l'appel de Baudouin, Tancrede mit comme condition à son aide la restauration de Daimbert; Baudouin obtint seulement de pouvoir aussitôt après soumettre ses griefs à un concile régulier. Ainsi fut fait; Daimbert remonta sur le trône patriarcal, mais fut jugé par un concile et cette fois sa situation apparut à ce point difficile que Tancrede, satisfait sur la forme, renonça à le défendre et se borna à assurer sa sécurité personnelle (20), en attendant qu'il pût s'embarquer avec Bohémond pour Rome afin d'en appeler au Pape (21).

Cependant Dânichmend ne tenait pas à garder Bohémond en prison indéfiniment sans profit. Alexis Comnène lui offrit de grosses sommes pour le lui acheter, dans la pensée évidemment d'ob-

(19) Qal. G., 51-53 (A 140) ; Az., 4945 ; I. A., 211-213 (H. 204-207).

(20) Alb., p. 538-541, 545-549, 597-600. Foucher se fait volontairement puisqu'il fait une allusion I. II, chap. 29 ; G. T., 438-439 ; cf. Kühn, 39-40 ; Röhr. Gesch., 24, 41-42 ; Groussot, 288-95.

(21) Daimbert devait gagner sa cause à Rome, mais mourir avant de revenir en Terre Sainte.

tenir de Bohémond ensuite la restitution d'Antioche. S'il faut en croire Albert d'Aix, le succès de la démarche fut compromis par la prétention de Qildj Arslan, en tant qu'allié de Dânichmend contre les Francs, de partager la rançon entre eux deux. Il est en tout cas certain que l'entente des deux chefs turcs réalisés en 1101 devant le danger d'invasion, s'était brisée dès l'été de 1103 où des hostilités avaient eu lieu entre eux à la suite d'une marche de Qildj Arslan vers Mar'ach (22). D'autre part Dânichmend n'était pas dans les meilleurs termes non plus avec Alexis, qui avait aidé les croisés de 1101. Devant ces deux adversaires, il pouvait y avoir pour Dânichmend intérêt à s'assurer le bon vouloir des Francs de Syrie. Les divers récits qui circulèrent en occident sur la captivité de Bohémond à la suite des comptes rendus qu'il en fit lui-même nous montrent tous le prince normand faisant valoir ces arguments auprès de Dânichmend et l'aidant dans des combats contre Qildj-Arslan. Il y a sûrement un fond de vérité sous les détails romanesques de ces récits, puisqu'en fin de compte Dânichmend préféra à l'offre d'Alexis les cent mille dinars que lui promettait Bohémond avec son alliance. La somme fut rassemblée grâce aux efforts du patriarche Bernard, de Baudouin du Bourg et Kogh-Vasil. Dans le courant de 1103, Bohémond était rendu aux siens(23). Tancrède reçut un fief dans la principauté(24).

22) Gal., 59 A 141.

23) Albert, IX, 33-36, est la source principale. Matth., 69-70, fait racheter par Alexis Richard du Principat qui, selon les Miracles de saint Léonard (ASS nos., III, 157), lui aurait en effet été livré ; mais il n'y a pas de doute qu'il est en Syrie en 1104, puisqu'il reçoit le gouvernement d'Edesse. Orderic, X, 23 donne un roman d'amour entre Bohémond et une fille de Dânichmend, qu'il aurait ensuite mariée au futur prince d'Antioche Roger, le fils de Richard ; il ne faut pas trop se hâter de refuser tout élément de vérité à ce récit, car le même auteur n'est pas moins romanesque dans son récit de la libération d'une fille de Yaght-Siyân en plus de la rançon de Bohémond, et pourtant cette libération est un fait historique (I. A., 237 II 212). En outre les Miracles de saint Léonard (160-168, 179-172), Bohémond aurait été capturé par une femme chrétienne de Dânichmend. Orderic et les Miracles prêtent à Bohémond des exploits effectifs contre Qildj Arslan (selon Ord., il avait tué un fils de Q., également neveu de D., Marciban — évidemment le titre persan « marzbân »). — D'après Raoul, 147, l'empressement de Baudouin à racheter Bohémond viendrait de son aversion pour Tancrède. Cf. sources Foucher, II, 23 ; Guibert, 254 ; dans l'ordre légendaire, le Chevalier de la croix, 26725-31700. La date précise de la libération est incertaine.

24) Raoul, 147 ; Foucher, II, 23.

L'activité offensive des Francs d'Antioche en fut naturellement encore surexcitée ; les Grecs étant écartés, ils se retournèrent contre Alep. Celle-ci était de plus en plus faible; sans doute Djanâh ad-daula, après avoir été battu par Raymond de Saint-Gilles, près de Tripoli, avait été « assassiné » à Ḥomç, peut-être à l'instigation de Roḍwân (milieu de 1103), mais la tranquillité de Roḍwân n'en fût pas accrûe, car les habitants de Ḥomç se donnèrent à Doḡâq (25). Au lendemain de la libération de Bohémond, les Francs firent un raid sur Mouslimiya, au nord d'Alep, pour appuyer des demandes de tribut destinées à récupérer le montant de sa rançon (26). Peu après, en mars 1104, ils enlevaient Basarfoût et n'échouaient devant Kafarlâtâ que par la résistance purement locale des Banoû'Olaïm (27).

Dans le comté d'Edesse aussi la situation des Francs s'était renforcée. Avec la croisade de 1101 où peu après elle était arrivée un cousin de Baudouin du Bourg, Joscelin de Courtenay (en Gâtinais (28). Comme c'était un vaillant chevalier, Baudouin, pour pouvoir se consacrer entièrement à ses possessions d'outre Euphrate, lui inféoda toute la partie du comté sise à l'ouest de l'Euphrate et au sud de la principauté de Kogh-Vasil, avec Tell-Bâchir pour chef-lieu. De là Joscelin put dès la fin de 1103 aller couper les routes de communication d'Alep avec l'Euphrate (29), cependant que Baudouin razziait impunément les prolongements orientaux de ces mêmes routes jusqu'aux abords de Qal'a Dja'bar et de Raqqa (30); d'autres raids le conduisaient jusqu'au territoire de Mârdîn (31). Enfin au nord Alexis Comnène avait envoyé à la fin de 1103 une armée, commandée par Boutoumitès, reprendre aux Francs la Cilicie que Bohémond, sommé par lettre, se refusait à restituer; mais Boutoumitès, affaibli par des dissentiments avec d'autres chefs, et ne se trouvant pas d'appui dans les populations, ne put que traverser la Cilicie à la hâte sans rien occuper et se

(25) Qal., 57 A 145 ; Kâmal, 591.

(26) Kamâl, 591 ; I. A., 237 II 212.

(27) Kamâl, 592 ; Chron. Zetterstœen, 239.

(28) G. T., 437.

(29) Kamâl, 591.

(30) I. A., 253 II 217

(31) Matlh., 70 (capture par Baudouin du Turcoman Oulough-Sallâr).

borna à aller renforcer la défense de Mar'ach, où était toujours gouverneur Tatoul. Précaution insuffisante, car quelques mois ne s'étaient pas passés que Tatoul, pris entre les Turcs et les Francs, avait dû livrer sa ville à Joscelin (32). La domination franque s'étendit même sur Albistân, que prit Bohémond (33).

Néanmoins, la maîtrise du Diyâr Mođar et la tranquillité complète d'Edesse ne pouvaient être assurées tant que subsistait en face d'elles Harrân. Les circonstances parurent favorables pour une attaque décisive contre cette ville; Qaradja, le seigneur de cette ville, avait été expulsé par un rival qui, à son tour, avait été assassiné et remplacé par un esclave de Qaradja, Djawâlî. Il ne semblait pas, d'autre part, qu'en Djéziré, aucun prince fût en état de secourir Harrân. En 1102, Karboûqâ était mort; deux compétiteurs se disputaient sa succession et l'un d'eux pour avoir l'appui de Soukmân, lui donne Hıçn Kaifâ, d'où il s'étendra vite au nord jusqu'au Mourad Sou et au sud jusqu'à Mârdîn, qu'il annexe lorsque son frère Yaqoùti est tombé dans la guerre. C'est cependant l'autre candidat, Djekermich de Djéziret-ibn-'Oman, qui occupe finalement Mossoul; mais désormais la guerre fait rage entre les Artouqidés et lui (34). Lorsqu'à l'appel de Baudouin et Joscelin, Bohémond et Tancrede viennent entreprendre le siège de Harrân, le succès semble si certain qu'ils ne mettent même pas en œuvre les machines qui hâteraient la chute, mais détérioreraient les fortifications de la future conquête.

Mais la chute de Harrân eût été pour toute la Djéziré musulmane une catastrophe commune. Pour quelques semaines, Soukmân et Djekermich se réconcilièrent et marchèrent de concert vers le Khâbôûr. Les Francs, abandonnant Harrân, qu'ils comptaient prendre au retour, s'avancèrent audacieusement à leur rencontre. Une bataille, dont les divers compte-rendus sont inconciliables, se livra à l'est du Balikh. Les troupes édesséniennes et antiochiennes étaient éloignées les unes des autres; celles d'Edesse, attirées par une fuite stratégique des Turcs dans une embuscade, furent tail-

32 *Ann.*, XI, 9; *Matth.*, 75; *Raouf*, 148, confirme que la prise de Mar'ach par Joscelin est antérieure à la bataille du Balikh, où il fut capturé, et non postérieure comme le croit *Matth.*

33 *Matth.*, 80; *Mich.*, 195.

34 *I. A.*, 235, 269-270; *Azr.*, 157 v°, 159 v°.

lées en pièces; celles d'Antioche combattirent avec plus de succès, mais ne purent rejoindre les Edesséniens à temps pour rétablir la situation et alors, isolées, se retirèrent également en hâte. En essayant de traverser le Bálíkh, Baudouin et Joscelin furent faits prisonniers, le premier par Djékermich, le second par Soukmân; les gens de Harrân coupèrent la retraite à tout ce qu'ils purent des autres Franco-Arméniens, dont un très grand nombre fut massacré. Djékermich occupa Harrân, puis retourna enlever les places chrétiennes du Chabakhtân. Après quoi il vint assiéger Edesse (35).

Si grave que fût la défaite franque en elle-même par le massacre de chevalerie franco-arménienne et la dévastation des campagnes qui s'en suivit, elle ne présentait pas de caractère momentanément irrémédiable dans l'état où se trouvait l'Islam, incapable de l'exploiter. La victoire était à peine gagnée que l'alliance de Soukmân et Djékermich, dorénavant privée d'objet, avait disparu. Ils avaient failli en venir aux mains sur le champ de bataille même, pour le partage des prisonniers; la querelle fut apaisée, mais Soukmân repartit chez lui et ce fut, certes, autant par précaution contre lui que contre les Chrétiens que Djékermich occupa tout de suite le Chabakhtân au lieu de marcher droit sur Edesse. Ce répit permit à la ville de s'organiser. Tandis que Bohémond repartait à Antioche, qu'excités par la nouvelle de sa défaite Grecs et Alépins menaçaient, Tancrède était accouru à Edesse, où la population le choisit pour régent. Il sut donner confiance aux habitants, organiser la défense des remparts en les adjoignant au peu de troupes qui restait. En juin Djékermich parut devant Edesse. Le danger restait assez grand pour Tancrède pour qu'il rappelât en hâte Bohémond, en dépit des préoccupations de celui-ci. Du moins put-il tenir en l'attendant, puis, à la veille de sa venue, trouver à l'aube l'occasion d'une sortie désespérée, qui surprit les Turcs dans leur sommeil, et se termina pour eux par une défaite, qu'acheva l'arrivée de Bohémond. Le comté d'Edesse était sauvé (36).

(35) Alb., IX, 38-42; Raoul, 148-150; Foucher, II, 27; G. T., 443-447; Matth., 73; Mich., 195; Chron. Syr. An., 78-80; Qal., 61 A 148; 'Az., 4962 (nomme le lieu de la bataille: plaine d'Al-Qattâr); I. A., 256-257 (H., 221-223); Kamál, 592.

(36) Albert, 42-45; I. A., 257 (H. 223).

Mais les conséquences de la défaite ne s'étaient pas arrêtées à ses frontières. Toute la partie orientale de la principauté d'Antioche, essentiellement musulmane, n'obéissait aux Francs que par respect de leur force. Du jour au lendemain, la nouvelle de leur défaite provoqua partout des soulèvements. A l'appel de Roḡwân qui, après s'être rendu sur l'Euphrate pour voir comment tournerait la fortune, était rentré à Alep, les habitants du Djazr, jusqu'à Ma'arrat Miḡrîn et Sarmân, massacrèrent ou expulsèrent leurs garnisons franques. Peu après, celles de Çaurân, Laṭmîn, Kafartâb, Ma'arrat an-No'mân, al-Bâra, se sentant incapables de résister dans l'isolement où elles se trouvaient, se retiraient vers Antioche. Seul des districts de la Syrie intérieure restait aux Francs le Bâulj jusqu'à Hâb. Les conquêtes de cinq ans étaient perdues d'un coup. Puis, comme l'ancien lieutenant de Djenâḥ ad-daula à Raḡniya, Chams al-Khawaḡḡ, avait occupé Çaurân et que les gens de Hâmah, Salamiya et Bâlis le redoutaient, ils se rendirent à Roḡwân; et la mort de Doḡâḡ (juin 1104), les difficultés de succession qui s'ensuivirent entre ses deux fils Bourî et Iltâch, vinrent à propos délivrer temporairement le prince d'Alep de toute préoccupation au Sud. Il put alors accentuer sa pression du côté d'Antioche, au point que finalement les Arméniens d'Artâḥ, quelque peu déçus de l'administration franque et redoutant sans doute les effets d'une prise d'assaut, se livrèrent spontanément à lui, lui ouvrant ainsi le 'Amouq et la plaine d'Antioche (avant mars 1105) (37). Au nord, l'administration franque n'avait pas non plus su s'attacher les Arméniens d'Albistân, qui auraient livré leur ville aux Turcs, si de terribles répressions ne les avaient prévenus (38).

Si les Antiochiens avaient été empêchés de réagir contre ces attaques, c'est qu'ils en subissaient d'aussi graves, de l'autre côté, de la part d'Alexis Comnène. Celui-ci avait essayé de se concilier les autres Francs, non seulement par les secours qu'il envoyait de

37. VII, IX, 47; Raoul, 151; Qal., 69 A 149; 'Az., 4967; surtout Kamâl II 272-283, sur les affaires de Damas, aussi Qal., 62-65 A 145-146, Ibn Hamdân Saray, 2961, 487; Ousâma Hitti, trad. 80, 125; Derenbourg Vie, 69-72, raconte une attaque commune avec Khalaf d'Apamée contre les Francs d'Antioche, terminée par un combat entre les deux alliés par la trahison de Khalaf.

38. Math., 80-81.

Chypre à Raymond, sous Tripoli (39), mais en rachetant des Francs emmenés prisonniers en Égypte (40) et en nouant, dès 1102, des négociations avec Baudouin I (et avec le pape) (41) pour se laver de l'accusation d'avoir été responsable des désastres de l'arrière-croisade. Puis en 1103, en même temps qu'il organisait la campagne de Bontoumitès, Alexis Comnène avait renforcé les troupes et la flotte de Chypre, afin d'intercepter les secours apportés à Bohémond par les villes italiennes. Peu après, il fit occuper Korykos et Selefké, fermant ainsi tout à fait le passage par le nord de Chypre. Chypre fut aussi la base d'opérations pour une attaque sur Lattakié; Cantacuzène, par surprise, s'empara de la ville basse, et, fortifiant le port par la construction de deux tours, rendit impossible à la citadelle de recevoir aucun renfort. Bohémond, après avoir en vain essayé de négocier, parvint à renforcer la garnison, dont il changea le commandant. Mais une autre armée grecque, confiée à un collaborateur de Boutoumitès, Monastras, envahissait pendant ce temps la Cilicie, rencontrait cette fois un accueil favorable de la part de beaucoup d'Arméniens et enlevait aux Francs Longiniade, Tarse, Adana, Misis, toute la plaine cilicienne. Il espérait dans les campagnes suivantes rejoindre Cantacuzène devant Lattakié. Quant à celui-ci, il cherchait à se créer, sur la côte, des établissements durables et reçut de diverses places musulmanes au sud de Lattakié une certaine soumission. Antioche risquait d'être complètement coupée de ses relations extérieures (42).

Dans ces conditions, Bohémond estima que le seul moyen de salut était d'attaquer l'empire Byzantin à revers par l'Europe et, pour s'en procurer les moyens, décida de s'embarquer pour l'Occi-

(39) Anne, 68.

(40) Albert, IX, 39-40 (Le maréchal de Henri IV Konrad) ; Orderic, IV, 137 (Harpin de Bourges).

(41) Albert, VIII, 45-47.

(42) Anne Comnène, II, 87-90 ; 'Az. 496 (8) ; Raoul, chap. 151. D'après Anne, Cantacuzène occupa Djabala, Marqab et Argyrocastron ; il est permis de soupçonner cette affirmation, qu'aucun texte ne recoupe, car il n'y a pas de doute que ces trois places (qu'elle que soit l'exacte identité d'Argyrocastron) sont restées aux mains des musulmans les années suivantes ; il est vraisemblable qu'il y eut quelques débarquements à la suite desquels les chefs locaux envoyèrent un tribut ; mais si les Grecs avaient tant soit peu occupé Djabala, Bertrand de Saint-Gilles, leur allié, n'aurait pas, en 1108, offert à Tancrède de l'aider à la conquérir (Albert, p. 665-666).

cident où, fort de la conjonction de fait entre Byzance et l'Islam contre Antioche et des rancunes anti-grecques, répandues par les Croisés de 1097 et de 1101, il pourrait organiser une Croisade d'abord contre Byzance. A la fin de l'automne 1104, il confia la régence d'Antioche à Tanocrède, qui s'en était si bien acquitté la première fois, et partit. Il ne devait pas revoir la Syrie (43).

Le départ de Bohémond marque la fin de ce qu'on peut appeler la période italo-normande de la principauté. Jamais Bohémond n'avait oublié son origine, son hostilité héréditaire envers les Byzantins ; jamais, pour lui, l'établissement en Syrie n'avait été autre chose qu'un moyen de reprendre indirectement l'avantage sur l'adversaire heureux d'bier. Tanocrède inaugure, lui, une politique nouvelle ; politique qui, certes, n'est pas encore dépourvue de haine contre les Grecs, ni de visées extérieures à la province propre d'Antioche, mais dans laquelle il n'y a cependant plus aucune arrière-pensée européenne. Les méthodes aussi différeront. Bohémond, était surtout un diplomate de grande envergure ; Tanocrède sera surtout un chef militaire local, d'un orgueil difficilement traitable, mais énergique, perspicace, habile aussi à contracter alliance avec tous les éléments indigènes ; bref, ce sera un Syrien.

§ II. — *Les succès de Tanocrède (1105-1110).*

Comme la première, la seconde régence de Tanocrède fut marquée par un vigoureux redressement à la fois contre les Grecs et les Musulmans. Malgré la pénurie à laquelle les dernières hostilités et le voyage de Bohémond avait réduit le trésor, il sut, par un emprunt forcé, se procurer de quoi équiper une nouvelle armée (1). Ayant demandé des renforts jusqu'à Mar'ach, Tell Bâchir et Edesse, il entreprit de recouvrer Artâh. A la fin de 1104, Toghtekin, atabek de Bourî à Damas comme il l'avait été de son père Doqâq, et

(43) Albert, IX, 47 ; Foucher, II, 26 ; Raoul, chap. 153 ; Qal., 147 ; Anne, II., 90-92 ; Matth., 73. D'après Anne, il fit courir le bruit de sa mort, afin de s'embarquer sans être inquiété.

(1) Raoul, chap. 154.

Ibn'Ammâr de Tripoli avaient appelé Soukmân à leur secours contre Raymond de Saint-Gilles ; la chance des Francs avait voulu que Soukmân mourût en chemin (2). Mais en février 1105, Raymond, à son tour, était mort et Rodwân, fort de ses récents succès, se préparait sans doute à intervenir pour dégager Tripoli. Ce fut à ce moment qu'il apprit le danger auquel était exposé Artâh. Il accourut et refusa des négociations offertes par Tancrede. Une bataille fut livrée près de Tizîn ; Tancrede avait su s'arranger de telle façon que la cavalerie musulmane eût derrière elle un terrain rocailleux impropre aux mouvements des chevaux ; cela rendit impossible à Rodwân la tactique de fuite simulée qui était la force des Turcs et, au contraire, lorsque les Francs, ayant repris la tactique à leur compte, firent volte-face et chargèrent les musulmans dispersés, ceux-ci, acculés à ce terrain, ne purent opposer aucune résistance et l'affaire se termina par un désastre pour eux (20 av. 1105). Immédiatement, Tancrede, exploitant son succès, réoccupa Artâh et bientôt il put reparaitre en maître dans le Djabal Laïloûn, où il prit Tell-Aghdî (Août), et dans le Djazr oriental. Le long de la route Antioche-Alep, la situation était de nouveau renversée en faveur des Francs (3). Un relèvement analogue était opéré du côté de Tell-Bâchir et l'influence de cette situation se faisait sentir jusqu'à 'Azaz, qu'en 1107-1108 un gouverneur faillit livrer à Tancrede (4).

Elle le fut aussi dans le Sud-Est. Assez vite, Ma'arra et toute sa région furent reprises, puis Kafartâb, Latwîn et Çaurân (5). D'autre part, l'encercllement de Chaïzar fut complété par l'achat de Hîçn al-Khariba à son seigneur, Ibn al-Bahrâi (du Djabal Bahrâ) en Juin-Juillet 1105 (6). Il restait toutefois une grosse lacune dans

(2) Qal., G 66-68 A 147 ; 'Az., 4969 ; I. A., 268-269 (H., 226-227), en partie d'après Qal. ; Ibn Hamdoûn, 498 ; Matth., 741.

(3) Qal., 69-70 A 149 ; 'Az., 4981 ; I. A., 271 (H. 227-228) ; Kamâl, 594 ; Raoul, chap. 154-156 ; Foucher, II, 30 ; Albert, IX, 47 ; Chron. Zellerstéen, 240.

(4) Kamâl, 595 ; I. F., 2^{vo} ; Qal., 78 A 154.

(5) Chron. Zellerstéen, 240 ; cette source tardive, mais unique, place la reprise de Ma'arra, Laïmîn et Çaurân juste après celle de Tell-Aghdî, et on peut en conclure que Kafartâb, entre Ma'arra et Laïmîn, le fut au même moment. Il est difficile de faire une absolue confiance à cette source, qui ignore que Çaurân appartenait aux Francs avant 1104 (Kamâl, H 592) ; mais Kafartâb appartenait aux Francs en 1106 (Ousâma, Hitti, 157).

(6) Chron. Zellerstéen, 240.

l'occupation franque, Apamée ; le danger en était réduit par le fait que le chiïsme public et le tempérament pillard du seigneur, Khalaf ibn Molâ'ab, l'opposait à ses voisins musulmans, mais il restait réel. A la fin de janvier 1106, Khalaf fut tué par des Assassins de Sarmin, aux ordres d'un certain Abou'l-Fatḥ de Sarmin, qui agissait d'accord avec le chef alépin de la secte, Abou Tâhir, et avec Roḍwân, leur protecteur. Le meurtre commis, Abou Tâhir arriva ; mais entre temps des Chrétiens, craignant la domination de Roḍwân ou des Assassins, avaient appelé Tancredé qui accourut, mais ne put surprendre la ville ni s'y attarder, car il devait en même temps surveiller Lattakié. Néanmoins, il revint peu après pour entreprendre un siège en règle et y fut encouragé par un fils de Khalaf, échappé au massacre. Roḍwân, retenu par des complications en Djéziré (Cf. infra), ne pouvait intervenir. Faute de vivres, la ville finit par capituler (septembre 1106). Abou'l Fatḥ fut mis à mort, Abou Tâhir renvoyé à Roḍwân. Le fils et des hommes de Khalaf restèrent au service de Tancredé ou de Bonable de Kafarlâb (7). A une date indéterminée (entre 1103 et 1110), les Francs enlevèrent aussi à des Ismailiens Kafarlâtâ (8).

Restait à reprendre aux Grecs leurs conquêtes de 1104. On voit mal si la citadelle était restée latine ou avait succombé depuis cette année. En 1106, l'affaire d'Apamée avait interrompu une entreprise sur Lattakié. L'année suivante, la situation se présentait plus favorablement, parce que Bohémond — nous le verrons — était arrivé à organiser sa croisade anti-byzantine et que pour lui résister Alexis dût rappeler Cantacuzène et Monastras, laissant juste deux chefs inférieurs, Aspiètès (9) et Pitzeas, avec des contingents moins importants. Aussi lorsqu'Aspiètès fut intervenu indirectement dans la guerre entre Tancredé et Baudouin D'Edesse (1108), Tancredé avec l'aide de Génois enleva-t-il Misîs (10), puis le reste de la plaine cilicienne et Tarse (1109-1110) (11). Quant

(7) Qal., 72-74 A 149 ; I. A., 281-283 (H. 232-235) ; Albert, X, 18-24 ; Raoul, chap. 156 ; Ibn Zourâiq, cité Boughya, V, 222, v° 19, selon lequel Tancredé fut appelé par un Ismailien. Kamâl, 594.

(8) I. F., 452.

(9) Sur l'identification non fondée de cet Aspiètès avec Oschin de Lampron, cf. J. Laurent, *Mélanges Schlumberger*, I, 159-168.

(10) Anne, II. 100-102. Caffaro, *Annales*, p. 15.

(11) Qal., G. 99 A 170.

à Lattakié, il fallait pour la soumettre des navires. Une flotte pisane se présenta en 1108, vraisemblablement celle qui alla en août participer à un siège de Çaida, où elle devait être en partie détruite par une flotte égyptienne. Grâce à l'aide des Pisans, qui obtinrent de Tancrède d'importants privilèges, les Grecs furent enfin expulsés (12).

Le reste de la côte devait être conquis l'année suivante. Tripoli était assiégée depuis 1102 par Raymond de Saint-Gilles jusqu'au début de 1105, puis, après sa mort, par son neveu Guillaume Jourdain, Comte de Cerdagne. L'énergie d'Ibn 'Ammâr, les intelligences qu'il sut se conserver à Antioche et même, malgré l'alliance byzantine-provençale, à Chypre, sa possession d'une flotte lui avaient permis d'assurer son ravitaillement et de défier toutes les attaques. Cependant, Raymond et Guillaume qui avaient conquis Tortose et Djoubail, et, dans l'arrière-pays, 'Arqa et Djabal 'Akkar, à l'entrée de la route de Homç et Hamâh, avaient jeté les bases d'un état durable. A la longue, la résistance de Tripoli faiblissait. Ibn 'Ammâr entreprit en 1108 un voyage à Bagdad, dans l'espoir d'en obtenir des secours ; non seulement il échoua, mais en son absence, ses sujets se donnèrent à l'Égypte, dans l'espoir d'être mieux défendus. Ce fut le contraire qui eut lieu. Or, au même moment arrivait d'Europe le fils aîné de Raymond de Saint-Gilles, Bertrand, avec une flotte génoise. En juillet 1109, Tripoli finit par succomber (13). Tancrède, nous allons le voir, était venu sous Tripoli au début de l'année. En revenant à Antioche, il occupa sans peine Maraqiya, Boulounyâs qu'il donna à Renaud Mazoir (Mai), puis Djabala, où s'était réfugié Ibn 'Ammâr (Juillet) (14), qui lança de vains appels aux princes environnants. L'hinterland franc avait enfin sa côte complète (15).

(12) Raoul, chap. 156, se termine au milieu d'opérations contre Lattakié, en 1106 ; Albert, X, 20, croit, sans doute par malentendu ou confusion sur ces opérations, que Tancrède avait pris la ville avant Apamée, ce que répète G. T., X, 23 ; 'Az. 502, croit, au contraire, que la conquête est contemporaine de celle de Djabala (1109), ce que contredit le fait qu'Ibn 'Ammâr, à Djabala, en cette année, attaqua les Francs de Lattakié (Ousâma Hitti, ar. 96). Le privilège aux Pisans est daté de 1108, indiction 1 (soit avant septembre).

(13) Pour les détails, cf. Grousset, I, 333-359, Röhr. Gesch, chap. II, IV passim.

(14) Qal., G. 90-92 A 164 ; I. A. T., dans I. F., 3920 v° et 44 v° Ousama Hitti, 125 (Dorenbourg Vie, 81), parle des combats entre Ibn 'Ammâr, alors

Cette extension même amenait à se poser la question des limites entre la principauté et le comté provençal et des rapports entre les deux états. Les facilités de ravitaillement qu'Ibn 'Ammâr trouva à Antioche (16) prouvent bien que Tancrède n'avait jamais vu d'un bon œil l'entreprise des Provençaux, dont des secours chypriotes venaient de temps de temps rappeler l'alliance grecque (17). Mais l'arrivée de Bertrand de Saint-Gilles avait changé la situation. Celui-ci, de passage à Constantinople, s'était comme son père, rangé dans l'alliance d'Alexis Comnène et, s'il faut en croire Albert d'Aix, il aurait poussé la naïveté et l'audace jusqu'à débarquer à Souwâidiga et à demander à Tancrède l'abandon du quartier d'Antioche que Raymond s'était réservé en 1098 (fin 1108). Tancrède, qui ne savait pas au juste les intentions de Bertrand, l'accueillit d'abord bien malgré cette prétention et lui demanda de l'aider à recouvrer Misis sur les Grecs. Le refus obstiné de Bertrand, qui faisait la proposition compensatrice de collaborer à une attaque contre Djabala, enleva à Tancrède tous ses doutes sur les amitiés politiques du nouvel arrivant, et il lui intima l'ordre de vider ses états. Puis Bertrand, parvenu à Tortose, réclama à Guillaume Jourdain toutes ses possessions, comme héritage de son père. Guillaume n'entendait pas avoir combattu quatre ans à défendre et accroître les acquisitions de Raymond pour en être dépouillé au profit d'un nouveau venu. Il fit appel à Tancrède et, contre son secours, lui offrit de se reconnaître son vassal. Tancrède, comme Bohémond jadis, se résignait mal à limiter son influence à une partie des Francs ; il accepta avec empressement la proposition de Guillaume.

C'est alors que les choses faillirent devenir graves, car Bertrand, de son côté, fit appel à Baudouin I, en lui promettant de même son hommage. Aucun traité, aucun précédent ne conféraient à Baudouin le droit d'intervenir en supérieur dans les affaires du

à Djabala, et les Francs de Lattakié ; 'Az., 5025, cite seul « al-Mâzoufr » sans prénom ; c'est la plus ancienne mention du personnage, et elle assure la prononciation du nom difficile à deviner sous la forme latinisée « Mansuerus ou Mansoer ». Maraqa n'est pas attestée, mais, possédée en 1111 par Tancrède, ne peut guère avoir été acquise à un autre moment.

(15) I. F., 5^{ve}, signale une mobilisation de Rođwân contre Tancrède, pour s'il avait attaqué l'hinterland.

(16) I. A., 316 (H 254).

(17) I. A., 285 (H 236).

comté provençal, ni a fortiori dans celles de la principauté, dont la fondation était antérieure à celle du Royaume de Jérusalem. Mais, fort des accroissements territoriaux qu'il avait réalisés les années précédentes et du prestige moral de son titre, il agit d'autorité comme s'il possédait ce droit. Non seulement, il répondit à l'appel de Bertrand, mais il cita à comparaître Tancrède, ainsi que Baudouin du Bourg, celui-ci son vassal théorique, avec lequel Tancrède, nous allons le voir, avait un autre différent. Malgré Guillaume Jourdain, Tancrède qui, du côté d'Edesse, faisait peu de cas de la solidarité franque, ne se crut pas assez fort matériellement ni moralement pour la répudier cette fois. L'arbitrage royal eut donc lieu, et du même coup l'établissement d'un certain droit moral de regard du roi de Jérusalem sur l'ensemble des affaires franques. Tancrède n'eut d'ailleurs pas lieu de s'en plaindre : l'héritage de Raymond fut partagé et, tandis que Bertrand acquérait le sud, sous la suzeraineté de Baudouin, Guillaume garda le nord, sous la suzeraineté de Tancrède (Avril 1109). Tancrède ayant dû, d'autre part, consentir des concessions au comte d'Edesse, Baudouin I^{er} qui ne voulait pas lui laisser de rancune, lui rendit son ancienne seigneurie de Tibériade et Haïfâ (18).

En même temps qu'un conflit était ainsi né des ambitions du prince d'Antioche du côté de Tripoli, un autre, analogue, le mettait aux prises avec les Francs d'Edesse. Le comté d'Edesse, on s'en souvient, avait été en 1104 remis à Tancrède. Mais le départ de Bohémond pour l'Europe ayant contraint celui-ci à revenir à Antioche, il avait confié l'administration du Comté à Richard du Principat, qui y acquit une réputation de cupidité et de dureté. Dès la défaite infligée à Djekermich par Tancrède, ce dernier eût peut-être pu délivrer Baudouin, en l'échangeant contre une princesse musulmane tombée aux mains des Francs. Il éluda l'occasion. C'était manifester clairement que la richesse du comté excitait sa convoitise et qu'il entendait profiter des circonstances, sinon pour le garder, du moins en ne l'abandonnant pas sans de substantielles compensations. Baudouin dut attendre plus de quatre ans sa libération.

Cette libération fut, pour les musulmans, un des épisodes d'une lutte de plusieurs années qui se livra pour la prépondérance

(18) Albert, XI, 4-12 ; Foucher, II, 40 ; Matth., 90.

en Djéziré. La réconciliation des sultans Barkyârôk et Moḥammad avait abouti à l'attribution de la Djéziré au second, et la mort de Barkyârôk en 1105, en permettant à Moḥammad de rassembler les forces de l'Iraq et de l'Iran occidental, l'incita à tenter de faire de cette attribution théorique une réalité. Mais il allait avoir un compétiteur imprévu en la personne de Qilidj Arslan de Qonya; bien que la défaite des croisés en 1101 eût assuré sa situation en Anatolie, Qilidj Arslan avait préféré conclure un accord avec Alexis Comnène (auquel il envoya des auxiliaires contre Bohémond en Epire) (19), et tourner vers l'est son activité militaire; les Turcs d'Anatolie y étaient venus pour trouver de quoi vivre ou faire fortune, mais jamais ils n'avaient pensé qu'ils renonçaient pour ce faire à tout retour auprès de leurs frères iraniens, à toute tentative pour exercer cette hégémonie qu'avait jadis vainement essayée de conquérir sur Toghroul-Beg l'aïeul de Qilidj Arslan, Qoutloumouch. Jusqu'au début de 1106, la route était restée fermée, parce que Dânichmend avait mis la main, on l'a vu, sur Malaṭya; mais à cette date Dânichmend mourut, ne laissant pour le remplacer à Malaṭya qu'un jeune fils : avant que Ghâzi de Siwâs, l'autre fils de Dânichmend, eût rien pu faire, Qilidj Arslân accourut, et occupa Malaṭya (sept. 1106) (20).

C'est alors que se posa la question de Djéziré. Là, Djekermich continuait à lutter contre les Artouqides, dont le chef, depuis la mort de Soukmân, était à présent Ilghâzi, revenu d'Iraq où il avait eu le malheur de se rallier à Barkyârôk juste à la veille de la mort de celui-ci. Roḍwân, au service duquel avait jadis été Ilghâzi, avait espéré son appui contre les Francs, mais, pour le lui accorder, Ilghâzi avait commencé par entraîner Roḍwân dans de longues opérations contre Djekermich, qui parvint à semer temporairement la zizanie entre les deux alliés (21) et à occuper Sindjâr (22). Mais alors le sultan Moḥammad, bien qu'ennemi d'Ilghâzi, décida d'évincer Djekermich, trop indépendant : une armée sultanale, commandée par Djawâli Saqâvêh, prit Mossoul et mit

(19) Qal., 80 A 158.

(20) Mich., 92.

(21) I. A., 279-281 II 231-232.

(22) Matth., 79, place vers ce moment un raid heureux de Djekermich contre le gouvernement d'Edesse pour Tancrède, Richard.

Djékermich à mort. Tous les petits potentats de Djéziré, qui avaient pris l'habitude de l'autonomie depuis la mort de Malikchâh, se sentirent menacés. Le gouverneur de Harrân pour Djékermich fit appel à Qilîdj Arslân, qui venait d'occuper Malatya, et celui-ci, non sans avoir au passage inquiété Edesse, accourut (23); puis il reçut un appel du fils de Djékermich, bientôt suivi d'un autre émanant du gouverneur de Mayâfâriqîn, auquel son seigneur théorique Doqâq ne pouvait plus envoyer aucun secours, et bientôt presque tous les seigneurs du Diyâr Bakr étant venus lui faire leurs cour, Qilîdj Arslân se trouva assez fort pour entrer sa peine à Mossoul, d'où Djawâlî s'était enfui, et y faire la khotba en son propre nom (24).

Mais les seigneurs djéziréens, s'ils repoussaient l'autorité de Moḥammad, ne goûtaient pas plus celle de Qilîdj Arslân, qu'ils avaient espéré n'être que passagère. D'autre part, tandis que celui-ci était affaibli par l'envoi d'une partie de ses troupes aux Byzantins, Djawâlî avait obtenu le secours de Roḍwân et d'Ilghâzi, qui, ennemis de Djékermich, l'étaient par conséquent de Qilîdj Arslân. Une bataille fut livrée sur le Khâboûr, qui aboutit à la destruction de l'armée anatolienne et à la mort de Qilîdj-Arslân (juin 1107). Djawâlî envoya à Moḥammad le fils du vaincu, Châbînchâb, trouvé parmi les captifs (25) : pour longtemps il n'y aura plus de puissance anatolienne capable d'expansion extérieure, et c'en fut fait à tout jamais de l'ambition des descendants de Qoutloumouch d'acquérir l'hégémonie sur les domaines seldjouquides de Mésopotamie et d'Iran. Djawâlî rentra à Mossoul, son allié Ilghâzi enleva Mârdîn à son neveu le fils de Soukmân, qui avait assisté Qilîdj Arslân (26), et un autre vassal de Moḥammad, Soukmân al-Qouṭbî, maître d'Akhlat, occupa Mayâfâriqîn (27).

A ce moment, tout fut à recommencer pour Moḥammad, parce que Djawâlî, enflé par ses succès, jouait à son tour au prince indépendant, et s'alliait même avec les Mazyadites. Une nouvelle armée

(23) Qal. 73 A 150 ; Matth., 82.

(24) Qal., 77 A 152 ; I. A., 295 H 243 ; Azr., 158 r° ; 'Az., 496 ; Mich., 192 ; Matth., 52.

(25) Qal., 78 A 153 ; I. A., 297-298 H 245-247 ; Azr., 158 r° ; 'Az., 496 ; Mich., 192 ; Matth., 52.

(26) I. F., 21 r° ; Azr., 160 v° (*Diyâr Bakr*, 232, n. 1).

(27) Qal., 91 A 164 ; Azr., 158 v°.

sultanale, commandée par le mamlouk Maudouđ, dut venir enlever Mossoul à Djawālī; Ilghāzī prudemment était resté neutre (1108) (28). C'est alors que Djawālī, qui s'était retiré dans ar-Rahba, enlevée par lui à Doqâq, s'avisa de l'utilité que pouvait présenter pour lui l'alliance franque. Il avait trouvé Baudouin du Bourg dans l'héritage de Djekermich : il lui offrit sa liberté, moyennant une rançon de 60.000 dinars, et l'élargissement des prisonniers musulmans d'Edesse, s'il consentait à un accord militaire. Joscelin, peu auparavant racheté de son côté de la prison de Hiçn Kaifâ (29), vint se constituer prisonnier du seigneur de Qal'a Dja'bar comme otage pour son suzerain, et Baudouin partit chercher sa rançon; bientôt même Djawālī, ayant besoin d'un prompt secours, faisait libérer Joscelin sans attendre la rançon (30).

C'est ici qu'intervint Tancrede. Aider Baudouin, venu à Antioche, à payer sa rançon, il le fit sans mauvaise grâce; mais il refusa de lui rendre son comté s'il ne lui prêtait pas hommage (31). Trop fier pour accepter cette condition, et d'ailleurs déjà vassal du roi de Jérusalem, Baudouin se sauva à Tell-Bâchir, où arrivait alors Joscelin. Tancrede l'y poursuivit, et un petit combat fut même livré entre eux, d'où ne sortit aucune décision. Alors, pour reprendre son comté à Tancrede et à son lieutenant d'Edesse Richard, Baudouin se chercha des alliés. Le premier trouvé fut naturellement Djawālī, alors occupé à combattre les Nomaïrites pour le compte de son allié de Qal'a Dja'bar, puis Rođwân, coupable d'avoir saisi le convoi franc portant la rançon de Baudouin. Mais comme l'alliance de Djawālī et de Baudouin constituait un danger égal pour Tancrede et Rođwân, à la conjonction des deux chefs franc et turc de Djéziré il fut répondu par un rapprochement entre les deux chefs franc et turc de la Syrie du nord, la veille encore en état de guerre. Pour la première fois on eut le spectacle de Francs se combattant avec l'aide des Musulmans, et l'ébauche de ces alliances syriennes

(28) I. A., 319-321 (II 257-260); I. F., 19^o-21^o v^o; Ibn Hamdoún, 502; Mich., 215.

(29) Mich., 195; I. A., 322 (II 261). Avant février 1107, selon Qal., 78 A 155.

(30) I. A., 322 (II 261); I. F., 21^o-22^o r^o; Mich., 196; Chron. syr. an., 61-62; Matth., 85; Albert, X, 37; Foucher, II, 28; G. T., 465.

(31) Arguant de la subordination d'Edesse à Antioche sous le régime byzantin (Albert, 670).

interconfessionnelles contre les interventions orientales, qui allaient remplir les années suivantes (32).

A son alliance musulmane, Baudouin ajouta d'ailleurs l'alliance chrétienne de Kogh Vâsil. Il alla la requérir à Ra'bân, où le seigneur arménien le reçut très bien et non seulement lui donna un notable renfort arménien, mais lui procura l'arrivée du contingent byzantin petchénegue de Misis, trop heureux évidemment de combattre Tancrède (33). Avec ces troupes, Baudouin entama la réoccupation de son comté et put rentrer à Edesse, tandis que Joscelin inquiétait les confins d'Antioche. Tancrède vint l'attaquer près de Tell-Bâchir. A la suite d'un premier combat, par l'entremise du patriarche d'Antioche Bernard, des conversations furent amorcées entre Francs des deux camps, qui échouèrent, mais continuèrent jusqu'à l'heure de la bataille finale. Elles induisirent en méfiance Djawâlî et les Bédouins qui le suivaient et convoitaient les beaux chevaux qu'ils avaient vus dans le camp de leurs alliés. Des récits difficilement conciliables que nous avons de la bataille, il résulte qu'à un certain moment, les troupes de Djawâlî se mirent à piller leurs alliés, puis à s'enfuir; dans ces conditions, Baudouin et Joscelin, malgré leur acharnement, furent battus et durent courir s'enfermer, celui-ci dans Tell-Bâchir, celui-la dans Rawandân, et Tancrède occupa une partie des fiefs de Joscelin; tandis que Richard du Principat s'installait à Mar'ach (34). Les hostilités ne se rallen-

(32) I. A., 322-24 (H., 261-262); I. F., 24^o 24^{vo}; 'Az. ans, 501-502 (partiel).

(33) I. A., 323 (II, 263); Matth. 85-86. C'est vraisemblablement par confusion avec ce fait que I. F., 25^o rapporte un voyage de Joscelin auprès du « roi de Roûm ». Rappelons que c'est peu après que Tancrède enlèvera Misis, ce qui doit n'être pas sans rapport.

(34) I. A., 323-325, 6 (H., 263-267); I. F., 24^o, 26^o; Kamâl, 595; Matth., 86, 87; Chron. An. Syr. 82. Le détail des faits est incertain. D'après I. A., il y aurait eu un premier combat, suivi d'une trêve due au patriarche, le 9 çafar; puis les deux belligérants seraient repartis chez eux; alors se serait produit un appel de Roûwân à Tancrède, d'où aurait résulté la campagne finale qu'il date encore de çafar. Cela est impossible chronologiquement et il faut admettre ou que les deux combats sont deux récits du même ou que la médiation patriarcale n'est pas placée au bon moment. Foucher II 28 connaît trois combats, mais sans précision. Cf. encore Albert X, 38, G. T., XI, 8. D'après Chron. An. Mar'ach était le fief de Richard, ce que confirme Albert d'Aix 681, mais d'après I. F., un seigneur de Mar'ach était porte-drapeau de Joscelin, ce qui ne peut être Richard. Richard la lui avait-il prise? Dans I. F., tout le récit a l'air étrange d'un chapitre d'épopée franque; avant la bataille, Joscelin et Tancrède se rencontrent; Djawâlî, inquiet, s'écarte et Joscelin ne parvint qu'à

tirent qu'en raison d'une campagne de Tancrède contre Chaïzar et de ses préoccupations relatives au comté de Tripoli (35).

Ce fut pour Edesse, comme pour Tripoli, le roi Baudouin qui rétablit la paix. En même temps que Tancrède et Guillaume Jourdain il convoqua en avril 1109, sous Tripoli, Baudouin du Bourg. En échange de la restitution qu'il lui fit de ses anciens fiefs galiléens, le roi obtint de Tancrède l'abandon gratuit de tout ce qu'il détenait du comté d'Edesse (36). Toutefois, la tension ne devait pas s'éteindre de sitôt. Quant à Djawâlî, qui avait dès 1108, essayé de se réconcilier avec le Sultan en proposant à Ibn 'Ammâr, qui revenait de Bagdad, une campagne contre les Francs si on lui laissait Mossoul, il sollicita après sa défaite un pardon pur et simple, et partit en Perse où il obtint un gouvernement (37).

§ III. — *La contre-offensive sultanale à la fin du principat de Tancrède (1110-1112).*

Pendant que Tancrède développait ainsi les forces de la principauté d'Antioche, Bohémond en Europe avait réussi à organiser sa croisade, en partie grâce à l'art consommé avec lequel il sut colporter en Italie et en France de ces histoires, propres à le faire valoir et à rendre odieux les Grecs, dont on trouve l'écho dans toute l'historiographie occidentale postérieure. En France, il avait obtenu la main de deux filles du roi Philippe I^{er}, Constance pour lui-même, et pour Tancrède Cécile (1). En octobre 1107, il attaqua l'Épire. Mais la campagne échoua et en septembre 1108 il

multiplia à le rassurer. Les deux armées chargent trois fois l'une contre l'autre en vain; Tancrède et Joscelin se battent en duel et Joscelin est renversé de cheval. Son porte-drapeau, le seigneur de Mar'ach, frappe Tancrède de la hampe du drapeau; les Francs de Joscelin croyant le drapeau perdu se sauvent et Joscelin veut se réfugier à Tell Bâchir; sa mère lui en interdit l'entrée, malgré ses serments, parce qu'elle croit qu'il a manqué de courage. Finalement elle va demander l'avis de Tancrède qui certifie que Joscelin s'est bien battu. Parmi les prisonniers est le seigneur de Sarôdj, que Tancrède laisse une fois par mois sortir de prison sur parole pour aller chercher une partie de sa rançon.

(35) De son côté Rodwân envoyait un contingent à Toghtekin pour secourir Tripoli (I. F., 39 v°).

(36) Albert XI, 12; Foucher II, 40; Matth., 90.

(37) I. A., 326-327.

(1) Foucher, 410; Albert, 620; Bohémond a aussi apporté des reliques (AASS, Avril III, 117 et Avril II, 935).

dut accepter les conditions imposées par Alexis : vassalité formelle, restitution ou abandon (en y contraignant Tancrède s'il le fallait) de toutes les acquisitions faites ou à faire en Cilicie et sur la côte syrienne entre Lattakié et Tortose incluses, acceptation d'un patriarche grec ; Bohémond pouvait garder Antioche et ses environs (2), l'arrière pays du sud-est (3) et du nord (4). Il pouvait conquérir la province d'Alep (5) et une partie de la Cappadoce (6). En somme, administration byzantine directe sur des points sauvegardant toutes possibilités d'intervention, et constitution pour Bohémond d'une marche avancée contre l'Islam. On remarquera que le traité ignorait le comté d'Edesse, aux dépens duquel des annexions étaient promises à Bohémond. Territorialement, Alexis laissait la part large à Bohémond, encore qu'il s'agit en partie de pays à conquérir. Mais, moralement, la défaite était irrémédiable. Elle consacre pour un siècle l'échec de l'effort prématuré pour une main-mise occidentale sur l'Empire d'Orient, pour l'union d'un territoire européen et d'un territoire syrien sous une même domination, la relative liberté, par conséquent, de la politique byzantine à l'égard de la Syrie.

Par contre, pour ce qui était de modifier le statut présent de la principauté d'Antioche, le traité fut lettre morte. La reconnaissance par Bohémond de la suzeraineté byzantine pouvait accroître la force juridique des revendications futures de Byzance, elle ne pouvait pas faire de cette suzeraineté une réalité tant que Bohémond n'était pas le prince d'Antioche en fonction. Or, il retourna en Italie, sans plus oser en ressortir, et y mourut en mars 1111, laissant un fils d'un an, le futur Bohémond II. Quant à Tancrède, n'ayant pas été battu, il songea si peu, on l'a vu, à prendre en considération le traité conclu par son oncle, qu'il conquit, dans les mois qui le suivirent, la Cilicie gardée par les Grecs. Il s'avérait donc que la politique suivie par Alexis au sujet de la Syrie avait été inefficace. Le *basileus* songea alors à la changer, et à

(2) Oronte inférieur (Doux); avec Souwaïdiya, Djabal'Aqra, Montagne Admirable, St Elie (Râs al-khanzir; Bagrâs, Palatza, Artâh, Djouma.

(3) Borzei, Alhârib.

(4) Amanus, Mar'ach, Douloûk. Exception était faite des territoires des Roupiens, Léon et Thoros, vassaux de l'Empire.

(5) Avec Chaïzar.

(6) Thème de Lapara, non loin d'Albistân.

substituer aux campagnes lointaines en Syrie, ayant comme contrepartie l'abstention à l'égard des Seldjouqides plus proches, une reprise d'activité contre ceux-ci combinée avec une tactique plus diplomatique en Syrie.

En Anatolie, la mort de Qildj Arslân n'avait pas éteint l'ardeur offensive que sa dernière campagne avait rallumée chez ses sujets; on les trouve, au même moment, pillant la haute-Cilicie, attaquant Pertousd, près de Mar'ach, puis, l'été suivant encore, inquiétant Hiçn Mançoûr; les deux fois d'ailleurs Kogh Vasil, accouru de Kaïsoûn, les avait défaits (7). Pendant ce temps, la succession de Qildj Arslân se morcelait; l'héritier désigné, Châhinchâh (ou Malikchâh) était prisonnier, un autre fils, Arab, hors de cause (8); à Malatya, le pouvoir était exercé par le plus jeune frère, Toghroul Arslan, qui n'était pas reconnu dans les provinces occidentales, où le Danichmendite protégeait un dernier fils de Qildj Arslan, Mas'oud; enfin d'autres Turcs négociaient la libération de Châhinchâh (9). Celui-ci revint en effet en 1109 (10), incarcéra Mas'oud, fit la guerre aux Byzantins qui attaquèrent Qonya, puis s'entendit avec eux; mais en son absence Mas'oud libéré reprit le pouvoir et à son retour le fit aveugler puis étrangler. Il ne fut cependant reconnu, s'il le fut, qu'en pure forme à Malatya, où Toghroul

7) Matth., 84-85, qui ne spécifie d'ailleurs pas s'il s'agit bien de sujets seldjouqides. Parmi les captifs pris par Kogh-Vasil, il signale un « sultan d'Arménie », ce ne peut être le Châh-Armin Soukmân al-QouÛbi, alors en train de tenter MaudouÛd à conquérir Mossoul ou de prendre Mayâfâriqn; ce peut être un chef tel qu'un des seigneurs mangoudjakides d'Erzindjân, allié de Malatya.

* Selon Mich. 194, il aurait été tué par le Dânichmendite, mais comme on rapporte de lui vers 1125, il y a forcément confusion; c'est en cette dernière date seulement qu'Arab est bien connu. Anne Comnène 479 parle d'un seldjouqide tué par « Asan Katoukh » (Hasan Qoutloukh ?), père d'un certain « Ghâh », sans doute l'émir de Cappadoce qu'elle appelle précédemment Asan. D'après Qal. 81 A 158, Malikchâh (Châhinchâh) une fois libéré aurait mis à mort et remplacé un cousin qui régnait auparavant. De ces textes vagues et contradictoires, il résulte toutefois qu'il y eut meurtre d'un des héritiers possibles de Qildj Arslan.

9) I. F. 27 v. Le texte est peu clair; il mentionne une ambassade « de Nicée, qu'un Qoutloumouch avait prise aux Grecs, de leur roi ». La suite du texte, où l'on voit que l'ambassadeur est un faqîh hanafite et qu'il parle de lutter contre les infidèles, exclut qu'il s'agisse d'une ambassade d'Alexis Comnène, bien que Nicée lui appartint alors.

10) Qal. 81 A 158, d'après lequel il s'enfuit.

Arslan garda le pouvoir, sous sa protection, à partir de 1113, de l'Artouqide Balak, qui conquiert à ce moment le Khanziq (11). Mais, les bandes turcomanes et les chefs turcs ne vivant guère encore que de guerre, ces dissensions intestines n'étouffent pas l'ardeur offensive des Turcs, parmi lesquels il est difficile de distinguer les Seldjouqides, les Danichmendites, des émirs autonomes (12). Naturellement, Alexis organise ou entreprend lui-même des expéditions contraires, qui absorbent de 1110 environ à 1115 presque toutes ses forces militaires (13).

En Syrie, par contre, pour mater Tanocrède, Alexis, avant de songer à une nouvelle campagne, essaye de deux moyens : action concertée avec les Musulmans, dresser contre lui les autres Francs. A la fin de 1110, il envoya une ambassade à Bagdad, qui, signalant le service rendu par le *basileus* à l'Islam en arrêtant Bohémond en 1108, excita le Calife à combattre les Francs (14). Sans doute espérait-il que des succès musulmans lui permettraient, comme en 1104, de reprendre l'avantage. On ne voit pas, toutefois, qu'il ait rien fait pour profiter de la campagne musulmane de 1111. Sans doute les affaires d'Anatolie absorbaient-elles suffisamment son armée.

A l'égard des Francs, Alexis, au lendemain de la mort de Bohémond, envoie en Syrie, porteur de grosses sommes d'argent, Boutoumitès, qui descend d'abord chez Bertrand, l'allié d'Alexis en 1108, l'ennemi de Tanocrède en 1109 (début 1112), puis chez Baudouin, auquel il avait fait espérer le concours d'une flotte grecque pour enlever Tyr. Là il rencontra également Joscelin,

(11) Mich., 194-195 (Cf. Diyar Bakr, 238-239).

(12) Les chefs nommés par Anne sont Asan (supra n. 7), Koutogmès (... Doghmouch ?), Moïammed avec des Turcomans (le Danichmendite ?), Monolykos « le loup solitaire », conseiller vieux et expérimenté du Sultan. Elle appelle celui-ci Saïsan (Châhinchâh), Soulaïmân, Qilidj Arslan, noms divers d'un même personnage (P. 478; la Chanson d'Antioche appelle aussi Qilidj Arslan Soliman); elle attribue le titre de sultan à des émirs (Karbouqâ, 318; Danichmendite, 319), et confond aussi « Saïsan » avec le sultan de Perse (431). Pour la date de la mort de Châhinchâh on admet souvent 1110, mais la bataille contre Alexis, d'après Anne, est de 1115.

(13) Anne Comnène; Albert XII, 15, parle d'hostilités en Anatolie méridionale (à Stamirra (Myra ?) où des pèlerins passèrent en 1113; pour compléter l'activité des turcs d'Anatolie, voir infra leurs hostilités contre les Roupéniens et Kogh Vasil, en 1111-1112.

(14) Qal. 112 A 171.

hier ennemi lui aussi de Tancrède, venu aider le roi au siège de la ville ; mais Baudouin, dont toute l'activité depuis 1109 avait pour but l'union des Francs, union qu'en 1110 et 1111 deux invasions orientales venaient de rendre de nécessité vitale, ne voulait pas de dissensions entre Francs, et tout en se mettant en frais de politesses pour recevoir de l'argent qui lui serait fort utile, voulut d'autant moins rien promettre qu'il convainquit Boutoumitès de mensonge quand celui-ci, pour l'influencer, lui eût parlé, comme déjà en cours, d'une campagne d'Alexis vers la Cilicie. Puis Bertrand mourut, et son fils Pons, qui n'était lié par aucun serment, ne voulut rendre les trésors laissés par Boutoumitès à Tripoli que sous la menace d'une interruption de l'indispensable commerce alimentaire avec Chypre (15). Bref, l'affaire échoua, et Alexis, jusqu'à sa mort, ne put pas redresser la position byzantine en Syrie.

Ce qui avait contribué à l'échec d'Alexis était que depuis 1109 un rapprochement avait été effectué entre Tancrède et ses voisins. Peu après la prise de Tripoli, l'assassinat de Guillaume Jourdain avait rendu Bertrand maître de toutes les conquêtes provençales, ce qui était diminuer d'autant l'influence de Tancrède. Bertrand s'était conduit depuis lors en vassal fidèle du roi de Jérusalem ; l'attaque de Beïrout près de Çaidâ (1110) avait été faite par la collaboration des deux princes dont elle unissait les états, et entre temps il avait aussi accompagné Baudouin au secours d'Edesse attaquée par les Turcs et devait, de nouveau avec lui en 1111, défendre cette fois la principauté d'Antioche. Ce dut être cette dernière démarche qui facilita la réconciliation entre Tancrède et lui. Au début, Tancrède avait, semble-t-il, cherché à se garantir contre tout accroissement de puissance de Bertrand en le devançant dans certaines annexions. En 1109, au lendemain de la prise de Tripoli, et du meurtre de Guillaume Jourdain, les Francs ayant fait un raid contre Rafâniya, Toghtekin avait conclu la paix avec Bertrand en lui reconnaissant, outre toutes ses possessions libanaises, le droit de prélever un tribut sur *Hiçn al-Akrâd* (le futur Krak des Chevaliers) et Macyâth, qui constituaient l'arrière-pays de Tortose, Bertrand s'engageant, en revanche, à ne pas attaquer ces places (16). Mais Tancrède avait gardé Tortose, donnée

(15) *Anne*, II, 192-197; *Albert*, 690.

(16) *Qal.*, 93 A 164.

par lui à Guillaume du Perche (17). Puis au printemps de 1110, tandis que Bertrand était au siège de Beïrouït et Toghtekin occupé par des tentatives d'insubordination de son lieutenant à Ba'lbek, Tancrède qui attaquait Chaïzar, déjà inquiétée une fois par lui en 1108, trouva une occasion d'enlever Hiçn al Akrâd (18). Néanmoins, peu après, un accord avait dû être trouvé, car à la mort de Bertrand (février 1112) nous voyons son jeune fils Pons s'engager comme écuyer auprès de Tancrède et acquérir alors, comme vassal de Tancrède pour ces territoires, Tortose, Çafithâ, Hiçn al Akrâd et Maraçiya (19). L'amitié des deux hommes devait être scellée quelques mois plus tard sur le lit de mort de Tancrède, qui fiança à Pons sa jeune femme, Cécile (20). Désormais, les frontières méridionales de la principauté, fixées au sud de Boulounyâs et Marqab, ne devaient plus varier ; Rafâniya à l'est, lorsqu'elle fut prise, releva du comté de Tripoli.

La réconciliation des Francs était d'autant plus nécessaire que l'année 1110 marque le début d'une série de ces interventions des armées sultanales contre les Francs qui, bien souvent projetées, avaient toujours jusqu'alors été arrêtées plus ou moins vite par les discordes ou l'insubordination des chefs de la Djéziré. Le Sultan a intérêt à ces entreprises, qui détournent les émirs, attirés par l'espoir de gains lointains, de se révolter contre lui. Le nouveau gouverneur de Mossoul, Maudouûd, plus énergique que ses prédécesseurs pour soumettre les récalcitrants, moins préoccupé de défendre ses acquisitions contre un retour de faveur du Sultan, donne à la guerre sainte toutes ses peines, à la fois peut-être par conviction et parce que les appels de Syrie, comme celui d'Ibn 'Ammâr, se sont faits plus pressants, aussi parce que la guerre sainte est l'occasion où il lui est le plus facile, en tant que lieutenant du sultan, de faire reconnaître sa suprématie ; Ilghâzi lui-même, gagné par la concession de Harrân, le suivra ou lui enverra des secours sans résistance.

(17) Albert, 682 (cf. 701). Ce Guillaume, que notre auteur dit être fils du Comte de Normandie (Robert Courtoiseuse ?) et qui sera tué en 1115, n'est pas connu autrement, semble-t-il.

(18) Qal. 99 A 167.

(19) Qal., 127 A 184.

(20) G. T., 483. Peut-être n'est-ce qu'une gentille anecdote. D'après Albert, 701, Cécile épousa Pons en 1115, sur le conseil du roi de Jérusalem.

Une première campagne fut organisée au printemps de 1110, avec toutes les forces seldjouides et turcomanes de Djéziré auxquelles s'était joint Soukmân al-Qoutbî d'Akhlât. Tirant vengeance d'une attaque sur Harrân accomplie au milieu de 1109 par Baudouin, avec l'aide du contingent d'Ablaçath, venu de chez Kogh Vâsil (21), l'armée turque, au début de mai, paraissait devant Edesse, dont elle forma étroitement le siège, en même temps que toutes les campagnes étaient soumises à une dévastation systématique. Ce qui rendait la situation plus grave était que Baudouin et Tancred, se soupçonnant chacun d'avoir négocié avec les Turcs contre l'autre, le comte d'Edesse ne pouvait faire appel pour le secourir aux forces d'Antioche ; il envoya Joscelin solliciter l'appui du Roi de Jérusalem ; mais celui-ci, retenu par le siège de Beïroût, ne put se mettre en route qu'au début de juin. Bertrand l'accompagnait et, prenant au plus court, ils ne passèrent pas par Antioche ; mais il envoya solliciter fermement la participation de Tancred, tout en lui offrant de considérer ensuite ses griefs éventuels, et Tancred qui, en 1109, n'avait pas osé se dérober à son appel, devant le danger de la chrétienté le pouvait moins encore cette fois-ci. Il vint donc et Baudouin I^{er}, au nom des prérogatives morales de guide que son titre royal lui conférait, obtint de lui plus sérieusement qu'en 1109, la renonciation à ses prétentions de suzeraineté sur Edesse, qui ne pouvaient être fondées juridiquement que sur le statut antérieur à la conquête franque, alors que, pendant la Croisade, il avait été convenu que chaque chef garderait autonomément les territoires qu'il avait acquis. Ainsi concentrées outre-Euphrate, les troupes franques purent aller renforcer Edesse.

C'était, en réponse à la première guerre sainte sultana, la première coalition de toutes les forces franques de Syrie et le prestige du Roi de Jérusalem qui la conduisait ne pouvait qu'en être accru. Aux Francs s'adjoignirent même Kogh Vâsil et le seigneur arménien de Bîra, Abelgharîb.

Maudouïd ne les avait pas attendus. Il s'était retranché dans Harrân, puis, à l'approche des Francs, se retira vers le sud, avec l'idée, d'une part, d'aller à la rencontre des renforts qu'il avait

(21) Matth., 90.

obtenus de Toghtekin, d'autre part d'attirer les Francs dans un piège semblable à celui de la bataille du Bâlikh en 1104. Mais cette fois, les Francs plus expérimentés, renoncèrent à lui livrer bataille, et se bornèrent à le surveiller en assiégeant le château de Chenav, au nord-est de Harrân. Puis, Tancrède, soit qu'il restât mal disposé, soit qu'il eût reçu des nouvelles de préparatifs suspects de Roḍwân, jugea le résultat obtenu suffisant et se retira vers Samosate ; le roi de Jérusalem, à la tête de forces ainsi amoindries, apprenait aussi au même moment que, profitant de son absence, les Egyptiens attaquaient Beirout et Jérusalem. Les chefs francs prirent alors la grave décision de se borner à renforcer la défense d'Edesse et d'évacuer en lieu sûr les populations rurales. Ainsi fut fait et Baudouin d'Edesse même les suivit à Samosate. Mais Maudouûd à présent revint pour harceler leur retraite. Un vaste convoi de réfugiés sans armes — l'exode d'un peuple — suivait l'armée franque. Au passage de l'Euphrate, Maudouûd les surprit, sous les yeux des troupes impuissantes qui avaient déjà traversé. Un massacre s'ensuivit qu'accrût, par suite de la panique, le chavirement d'embarcations dans l'Euphrate. Puis les Turcs se répandirent dans tout le Diyar Modar franc, pour y piller ce qui restait (22).

Les conséquences de la campagne de Maudouûd étaient graves pour les Francs. Sans doute, une fois leur butin fait, une partie des troupes de Maudouûd n'aspira plus qu'à repartir, et une querelle éclata, sans doute au sujet de dépendances de Mayâfâriqîn et de Mârdîn, entre Soukmân et Ilghâzî, qui se sauva chez lui, tandis que Soukmân se saisissait de son neveu Balak (23), si bien qu'Edesse échappa à un nouveau siège et que, territorialement, les Francs gardèrent toutes leurs possessions. Mais, tandis que pendant les treize années antérieures, une certaine prospérité y était née de la relative sécurité, c'était un pays dévasté qu'ils recouvraient, et des vergers dévastés, des paysans exterminés ne pouvaient pas se recréer en un jour. Cette dévastation même facilitait la pénétration ultérieure des Turcomans, qui étaient alors peu sortis du Diyar

(22) Qal., 101-105 A 172-174; Matth., 91-94; Chron. An. Syr., 82-83; Foucher, II, 43; Albert, 670-675; G. T., 462-464 (mal daté); I. A., 341 (II, 281) a confondu cette campagne dans son récit de celle de l'an suivant, par erreur.

(23) Qal., 105 à 174; Matth., 94.

nir Alep sous une constante menace. Pour retenir les habitants à la terre, Roḍwân devait leur vendre des champs, des villages à vil prix. Il acheta à Tancrède la paix moyennant un tribut de vingt mille dinars, grossi de divers cadeaux précieux ; encore l'accord ne fut-il définitif que lorsqu'il eût au printemps suivant renvoyé, sur la sommation de Tancrède, les familles des cultivateurs de Djazr, qui s'étaient enfuies à Alep pendant les hostilités (29).

Au début du printemps Tancrède, dont l'activité pendant cette période est vraiment prodigieuse, avait réalisé encore une précieuse conquête dans une région toute différente. Entre ses récentes acquisitions côtières au sud de Lattakié et ses possessions de la région d'Apamée, il n'existait pour lui aucune communication possible tant que la montagne qui s'interposait restait aux mains de ses habitants autonomes. La soumission de cette région, œuvre de longue haleine et particulièrement difficile, ne devait pas être achevée par Tancrède, mais ce fut son mérite de l'entreprendre en s'attaquant à Bikisraïl. Le caractère abrupt d'un des côtés de la forteresse empêcha un moment les Francs de l'assiéger complètement ; mais un habitant finit par les guider dans l'oued de façon à empêcher les occupants de se ravitailler ; mettant alors le feu derrière eux, ceux-ci profitèrent d'une nuit sombre pour s'échapper. Un autre château dépendant de Djabala fut soumis aussitôt après (30).

Si, à ces succès de Tancrède on ajoute qu'en Syrie centrale Beaudouin s'emparait de Çaidâ, harcelait les frontières damasquines et tenait en respect l'Egypte, on voit que le dur échec subi par les Francs à Edesse avait non pas abattu, mais surexcité leur

(29) Qal., 106 A 170; I. F., 47 r^o, 41 v^o; Ibn Ḥamdoûn, 504 I. A. 308; Mich., 216 (d'après une source arabe apparentée aux deux précédentes) parlent de tributs envoyés aux Francs par divers seigneurs musulmans (Ascalon, Tyr, Damas, Ḥamâh, Chaïzar); rapprochant ces faits du tribut de Roḍwân à Tancrède, et à la faveur d'imprécision chronologique d'auteurs sommaires, on a cru qu'il s'agissait pour les derniers de tributs à Tancrède. D'après le texte plus développé de I. F., 46 r^o, cf. 41 v^o, il semble qu'il s'agisse de tributs envoyés sur le passage des Francs à leurs chefs coalisés se rendant vers Edesse au printemps de 1110. D'après I. A. T. dans I. F., 41 v^o, c'est au lendemain de la prise d'Athârib que Tancrède soumit Chih-al-Ḥadîd; il paraît peu croyable qu'il ne l'ait pas possédée auparavant, mais peut-être pendant l'attaque récente de Roḍwân lui avait-elle échappé.

(30) 'Az., 503²; I. F., 47 r^o; Albert, 685-686, dont le récit concorde remarquablement avec la version arabe.

ardeur et aggravé la situation des Musulmans. A Alep, en particulier, où tout commerce devenait impossible, où le ravitaillement même était compromis, le peuple souffrait cruellement. Au début de 1111, une troupe d'Alépins comprenant à la fois des çoufis ou des fouqaha et des marchands, sous la conduite d'un chérif et d'un membre de la famille des Banou'l Khachchâb, se rendit à Bagdad où, deux vendredis de suite, ils se livrèrent dans la grande mosquée, puis dans la mosquée du palais califal, à des manifestations violentes, allant jusqu'à briser un minbâr et empêchant toute prière, afin de protester contre l'inertie scandaleuse des chefs de l'Islam devant le péril chrétien en Syrie (31). Il est curieux de noter, ce qu'atteste la présence d'Ibn al Khachchâb, l'importance de l'élément chiite dans cette délégation à la capitale de l'Islam sunnite ; et l'on rappellera qu'Ibn 'Ammâr, qui avait sollicité le secours du calife 'abbasside, était lui aussi un chiite. Les antagonismes religieux gardent une grande acuité dans le peuple et la politique locale ; mais ils sont sans influence sensible sur la politique extérieure. Chiites et Sunnites ont, au surplus, exactement les mêmes sentiments à l'égard des Francs.

Cette manifestation, qui se trouva survenir juste au moment où l'on venait de recevoir à Bagdad l'appel d'Alexis Comnène contre les Francs, décida le Sultan Moḥammad à organiser une nouvelle expédition, plus considérable que la précédente et destinée à aller, cette fois, directement jusqu'en Syrie. A Maudouđ, Soukmân et Ayâz, fils d'Iḡhâzî, étaient adjoints plusieurs des principaux émirs de Perse, parmi lesquels Boursouq ibn Boursouq de Hamadhân et le Kurde Ahmed II de Maragha. En attendant les autres émirs, Maudouđ enleva quelques places comme Tell-Qoradî, dans le Chabakhtân ; puis une fois les troupes rassemblées, elles traversèrent rapidement la Djéziré et vinrent assiéger Tell-Bâchir (fin juillet 1111).

Mais déjà là on vit quelles faiblesses recélait cette armée nombreuse, mais composite, dont la plupart des chefs ne tenaient qu'à acquérir rapidement un profit personnel. Joscelin s'en rendit compte et parvint à se lier avec Ahmed-II. Il se trouva qu'au même moment Tancrede attaquait Chaïzar et construisait en face,

(31) Qal., 111, H 171; I. F., 48 r°; I. Dj., an 504; Ibn Hamdoún. 504 (I. A., 339, II 279), d'après un communiqué identique, semble-t-il.

sur le Tell Ibn Mach'ar, une forteresse d'où il interceptait tous les vivres. Sultân le Mounqidhite écrivit donc à plusieurs reprises aux chefs de l'armée sultanale pour les presser de hâter leur arrivée. De son côté Rodwân, auquel le Sultan avait envoyé une ambassade dès avant le départ de la campagne pour l'inviter à y collaborer, écrivait aussi aux émirs pour les presser d'en finir avec Tancrede, dont les récentes conquêtes avaient compromis la résistance d'Alep. Ahmed-II put donc sans peine convaincre les autres chefs d'abandonner le siège de Tell-Bâchir, en si bonne voie qu'il fût, et de se diriger vers le sud. Joscelin fut sauvé.

Mais, à l'arrivée devant Alep, coup de théâtre. Que l'appel de Rodwân n'eût été qu'une manœuvre ou qu'il cherchât à jouer de son ennemi le plus lointain contre le plus proche, ou que ses variations traduisissent l'opposition du parti de la guerre sainte et du parti anti-seldjouqide et « assassin », toujours est-il que Rodwân, lorsque parurent les coalisés, déclara que, lié par un traité avec les Francs, il ne participerait pas aux opérations, et qu'il n'avait pas à laisser les troupes du Sultan entrer dans Alep ; il redoutait une conjonction entre les milieux piétistes et les orientaux, que l'aide de ses quelques milliers de partisans « assassins » serait impuissante à empêcher de devenir préjudiciable à sa souveraineté, et, de fait, Ibn al-Khachchâb intriguait avec Ahmed-II, Soukmân et Boursouq. Craignant une émeute Rodwân prit alors des otages dans les grandes familles et fit garder portes et remparts pour interdire toute communication entre les citadins et l'armée sultanale. Naturellement, cela accrût le mécontentement dans la ville, sans toutefois qu'il aboutit à un soulèvement ouvert. Et, pour se venger, les Orientaux pillèrent autour d'Alep tout ce que les Francs avaient laissé.

De son côté, Toghtekin de Damas après avoir essayé, pour sauver Çaidâ et Tibériade, d'obtenir des secours de Rodwân, qui ne pouvait pas lui en envoyer, s'était adressé à l'armée sultanale et, à la différence de Rodwân, venait à la rencontre de Maudôud, non seulement parce que, on s'en souvient, il était son allié depuis l'année précédente, mais aussi pour l'engager vers des champs d'opérations éloignés de Damas. Il n'était pas, en effet, lui non plus, sans appréhension sur l'avidité des émirs orientaux; et ceux-ci, dégrisés par l'attitude de Rodwân, se méfièrent également de lui.

Koçwân, qui avait d'abord tenté vainement de faire tuer Toghtekin par un « assassin », parvint à semer la zizanie entre lui et les orientaux. Puis il se trouva que Boursouq était malade, que Soukmân mourut et qu'Ahmed II, qui aspirait à sa succession, n'eut plus d'autre hâte que de partir. Finalement, Toghtekin et Maudoùd restèrent presque seuls et, pendant ce temps, en Djéziré, Ilghâzi essayait, d'ailleurs en vain, de dévaliser les hommes de Soukmân ramenant la dépouille de leur maître.

Cependant, au rassemblement musulman le plus nombreux qu'on eût vu depuis l'établissement des Francs en Syrie, ceux-ci avaient répondu par un appel au ban et à l'arrière-ban de leurs forces. Baudouin et Bertrand, appelés par Tancrède, qui avait abandonné le siège de Chaïzâr, lui amenèrent d'importants contingents; tous les vassaux de la principauté furent convoqués, de Tortose à Tarse et à Mar'ach; du comté d'Edesse même, maintenant à l'abri, vinrent Joscelin et Païen de Saroùdj; des secours vinrent de Kogh-Misil, des Roupéniens, d'Oschin de Lampron, et peut-être est-ce à la faveur de ce dégarnissement des frontières septentrionales que des Turcs, envoyés par Toghroul-Arslan de Malaçya, enlevaient un moment Albistân et le Djahân et que d'autres, ou les mêmes, pillèrent la haute Cilicie (32). Du moins ce puissant rassemblement tint-il en respect Maudoùd et Toghtekin. Ceux-ci s'étaient établis à Ma'arrat an-No'mân puis, à la nouvelle des préparatifs ennemis, étaient allés à la prière du Mounqidhite Sultân, s'adosser à Chaïzâr. Les Francs, concentrés à Chastel-Ruge, allèrent, eux, s'appuyer sur Apamée. Les deux armées s'observèrent pendant quinze jours, chacune essayant d'attirer l'autre par des escarmouches; les Francs, assez gênés dans leur ravitaillement, essayèrent d'engager une bataille près de Chaïzâr, mais eurent la prudence de ne pas se laisser entraîner à des poursuites dangereuses et, sans décision, se replièrent, préférant rivaliser de patience avec l'ennemi (fin septembre).

Le jeu réussit. Maudoùd voyant la défense ennemie intacte, pouvant mal hiverner loin de ses bases, se retira. Piètre fin d'une grande entreprise (33).

32) Matth., 95; Mich., 200. Il résulte de Mich. 205 que les Francs réoccupèrent le Djahân, à moins que Mich. 200 ne soit une de ces erreurs de date fréquentes dans cette partie de son œuvre.

33) Qal., 114-119 (A 176-180, où note d'après Azr.); (Kamâl, 599-601 en

Maudouïd cependant ne renonçait pas à la guerre sainte. Au printemps suivant on le revit dans le comté d'Edesse; par deux fois il essaya de surprendre la ville, puis alla attaquer Sarouïdj; ne s'attendant pas à être attaqué en rase campagne, il ne se gardait pas, si bien que Joscelin, accouru dans Sarouïdj, parvint à lui infliger un sévère échec, puis à gagner Edesse. La dévastation des campagnes avait incité certains habitants de la ville à négocier avec les Turcs, dont ils introduisirent quelques-uns dans une tour; mais Joscelin prévenu parvint à les expulser. Maudouïd repartit en se contentant d'occuper Tell Mauzan dans le Chabakhtân (34) (avril-juin 1112).

Joscelin, dont on voit la vigilante activité, restait riche en face d'une province d'Edesse et par conséquent d'un suzerain ruiné par ces dévastations successives. Des rumeurs se répandirent, trop complaisamment peut-être autorisées par Joscelin, selon lesquelles il devrait être, lui, le comte, et Baudouin, trop pauvre, se retirer. Baudouin, informé, fut indigné et feignant d'être malade, il convoqua son vassal à Edesse. Joscelin, venu sans soupçon, se vit re-

grande partie d'après Qal.); I. F., 47^o, 48^o, 55^o; Ousama Hitti, 97-98 (épisodes) (Derenbourg Vie, 91-94); Ibn Ĥamdoûn, 505-507; I. A., 340-342 dérivé de Qal. et d'Ibn Ĥamdoûn, en ajoutant la confusion personnelle des campagnes de 1110 et 1111. Matth., 96-97; Foucher, II, 45; Albert, 681-684. Ce dernier nomme comme chefs turcs Mالدوح (Maudouïd), Armigaldus et Armigazi de Samarga, qu'il a déjà nommés pour la campagne de 1110, difficiles à identifier (Ilghâzi ? Ahmed-II de Maragha ?). Le même énumère les seigneurs francs rassemblés pour résister aux Turcs : aux grands chefs s'ajoutent Richard de Mar'ach, Guy le Chevreuil de Cilicie (signalé par I. F., 41^o, comme présent en 1110), Enguerrand d'Apamée, Bonable de Sarmfn (ou Kafartab), Guy le Frère de Ĥârîm, Roger de Soudin (Souwaïdiya), Roger de Montmarin de Hâb, Pons de Tell-Menis, Martin de Lattakié, Guillaume de Tortose, sans parler des vassaux de Jérusalem venus avec Baudouin, de Païen de Sarouïdj et de Hugues de Cantalou « de praedio Hunninao », Guy de Bresalt (Gresalt), Guillaume d'Albin, inconnus; de Robert de Vieux-Pont, au sief inconnu; des évêques de Tarse et Albara; enfin des arméniens Kogh Vâsil, Pancrace et « Ursinus de Montanis Antiochiaeo » (sans doute Oschin de Lampron); Antinellus et son frère Léon, nommés après les précédents, dissimuleraient-ils Thoros et Léon les Roupéniens ? Cette liste, comme diverses listes de chefs musulmans, dans les sources légendaires en particulier, doit être considérée plutôt comme un répertoire onomastique qu'une attestation de présence; on s'étonnerait un peu que Matth. n'ait pas signalé la présence de Kogh Vâsil s'il était venu en personne; néanmoins la plupart sont plausibles.

(34) Qal., 127-128 A 186; Mich., 196; Chron. An. Syr., 82-83; Matth., 101-102, qui dit qu'entre ses deux premiers raids sur Edesse, Maudouïd se retira vers le Djabal Sassoûn, ici évidemment sommet proche d'Edesse, et non la chaîne au nord de Diyar Bakr.

procher violemment sa conduite, puis jeter en prison; il n'en fut relâché que lorsqu'il eût fait à Baudouin l'abandon de tous ses fiefs. Il se rendit alors auprès du roi de Jérusalem qui — Tancrède venant de mourir — lui donna la Galilée (début 1113) (35).

Entre Tancrède et Roḏwân un état de tension avait subsisté, Tancrède n'ayant pas accepté le tribut supplémentaire qui lui était proposé, en échange d'une renonciation à 'Azâz. Roḏwân avait alors esquissé un rapprochement avec Toghtekin, auquel, moyennant khotba à son nom à Damas, il avait promis son alliance; il lui avait, en effet, envoyé quelques secours pour dégager Tyr attaquée par Baudouin (36). Néanmoins, il ne semble pas y avoir eu en 1112 d'hostilités franco-musulmanes en Syrie du Nord; sans doute Tancrède redoutait-il de provoquer une nouvelle invasion en un moment où les autres Francs n'auraient pas pu le secourir. Peut-être se réservait-il d'user de l'intrigue, car il avait donné asile à un vieux seldjouqide exilé, un fils du grand Alp Arslan, Takach (37).

Par contre, pour des raisons inconnues, peut-être en rapport avec les menées arméno-turques d'Edesse et les représailles franques, les rapports s'étaient tendus entre Kogh Vâsil et les Francs, et le seigneur arménien, à la faveur de la captivité ou de l'appel de Baudouin, avait acquis Hiçn Mançoûr, Troûch, Qal'at ar-Roûm (38). Samosate même (39), qu'avait jadis possédées ou revendiquées comme suzerain le comte d'Edesse. Tancrède n'était pas concerné dans l'affaire, mais soit par solidarité, soit qu'il eût lui aussi à se plaindre, il vint enlever Ra'bân et assiéger Kaïsoûn. La paix fut bientôt rétablie. Mais, en octobre 1112, Kogh Vâsil mourut; sa veuve envoya à Tancrède maint présent pour obtenir de lui la reconnaissance de son fils Dgha Vâsil (40). Tancrède partait néan-

(35) G. T., 490-491; Qal., 133 A 186; Chron. An. Syr., 85.

(36) Kamâl, 601, I. F., 57 v°.

(37) Qal., 131 A 185; I. F., 63 v°; après la mort de Tancrède, Takach passa à Jérusalem puis en Égypte (I. F., 64 r°, Qal. G 143-144). Il avait déposé des biens à Alep, que Roḏwân confisqua (I. F., 66 r°).

(38) Matth., 102 dit « enlevé aux Francs »; il semble bien, en tous cas (Matth., 85), que dès 1108 la place relevait de Kogh Vâsil; elle garda un seigneur arménien jusqu'à sa chute en 1150 (Infra). Entre Hiçn Mançoûr et Malatya, la famille arméno-syrienne des fils de Sanbil reconnaissait aussi la suzeraineté de Kogh Vâsil (Mich., 198).

(39) Mich., 198-199; le gouverneur s'appelait Kourlig.

(40) Matth., 102-103; Mich., 199 croit que Tancrède assiégea deux ans et prit Kaïsoûn.

moins en campagne pour s'emparer de ses états, lorsqu'il tomba malade à son tour (41). Rentré à Antioche, il y mourut, le 12 décembre (42).

§ IV. — *La contre-Offensive musulmane
au début du Principat de Roger (1113-1115).*

La mort de Tancrède, aussitôt remplacé par son neveu Roger, fils de Richard du Principat, mort peu auparavant, ne changea rien à la situation (1). Si Roger, avec la même fierté que Tancrède, avait moins que lui le sens des difficultés, s'il était plus adonné aux plaisirs de ce monde et moins généreux, ce n'en était pas moins un homme énergique, un chevalier magnifique et habile, qui, dans des circonstances tout à fait analogues à celles qu'il avait connues Tancrède à la fin de sa vie, mènera la même politique que lui. Dès le lendemain de la mort de Tancrède, un raid sur Alep conseillé, dit-on, par le mourant montra que les Musulmans n'avaient pas à escompter de fléchissement de la force franque, et Roḍwân s'empressa de renouveler à Roger le tribut promis à Tancrède. Sultân de Chaïzar s'exécuta de même (2). D'autre part, Roger avait épousé une sœur de Baudouin du Bourg, Cécile, ce qui rendit particulièrement étroits les rapports entre les deux princes (3). Il ne fut pas moins fidèle allié du roi de Jérusalem. C'est sous le règne de Roger que la principauté va atteindre sa plus grande puissance et ce fait, joint à la personnalité du prince, en fait le moment le plus prestigieux de son histoire.

Dès 1113, Roger eut à rendre au royaume le service rendu par Baudouin I^{er} de Jérusalem à Tancrède en 1111. Maudouḍ, en effet, revenait encore avec des secours d'Ilgḥâzî (avril), et cette fois, à l'appel de son allié Toghtekin qui, lorsqu'il était seul, ne le redoutait pas, marcha droit vers la Syrie centrale : tous les Francs

(41) Qal., 131-132 A 185. Vers le même moment furent tués Ablaḥath et Tigrane, deux chefs de l'armée de Kogh Vâsil qui secouraient les Roupéniciens contre des Turcs (Matth., 104).

(42) Qal. Ibid.; I. F., 69 v°; Foucher, II, 247; Alb., 693; G. T., 483-484; Matth., 103, An. Syr., 85.

(1) Sur les conditions de cette succession, cf. infra, p.

(2) Qal., 132 A 185; I. F., 63 v°.

(3) G. T., 390; ROL, IX, 123. D'après Ousamâ (Derenbourg Vie, III), les deux beaux-frères auraient convenu que celui des deux qui survivrait à l'autre administrerait ses états.

tour à tour devaient être frappés. Baudouin I^{er} fit appel à Pons et à Roger, qui arrivèrent le plus vite possible; Baudouin n'avait pas eu la prudence de Tancrède et, voyant son pays dévasté, s'était laissé aller comme sur le Bâlikh en 1104, à engager une bataille, qui se termina pour lui en défaite (fin juin). Mais l'arrivée de Pons et Roger permit de limiter les dégâts et finalement Maudouûd et Toghtekin, après plusieurs semaines passées en observation près de Tibériade, comme en 1111, près de Chaïzar, rentrèrent à Damas (septembre (4)). Baudouin put célébrer tranquillement son remariage avec la riche veuve de Roger de Sicile, Adélaïde, en présence de Roger d'Antioche qui, apparenté à la maison de Sicile, reçut d'elle pour l'occasion des dons particulièrement importants (5).

Les événements se précipitèrent bientôt en faveur des Francs. D'abord Maudouûd avec Toghtekin avaient sollicité le secours de Roḍwân en application du récent traité; Roḍwân fit attendre son contingent jusqu'après la victoire musulmane et n'envoya encore qu'une troupe minime; Toghtekin alors dénonça le traité et répudia la khotba au nom de Roḍwân (6). La conduite de Roḍwân n'empêcha d'ailleurs pas le territoire alépin d'être malmené, à leur retour, par les hommes de Roger (7). Puis en octobre 1113, Maudouûd fut assassiné dans la grande mosquée de Damas; il est probable que les meurtriers étaient des Assassins, qui lui reprochait son hostilité à leur égard en Orient; mais dans l'atmosphère générale de défiance, la rumeur publique accusa Toghtekin, qui désormais suspect au parti sultanal, va se trouver amené à se rapprocher des Francs (8). Enfin en décembre 1113 Roḍwân meurt, laissant pour successeur un jeune homme, Alp Arslân (9).

Alep entra alors dans une période de désordre et de faiblesse extrême. La mort de Roḍwân fut l'occasion d'une explosion de haine populaire contre les Assassins, qu'en dépit de quelques dé-

(4) Qal., 132-139 A 185-187; Ibn Ḥamdoûn, 507; Matth., 106-107; An. Syr., 84; Albert, XII, 18.

(5) Albert, XII, 14.

(6) I. F., 69 v^o.

(7) Qal., 137 A 187; I. F., 68 r^o, 69 r^o; Kamâl, 602.

(8) Qal., 139-142 A 187; I. F., 77 r^o-v^o; I. A., 346-348 II 288-290, At. 34-36; Azr., 159 v^o; Matth., 107.

(9) Qal., 144 A 190; I. F., 75 r^o-v^o; Kamâl, 602 et Boughya art. Alp-Arslân.

clarations prudentes (10) le prince défunt avait protégés jusqu'à la fin, quoi que le sultan Moḥammad eût fait pour le détacher d'eux (11); eux d'ailleurs profitaient de sa bienveillance pour tout autre chose que pour le servir, puisqu'il tint seulement d'une maladresse de dernière heure qu'ils ne réussissent à s'emparer, vers la fin de son règne, de la citadelle d'Alep (12); au lendemain de sa mort encore, ils mettront la main sur Qolaï'a, près de Bâlis, et à Alep même, ils avaient une importante milice, commandée par le turc Ibn Dimlâdj. Du vivant de Roḍwân déjà, un attentat manqué contre un riche marchand persan (505) avait amené un soulèvement populaire contre les Assassins (13). Roḍwân mort (14), le raïs Ibn Badî', fils d'un astrologue persan amené à Alep par Aqsonqor, et le cadî chiite Ibn al-Khachchâb arrachèrent à Alp-Arslân l'ordre de mettre à mort Abou Tâhir et le missionnaire Ismâ'il (15); ainsi fut fait, et la populace, courant sus à leurs sectateurs, en massacra quelques semaines (16). Au même moment, les Assassins échouaient dans une tentative faite par eux pour s'emparer de la citadelle de Chaïzar; la vigoureuse réaction de la population conduite par les Banou Mounqidh permit de la leur reprendre; tous furent exécutés (17). Leurs sectateurs restèrent nombreux en Syrie du Nord et

(10) I. F., 29 r°.

(11) Dans le Djazr, leurs progrès donnaient lieu à des conflits avec les ismaéliens imâmiens, par exemple à Ma'arra Miçrîn en 505 (I. F., 59 v°).

(12) I. F., 69 r°-v°; utilisé par Quatremère, *Mines de l'Orient*, IV, 342.

(13) Chérif Idris dans I. F., 7 v° sq. (Quatremère, *ibid.*) et Boughya, VI, 91 r°.

(14) La cupidité peut avoir entraîné Roḍwan à des complicités; on l'en accusa dans ce cas; on le voit confisquer des cadeaux envoyés à sa mère (I. F., *ibid.*).

(15) Qal., 145 A 189; Kamâl, 603-604; I. F., 70 v°, 71 v°; Ibn Badî' devait être « assassiné » en 1119 (Kamâl, 616; I. F., 138 r°; 'Az., 519).

(16) Les bénéficiaires de ce soulèvement furent plus les chiites que les sunnites; les chiites obtinrent la pleine possession de la grande mosquée; il est possible que certains membres de la famille des Banou Djarâda, hanbalite en général, aient été chiites à ce moment (I. F., 72 r°).

(17) Qal., 147-148 A 190 (I. A., 332, qui résume ce passage, le transporte sans raison en 502/1108-1109); 'Az., 507⁴ confirme brièvement la date; I. F., 72 r°; Sibî, 29; Ousâma Hitti, 146, 153 (sans date); Derenbourg ignore Qal. et admet à tort la date d'I. A. D'après I. F., l'attaque sur Chaïzar fut un essai de compensation à l'expulsion d'Alep; mais si Kamâl ne se trompe pas en parlant d'une lettre de Moḥammad à Alp Arslan précédant le massacre d'Alep, il n'est pas possible de placer celui-ci entre la mort de Roḍwân (10 déc.) et Noël (date du coup de main sur Chaïzar).

nous les y retrouverons. Néanmoins, c'est ailleurs que dans les années qui vont venir nous les verrons effectuer leurs tentatives politiques.

N'ayant plus pour lui la police gratuite des Baténiens, Alp Arslan dut songer à se procurer une autre protection. Il se rendit à Damas pour obtenir celle de Toghtekin, qui le raccompagna à Alep (mars 1114). Mais l'exercice officiel du culte chiite à Alep déplaisait à Toghtekin, habitué à agir à Damas avec des habitants en majorités sunnites. Aussi l'accord ne dura-t-il pas (18). Roger d'Antioche vint alors en armes exiger le paiement anticipé du tribut (19). Puis Alp Arslan, de tempérament cruel, se fit des ennemis et finalement fut assassiné, avec presque toute sa famille, par le chef de son gouvernement, Loulou, qui prit le pouvoir, avec comme chef d'armée Chams al-Khavâçç, le seigneur de Rafânya, dépossédé récemment par Toghtekin (automne 1114); alors Roger vint exiger un nouveau tribut, dont la perception mécontenta la population et provoqua des émeutes (20). La force armée dont disposent Alp Arslan, Loulou et leurs successeurs, juste suffisante pour assurer leur domination, ne l'est pas pour sauvegarder la sécurité du territoire. N'ayant ni la forte armée de soldats que peuvent seuls se payer les princes dont le pays n'est pas ruiné, ni la clientèle militaire personnelle des chefs de Bédouins ou de Turcomans, ils tremblent devant les Francs, les Orientaux, tous, et plus encore que Rodwân passent leur temps à essayer de jouer les uns contre les autres. A vrai dire, espérant de chacun des armées, dont ils tremblent qu'elles ne les suppriment, ce sont de moins en moins eux les vrais chefs d'Alep : ils sont tout justes les commandants militaires d'une citadelle. Les vrais chefs sont les chefs du peuple, raïs en particulier, qui durent tandis que les princes passent, qui ont, eux, une nombreuse clientèle, qui négocient directement avec les souverains étrangers, qui, parfois, suppriment les princes. Alep est une république de notables. Toutefois, eux non plus n'ont pas d'armée suffisante pour la défense extérieure, et leur politique qui cherche constamment à engager un chef militaire, en évitant tou-

(18) Qal., 146-147 A 190; Kamal, 605-606; I. F., 72 v^o, 73 r^o.

(19) Kamâl, 604; I. F., 73 r^o; Boughya Arslân (II).

(20) Qal., 148-149 A 191; 'Az., 508 2 et 4; Kamâl 606; I. F., 81 v^o, 82 v^o. Loulou était un ancien eunuque du vizir d'Aqsoḡor.

jours de le payer d'aucune concession de pouvoir, est un jeu de bascule parallèle à celui des maîtres de la citadelle, encore que souvent discordant.

Hors d'Alep, la mort de Maudouûd a non pas arrêté, mais dissocié l'effort sultanal de guerre sainte. Il a remplacé à Mossoul le chef mort par Aqsonqor al-Boursouqî, avec la même mission de guerre sainte. Mais dès l'abord Ilghâzî, qui n'a supporté que par nécessité la suzeraineté de Maudouûd, à laquelle il n'a rien gagné, se montre récalcitrant, et il faut une démonstration de force sous les murs de Mârdîn pour le contraindre à envoyer de nouveau son fils Ayâz avec des renforts à l'armée du Sultan. Encore sa soumission ne fut-elle peut-être pas très profonde, car lorsque Boursouqî arriva sous Harrân, qui appartenait à Ilghâzî, le gouverneur refusa longtemps de le laisser passer et intrigua même avec les Francs. Il alla ensuite attaquer Edesse, mais se heurta à une défense résolue, et se contenta de piller les régions de Sarouûdj, Bîra, Qal'at as-Sinn, Samosate. Sur ces entrefaites la rupture éclata entre lui et Ayâz, qu'il fit arrêter, en même temps qu'il envoya l'émir de Sindjâr, Tamîrak, attaquer Mârdîn. Ilghâzî fit appel à ses neveux Daouûd de Hiçn Kaïfâ et Balak, rassembla tout ce qu'il put de Turcoïnans et finalement infligea à Boursouqî une défaite retentissante, dans laquelle Tamîrak fut fait prisonnier (21).

Pendant, la campagne de Boursouqî avait eu une conséquence indirecte dangereuse pour les Francs; la veuve de Kogh Vâsil, qu'elle fût inquiète de leurs intentions ou qu'elle tint à ménager l'avenir en cas de victoire turque, envoya offrir à Boursouqî son hommage en lui demandant un renfort. Il lui envoya le gouverneur de Khâboûr, Sonqor le Long (22). En vain, des Francs d'Édesse prévenus essayèrent de les surprendre au passage de l'Euphrate; informés par la princesse arménienne, les Musulmans furent vainqueurs. Sonqor ne resta cependant pas auprès d'elle et se borna à emporter les présents qu'elle envoyait à Boursouqî. Elle avait auprès d'elle des soldats francs d'Antioche, qui la quittèrent (23). Pour le mo-

(21) Matth., 109; Mich., 217 (d'après une source arabe); Ibn Hamdoûn, 509; Azr., 162 r°; I. A., 350-531 (H 292-293), At., 36-37; I. F., 79 r°, 80 r°; Chron An. Syr., 86.

(22) « Derâz », le long (en persan).

(23) I. A., 351-352 (H 293); I. F., 79 v°, 80 r°.

ment, l'épisode était donc sans gravité. Mais, ajouté aux intrigues des Arméniens d'Edesse avec des Turcs en 1112 et 1113 (24), il était un grave symptôme de désaffection, qui obligera les Francs à une politique de méfiance, méfiance qui développera encore la désaffection.

Néanmoins, pour le moment, si l'armée sultanale n'était pas victorieuse, elle restait trop constamment menaçante pour que Baudouin pût engager une lutte ouverte contre les Arméniens. Ces menaces se trouvèrent d'autant plus fortes que, à la fin de novembre 1114, se produisit un violent tremblement de terre qui détruisit une multitude de fortifications, du côté musulman, Alep, 'Azâz, Bâlis furent assez éprouvées; mais en territoire franc ou arménien Antioche, Atharib, Zerdana, Tell Khâlid, Edesse, Samosate, Ra'bân, Kaïçouñ, Hiçn Mançour, Mar'ach, Sis, Misis sont signalées comme ayant subi des dommages plus ou moins considérables (25).

Or, une nouvelle expédition sultanale, la sixième depuis 1110 se préparait, aussi puissante que celle de 1111, car il s'agissait cette fois en même temps de guerre sainte et de représailles contre les émirs indociles, tels qu'Ilgâzi. Boursouqi, relégué dans son fief personnel de Raḥba en raison de sa défaite, avait été remplacé à Mossoul par Djouyouchbeg l'atabek du fils du Sultan; mais la direction de la guerre sainte avait été donnée au gouverneur de la province de Hamadhân, Boursouq ibn Boursouq, grossi d'une partie des troupes de l'Iraq. L'armée marcha directement sur la Syrie par Raqqa (mai 1115). En effet, Ilgâzi, inquiet des suites de son incartade, était allé en Syrie demander l'appui de Toghtekin, traité en rebelle par le sultan depuis la mort de Maudouð, qu'il lui imputait. Ne se jugeant encore pas assez sûrs s'ils s'en tenaient à leurs propres forces, les deux émirs décidèrent de recourir à l'alliance franque et de négocier avec Roger d'Antioche.

Une entrevue eut lieu entre le prince franc et eux près de Homç, dans les derniers jours de 1114. La coalition faillit, il est vrai, être frappée dès l'origine par l'intervention du seigneur de

(24) Dont on verra le détail infra, p.

(25) Qal., 149 A 191; Az., 508, 3; I. F., 82 v°, 83 r°, 90 r°; I. A., 356 II 295; Kamâl, 60; Boustân, 508; Sibî, 31; Matth., 110-113, Mich., 200; Foucher, 51-52; Gautier, 63-65; Sigebert, M. G. SS., VI, 376; Romoald M. G. SS., XIX, 415; le seigneur de Mar'ach et l'évêque (inconnus) furent tués.

Homç, Khîrkhân, qui avait depuis trois ans remplacé son père, Qaradja, le successeur de Djenâh ad-daula, sous la suzeraineté de Toghtekin. A la différence de Qaradja, Khîrkhân subissait avec impatience cette suzeraineté; le passage d'Ilgâzi lui procura une occasion inespérée : un jour que celui-ci, après le retrait de Toghtekin et de Roger, ne se garant pas, il le surprit et l'emmena prisonnier; puis il fit appel au sultan Moḥammad. Néanmoins, menacé par Toghtekin avant l'arrivée des troupes sultaniennes, il se contenta de garder en otage Ayâz, le fils d'Ilgâzi, et celui-ci put aller en Diyâr Bakr procéder à la levée de ses Turcomans (26).

Restait Alep. Les conditions de sa prise du pouvoir ne donnaient pas à Loulou une grande confiance en Toghtekin et, sentant le besoin d'une légitimation, il avait écrit au Sultan, espérant recevoir, en échange d'une soumission verbale, une consécration formelle. En réalité, tout se passa comme en 1111 entre Maudoūd et Roḍwân. Boursouq, approchant d'Alep, invita Loulou à lui faire remise effective de la ville. Alors, Loulou appela Toghtekin et Ilghâzi, qui accoururent à Alep. De son côté, Roger, qui avait opéré sa concentration de ses troupes au Pont de Fer, vint se poster à Athârib, coupant court ainsi à des velléités de négociations de ses alliés musulmans avec Boursouq contre lui. Au surplus, Boursouq lui-même n'y avait pas ajouté foi et alla prendre Hamâh, où Toghtekin avait laissé ses bagages (27); Toghtekin, Ilghâzi et Loulou se jetèrent alors sans condition dans les bras de Roger d'Antioche. On avait bel et bien cette fois la coalition franco-musulmane syrienne contre l'intervention orientale dont 1108 et 1111 avaient présenté les premiers symptômes.

Ne pouvant prendre Alep pour base d'opérations, Boursouq s'était en effet détourné vers Hamâh, afin d'y opérer sa liaison avec Khîrkhân, qui reçut la ville en échange d'Ayâz. Il pouvait encore compter plus au nord sur les Mounqidhites de Chaïzar, toujours menacés à la fois par les Francs et les souverains d'Alep, et trop compromis en 1111 avec le parti sultanal pour ne lui être pas restés attachés. Dans ces conditions, le plan de Boursouq de-

26) Qal., 149 A 191; Ibn Ḥamdoûn, 509; I. A., 352, 3 (H 293-295); I. F., 80 v°, 81 r°.

(27) Hamâh appartenait alors aux fils de 'Alî Kurd (mort en 1114-1115, 'Az.), Nâcir et Kurdânchâh, vassaux fidèles de Toghtekin (I. F., 84 r°).

vant être de soumettre d'abord la Syrie du Nord et de s'appuyer sur Chaïzar, les coalisés furent amenés à venir en face de lui occuper près d'Apamée une position analogue à celle des Francs en 1111 (28). Instruit par la défaite de Baudouin I^{er} en 1113 près de Tibériade, Roger avait fait appel également à Baudouin d'Edesse, à Pons et au roi de Jérusalem. En vain Boursouq, par des attaques sur Kafartâb, puis sur le camp même des coalisés, essaya-t-il de les attirer dans une bataille avant qu'il eût perdu sa supériorité numérique : Roger sut dompter son impatience et celle des siens et Toghtekin, qui ne désirait de victoire nette ni d'un parti ni de l'autre, ne pouvait qu'encourager cette tactique. Pons et Baudouin étant arrivés, Boursouq maintenant se déroba. 1111 paraissait se répéter (29).

Mais cette fois ce n'était qu'une ruse. Si certains émirs étaient mécontents de l'ordre sultanal de donner à Khîrkhân les conquêtes opérées en Syrie, Boursouq avait cependant son armée plus en mains que ne l'avait eue Maudouïd. Les coalisés, le croyant parti, s'étaient dispersés. Il revint alors. Avec l'aide des Mounqidhites il attaqua de nouveau furieusement Kafartâb, qui dut capituler (30).

(28) Entre Hamâh et Chaïzar, Boursouq dut piller les places qu'Albert, 701 appelle « Tommosa, Turgulant et Montfargia », à moins qu'elles ne fassent partie de Djabal Soummâq, où il le fait piller aussi. On incline à la première hypothèse parce qu'il y tua Guillaume de Perche, que nous avons vu sifflé à Tortose. Montfargia pourrait être Montferrand — Ba'rin, si les Francs l'avaient possédée —; mais ils ne possédaient pas Rafâniya, sa voisine. Kamâl parle d'attaques sur Hiçn al-Akrâd. Il est exclu que les Francs dès 1115 aient possédé Rafâniya comme on l'a dit. Sans doute Qal., G 150-151 dit que Toghtekin la leur enleva en octobre 1115; mais toute cette partie est déformée par le parti-pris de montrer Toghtekin ennemi des Francs (il ne dit pas un mot de leur alliance). D'après le récit plus précis d'I. F., Toghtekin l'enleva à Chams al-Khawâçç, devant une attaque franque. D'autre part, il ajoute qu'il la donna à 'Alî Kurd et que Chams Al-Khawâçç alla à Alep où il devint chef de l'armée; nous savons par Az., 508, confirmé par I. F., 84 r^o que 'Alî Kurd était mort avant la coalition franco-musulmane, que Chams al-Khawâçç était le chef de l'armée d'Alep à ce même moment, et qu'au contraire aussitôt après, Loulou le fit arrêter. Kamal, 608 confirme que Boursouq prit Rafâniya aux fils de 'Alî le Kurde. La prise de Rafâniya par Toghtekin est donc de 1114, et en 1115 les Francs ne l'occupent pas. Il ne semble pas qu'ils l'aient acquise avant 1126.

(29) Les Francs, d'après Gautier, attaquèrent même la forteresse du Pont de Chaïzar, pour les attirer.

(30) Le seigneur d'Apamée (Bonable ?) essaya en vain de racheter Basile de Kafartab, son frère, qui fut tué par les Musulmans pendant leur défaite à Dânth (I. F., 84 r^{o-v^o}).

Puis, profitant d'une rupture entre Loulou et le chef de son armée, il envoya Djouyouchbeg occuper Bouzâ'a et inquiéter Alep. Mais Roger guettait. S'il ne pouvait rappeler assez vite les Francs de Tripoli et de Jérusalem, il avait du moins l'aide de Baudouin d'Edesse et vint se poster à Chastel-Ruge. Les Turcs, se croyant tranquilles, se dispersaient et cheminaient sans précaution (31). Or, Loulou renseignait Roger sur leurs mouvements. Sachant les Turcs dans la région de Sarmîn il vint, à l'abri du rebord occidental du Djabal Banî 'Oulaïm, se poster à Hâb, le 14 septembre 1115. Une reconnaissance révéla que Boursouq se trouvait à Tell Dânth, entre Hâb et Sarmîn. Sans perdre un instant, Roger donna le branle à ses armées. Le camp turc, préparé en avant de l'armée qui approchait, fut emporté en ouragan. Puis, remettant le pillage à plus tard, les Francs allèrent surprendre Boursouq qui, après une belle défense sur le Tell Dânth, parvint à peine à s'enfuir. En vain, Tamîrak de Sindjâr, ayant rassemblé des hommes à l'abri du tell, parvint un moment à refouler les Turcoples de l'armée franque; la situation fut rétablie et Tamîrak réduit à son tour à la fuite. L'armée turque fut anéantie dans la poursuite. Dans le camp, les vainqueurs rassemblèrent un butin énorme. Le corps de Bouzâ'a, informé du désastre, repartit précipitamment en Djéziré. Un autre, fuyant vers le Sud, fut détruit par Toghtekin (32).

La victoire de Dânth était peut-être la plus importante qu'eussent remportée les Francs depuis la croisade. Elle mettait fin à la réaction sultanale qui avait fait peser sur eux, depuis six ans, une constante menace. Boursouq désirait préparer une revanche, mais il mourut l'année suivante et l'affaire ne fut pas reprise. En 1118, le Sultan Moḥammed à son tour mourut et dans les troubles qui

(31) D'après Albert, ils pillèrent Hârim, Qastoûn et Sinar (inconnu).

(32) 'Az., 509, I; Ibn Ḥamdoûn, 509; I. A., 356-358 (H 395-298); Sibî, 553-556 (en grande partie d'après I. A.); Kamâl, 608-610; I. F., 83 r°, 84 v°; Ousâma Hitti, 102-106 (Derenbourg Vie, 98-101, 105, 107); Math., 114-116; Mich., 203-217; Chron. An. Syr., 86, Albert, 701, qui nomme comme chefs turcs, outre Burgoldus = Boursouq, Brodoan, Roḏwân (à tort) et « Cocosander de civitate de Lagabria » (= Djouyouchbeg d'al-Djéziré ? ou Sonqor Derâz, présent d'après Ousamâ Hitti, 102 ? D'après lui les Francs du Sud auraient rejoint Roger près de Tell-Minis); Foucher, II, 53-54; surtout Gautier, tout le livre I, sauf le prologue et le chap. I; il nomme parmi les participants francs, Théodore de Barneville, Guillaume, évêque de Djabala, Guy le Chevreuil, Robert fils de Foulques, le Lépreux, Robert de Sourdeval, Bochart, Alain d'Athârib, Guy Fresnel.

éclatèrent au sujet de sa succession reflua et disparut tout ce qui restait de force seldjouqide (33). Les conséquences de la victoire franque dépassent en effet beaucoup le cercle des intérêts francs. Par contre-coup, elle avait brisé l'autorité du sultan sur les émirs des provinces extérieures. Ilghâzî par exemple, malgré la perte de son fils Ayâz tué par les vaincus dans leur défaite, devenait pratiquement indépendant, ainsi que les autres Artouqides, et bientôt allait enlever Mayâfâriqîn à ses lieutenants sultanaux (34). Quant à la Syrie, la chance des Francs avait voulu que la victoire eût été le fait non de la coalition franco-musulmane, mais des Francs seuls. Ils en reçurent donc seuls aussi le bénéfice, au point que Toghtekin, effrayé, n'eut plus d'autre bête que d'aller obtenir son pardon du sultan Moḥammad, qui, obligé d'être désormais conciliant, lui accorda l'investiture officielle de la Syrie (1116).

V. — *L'apogée (1115-1119).*

Délivrés pour le moment de toute grave préoccupation extérieure, Francs d'Edesse et Francs d'Antioche purent en toute tranquillité les années suivantes améliorer le tracé de leurs frontières et réduire les autonomies intérieures.

Dans le comté d'Edesse, Baudouin s'attaqua aux seigneur arméniens dont il avait jusqu'alors respecté les possessions. Dès la fin de 1115 il vint assiéger Ra'bân, afin de punir Dgha Vasil des intrigues de sa mère avec Boursouqî; pour obtenir l'appui des Roupéniens, Dgha Vasil alla épouser une fille de Thoros ou de Léon (1); beaucoup plus gênés alors par Dgha Vasil que par les Francs dans leur ambition de grouper les Arméniens autour d'eux, les Roupéniens le livrèrent à Baudouin, qui ne le relâcha qu'après avoir obtenu de lui la cession de tous ses états. Pas plus là que Gabriel à Malatya, Kogh-Vasil et Dgha Vasil n'avaient su acquérir la sympathie de leurs sujets syriens, qu'ils avaient froissés en expulsant des moines monophysites pour les remplacer par des soldats ou même par des moines arméniens (Ernich; Garmir Vank et Baït Qenayé); cette situation favorisa l'établissement de la domination franque,

(33) Qal., 151-153 A 192-197; Ibn Ḥamdoûn, 509; I. F., 84 v°.

(34) *Diyâr Bakr*, 236 et n. 2.

(1) *Matth.*, 116, dit les deux.

qui ne rencontra de résistance qu'à Behesni et Qal'at ar-Roum, dont le gouverneur Kourtig mourut d'ailleurs bientôt, empoisonné, dit-on, par sa femme, qui était franque (2).

Tranquille de ce côté, Baudouin s'en prit à d'autres seigneurs, dont le seul tort certain devait être d'être arméniens. Ce fut, en 1116, le cas d'Abelghârib de Bîra, qui, après un long siège, dut accepter de marier sa fille à un cousin de Joscelin, Galeran, en lui donnant la ville en dot, et se réfugier auprès de Thoros (3). A une date indéterminée, Pakrad de Qouiriç avait également dû céder sa seigneurie (4). Quant à Gerger, le seigneur, Constantin, en avait été emprisonné par Baudouin avant 1114, à Samosate, où il mourut dans le tremblement de terre, mais la place resta ou fut vite rendue à sa famille, qui la conserva jusqu'au règne de Joscelin II, ainsi que les places voisines de Kiahtâ et Bâbalou (5). Sur les frontières musulmanes du comté d'Edesse, Tell Qoradi et sûrement tout le Chabaktân, perdus depuis 1110, furent reconquis par les Francs en 1117 (6). Un soulèvement des Arméniens donna aux Francs le château jusqu'alors nomârite de Sinn ibn 'Otaïr (7). La sécurité du pays paraissait si bien garantie que lorsqu'en 1118, Baudouin quitta Edesse pour aller recueillir la couronne de Jérusalem, il n'éprouva d'abord pas le besoin de se désigner de successeur.

Pour Roger d'Antioche, il pouvait profiter sans gêne de l'anarchie et des luttes de factions à Alep, dont chacune cherche un protecteur extérieur. Naturellement, les Francs réoccupèrent et restaurèrent dès 1115 Kafartâb (8). Jusqu'au début de 1117, Loulou put obtenir la paix de Tancrede, moyennant le paiement régulier de son tribut (9). Mais il avait de moins en moins d'autorité. Il mécontentait le conservatisme religieux de ses sujets en faisant construire à Alep le premier khânqâh pour communauté monas-

(2) Matth., 116; Mich., 199.

(3) Matth., 117. Chron. An. Syr., 86; Chron. Zetterstéen, 244.

(4) Matth., 117.

(5) Matth., 117; Chron. An. Syr., 87; Mich., 199.

(6) Chron. Zetterstéen, 142.

(7) I. F., 420 v°; 'Az., 512, 5; I. A., 383 (II, 316).

(8) Ousamâ Hilli, 106 (Derenbourg Vie, 105-106).

(9) I. F., 99 v°. D'après le même auteur, Baudouin d'Edesse, repartant chez lui à la fin de 1115, aurait pillé Hailân, près d'Alep (89 v°).

tique qu'elle eût eu (10). Entre les hommes du raïs Ibn Badî', le vrai maître de la ville, et ceux de Loulou, se développait une tension allant jusqu'à des batailles de rues ; Ibn Badî' rassembla des partisans autour d'un tout jeune frère d'Alp Arslan, Sultanchâh, écarté du pouvoir par Loulou ; Loulou, inquiet, quitta la citadelle, après l'avoir reconnu et, sous prétexte d'un pèlerinage à Çiffin, prit la route de Qal'a Dja'bar pour y porter ou reprendre des biens chez le seigneur Sâlim ibn Mâlik ; près de Qolâ'a Nâdir, il fut tué par des Turcs de sa suite (avril 1117). On accusa Boursouqî qui, de Raḥba, avait obtenu du Sultan Moḥammed, la concession d'Alep (11), et essaya par deux fois de s'en emparer, avec l'appui de Toghtekin, qu'il avait aidé à la fin de 1116 à battre les Francs de Tripoli. Le pouvoir à Alep avait été pris, entre temps, par un eunuque de Loulou, Yarouqtâch. Mais Yarouqtâch n'a pas de clientèle. Pour obtenir la protection de Roger d'Antioche contre Boursouqî, il lui fait une concession très grave : le droit d'occuper la forteresse d'Al-Qoubba, sur la route d'Alep à Damas par Salamîya, qu'empruntait le pèlerinage annuel à La Mecque, et de percevoir les taxes perçues jusqu'alors par les autorités d'Alep, sur les pèlerins et sur toutes les caravanes passant par al-Qoubba ; autrement dit, par Ma'arra, Çaurân et al-Qoubba, toutes les routes d'Alep à Damas étaient sous le contrôle des Francs.

Yarouqtâch avait d'ailleurs fait appel à Ilghâzî ; mais dès avant l'arrivée de ce dernier, il avait été, au bout d'un mois, évincé par le chef de l'administration qu'avait choisi Sultanchâh, le riche et habile Ibn al-Milḥî. Quant Ilghâzî arriva, on ne voulut lui reconnaître qu'un lointain contrôle sur l'administration, les chefs de la veille restant en place ; et comme il ne trouve dans la ville ruinée pas même de quoi nourrir la poignée d'hommes qu'il a amenés, il repart bientôt, n'ayant acquis dans l'expédition que Bâlis. Encore doit-il la vendre à Ibn Mâlik, qui la recède aux Alépîns, lorsque ceux-ci, devenus hostiles à Ilghâzî, dont le faible renfort les a déçus, font de nouveau appel à des renforts francs pour la récupérer.

Les Alépîns, toujours inquiétés par Boursouqî, livrent alors un instant leur ville et le fils d'Ilghâzî, Qizil, qu'il leur a laissé, à son

(10) Sur la diffusion du monachisme collectif, cf. infra p. 375.

(11) Qal., G 154-155.

ancien ennemi Khîrkhân ; celui-ci doit bientôt se retirer, parce que Toghtekin lui enlève Ḥomç. Toghtekin veut alors approcher d'Alep, mais est à son tour rappelé par une attaque franque sur Ḥarrân (milieu 1118). Cependant Ibn al Milhî avait conservé, à travers ces péripéties, assez longtemps le gouvernement de la ville et, pour se concilier les Alépins hostiles à sa qualité de Damasquin, cherchait à réveiller leur sentiment antiturc, si bien qu'à la fin la famille du jeune Sultânchâh l'avait fait arrêter et remplacer par un eunuque noir, Qaradjâ. Finalement, devant l'accroissement de la menace franque, le cadî Ibn al-Khachchâb, qui est le vrai maître de la municipalité, lance des appels à Bagdad, à Mossoul, puis de nouveau à Ilghâzî. Celui-ci revient et, cette fois, reçoit pour de bon le gouvernement de la ville, au détriment de Yarouqtâch, Ibn al-Milhî, Qaradja, Sultanchâh, faits, pêle-mêle, prisonniers. Toghtekin qui, depuis 1115, est resté en bons termes avec lui, lui laisse sans difficulté sa conquête (fin 1118) (12).

On conçoit que, dans de pareilles conditions, Roger appelé souvent par les Alépins eux-mêmes, n'ait pas eu de difficultés à compléter ses territoires. Il le fait de deux côtés : au sud, dans le Djabal Bahrâ ; à l'est autour d'Alep.

Au sud, les Francs, entre la côte où ils possédaient Lattakié, Djabala, Boulounyâs, et la vallée de l'Oronte, n'avaient pénétré encore dans la montagne, âprement défendue par les occupants, qu'à l'extrême nord, à Çahyoûn, acquise en une date indéterminée, certainement antérieure à 1118, probablement contemporaine d'opérations contre Lattakié, et, plus récemment, à Bikisrâil, une des dernières conquêtes de Tancrede. Roger soumit toute la montagne. Au nord, Balâtonos fut enlevé par lui en mai 1118, après un mois de siège, aux Banou Çoulaïḥa, parents de l'ancien cadî et seigneur de Djabala, qui reçurent à la place trois villages dépendant de Lattakié ; la place fut donnée au seigneur de Çahyoûn (13). Surtout Roger occupa Marqab.

(12) Qal., 155-157 A 198-200; 'Az an., 510-512; I. A., 372-373 (II, 308-309); I. F., 100 v°, 102 v°, 106 r°, 107 v°, 120 r°, 123 v°; Kamâl, 610-615: Ibn Ḥamdoûn, 511. La chronologie de ces épisodes compliqués est inextricable, les auteurs ayant constamment embrouillé les deux venues d'Ilghâzî à Alep et leur attribuant des dates variables. La seconde est sûrement de peu antérieure à la chute de 'Azâz (Ramadhân 512 = déc. 1118).

(13) 'Az., 511 (14); Chron. Zellerstéen, 242; Nouwaïrî, Bibl. nat., 1578, 61 r°.

Marqab et son arrière-pays appartenait aux Banou Mouh̄riz et, bien qu'ils n'eussent jamais inquiété les Francs, il était évident que sa position au-dessus de Boulounyās, commandant la route de Lattakié à Tortose et Tripoli, pouvait la rendre en un jour critique très dangereuse pour eux, si elle restait en des mains étrangères. Dès 1116 une première tentative avait été faite de concert par Roger et Pons, pour la conquérir ; elle avait été interrompue par un refroidissement entre Roger et Pons, celui-ci demandant pour sa femme, Cécile, Djabala, que Tancrede lui avait constituée en douaire et que Roger gardait pour lui (14) ; différend qui, en une date indéterminée, devait être tranché par l'attribution à Cécile de Chastel-Ruge et Arzghân (15). Toghtekin, à l'appel d'Ibn Mouh̄riz, lui avait envoyé en secours Ibn Çoulaïha, l'ancien cadî de Djabala, réfugié à Damas en 1101. Les difficultés de l'approvisionnement, sans doute systématiquement entravé par les Francs, obligèrent Ibn Çoulaïha à solliciter de l'atabek de nouveaux appuis. Toghtekin avait peu d'intérêt à défendre cette place côtière et comme les Francs d'Antioche razziaient les environs de Hamâh et Rafâniya, il se prêta à un marchandage : contre abandon des attaques franques sur les territoires de Hamâh et Homç, il se porta garant de la remise de Marqab à Roger. Ibn Mouh̄riz essaya bien encore de résister avec l'aide de son voisin Ibn 'Amroun d'al-Kalif : celui-ci profita de son désarmement pour le faire dévaliser. Ibn Mouh̄riz négocia alors sa soumission directement avec Renaud Mazoir de Boulounyas, qui occupa la forteresse et, peut-être en violation des termes de l'accord, établit Ibn Mouh̄riz, qui avait espéré pouvoir y vivre encore, à Maniqâ. Dans l'arrière-pays, Qolai'a et Hadid furent prises par les Francs au même moment, et toutes les autres petites forteresses des environs subirent le même sort (début 1118) (16). Maniqâ même devait bientôt un seigneur franc (17).

On ne nous dit pas s'il y a un rapport entre ces faits et l'intervention malheureuse d'Ibn Çoulaïha à Marqab (Cf. infra).

(14) I. F., 99 v°.

(15) G. T., XIV, 4.

(16) Nous suivons le récit d'Ibn Abî Tayyî, donné par I. F., 137 r°-v° et Vie de Qalâouñ, trad. Van Berchem, *Voyage*, 319-320, trop précis et trop en rapport avec les circonstances contemporaines pour être rejeté. Mais il faut signaler que d'après un passage, peut-être interpolé au xiii^e siècle, de la *Liberatio*

Du côté d'Alep, la grande conquête de Roger fut celle de 'Azâz, qui donnait aux Francs la maîtrise de toute la plaine au nord de cette ville et de la route la plus directe de communications entre Antioche et Tell-Bâchir. Le siège qu'il en fit fut la cause principale du rappel d'Ilg'hâzi à Alep, à la fin de 1118. Mais Ilghâzi n'avait pas sur place le moyen d'écarter les Francs et, pour les affronter, le souvenir de 1115 ne lui permettait pas de s'y hasarder sans abondants préparatifs ; il essaya donc de traiter, mais en vain. Roger, pour renforcer l'attaque, avait fait appel au Roupénien Léon, que la livraison de Dgha-Vâsil avait étroitement lié aux Francs. 'Azâz, abandonné de tous, succomba vers Noël 1118. Encore Ilghâzi dut-il, pour obtenir une trêve de Roger, non seulement effectuer un paiement de tribut anticipé, mais encore le laisser prendre la forteresse de Tell Hirâq à un frère de Khîrkhân, qui s'y était maintenu (18). Peut-être les Francs avaient-ils aussi

Orientis de Caffaro, la conquête de Marqab serait le fait de Renaud II, fils de Renaud le Connétable (dont il est question dans notre récit), qui, en 1140 aurait mis la main sur le seigneur de Marqab, descendu à Boulounyas pour une beuverie commune. Cette date est inadmissible et le titre du seigneur de Valénie (Boulounyas) et Maracliée (Maraqiya) que l'auteur donne à Renaud, qui ne posséda jamais Maraqiya, non plus qu'aucun de ses successeurs avant la réunion des deux places à la fin du XII^e siècle, sous la domination des Hospitaliers, doit nous mettre en garde. L'occupation de Qadmoûs sous Bohémond II serait inconcevable si les Francs n'avaient pas alors possédé Marqab. Au surplus, on connaît un Gautier de Marqab en 1137 (Röhrich Reg. Add. 171 a). Il reste à savoir si le texte de Caffaro pourrait s'appliquer à une autre forteresse d'Ibn Mouhriz, telle que Manîqâ. Aucun texte ne permet de trancher la question. 'Az., 501 (1) paraît placer la conquête de Marqab en 1111-1112, mais il s'agit ou d'une erreur de date (fréquentes chez cet auteur), ou d'une erreur de nom du copiste (pour Maraqiya dont la date de conquête, entre 1109 et 1112 est inconnue ?). I. F., aussi chronologiquement incertain, donne 513/Avril 1119-Avril 1120, ce qui est impossible, étant donnée la grave guerre qui éclate entre Antioche et Alep au printemps de 1119 et, dans les mois précédents, les interventions de Roger au nord-est d'Alep (cf. infra). La Vie de Qalâou'n et la Chron. Zetterstéen, 242 donnent 511/1117-1118, ce qui placerait le fait juste avant l'occupation de Balâtonos. Un raid des Francs sur Hamâh en 1117, est en effet signalé par Qal., 157 A 199, sans parler des raids de Pons dans la même région à la fin de 1116, par I. F., 99 v°; d'autre part, c'est en 511 aussi que dans l'arrière-pays de Tortose, les Francs occupèrent Khawâbi (Nouwaïri, Bibl. Nat., 64 v°). Le père d'Ibn Mouhriz, d'après le récit de I. A. T., séjournait à Damas, où il est signalé aussi par Mich., 239, sous le nom de « Chaikh Abou 'Ali, gouverneur de Qadmoûs ».

(17) Cart., I 347.

(18) 'Az., 512; Kamâl, 614-615; I. F., 137 v°-138 r°; Matth., 121; Chron. An.

ravagé ou occupé Bouzâ'a, au nord-est d'Alep. De toutes façons, ils venaient battre les murailles de la ville (19). Presque encerclée, coupée de ses routes de communications les plus importantes, Alep paraissait devoir succomber.

La puissance de la jeune principauté d'Antioche était maintenant un fait si bien acquis, la difficulté de mener de front la lutte contre elle et les Turcs d'Anatolie si manifeste, qu'Alexis Comnène à la fin de son règne essaya d'opérer un rapprochement avec Roger d'Antioche, afin de rétablir par un mariage un peu de l'influence sur la Syrie qu'il n'avait pu conserver par les armes. D'après Orderic Vital, notre seule source (20), le *Basileus*, à la veille de sa mort (1118) envoya à Roger un certain Ravendinos pour lui demander de donner sa fille à un jeune prince de la famille des Comnène ; Ravendinos, retenu un certain temps par Roger, fut fait prisonnier par Ilghâzi lors de la bataille de juin 1119, où Roger trouva la mort. Bientôt libéré, il avait essayé de nouer une négociation analogue avec Baudouin devenu régent d'Antioche ; mais, retenu sur le chemin du retour, à Chypre, par des troubles locaux, gêné par les dispositions différentes du successeur d'Alexis après 1119, ne put revenir à Constantinople avant que la captivité de Baudouin (1123) fût venue à son tour compromettre ses derniers efforts. Comme les détails du récit ont un tour un peu anecdotique et que l'identité du prince byzantin désigné, qu'Orderic croit, sûrement à tort (21), être Jean Comnène, n'a pu être établie, on n'a pas fait très attention à ce récit. Mais

Syr., 85; Chron. Zetterstéen, 243, dit que Roger eut l'aide de Baudouin d'Edesse, ce qui mottrait l'attaque au début de 1118, date bien difficile à soutenir même si on la met en rapport avec la première et non la seconde arrivée d'Ilghâzi. Au reste, ce texte même donne la date de 513/1118-1119. Mais Roger peut avoir eu des secours de Tell-Bâchir. Il est possible aussi qu'il y ait eu des attaques antérieures sous 'Azâz, puisqu'il en est déjà question dans les négociations de Loulou avec Roger en 1115. Les autres sources arabes et Matth., mettent en rapport direct la chute de 'Azâz avec les armements d'Ilghâzi au début de 1119.

(19) I. A., 389 (H, 323); I. F., 107 r°. Que les Francs aient pu impunément razzier toute la région entre l'Euphrate et Alep est certain; toutefois I. A., dont on sait l'imprécision étant seul à signaler une prise de Bouzâ'a vers 1119, on est en droit de se demander s'il n'y a pas soit erreur pour 'Azâz, dont il ne parle pas, soit confusion de date avec un raid de Joscelin qui détruisit Bouzâ'a en 1120 (Qal., G 163).

(20) Orderic, vol. IV, 262.

(21) Jean était déjà marié.

le projet d'un mariage, qui sera repris par Manuel Comnène, n'a rien en soi d'invraisemblable et la présence d'un ambassadeur byzantin auprès de Roger en 1119 est attestée par des auteurs arabes (22). Il ne semble donc pas que, même si certains détails du récit d'Orderic sont erronés, la valeur générale en soit à rejeter. Roger valait bien un mariage (23).

(22) I. F., 138 v°.

(23) Cf. Papadimitriu, *Brak ruskoj kuzajni*, dans *Vizantii Vremenik*, XI, 1904.

CHAPITRE III

LES ANNÉES TOURNANTES (1119-1128)

Le développement des états francs du nord est brusquement interrompu par un désastre qui en 1119 compromet gravement la solidité de la principauté d'Antioche. Si les suites n'en furent pas plus graves, ce fut d'une part que les musulmans n'étaient pas encore en état d'intervenir contre les Francs de façon suivie et vigoureuse, d'autre part que le royaume de Jérusalem, fortement développé par Baudouin II qui lui a donné la maîtrise de ses côtes (à l'exception de Tyr, qui ne tombera qu'en 1124) et la sécurité de ses frontières égyptiennes, peut consacrer une grande partie de ses forces à secourir les Francs du nord. Aussi, en apparence, la situation de ces derniers est-elle au début du règne de Bohémond II aussi brillante que sous Roger. Seulement à la différence de ce qui avait eu lieu sous Roger, la principauté n'a plus assez d'hommes pour s'assurer cet éclat à elle seule : qu'un grand danger menace à la fois elle et le royaume, la résistance deviendra difficile. D'autre part, si Alep reste faible, sans cesse pourtant lui arrivent de nouveaux secours d'Orient, et l'on peut toujours craindre que ces secours, de sporadiques, deviennent stables. Les Francs tendent leurs forces pour vaincre, et dans cette tension réalisent l'expansion la plus grande à laquelle ils soient parvenus. Mais il leur faut toujours revaincre, et lorsqu'en 1128 Alep se donnera enfin à un maître fort, il suffira de quelques années pour renverser la situation au bénéfice des musulmans.

A. — *Le désastre de 1119 et la restauration des frontières (1119-1128).*

Bien qu'elle n'eût pas pu amener tout de suite de redressement dans le sort d'Alep, l'occupation de cette ville par Ilghâzi n'en est pas moins un fait important qui marque la fin d'une période. Jusqu'alors Alep, possession d'un Seldjouqide ou république de

notables, était restée séparée des autres états voisins, réduite à ses seules forces. Maintenant comme aux époques marwanide ou 'oqaïlide, elle se trouve rattachée à un état djéziréen. Lorsque le secours qui venait de Djéziré était envoyé de Perse, c'était l'intervention d'un pouvoir lointain, par conséquent peu efficace, et moralement étranger; c'était l'intervention d'émirs engagés dans des compétitions, des rivalités d'ambitions nées ailleurs, incapables de conserver toute leur énergie à la guerre sainte, et pressés de rentrer chez eux dès que la campagne ne payait pas. Mais, lorsque l'association se fait avec un pouvoir djéziréen local, la distance physique et morale devient bien plus réduite; d'autre part, le danger d'un rétablissement de l'autorité sultanale étant conjuré pour lui, il peut se consacrer entièrement à sa tâche nouvelle; et la Djéziré orientale, restée à l'abri des guerres franques, a bien plus de ressources que n'en a la Syrie musulmane. De plus, Ighâzi est le chef prestigieux de nombreux Turcomans, et avant lui, s'il y a eu temporairement quelques Turcomans en Syrie, avant l'établissement de la domination seldjouqide, il n'y en a pas eu depuis lors, et il s'y a eu comme armée que les unités locales ou les armées payées des seldjouquides qui, avec la diminution des ressources des petite princes, avaient été réduites à peu de chose. L'introduction des Turcomans, armée gratuite, peu à peu fixée dans le pays, va modifier du tout au tout les conditions numériques et sociales de la lutte entre les Francs et les Musulmans.

En 1119, le danger franc est devenu si grand qu'Ighâzi décide de jouer le tout pour le tout. Toghtekîn n'en est pas moins désireux. Depuis son retour de Bagdad, il n'est plus l'allié des Francs qu'il avait été un moment par nécessité. Il les combat, parfois avec succès, et Damas, bien mieux protégée qu'Alep par la nature, n'est pas en aussi grave péril. Néanmoins, les succès même des Francs du nord, en rendant disponibles toutes les forces franques du nord, en empêchant Damas de compter sur d'importants secours, constituent pour elle aussi un danger. Lors de la prise de possession d'Alep par Ilghâzi, une entrevue réunit les deux anciens alliés, et il est convenu que chacun va repartir chez soi rassembler toutes ses forces en vue d'une offensive commune.

A la fin d'avril Ilghâzi est prêt, avec ses Turcomans, son voisin et semi-vassal Doghân-Arslan d'Arzan, et des Bédouins. Peu

avant, Galeran de Bira, lieutenant de Baudouin I^{er} à Edesse, a fait opérer des raids en direction d'Amid; Ilghâzî exerce des représailles, et obtient la promesse des Francs d'Edesse de ne pas aller secourir ceux de Syrie; il se dirige alors vers l'Euphrate, par les environs de Tell-Bâchir, gagne directement Qinnasrîn sans même entrer dans Alep. De là il lance des raids vers Hârim, le Roûdj, le Djabal Soummâq (1). Roger, tout en rassemblant tous les soldats francs et arméniens disponibles (2), fit appeler à son aide Baudouin et Pons, qui annoncèrent leur prochaine arrivée. En attendant, sachant les Turcomans inaptes aux longues expéditions, d'aucuns conseillaient de rester campé à Djisr al-Ḥadîd ou Artâḥ, mais les seigneurs des frontières orientales insistèrent pour que l'on avançât sans tarder, afin de ne pas laisser leurs territoires exposés aux dégradations; Roger, étourdi par ses victoires, et oublieux de l'exemple de Baudouin I^{er} en 1113, accepta; il faut dire cependant que l'endroit où il vint se poster, Tell-'Aqibrîn, à l'issue orientale de la plaine de Sarmedâ, lui paraissait offrir assez de défenses naturelles pour qu'on pût sans danger y attendre quelque temps. Ilghâzî de son côté pensait d'ailleurs attendre Toghtekîn, mais l'impatience de ses Turcomans, difficiles à garder longtemps en campagne sans butin, le décida à une action rapide.

Tandis que pour donner le change, un petit détachement attaquait Arthârib, où Roger envoyait un renfort (3), Ilghâzî, exactement renseigné sur la position des Francs, faisait gravir à ses hommes toutes les hauteurs environnantes par des chemins de pâtres, sans que les Francs pussent les apercevoir; toutefois, Roger inquiet de l'avance rapide dont l'attaque d'Arthârib témoignait, faisait porter en sûreté à Artâḥ ses trésors et expédiait des éclaireurs le renseigner sur les mouvements de l'ennemi (4). Il était trop tard. Le 29 juin au matin, les éclaireurs accouraient annoncer que l'ennemi les encrevait, et déjà ceux-ci apparaissaient de tous côtés et Doghan Arslan coupait la retraite aux Francs par un raid sur Sarmedâ, que

(1) Les Turcomans pénétrèrent dans Qastoûn, mais d'autres sont surpris et amenés à Antioche.

(2) Il avait même avec lui le seigneur bédouin kilabite Moubarak ibn Chibl, d'après I. P.; selon Kamâl, 618 et I. A., 389, il était du côté d'Ilghâzî.

(3) Sous le seigneur de la place, Alain et Robert de Vieux-Pont.

(4) Sous Mauger de Hauteville, avec Jordanès Jordanidès et Udo de Forest-moustiers.

Roger envoyait en hâte le connétable Renaud Mazoir dégager. Des deux côtés on se préparait à la guerre sainte, ceux-ci recevant la communion de l'archevêque Pierre d'Apamée, autour de Roger qui embrassait la croix, ceux-là écoutant les sermons enflammés du cadi Ibn al-Khachchâb. Les Francs répartis en quatre corps sur deux lignes (5) et un corps de réserve (6), chargèrent de tous côtés, d'abord avec succès. Mais les Turcomans, vraie poussière humaine, infiniment plus nombreux, revenaient sans cesse, envoyant des grêles de flèches; la chaleur, le vent sec qui soufflait, épuisaient de soif les combattants; les soldats indigènes à pied, moins aguerris, fléchirent, encombrèrent alors les cavaliers; la panique les gagna, il fut impossible de les rallier et ce fut un sauve-qui-peut général. Roger, resté avec la croix et quelques fidèles, mourut en brave d'un coup d'épée au visage; Renaud Mazoir, vainqueur de son côté, mais entraîné dans la défaite, dut se jeter dans Sarmedâ, puis se rendre; tout le reste de l'armée fut massacré, un immense butin ramassé. La cruauté naturelle du temps s'étant accrue de tant d'années de rancune impuissante, une masse de prisonniers, soit sur le champ par les Turcomans, soit à Alep par la populace, furent achevés dans des tortures raffinées (7).

Le désastre de l' « Ager Sanguinis » marque le début d'une nouvelle période. Il laissait bien loin derrière lui en gravité telles défaites sans doute déjà éprouvées par les Francs, mais qui n'avaient atteint que des provinces extérieures, ou en tout cas avaient peu éprouvé la chevalerie franque. Au reste, les angoissantes années que venaient de vivre les Musulmans leur avaient bien fait oublier jusqu'à la possibilité d'une victoire. Brusquement il apparaissait que la situation pouvait être renversée, et cela non pas par l'intervention de l'armée sultanaie, forte, mais étrangère et divisée, mais

nom et le droit d'occuper cette place sur le champ de bataille de Dânth, et en seconde ligne Geoffroy le Moine, comte de Mar'ach; à gauche, Robert de Saint-Lô avec les Turcoples et soldats indigènes, et en seconde ligne Roger.

(5) A droite en première ligne, le corps de Saint-Pierre, qui avait acquis ce

(6) Sous Guy Fresnel de Hârim.

(7) Qal. 513-515 A 202-203; Az., 513¹; I. A., 389-390 (II. 323-325); Kamâl, 616-618; I. F., 138 r^o-140 v^o; Sibtl., II. 561; Math., 122-123; Mich., 204; Chron. An-Syr., 87-88; Foucher, 442; Gall., II, 1-7; G. T., XII, 9 (Surtout d'après Foucher et Gautier); Orderic IV, 244-245; Romuald MGSS, XIX, 416-417; Chronique de St-Maixent, éd. Marchegay, 428; Guillaume de Malmesbury, IV. 387; brèves mentions dans de multiples chroniques.

par la simple résolution d'un chef de Turcomans voisins; c'est dans cet enseignement à longue portée, dans l'inauguration de ces conditions nouvelles que consiste l'importance du désastre, plutôt que dans ses conséquences immédiates apparentes, qui restèrent peu importantes. Si le désastre de 1119 n'eut pas la gravité qu'aura le désastre analogue de Raymond de Poitiers en 1149, c'est que d'une part, le monde musulman n'est pas encore en état d'en tirer pleinement profit, d'autre part, que le monde franc est en état de réagir vite et fort.

Du côté musulman, les Turcomans, dans l'état de misère où se trouve la région d'Alep, ne peuvent pas être transportés promptement en masses de Djéziré en Syrie. Ils repartent une fois le butin fait, et aucune campagne ne peut donc être longue. Le centre de la puissance d'Ilghâzi est donc à Mardin et Mayâfâriqîn; et Alep n'est pour lui qu'une dépendance extérieure. Aussi est-il satisfait d'avoir maté les Francs suffisamment pour rétablir la sécurité d'Alep, et n'aspire-t-il à aucune conquête au-delà du bassin même de cette ville. Il reste d'ailleurs conscient de la force des Francs chez eux, et ne tient pas à compromettre par une attaque en terre franque les résultats acquis dans la Syrie intérieure. Ajoutons que ses succès ont attiré les regards sur lui et étendu son horizon. Aussi à la guerre contre les Chrétiens de Syrie va-t-il ajouter bientôt la guerre contre les Chrétiens de Géorgie. Et naturellement sa campagne septentrionale l'oblige à des concessions pour sauvegarder la paix à l'ouest.

Du côté franc, on peut dire que le corps de la Principauté n'a pas été entamé. Sans doute Ilghâzi paraît devant Artâh et des Turcomans pillent la vallée de l'Oronte en aval d'Antioche et la route de cette ville à Lattakié. Mais ils ne s'y attardèrent pas, et Ilghâzi de son côté se laissa facilement écarter d'Artâh par les habiles discours du commandant de la citadelle, Joseph (8). Toghtekin le rejoignit alors, et les deux chefs allèrent assiéger Athârib puis Zerdanâ, qui finirent par capituler (9). Gains apprê-

(8) Gall., II, 8; Kamâl, 619; I. F., 141^o, qui parle de la prise d'un Tell Harâqib (?) aux Francs par Khirkhân de Hong; Mich., 204. Joseph avait offert sa soumission en obtenant qu'elle fût provisoirement limitée à la seule désignation d'un chihné (gouverneur militaire, le mot est transcrit « Sahenas », par Gall., II, 8, 4, et Orderic, IV, 247).

(9) Gall., II, 10; Kamâl, 620; I. F., 141^o.

ciables sans doute, mais aussi répit donné aux Francs de l'arrière pour se réorganiser.

Or, avec le concours des Francs d'Edesse, de Tripoli et de Jérusalem, qui n'étaient nullement atteints, Antioche pouvait se relever. Le royaume de Jérusalem est territorialement complet, à Tyr près, depuis 1110, où, après Beirout, Çaidâ a été prise ; sans doute acquerra-t-il encore par la suite des dépendances extérieures, mais il ne lui manque plus rien d'essentiel. Ni d'Egypte, ni de Damas, ne peuvent venir autre chose que des incursions passagères, et la contre-croisade sultanale est moins proche que pour les Francs du nord. Aussi Baudouin I^{er} a-t-il pu, sans grand danger, intervenir au secours d'Antioche, et l'on a vu l'influence politique qu'il a gagnée pour la royauté jérusalémite. En 1118 il est mort, mais Baudouin II qui le remplace jouit de la même situation. Pendant quelques années, il va pouvoir consacrer à Antioche la presque totalité de son temps, et y être en somme autant prince que s'il l'avait été en titre.

Pons et lui arrivaient à marche forcée, par Lattakié, lorsqu'entre Laitor et Kessab, l'arrière-garde de Pons fut attaquée par des pillards turcomans. Peu après ils apprenaient le désastre de l'Ager Sanguinis, et, sans poursuivre les Turcomans, gagnaient en hâte Antioche (10). Comme on l'a vu, la fidélité des chrétiens indigènes d'Antioche, comme naguère celle de ceux d'Edesse, offrait toute raison de suspicion. Mais le patriarche Bernard avait su, en l'absence du prince, le remplacer énergiquement, et, groupant tous les Francs, leur réserver la surveillance des remparts, et interdire aux indigènes tout port d'armes et sortie nocturne sans lanterne. Grâce à ces mesures, les vellétés de défaitisme avaient été coupées à la racine, et les milices antiochiennes avaient combattu bravement et tenu en respect les Turcomans autour d'Antioche. La situation générale n'en était pas moins critique, et Baudouin fut accueilli à Antioche en sauveur (début d'août) (11).

Le seul héritier légitime de la principauté était un fils de Bohémond, le futur Bohémond II ; mais il était en Italie, et âgé de neuf ans environ. Il fallait donc un régent qui eût le pouvoir de défendre le pays. Baudouin était seigneur de deux des quatre

(10) Supra, n. 8.

(11) Gall., II, 8-9.

états francs ; il avait plusieurs fois déjà été reconnu implicitement comme ayant sur les princes d'Antioche une certaine suprématie morale, et en tout cas était seul en état de redresser la situation dans la principauté ; il s'imposait donc comme régent et reçut le gouvernement de la principauté dans une assemblée tenue à Saint-Pierre, sous la présidence du patriarche ; on se borna à spécifier qu'il remettrait le pays à Bohémond, lorsque celui-ci serait d'âge à venir le revendiquer, et lui donnerait alors sa fille en mariage (12). Puis le roi pourvut à reconstituer immédiatement la chevalerie antiochienne, c'est-à-dire à assurer de nouveaux détenteurs aux fiefs des chevaliers morts, soit par la transmission à leurs héritiers légitimes s'il s'en trouvait, soit par le remariage des veuves et l'armement de nouveaux chevaliers (13).

Sans perdre de temps, il se mit alors en campagne, pour prévenir les conquêtes de l'ennemi. Pons, Joscelin et Galeran, venus d'Édesse, l'accompagnèrent. Ils espéraient encore pouvoir dégager Atharib, mais en apprirent la chute aussitôt après leur départ. Changeant alors de trajet, Baudouin alla par le Rouâdj à Hâb, puis s'établit à Dânth, là où Roger, en 1115, avait écrasé Boursoûq. Il s'agissait maintenant de sauver Zerdanâ, dont le suzerain, Robert, fils de Foulques, excitait Baudouin à la hâte. Ilghâzi, risquant d'être pris entre les défenseurs de la place et l'armée franque, offrit aux premiers une capitulation honorable, qu'épuisés et ignorant les secours proches, ils acceptèrent. Informé de la chute de Zerdanâ, Baudouin se prépara à se replier sur Hâb. Mais Ilghâzi et Toghtekîn, espérant le surprendre, l'attaquèrent le 14 août à Dânth.

La bataille, sans plan d'ensemble d'un côté ni de l'autre, fut étrange et donna lieu à Alep comme à Antioche à des émotions variables. Au début, Pons fut battu par Toghtekîn, et son corps s'enfuit à Hâb ; puis Baudouin rétablit la situation et les Turcs s'enfuirent vers Tell as-Sultân ; cependant Robert de Zerdanâ les ayant poursuivis, fut défait, pris par des paysans et livré à Ilghâzi. Néanmoins, Baudouin restait maître du champ de ba-

(12) Gall., II, 9-10.

(13) Gall., II, 10; Kamâl, 619; I. F., 141 r°; Orderic Vital signale que Gervais le Breton, fils du vicomte Haymon de Dol, et d'autres, furent armés chevaliers alors par Cécile, comme veuve de Tancrede (XXI, 25).

taille. Si sur le moment il n'avait pas remporté une vraie victoire, s'il ne put reprendre ni Zerdanâ, ni Athârib, du moins arrêta-t-il net la campagne et les conquêtes d'Ighâzi et Toghtekin, ce qui donna à Antioche le temps de se reconstituer. Ighâzi et Toghtekin se vengèrent en opérant à Alep d'affreux massacres de prisonniers, parmi lesquels Robert de Zerdanâ (14). Quant à Baudouin, il nettoya la Djazr jusqu'à Sarmîn et le Djabal Soum-mâq occidental jusqu'à Kafar-Roûm (15). Les Mounqidhites avaient opéré une attaque vers Apamée et enlevé Allarouz, mais battus par des renforts arrivés la veille à Apamée, ils se replièrent et évacuèrent, en y mettant le feu, Kafartâb, que Baudouin réoccupa et restaura. Les Mounqidhites revinrent alors à leur ancienne attitude d'alliance avec Antioche, envers laquelle Baudouin les tint quittes de tribut. Puis il rentra à Antioche en triomphe (septembre) et bientôt à Jérusalem (décembre) (16).

En repartant à Jérusalem, Baudouin laissa le comté d'Edesse en fief tenu de lui à Joscelin, avec lequel il s'était reconcilié, depuis qu'en 1118, celui-ci, avec ou sans arrière-pensée, avait contribué plus que tout autre à lui assurer le trône contre les partisans d'un appel à un frère de Baudouin I^{er} resté en Occident, Eustache de Boulogne (17). Dès l'hiver, Joscelin, qui s'établit non à Edesse, mais dans son ancien fief de Tell-Bâchir, manifesta son retour par des raids vers Harrân et Manbidj-Bouzâ'a ; il eut aussi à nettoyer la région de Tell-Bâchir de Turcomans venus d'outre-

(14) Galt., II, 10-15 (qui nomme aussi comme captif tué le sénéchal Arnulf de Mar'ach et un fils du vicomte d'Acre); Foucher H. 442-445; Orderic, XI, 25; Matth., 124; 'Az., 513; Kamâl, 620 (qui parle parmi les prisonniers d'un « fils de Bohémond », qui, s'il n'y a pas erreur, ne peut être qu'un bâtard); I. F., 141 v^o, 142 r^o; Mich., 205; Chron. Anon. Syr., 88.

(15) On voit mal s'il réoccupa dès lors Ma'arra.

(16) Kamâl, 622-623; Ousâma Hitti, 67-69 (Derembourg Vie, 122-135); I. F., 142 v^o; Galt., II, 12; Foucher, III, 5.

(17) La date de la concession du comté à Joscelin n'est pas absolument sûre; il est certain qu'il est encore en Galilée à Pâques 1119, où il combat Toghtekin, et qu'il est dans le comté dans l'hiver 1119-120, où il combat les Alépîns. Dans ces conditions, il est normal de mettre la donation en rapport avec la guerre antiochienne, comme le font Chron. An. Syr., 88, Matth., 1125; Kamâl, 623, bien que G. T., XII, 4, paraisse placer le fait peu après le couronnement de Baudouin; il le fait (XII, 9) être auprès de Roger lors de sa concentration au Djisr al-Hadîd, mais il serait bien peu vraisemblable, si cela était, que ni Gautier ni aucun autre auteur n'ait parlé de lui nulle part dans la campagne.

Euphrate, et qu'il rejeta vers Rawandân (18). Il ne put toutefois pas empêcher Toghroul-Arslan de Malatya, fort de l'appui du neveu d'Ilgâzî, Balak, d'enlever au comté de Mar'ach le Djahân et Albistân, en dépit des représailles franques sur les confins de Malatya; et sur l'Euphrate même Ilghâzî avait enlevé Bîra (19). Par contre, Joscelin devait deux ans plus tard épouser une fille de Roger, qui lui apporta en dot 'Azâz (20).

Au printemps 1120, Ilghâzî et Toghtekîn revinrent. Ilghâzî, après avoir ravagé avec barbarie les environs d'Edesse, Saroùdj, Kaïsoun, Tell-Bâchir, 'Azâz, pour se venger des raids de Joscelin, essaya une offensive brusquée sur Antioche, puis, celle-ci ne paraissant pas s'émouvoir de sa présence, sur le Rouûdj, dont les forteresses bien garnies ne faiblirent pas plus; à la veille de son arrivée, le gouverneur d'Athârib, Boulaq, au cours d'un raid sur Tell-Aghdî, avait même été capturé. Les Turcomans étaient d'autant plus désappointés qu'Ilgâzî, escomptant l'annexion prochaine de ces provinces, ou craignant des surprises de l'ennemi, leur avait ici interdit tout pillage; la guerre n'ayant pour eux d'autre objet que ce pillage, ils commencèrent à se débander, et seule l'arrivée de Toghtekin permit à Ilghâzî, replié vers Qinnasrîn, de faire encore bonne contenance. Les Antiochiens avaient, dès les premières nouvelles, appelé Baudouin et Joscelin. Ceux-ci répétèrent la campagne d'août 1120, et revinrent à Dânth, position d'où l'on pouvait surveiller à la fois les routes d'Alep, d'Antioche et du Rouûdj. Les Turcs essayèrent de les contraindre à la bataille en les enveloppant d'essaims d'archers montés. Pour raisons d'approvisionnement, les Francs se replièrent sur Ma'arra Miçrîn, mais intacts. Les Turcs ne pouvaient donc plus violer sans risque les territoires chrétiens, et se retirèrent: sans combattre, Baudouin avait de nouveau fait échec à leur invasion (mai-juin 1120). Ilghâzî, conscient des difficultés de cette guerre, conclut une trêve qui reconnaissait aux Francs la possession de Kafartâb, Ma'arra,

18) F., 136 v°, 142 v°; Kamâl, 623; il est possible que les hostilités de Joscelin avec les Turcomans, précédant Ilghâzî au début du printemps de 1120, rapportées par Matth., 127, soient les mêmes, par confusion de date de quelques semaines; Chron. An. Syr., 88.

(19) Mich., 205; la perte de Bîra qui n'est mentionnée nulle part, résulte de sa reprise en 1122.

(20) Chron. An. Syr., 89.

al-Bâra, Hâb, le Djabal Soummâq, les districts de Tell-Aghdf et de 'Azâz. Enfin, craignant de ne pouvoir défendre Zardana, il l'avait fait raser. Baudouin put sans inquiétude repartir pour Jérusalem en octobre (21).

D'ailleurs, que la trêve le comprît ou non, Joscelin au nord-est ravageait l'Ahaçç, les environs de Manbidj et Bouzâ'a, et poussait même jusqu'à Çifin où il capturait des Bédouins fort éloignés de s'attendre à pareille hardiesse. De l'autre côté d'Antioche, les Francs allaient exiger de Chaîzâr le renouvellement de l'ancien tribut. Puis en mai 1121, la trêve ayant expiré, un raid fut exécuté sur Athârib, bientôt suivi d'une véritable attaque, accompagnée d'incursions jusqu'aux portes d'Alep, par Joscelin, aidé de Geoffroy de Mar'ach. Toghtekin, qui avait tenté des diversions dans le Djaulân, était à ce moment battu par Baudouin II, et Ilghâzî partait en campagne contre les Géorgiens. Il écrivit à son fils Chams al-daula Soulaïmân, qu'il avait laissé à Alep avec l'assistance de Makkî ibn Qournâç comme gouverneur, de conclure une trêve à tout prix. Soulaïmân dut alors accepter un traité que vint ratifier Baudouin, donnant aux Francs la moitié de la plaine au nord d'Alep, où Tell Hirâk fut démolie, tout le Djabal Laïloun, et tout le Djazr. Athârib était compris dans le Djazr, mais la garnison résistant, Baudouin II se contenta de faire fortifier le couvent de Sarmada, qu'il donna à Alain d'Athârib (22).

Si Ilghâzî n'avait pu secourir son fils, la faute en était aux Géorgiens. Le royaume géorgien, depuis le début du XII^e siècle, avait opéré un redressement qui n'est pas sans présenter un certain parallélisme avec la conquête franque, dont il profitait indirectement par l'indisponibilité de forces musulmanes qu'elle entraînait. David II (1089-1125) avait réussi d'abord à remettre la main sur les régions soumises à des rivaux féodaux (premières années du XII^e siècle), puis, fort d'une vigoureuse armée de montagnards caucasiens et d'alliances soit avec des musulmans en révolte contre le sultan, soit avec les Grecs de Trébizonde, avait

(21) Foucher, III, 9; Galt., II, 16, 4; Matth., 126-127; I. A., 400 (II 332); Gal., 162 A 204; 'Az., 514; Kamâl, 624-625; I. F., 136 v^o, 132 r^o, 151 v^o, 152 r^o, 153 r^o-v^o; Mich., 205-206; Chron. An. Syr., 88. Boulaq d'Athârib est confondu à tort par Grousset, I, 574 avec l'Arlouqide Balak, qui combattait alors en Arménie.

(22) 'Az., 515; Qal., 163 A 204; Kamâl, 625-628; I. F., 160 v^o, 161 r^o.

peu à peu rétabli la domination géorgienne dans le bassin de l'Araxe. En 1121, le gouverneur d'Arrân, Toghroul, qui vient d'être battu par David, appelle à la guerre sainte le prince qui vient de s'y illustrer si brillamment en Syrie, Ilghâzî. Une coalition se noue entre eux, grossie encore par le vieil allié d'Ilghâzî, Dobais le Mazyadite qui, expulsé d'Iraq par les forces du sultan Mas'ou'd, s'était réfugié à Mârdîn ; mais dans les montagnes difficiles et mal connues d'eux qu'il leur faut traverser, les musulmans sont écrasés (août 1121) ; et David devait bientôt exploiter son succès en acquérant Tiflis, qui redevint la capitale géorgienne, et même temporairement Ani (23).

Le piteux état où Ilghâzî regagna Mârdîn ne pouvait que favoriser temporairement les Francs. Une autre circonstance heureuse fut la révolte de son fils Soulaïmân à Alep, dont les raisons sont peu claires (24). La faiblesse qui en résulta pour les musulmans d'Alep amena Baudouin qui se trouvait à Antioche, à aller réoccuper et reconstruire Zerdana, qui fut donnée à Guillaume, fils de l'ancien seigneur, puis à piller le sud-est de la province d'Alep (L'Ahaçç, Khounâcira, Bourdj-Sebnâ, etc...). En vain Soulaïmân demanda la paix, elle ne put être conclue parce que Baudouin exigeait Athârib, que Soulaïmân se refusait à céder (septembre 1121). Ilghâzî qui arriva sur ces entrefaites, rétablit par des supplices exemplaires sa domination à Alep, dont il concéda le gouvernement à son cousin Badr ad-daula Soulaïmân, et conclut une nouvelle trêve avec Baudouin en lui reconnaissant toutes les dépendances d'Athârib, la forteresse seule restant musulmane (25). Sa défaite d'Arménie avait d'ailleurs peu entamé son prestige,

(23) Allen, Chap. VIII; *Diyâr Bakr*, p. 237; aux références ajouter Gautier, II, 16 d'après lequel David a dû sa victoire en partie à des mercenaires francs et Chron. An. Syr., 89.

(24) D'après Kamâl, 629, la révolte de Soulaïmân résulterait de la prise au sérieux d'un conseil de révolte temporaire simulée, donné par Ilghâzî pour n'avoir ni à céder Alep à Dobais qui la lui demandait comme dédommagement de sa défaite, ni à la lui refuser, puisqu'il était son obligé et son gendre. D'après I. F., 161 v° (cf. I. A., 417, bref), Ilghâzî aurait appris que Soulaïmân se rendait impopulaire par des exigences financières, et serait accouru, ce sur quoi Soulaïmân et Ibn Qournâç se seraient révoltés par peur; I. F. ajoute que le cousin d'Ilghâzî, Badr ad-daula Soulaïmân les y encouragea, mais comme il fut nommé à leur place, il faut admettre qu'Ilghâzî l'ignorait, ou qu'il y a erreur.

(25) *Aylml*, an 515; Kamâl, 629-630; I. F., 161 v°; I. A., 118.

puisqu'il put servir de médiateur entre le Sultan de Dobaïs et recevoir comme prix de ses services l'investiture officielle de sa possession de Mayâfâriqîn (26).

L'année suivante, il essaye alors de reprendre l'offensive en Syrie, avec l'aide de son neveu Balak. Celui-ci, personnage entreprenant et habile s'était taillé une principauté autour du Khanzit, et était renforcé par sa qualité d'atabek du Seldjouqide Toghrul Arslân de Malatya. En 1120, il venait de faire éclater sa nouvelle puissance en battant, avec l'aide du Danichmendite Ghâzî de Siwâs, le seigneur de Kamakh, de la famille des fils de Mangoudjak, et le duc byzantin de Trébizonde, Gavras, appelé à la rescousse par le précédent (27). Les Arméniens de la région de Gargar, soutenus par Joscelin, et lui échangeaient raids et pillages (28). Il devenait un ennemi redoutable.

Ilghâzî vint avec lui mettre le siège devant Zerdana (juillet 1122). Baudouin était alors en conflit avec Pons de Tripoli, qui depuis 1118 lui refusait l'hommage jadis prêté par son père à Baudouin I^{er}. A la nouvelle de l'attaque turque, Pons paraît s'être incliné. En tout cas, Baudouin, appelé par Guillaume de Zerdana, que rejoignit Joscelin, accourut à Sarmeda. Ilghazi essaya en vain de l'attirer en rase campagne, puis se retira à Tell as-Sultân; Baudouin rentra alors à Antioche, ce sur quoi Ilghâzî reparut sous Zerdana et Baudouin revint à Sarmeda. Sur ces entrefaites Ilghâzî tomba malade, et, perdant courage, rentra à Alep, en se contentant de faire piller la région de 'Azâz (29). Balak repartit pour Kharpert, poursuivi sur le territoire d'Edesse par Joscelin et Galeran. Il trouva là, il est vrai, une riche compensation à ses déceptions : ayant tendu un piège aux deux chefs francs qui espéraient le surprendre, il les captura (septembre 1122) (30). Mésaventure qui obligeait Baudouin à assumer le gouvernement de trois états, mais qui pour le moment n'avait pas de grave conséquence, car elle s'était si peu accompagnée de pertes militaires que les Francs de Tell Bâchir continuèrent à razzier la région de Bouzâ'a. Et sur-

(26) *Diyâr Bakr*, p. 236 et n. 2.

(27) *Diyâr Bakr*, p. 238-239.

(28) Mich., 206.

(29) Par un certain Daulab (ou Daula) ibn Qoutloumouch, peut-être un parent des Seldjouqides de Qonya ou de Malatya.

(30) Le lieu est appelé Daphnil par Matth. et Ras-Kaïfa par Chron. An. Syr

tout, en novembre, Ilghâzi, en train de rentrer à Magâfâriqîn, mourut (31).

La mort d'Ilghâzi amena le morcellement de ses états. Chams ad-daula Soulaïmân, bien qu'Ilghâzi ne lui eût pas pardonné sa révolte de 1121, occupa Mayâfâriqîn ; son jeune frère Timourtach s'établit à Mardîn ; Badr ad-daula Soulaïmân se rendit indépendant à Alep. La faculté qu'avait eue Alep d'être défendue par l'armée turcomane du Diyâr Bakr disparaissait donc, et Alep se retrouvait, à peu de chose près, dans la même situation où elle avait été avant de s'être donnée à Ilghâzi.

Les conséquences de ce fait ne se firent pas attendre. Baudouin, avec l'aide d'Arméniens voisins, courut réoccuper al-Bîra, faire reconnaître sa souveraineté par les gens de Bâb-Bouzâ'a, et couper toutes les routes de caravanes au nord-est et à l'est d'Alep, jusqu'aux portes de Bâlis dont le seigneur Sâlim ibn Mâlik, pour l'écarter, appela des Turcomans. Les incursions franques se multiplièrent sur tous les côtés d'Alep où famine et épidémies se déclarèrent. En avril 1123, Soulaïmân se résigna à acheter la paix de la cession d'Athârib : la dernière des conséquences territoriales du désastre de 1119 était, au bout de quatre ans, réparée, grâce à la prudence et à la patience de Baudouin II, et la liberté que lui laissait la sécurité presque entière de son propre royaume (32).

B. — *La question d'Alep.* (1123-1128)

La solidité de l'édifice politique et militaire franc se manifesta aussitôt à l'occasion d'un accident plus grave que la capture de Joscelin : Baudouin II fut à son tour pris par Balak. Du coup, trois des quatre états francs se trouvèrent privés de chef. Joscelin captif, Balak était venu assiéger Gargar. Le seigneur, l'Arménien Michel, fils de ce Constantin jadis incarcéré par Baudouin, dé-

31' *Qal.*, 165-166; A 217; 'Az., 516; Ibn Hamdoûn, 516; Azr., 162 v°; I. A., 418-420 (II 940); Kamâl, 632-634; I. F., 178 v°, 179 v°; Math., 131-132; Mich., 219. *Chron. An. Syr.*, 90, Gautier, II, 16; Foucher, III, 11-12.

32' *Qal.*, 166 A 208; 'Az., 517; I. A., 430 (II 349), Kamâl, 635; I. F., 179 v°, 180 v°; An. Zetterstéen, 243 (pour Bîra seulement). Derembourg (*Vie*, 191) place vers ce moment, sans argument décisif, une attaque franque sur Châfar, rapportée par Ousâma (Hitti, 86) sans date.

espérant de pouvoir résister, céda sa forteresse au roi contre Douloûk. Celui-ci, après avoir constitué Geoffroy le Moine comme son lieutenant à Edesse, s'avança avec l'intention de refouler les Turcs qui pillaient tout le plateau au nord de l'Euphrate ; mais, comme il venait de passer le Sangas, en face de Troûch, Balak, qui l'avait guetté à son insu, fondit sur sa petite troupe et, avant que les Francs eussent pu se reconnaître, s'empara de la personne du roi. Il l'envoya dans les cachots de Khartpert rejoindre Joscelin et Galeran, et occupa Gargar (avril 1123) (33).

On juge du prestige que ces deux captures, à quelques mois d'intervalle, valurent à Balak, par opposition avec les deux fils d'Ilgâzî, cantonnés dans le Diyâr Bakr, et avec Badr ad-daula Soulaïmân, qui livrait Athârib aux Francs. Balak en profita immédiatement pour courir occuper Harrân, puis menacer Alep. Mais Badr ad-daula Soulaïmân s'était solidement allié les Sunnites (34) par la construction de la première madrasa qui eût été faite dans la ville, si bien qu'ils défendirent vigoureusement Alep contre Balak. En vain, celui-ci sema la terreur et la désolation dans tous les environs : la porte d'Alep restait obstinément fermée. Balak eût alors recours à la ruse ; déguisé en marchand de moutons, il entra dans Alep, en inspecta les défenses, et noua une intrigue avec des amis d'Ibn al-Khachchâb, grâce auxquels une porte fut ouverte à ses troupes. Soulaïmân capitula (fin juin 1123) (35).

Balak avait déclaré qu'il ne désirait Alep que pour mieux combattre les Francs. Effectivement, il alla menacer le 'Amouq, puis conquérir al-Bâra, enfin assiéger Kafartâb, où l'évêque d'al-Bâra, un moment pris par lui, s'était échappé (36). Mais à ce mo-

(33) Matth., 132-133; Mich., 210; Chron. An. Syr., 91; Foucher, III, 16; Orderic, XI, 26; Chron. St-Maixent, 430; G. T., 537; Qal., 166 A 208; 'Az., 517; I. A., 433 (H. 352); Kamâl, 635-636.

(34) A leur tête était le fils de l'ancien raïs, Çâ'id ibn Badî', raïs comme lui; les grandes familles nommées sont les Banou'l-Tarsoûsi et les Banou Djarâda, que nous avons vu avoir peut-être aussi des membres chiïtes.

(35) Qal., 167-168 A 208; 'Az., 517; I. A., 431 (H. 349); Kamâl, 636; I. F., 190 r^o-v^o (donne seul le stratagème); Mich., 211; Chron. An. Syr., 91. D'après Kamâl les deux hommes qui livrèrent Alep furent Mouqallid b. Saqoutq (sic) et Mouzarra ibn al-Fadî; d'après I. F., Ibn al Khallâl, avec le silence complice d'Ibn al-Khachchâb.

(36) Qal., 168-169 A 208; Ibn Hamdoûn, 517; 'Az., 518; Kamâl, 636-637; I. F., 191 r^o.

ment (début août), il apprit une des affaires les plus romanesques de cette période pourtant si fertile en aventures : ses prisonniers francs de Khartpert venaient de se rendre maîtres de cette place forte. Joscelin, auquel ses sujets arméniens étaient très attachés, avait réussi à leur faire parvenir un message par des compatriotes du Khanził. Une petite troupe d'entre eux, venue de Behesni, réussit à se faire admettre dans Khartpert, en déguisement de marchands, sous prétexte d'un litige commercial à soumettre au gouverneur ; alors, avec l'aide d'autres arméniens travaillant dans la forteresse, ils assaillirent et maîtrisèrent les gardes, brisèrent les fers des prisonniers et s'emparèrent même du harem de Balak. Puis, comme les Turcs se ressaisissaient et qu'il eût été périlleux de sortir au milieu d'eux, on décida que Joscelin s'enfuirait seul, et irait chercher du secours pour ramener ses compagnons qui, jusqu'à son retour, défendraient la place. Ainsi fut fait et Joscelin, à demi mort de fatigue et de faim, parvint à Tell Bâchir, grâce à l'aide d'un paysan arménien rencontré en route. A cette nouvelle, Balak se précipita à Khartpert; il offrit une capitulation à Baudouin qui, par méfiance, la refusa; il entreprit alors un siège en règle, mina une tour, et le roi dut s'en remettre à la clémence de Balak. Tous les prisonniers et les Arméniens furent précipités du haut des murailles, à l'exception de Baudouin, un de ses neveux et Galeran, qui furent amenés à Harrân (septembre) (37).

Quant à Joscelin, il avait couru rassembler tous les chevaliers trouvés prêts à Antioche et Jérusalem, et était déjà revenu à Tell-Bâchir lorsqu'il apprit la triste issue de l'équipée de Khartpart. Furieux, il se rua sur Bâz-Bouzâ'a et Manbidj, puis sur toute la banlieue d'Alep, porta pendant deux mois l'incendie partout, s'empara même des haras proches d'Alep, allant jusqu'à violer les tombeaux des saints musulmans. Ibn al-Khachchâb, comme représailles, fit convertir en mosquées plusieurs églises chrétiennes d'Alep, parmi lesquelles la cathédrale Sainte-Hélène. Alain d'Athârib opérait de même, et des diversions sorties de Jérusalem en même temps que des hostilités renouvelées avec Khîrkhân de Homç em-

St. Matth., 133-134; Mich., 211; Chron. An. Syr., 92 — d'après lequel l'ostaque grec s'enfuit à Antioche —; Foucher, III, 23; Orderic, XI (qui donne l'histoire d'autres prisonniers, enfermés à Balou, envoyés en Perse, puis libérés; sur eux, cf. infra, p. 574; G. T., XII, 19; Az., 51716; Kamâl, 637; Qal., 100 A 209; I. A., 433 (II 352); I. F., 191 r°.

péchèrent Toghtekin d'intervenir, et Joscelin lui-même, par un raid vers le Chabakhtân, montrait qu'il était partout présent (38). Ajoutons qu'à Jérusalem, la capture du roi avait si peu désorganisé le pays que le connétable Eustache Grenier repoussait une offensive égyptienne et que son successeur à la régence, Guillaume de Bures, organisait avec les Vénitiens l'attaque à laquelle, au bout d'un an de siège, Tyr devait enfin succomber.

Au début de 1124, Balak réagit vigoureusement. D'une part, s'étant allié avec Timourtach, Boursouqî et Toghtekin, auquel il avait promis des secours pour sauver Tyr, il alla attaquer 'Azâz, y fut battu par un renfort chrétien, mais laissa des troupes razzier plus heureusement les environs de Killis. D'autre part, des intrigues qui avaient sans doute eu lieu pendant qu'il était hors d'état de défendre Alep l'amènèrent à des mesures de rigueur à l'intérieur. Pour diminuer l'influence des notables alépins, il arrêta et déporta aussi bien ibn al-Khachchâb qu'Abou'l-Fađâil ibn Badî', et donna le poste de raïs d'Alep à un notable de Ĥarrân.

Restait Manbidj, dont le gouverneur turc, Hasan ibn Gumuchtekin, établi là depuis 1091, paraissait suspect. Timourtach put l'arrêter, mais son frère, 'Isâ, résistant, il fallut assiéger la place. 'Isâ appela au secours Joscelin, qui accourut avec Godefroy le Moine et Mathieu de 'Aïntâb. Il fut battu, et Geoffroy tué. Mais le lendemain, une flèche lancée de Manbidj tuait Balak (mai). Ses hommes se débandèrent. Peu avant, Moĥammad ibn Qaradja, frère de Khirkhân, gouverneur de Ĥamâh, venu attaquer Apamée, avec l'aide des Mounqidhites, hier ses ennemis, avait été blessé mortellement devant elle (39).

En même temps qu'elle condamnait Tyr, que ni l'Égypte ni Toghtekin n'avaient pu efficacement secourir, la mort de Balak compromettait une fois de plus l'union de la Djéziré et d'Alep.

(38) Kamâl, 638-640.

(39) Qal., 169-170 A 209; 'Az., 518 (1,5); Ibn Ĥamdoân, 517-518; Azr., 169 r°; Ousama Hitti, 63, 76, 130 (Derenbourg Vie, 1133); I. A., 436 (H 355); Kamâl, 641-642; I. F., 196 r°; Matth., 137-138 (d'après lequel le meurtrier de Balak était un « chamsiya » (adorateur du soleil); Mich., 211; Chron. An. Syr., 93; Foucher, III, 31; Orderic, XI, 26; G. T., XIII, II. D'après les sources chrétiennes, la tête de Balak fut livrée à Joscelin, qui la fit promener en Syrie et répandit ainsi le bruit que la bataille qu'il avait livrée s'était terminée en victoire.

Sans doute Timourtach occupa-t-il d'abord sans peine cette ville, dont il chercha à se concilier les habitants, en rendant leurs places aux notables exclus par Balak. Mais pendant ce temps Soulaïmân de Maiyâfâriqîn enlevait le Khanzîf qui devait passer bientôt, à sa mort, à Dàoûd de Hiçn Kaïfâ, et entraît en conflit avec l'ancien protégé de Balak, Toghroul-Arslan de Malatya, qui avait mis la main sur Gargar, ce qui permettait au Danichmendite Ghâzî, fort de l'appui de l'autre Seldjouqide, Mas'ouûd, de venir conquérir Malatya et Maçara, et à l'Arménien Michel de reconquérir ses anciennes forteresses de Gargar et Bâbalou (1124) (40). Timourtach, au surplus peu belliqueux, occupé d'abord à surveiller les ambitions de Soulaïmân, puis à recueillir la succession de Mayâfâraqîn, était obligé de n'apporter aux affaires syriennes qu'une attention d'autant plus distraite, que par ailleurs il était en difficultés avec Dobaïs qui, perpétuellement en conflit avec le Calife et le Sultan en Irâq, demandait aux Artouqides, pour prix de ses services à Ilghâzî, de lui accorder Alep où il pourrait trouver un centre de puissance plus sûr (41).

Timourtach crut garantir la paix en Syrie en libérant Baudouin II alors à Alep. Les négociations furent conduites par la médiation de l'émir Sultân de Chaïzar, avec lequel Baudouin depuis 1119 était en cordiales relations. En plus d'une rançon de quatre-vingt mille dinars et d'une alliance contre Dobaïs, Baudouin dut promettre la cession de Kafartâb, 'Azâz, et du Djazr, avec Athârib et Zardana. Mais aussitôt que, ses otages une fois arrivés, Baudouin eût recouvré la liberté (fin août 1124), il se fit délier de son serment par le patriarche d'Antioche Bernard, et, Timourtach ne renonçant pas à ses demandes, décida de l'y contraindre par une campagne contre Alep. Il avait mis à profit sa captivité pour connaître les compétitions intérieures de l'Islam syro-djéziréen. Ami comme il était de divers chefs arabes tels que Sultân, il pût sans peine conclure une alliance avec Dobaïs : contre promesse de divers avantages, Baudouin promettait à Dobaïs de l'aider à la conquête

⁴⁰ Cf. *Diyâr Bakr*, 241; ajoutons d'après 'Az., 518 (7) des hostilités autour de Balak entre Toghroul Arslan et Dàoûd, fils de Soukmân d'Akhlat. Sur la reprise de Gergez par Michel, *Matth.*, 140.

⁴¹ Des hostilités entre Toghroul, prétendant Seldjouqide protégé par Dobaïs, et Timourtach, que j'ignorais dans mon *Diyâr Bakr*, sont signalées par 'Az., 519 (7) au même moment où Dobaïs revient du siège d'Alep en Mésopotamie.

d'Alep, où Dobaïs, comme arabe et chiite, comptait sur certaines sympathies. Baudouin parvint même à attirer à lui Sultânchâch, l'héritier dépossédé de Rodwân échappé de la prison de Timourtach, Toghroul Arslan, venu vainement chercher des secours pour sauver Malatya, un Artouqide dissident Yaghî-Siyân (42), et Mâlik ibn Sâlim de Qal'a Dja'bar, chez lequel Dobaïs s'était réfugié. Après avoir abondamment ravagé le nord-est d'Alep, Dobaïs et Joscelin vinrent attaquer la ville, où Baudouin de son côté arrivait d'Antioche (octobre 1124). Timourtach étant retenu à Mârdîn, le poids de la défense incombait à Badr ad-dâula Soulaïmân et à Ibn al-Kachchâb, qui disposaient de peu de troupes. La famine et la maladie se mirent dans la ville, dont l'état paraissait désespéré.

Mais Alep ne voulait pas se rendre. Les multiples sacrilèges dont les Francs s'étaient rendus coupables dans la banlieue d'Alep et dont leurs alliés musulmans se trouvaient complices par leur tolérance tendirent vite tous les cœurs pour la résistance et donnèrent à la guerre un caractère sauvage. Lorsqu'il fut bien avéré que Timourtach ne secourrait pas la ville, les Alépins, qui n'avaient jamais admis leurs maîtres djéziréens qu'en fonction de leurs capacités militaires, pour les protéger des Francs, se cherchèrent un autre défenseur. Boursouqî avait jadis été refusé par eux, parce qu'émanant trop directement du Sultan de Perse et, au surplus, trop peu puissant avec son fief unique de Raḥba. Mais depuis lors la menace sultanale avait si bien faibli que la soumission à un officier du Sultan n'était plus qu'une formalité sans danger. D'autre part, Boursouqî, par un long séjour sur les confins syro-djéziréens, et la part qu'il avait prise à la guerre sainte contre les Francs aux côtés de Toghtekin, s'était en quelque sorte naturalisé syrien. Enfin, sa puissance en 1124 se trouvait accrue. En effet, après lui avoir quelque temps donné le gouvernement militaire de l'Iraq, où il combattit Dobaïs, le sultan Maḥmoûd lui concéda la province de Mossoul d'où Djouyouûchbeg venait d'être écarté à la suite d'une révolte, et lui confia la charge d'avoir à combattre les Francs et Dobaïs (1124). Boursouqî désirait ardemment réparer dans la guerre sainte ses échecs passés. Des ambassadeurs alépins, envoyés par Ibn al-Khachchâb et conduits par

(42) Sur lequel cf. *Diyr Bakr*, p. 268, tableau généalogique, n. 19.

Ibn abî Djarâda étant venus implorer son aide, puis les Alépins ayant remis leur citadelle aux officiers qu'il leur envoya, bien que malade, il accourut, convoquant en même temps Khîrkhân et Toghtekin. En vain Dobaïs voulut aller défendre l'Euphrate ; les Franco-Musulmans, retardés dans leurs opérations par les rivalités entre les candidats au trône d'Alep et mis mal en point par une inondation du Qouaïq, durent se retirer précipitamment (janvier 1125 (43)).

De nouveau la menace franque avait réalisé une union entre Alep et un chef djéziréen, dans des conditions spécialement redoutables, car Mossoul était le chef-lieu du plus important gouvernement de la Djéziré, et son armée, en partie envoyée par le Sultan, en était aussi la plus puissante. D'autre part, officier du sultan, Boursouqî représentait entre tous les usurpateurs syriens un élément de stabilité et de conciliation qui n'était pas sans force morale. Comme tel, Khîrkhân, l'ancien chef du parti sultanal syrien, lui amena facilement ses hommes, et non moins facilement son allié personnel, pourtant hier adversaire de Khîrkhân, Toghtekin. Sultan de Chaïzar, toujours ami du puissant du jour, lui abandonna certains des otages qu'il gardait, la fille du roi et le fils de Joscelin. Pour la première fois, toutes les troupes de la Syrie musulmane et de Mossoul se trouvèrent coalisés. Boursouqî, décidé à exploiter tout de suite son avantage, enleva d'un côté Kafartâb, qu'il céda à Khîrkhân (mai), puis, de l'autre, alla assiéger 'Azâz qui, minée, manquant d'eau, était sur le point de succomber lorsqu'arriva l'armée franque (44).

Baudouin commençait à peine à jouir d'un peu de repos dans son royaume, qu'il n'avait pas vu depuis près de trois ans, lorsqu'il avait reçu des Francs d'Antioche un nouvel appel vers cette

43. *Qal.*, 172-173 A 211; 'Az., 518 (II, 13) et version détaillée dans Boughya, V. 304 v°; Ibn Hamdoûn, 118; Ousama Hitti, 133; Boustân, 518 (T. S., même version); I. A., 439-440 (II 359-361; AL., 50-52); Kamâl, 643-650; I. F., 197 r°, 198 v°, 200 v°, 201 r°; Cf. aussi 188 v° où I. F. a rapporté et mêlé les attaques de fin 1123 et celle de fin 1124; Matth., 141-142; Mich., 219-221; Chron. en syr., Foucher, III, 38, 39; Ord., XI, 26; G. T., 576 (surtout d'après Foucher. Les otages de Baudouin ne furent pas libérés; Galeran et le neveu de Baudouin furent mis à mort par Timourtach sur injonction de Boursouqî (Mich., 225, Anon. Flor., 373, Matth., 139).

44) Vers le même moment, des prisonniers musulmans gardés à Ma'arra parvinrent à maltraiter leur garde et à se sauver (I. F., 191 r°-v°).

Syrie du Nord à laquelle passaient presque toutes ses forces, et qu'il fallait pourtant constamment sauver à nouveau. Il ramassa tout ce qu'il put de chevaliers hiérosolymitains, tripolitains, antiochiens, édesséniens, à peine remis des sièges de Tyr et d'Alep, et courut vers 'Azâz, dont la garnison lançait des appels désespérés. Contrairement aux armées turcomanes, l'armée de métier de Boursouqî pratiquait non la tactique de l'attaque dispersée avec pluie de flèches, mais le corps à corps à cheval à la lance ou à pied à l'épée. Là, les Francs lui étaient supérieurs, d'autant que la plupart des soldats orientaux ne les connaissaient pas encore. Comme ces derniers avaient la supériorité du nombre, la bataille fut acharnée. Ce fut Baudouin, cette fois-ci, qui désorganisa les rangs turcs par une fuite simulée, suivie d'une brusque volte-face. Finalement, les Musulmans furent écrasés et laissèrent entre les mains des Chrétiens un butin qui permit à Baudouin de racheter ses otages à Boursouqî, enfui à Alep puis rentré à Mossoul, et à Sultân de Chaïzar. Boursouqî accepta une trêve consacrant le statu quo, avec partage des revenus des territoires au sud-ouest d'Alep (45). La fin de l'année et le début de 1126 furent occupés par Baudouin d'abord à une campagne hardie sur les confins sud de Damas, afin de se venger de Toghtekin, puis à aider Pons de Tripoli à la conquête de Rafâniya, par où il pouvait tenir en respect Hamâh et Chaïzâr (46).

Les Francs étaient donc parvenus encore à maintenir leur suprématie. Et la nouvelle campagne qu'entreprit en 1126 Boursouqî, à la suite d'un appel de Chams al-Khawâçç de Rafâniya, le manifesta d'autant plus qu'elle fut contemporaine d'une attaque navale des Egyptiens sur les côtes syro-palestiniennes. Après avoir essayé de neutraliser Joscelin, qui venait de razzier le Khâboûr (47), par un partage de la région comprise entre 'Azâz et Alep, Boursouqî était allé assiéger Athârib, cependant que des Turcomans capturaient, dans le Djabal Banî 'Olaïm, le seigneur de Basarfoût, Geoffroy Blanc, et qu'un corps de l'armée de Mossoul parvenait à

(45) 'Az., 519 (2, 4); Ibn Hamdoûn, 519, Boustan, 519 (5); I. A., 449 (il 362-363); Kamâl, 651, et Boughya, V, 308 r°; I. F., 205 r°; Matth., 243-244; Mich., 221; Chron. An. Syr., 97; Foucher, III, 42-44; Sigebert, MGSS, VI, 380.

(46) Pour le détail, Grousset, 637-642 et Röhricht, 177-179.

(47) I. F., 214 r°.

enlever Sarmeda. Mais alors, de nouveau, Baudouin arriva, rejoint par Joscelin en dépit d'un récent accord entre lui et Boursouqi. Las de ces guerres épuisantes, il désirait négocier, mais lorsqu'il vit la facilité avec laquelle Boursouqi, rendu circonspect par son échec de l'année précédente, renonçait au siège de Kafartâb, il accrût ses prétentions et exigea la possession intégrale des districts jusqu'ici partagés. En vain, Boursouqi essaya alors d'une manifestation de force du côté de Sarmîn et Fou'a : les places, bien gardées, résistèrent et l'armée turque, que Baudouin surveillait de Ma'arra Miçrîn, ne pouvait pas piller à son aise. Finalement, sans qu'un accord eût été conclu, Boursouqi retourna à Mossoul (48).

*
**

Néanmoins, Baudouin éprouvait lourdement la difficulté de gouverner simultanément son royaume et Antioche. Le fils de Bohémond, Bohémond II, était majeur. Des négociations, entamées peut-être pendant la captivité du roi et en tous cas volontiers menées par lui, avaient eu lieu au début de 1126, pour que Bohémond vint occuper l'héritage paternel à Antioche. Abandonnant son duché italien à son cousin Roger de Sicile, Bohémond s'embarqua donc et un peu gêné par la nécessité de se dissimuler aux corsaires égyptiens ou byzantins, le jeune prince arriva en octobre. Baudouin vint lui faire une réception cordiale et, moyennant fiançailles avec sa fille Alice, lui remit sa principauté (1). De belle stature et de visage avenant encadré de boucles blondes, hardi chevalier, libéral, avisé, de conversation charmante, Bohémond conquit vite le cœur de ses nouveaux sujets (2). Et, pour inaugurer son règne, il alla reprendre Kafartâb (3). Plus tard, il inquiéta aussi Chaïzar (4).

L'avenir s'annonçait d'autant mieux que la chance voulut

(48) 'Az., 520, 4; Kamâl, 652-654 r° et Boughya H 718-723; Foucher, III, 55; Mich., 223.

(1) Foucher, III, 57, 58; Orderic, XI, 29; Romoald, MGSS, XIX, 418-419; Matth., 147; Mich., 224; Chron. An. Syr., 98; Ousâma-Hitti, 150 (Derenbourg Vie, 136); 'Az., 520 (1,2).

(2) G. T., XIII, 21; Matth., 147; Ousama Derenbourg Vie, 137-139.

(3) G. T., XIII, 21.

(4) Ousama Hitti, 150.

qu'une fois de plus Alep redevint faible : en novembre 1126, Boursouqî, qui avait toujours combattu les Assassins, était tombé frappé par quelques-uns d'entre eux, peut-être armés par le vizir du Sultan, jaloux de lui, mais aussi en partie syriens. Son fils, Mas'oûd, alors à Alep, put se faire confirmer Mossoul par le Sultan. Mais entre lui et Toghtekin, qui vient de conquérir Tadmor et envoie à Alep un renfort équivoque, les rapports se tendent vite, chacun soupçonnant l'autre de convoiter une part de ses territoires ; et profitant de cette situation, le gouverneur de Raḥba refusa de reconnaître Mas'oûd ; quand il se soumit enfin, Mas'oûd mourut (juillet 1127) (5). Alep passa alors par un an d'anarchie redoutable. Le lieutenant de Mas'oûd, Toûmân, fut renversé par un mamlouk du Sultan Maḥmoûd envoyé par lui, Khoutlough Abeh, qui se fit détester. L'ancien prince Artouqide, Badr ad-daula Soulaïmân, aidé par Ibn Badî', souleva une révolte ; puis un fils de l'ancien seldjouqide Roḍwân, Ibrâhîm, arriva de Djéziré où il vivait en demi-liberté et fut reconnu par les Alépins sur le conseil d'Ibn al-Khachchâb, sans que Khoutlough cessât de résister dans la citadelle (6). L'occasion était belle pour de nouvelles interventions franques.

Malheureusement, la médaille avait un revers : la discorde s'était mise entre Joscelin et Bohémond. Les raisons n'en sont pas très claires. N'y eût-il que froissement de caractères, Joscelin ayant été heurté de l'orgueil du jeune nouveau-venu qu'était Bohémond ? Avait-il ambitionné de jouer quelque rôle à Antioche ? Il semble plutôt que Bohémond ait voulu obtenir l'hommage de Joscelin ; mais on ne peut voir s'il prétendait à une suzeraineté générale sur le comté d'Edesse comme l'avait réclamée Tancrède et la réalisera Raymond de Poitiers, ou seulement pour 'Azâz, apportés à Joscelin en dot par la fille de Roger, qui n'était aux

(5) Qal., 177-178 A 215; 'Az., 520 (6); Ibn Ḥamdoûn, 520; Ibn Djauzî, 519; Azr., 163 r°; I. A., 446-447, At., 58; Kamâl, 654 et Boughya H 723; I. F., 218 n°, 219 v° (ces deux derniers avec deux citations, différentes de Ḥamdân Ibn 'Abd arrahîm; Mich., 225; Chron. An. Syr., 98; Matth., 146; G. T., 588.

(6) Qal., 182 A 218; 'Az., 521 (5) et version développée dans Boughya (analysée : Sauvaget R E I 1933, 402); I. A., 457 (H 378-379), At., 69; I. F., 223 r°, 226 r°-v°, ces trois derniers en grande partie d'après 'Az.; Kamâl, 655 et Boughya (Sauvaget, loc. cit.); T. S., 521 et I. A. D., 520 (brefs); Mich., 224; Matth., 147.

yeux de Bohémond qu'un régent en son nom. Quoi qu'il en soit, Joscelin vint dévaster les confins d'Antioche, sans craindre même de faire appel à des renforts turcs. Pour ramener les deux princes à la raison, il fallut que le patriarche d'Antioche jetât l'interdit sur leurs états, puis que le roi Baudouin II, cousin de l'un et beau-frère de l'autre, vînt à Antioche rétablir la paix, que favorisa une maladie de Joscelin. Nous ignorons absolument quelles furent les stipulations de l'accord, en dehors de la restitution par Joscelin de son butin (7).

Fut-ce un effet de leur conflit ? Bohémond et Joscelin paraissent avoir fâcheusement omis de profiter des difficultés d'Alep et avoir porté leur activité aussi loin que possible l'un de l'autre. L'un et l'autre, à la fin de 1127, ont bien paru devant Alep, mais l'un après l'autre, et sont partis tout de suite contre un simple tribut. Nous voyons Joscelin maltraiter les confins d'Amid, dont les habitants avaient profité de son départ pour Antioche, en 1126, pour faire des raids en pays franc (8), et, peu après (1129), combattre malheureusement Dâoùd de Hıçn Kaifâ (9). Dâoùd était néanmoins trop absorbé par les Géorgiens et le Danichmendite Ghâzi pour constituer un grave danger ; mieux eût peut-être valu l'aider, lui et son cousin Timourtach, à se défendre contre le nouveau maître de Mossoul et bientôt d'Alep, Zangi (10). Quant à Bohémond II, il s'occupait du Djabal Bahrâ, où la prise de Rafâniya rendait plus difficile le maintien de l'autonomie montagnarde, déjà si menacée par la chute de Marqab. En 1129, l'ancien seigneur de cette place, Ibn Mouhriz, qui possédait aussi Qadmoûç, livra cette dernière à Bohémond. Tout le Djabal Bahrâ relevant de la côte de la principauté d'Antioche était désormais franc (11). Ré-

(7) G. T., 590; Mich., 224; la date est imprécise; G. T. établit un synchronisme avec les hostilités de Bohémond contre les Musulmans, et il est certain que le non-synchronisme des deux attaques contre Alep paraît révéler une méconnaissance. Mais Mich. paraît exclure que ces hostilités soient l'attaque contre Alep à la fin de 1127, qu'il place l'année suivante. Le fait est postérieur à déc. 1126 où l'on voit le patriarche siégeant à côté de Bohémond (Lib. jur., 30). D'autre part, en août-septembre, Baudouin ne peut être à Antioche, car il guerroye en Transjordanie (Qal. G 182-183).

(8) Mich., 325.

(9) Az., 523, 4.

(10) *Diyâr Bakr*, 242, 243.

(11) Az., 523 (1); Ibn Hamdoûn, 523 (d'après le précédent Sibt II 567). La

sultat non négligeable, certes, qui néanmoins ne rachetait pas l'effet de l'abstention du côté d'Alep.

Car Alep, où depuis dix ans les esprits s'étaient faits à la domination des chefs turcs djéziréens, venait, presque sans menace franque, par simple lassitude de son anarchie, de se donner au successeur de Boursouqî à Mossoul, Zangî. Zangî était le fils d'Aq-songor, le gouverneur d'Alep qui, au temps de Malikchâh, après une période d'invasions et de misère, avait rétabli pour un temps ordre et prospérité : d'où préjugé favorable à son descendant à Alep. Zangî lui-même avait passé sa jeunesse dans l'armée sultana en Perse et en Mésopotamie, en particulier sous les ordres de Maudoûd et de Boursouqî. En 1126-1127, le Sultan Maḥmoûd était en guerre contre le Calife al-Moustarchid et les Arabes de Dobaïs, ce fut à Zangî, alors gouverneur de Wâsiṭ, qu'il dû sa victoire; il le nomma alors gouverneur militaire de l'Iraq (avril 1127). Sur ces entrefaites, Mas'ouûd de Mossoul était mort, ne laissant qu'un fils tout enfant, impropre au commandement d'une province frontière. A sa place, le sultan avait pensé à Dobaïs, avec lequel il était maintenant réconcilié, ainsi qu'avec le calife, afin de l'occuper ailleurs qu'en Iraq. Mais le calife, qui se voyait déjà enveloppé par les Arabes de Dobaïs, refusa formellement. Zangî, dont la clientèle personnelle était modeste, avait su se rendre agréable au calife. L'accord entre le Sultan, le calife et les officiers de Mossoul se fit sur sa personne. Mossoul lui fut attribué, avec la dignité d'Atabek d'un des fils du sultan, Alp Arslan, et, naturellement, la charge de la guerre sainte en Syrie (12).

Maître de la province de Mossoul (septembre 1127), Zangî, sans perdre de temps, enleva à Timourtach Nacîbîn et Harrân, afin d'être maître de la route de Syrie. Aussitôt après (décembre), il envoya à Alep un corps militaire, chargé de faire reconnaître sa souveraineté comme successeur régulier de Boursouqî et Mas'ouûd, et ce corps put sans peine éliminer indifféremment Khoutlough, Soulaïmân et Ibrâhîm. En juin 1128, Zangî entra lui-même à Alep.

mention faite par I. A., 461 (H 383) de l'occupation de Qadmous par les Ismaïliens, est une anticipation sur 1133 (Cf. infra).

(12) Ibn Djauzi, 581; Azr., 163 r^o-v^o (éd. Qal. A) en note, p. 217; I. A. At., 57-58 et 64-69, Kâmil, 451-456 (H 373-378; Kamâl, 652-653; T. S., 521; I. F., 223 r^o, 224 r^o; Mich., 229.

A sa légitimation comme représentant du Sultan, il en ajouta deux autres : celui de fils d'Aqsonqor, dont il fit solennellement porter les restes dans une sépulture digne de lui, et celui d'héritier de Roḍwân dont, après Ilghâzî et Balak, il épousa la fille (13). Joscelin avait accepté une trêve et, par son entremise, Bohémond fit de même (14). Zangî, pour n'avoir pas fait de guerre sainte sans exigence immédiate, put donc tranquillement organiser sa nouvelle puissance. L'anarchie en Syrie du Nord ne devait plus réapparaître.

(13) Qal., -183 A 219; 'Az., 521 (5), 522 (1); version détaillée Boughya, VI, 207 v°; Ibn Ḥamdoûn, 522; I. A., 457-458 (H 278-381) et At., 69-70; Kamâl, 656-658; I. F., II, 2 r°-v°; Matth., 168; Ibn Badî eut vite peur de Zangî et se sauva.

(14) Matth., 148.

CHAPITRE IV

LA FORMATION DE L'ÉGLISE LATINE D'ANTIOCHE

§ I. — *L'Église séculière ; le patriarcat de Bernard de Valence.*

Quiconque considère simultanément les débuts de la principauté d'Antioche et ceux du royaume de Jérusalem, ne peut manquer d'être frappé du contraste qui oppose le second, déchiré par des luttes constantes entre rois et patriarches, et la première, où pendant tout le long patriarcat de Bernard de Valence (1100-1195) les deux pouvoirs paraissent n'avoir pas cessé de collaborer étroitement. Peut-être la raison de cette différence, qui ne durera pas, réside-t-elle en partie dans une opposition des tempéraments. Il n'y a toutefois pas de doute qu'elle ne soit à chercher surtout dans les circonstances de l'établissement de l'église latine à Antioche et à Jérusalem.

Dans l'un comme dans l'autre état, il existait à la veille de la croisade un patriarche grec. A Jérusalem, le patriarche Siméon étant mort avant la prise de la ville par les Francs, ceux-ci le remplacèrent par un Franc. A Antioche, où le patriarche grec Jean survécut à la conquête, les Francs, d'abord, lui laissèrent son siège et le lui restituèrent même dans la splendeur antérieure à l'occupation turque, en rendant au culte la Cathédrale Saint-Pierre, et en la comblant de dons et de rentes (1). Evidemment, Jean était un schismatique, puisque, comme le patriarche de Constantinople, il ignorait toute suprématie du Siège de Rome.

(1) Albert, p. 433.

Néanmoins, le schisme n'avait jamais eu à Antioche la même acuité qu'à Constantinople, parce que les rapports d'Antioche avec Rome étaient depuis longtemps en fait extrêmement lâches. D'autre part, être schismatique n'est pas être hérétique. L'hérésie constitue une communauté religieuse distincte, le schisme n'intéresse que la discipline, et ne rompt pas l'unité spirituelle de l'église. Rien n'empêchait la coexistence d'un patriarche latin et de patriarches monophysites ou arméniens ; en revanche il ne pouvait exister de patriarches latins à côté du patriarche grec, ce qui eût fait deux titulaires pour un seul siège (2). On laissa donc le patriarche grec en place.

Néanmoins, la présence à Antioche d'un patriarche grec n'allait pas sans difficulté. La première était dans la langue : les Francs avaient besoin d'un clergé latin, et dès leur entrée à Antioche ils avaient établi des clercs latins à Saint-Pierre à côté des clercs grecs (3). Puis il était difficilement supportable pour l'orgueil franc, il était même peu conciliable avec leur soumission à Rome d'obéir à un patriarche grec et schismatique : dans les cités épiscopales qu'ils conquéraient et où ils rendaient des titulaires à des sièges vacants, les Francs installèrent donc de leur propre autorité des prélats latins ; le premier fut Pierre, établi à Albâra par Raymond de Saint-Gilles, qui, après lui avoir attribué la moitié des territoires de la ville, l'envoya se faire sacrer à Antioche ; on ne nous dit pas si le sacre fut célébré par le patriarche grec ou un évêque latin (le légat Adémar du Puy étant mort), mais en tous cas, Pierre « reçut la pleine puissance pontificale », ce qui d'après le contexte, signifie qu'il fut déclaré autocéphale ; il renonça à cette indépendance quand il y eut un patriarche latin (4). L'année suivante, des évêques ou archevêques furent établis à Artâh, Tarse, Misis, Edesse : pour leur consécration, Bohémond et Baudouin, au lieu de s'adresser à Jean, les emmenèrent à Jérusalem, pour y être sacrés par le légat et patriarche latin de cette ville, Daimbert (fin 1099) (5). Enfin il est évident que la rupture entre Francs et

(2) L'idée est formellement exprimée par G. T., p. 274.

(3) Albert, loc. cit., A Edesse, la chose était faite dès 1100, peut-être dès 1098.

(4) Raymond, 14; G. T., VII, 8.

(5) Raoul, 704.

Byzantins mettait le patriarche grec dans une situation fautive. Se sentant menacé, Jean préféra se retirer à Constantinople (1100). Naturellement, il n'y avait rien là d'une abdication. Les Grecs n'interprétèrent jamais ce départ comme créant une vacance. Mais pour les Francs, le fait fut considéré comme équivalent au droit, et ils élurent un patriarche latin, en la personne de l'Evêque d'Artâh, ancien chapelain du légat Adémar du Puy, Bernard de Valence (été 1100) (6).

En Italie, les Normands étaient vassaux du Saint-Siège ; Bohémond, à Antioche, l'était également, comme Godefroy de Bouillon à Jérusalem, de par son hommage au légat Daimbert. Comme Daimbert était patriarche de Jérusalem, et que la qualité religieuse de la Terre-Sainte pouvait paraître entraîner, dans son gouvernement ou la possession de son sol, une grande participation du clergé, le chef temporel du royaume se trouvait à l'origine en conflit constant avec le chef spirituel, dont d'aucuns pouvaient le considérer comme un subordonné. Antioche était dans une situation toute autre. Dépourvue de valeur religieuse exceptionnelle, elle ne procurait pas à son clergé de prétexte à prétentions spéciales. D'autre part, Bohémond, s'il avait tenu à rattacher son pouvoir au Saint-Siège, n'était lié par aucun lien au patriarche latin d'Antioche, créé après lui. Le patriarche grec avait souvent dans les villes grecques et à Antioche même au XI^e siècle, exercé une profonde influence civile et politique, il n'avait toutefois jamais prétendu se substituer au pouvoir temporel, dans la dépendance duquel il restait en général, et a fortiori n'avait pas pu prétendre à la suprématie dans la ville du Franc Bohémond. Le pouvoir de Bohémond s'était donc tout de suite établi fortement en face du patriarcat, et lorsque celui-ci échut à un latin, les limites de ses

(6) On a un acte de 1134 (avant septembre) daté de l'an 35 du patriarcat, ce qui donne septembre 1100 comme terminus antequem (Cart., I, p. 89); G. T. dit que Jean resta à peine deux ans, donc partit au printemps de 1100 (cf. Albert, 274). Orderic, IV, p. 141 croit que Jean partit pendant la captivité de Bohémond, mais que celui-ci fut consulté pour son remplacement, ce qui paraît étrange. Sur Jean (dit l'Oxite), cf. l'article de Papadopoulos dans l'Annuaire (Epétérís) de la société des études byzantines, XII, Athènes, 1936. Les relations de Bernard avec l'église du Puy sont illustrées par le récit du pèlerinage du second successeur d'Adémar, Ponce-Maurice, qui vers 1125 reçut de Bernard, « son ami », des reliques et autres présents (cité dans H. Occ. Cr., V, p. 355).

prérogatives ne changèrent pas ; on ne voit jamais que même les patriarches attachés à profiter des vacances du principat pour accroître leur influence personnelle aient étendu pour autant les prétentions de leur église.

Aussi bien la situation de l'église latine dans la Syrie du nord n'est-elle pas la même que dans la Syrie du sud. Malgré l'importance locale des Lieux-Saints, la Palestine n'avait, ni par le nombre des fidèles, ni dans la hiérarchie ecclésiastique la même importance pour les églises indigènes que les églises syro-euphratésiennes ; étant donné l'afflux des Francs, c'était le contraire pour l'église latine ; celle-ci jouit donc assez vite en Palestine d'une prépondérance incontestée. Il n'en était pas de même dans les états du Nord où les Francs étaient moins nombreux et où les églises indigènes avaient d'importantes masses de fidèles et en partie leurs chefs religieux ; aussi latins clercs et laïcs devaient-ils sentir plus qu'à Jérusalem la nécessité de s'unir pour s'affirmer en face des indigènes. De fait, on ne voit pas qu'aucun comte d'Edesse ni de Tripoli ait jamais eu maille à partir avec son clergé, et il en fut de même au début entre les princes et le patriarche d'Antioche malgré le titre éminent de ce dernier. En Italie du Sud, l'alliance des Normands et de l'Église avait de même tiré une partie de ses raisons d'être et de sa force de l'œuvre de développement de la latinisation à entreprendre sur des populations byzantinisées. Naturellement on ne supprimait pas le clergé grec inférieur, et on ne le supprima pas non plus à Antioche. Mais il fallait le subordonner étroitement aux prélats latins ; il va de soi que, de ce fait, la politique des princes, ennemis de Byzance, et celle des patriarches ne pouvait que coïncider.

C'est une question de savoir jusqu'à quel point les rapports du prince et du patriarche furent modifiés à l'avènement de Roger. Contrairement à Tancrède, qui avait été désigné par Bohémond pour le remplacer, Roger lui, n'avait pas de titres évidents au principat, car s'il était le neveu de Tancrède, il y avait maintenant en Italie un jeune fils de Bohémond, le futur Bohémond II. Certes, à Antioche un parti eût désiré laisser le trône vacant jusqu'à la majorité du jeune prince en se contentant d'une régence, par exemple celle de sa mère Constance. Mais, conscient des nécessités militaires, Tancrède en mourant avait recommandé de donner le pouvoir à

son neveu Roger. Fait remarquable, le patriarche Bernard de Valence, à l'encontre de l'attitude que devaient avoir ses successeurs, paraît avoir fait sien ce point de vue. Il s'entremet en faveur de Roger, qu'il fit reconnaître comme prince, peut-être sans mention des droits de Bohémond II, comme, quelques années plus tard, les-Jérusalémites devaient préférer Baudouin II, cousin présent, à Eustache, frère absent de leur roi précédent. A cette occasion, il semble que Roger ait été sacré à Saint-Pierre par le patriarche d'Antioche (7).

On ignore si en cette occasion Roger prêta hommage à Bernard de Valence. Le seul prince du *xii*^e siècle pour lequel un tel hommage soit explicitement attesté est, en 1136, Raymond de Poitiers, qui, comme régent en butte à un parti hostile, avait dû payer son sacre par le patriarche Raoul d'un prix spécial; et la déposition de Raoul dut en fait délier Raymond de son serment. Toutefois, au *xiii*^e siècle, nous voyons le patriarche soutenir que le prince doit recevoir de lui l'investiture de sa principauté et lui prêter hommage, et que c'est là un usage établi; Raymond Roupen, qui s'appuie sur le parti ecclésiastique, est passé en effet par là sans difficulté sous le patriarcat de Pierre II; mais Bohémond IV, son rival, n'a jamais eu d'autre légitimation que l'élection de la commune, et Bohémond V son fils, fort à tout le moins de ce précédent, bien que reconnu par le patriarche Albert, se refusera à lui prêter hommage (8). Au *xiii*^e siècle, on voit le patriarche Aimery s'opposer à Renaud, contribuer au contraire à l'avènement rapide de Bohémond III que sa mère aurait voulu retarder; mais nos textes ne parlent, ni dans un cas ni dans l'autre, de sacre ni d'hommage; la question prête donc à controversé.

En revanche il n'est pas douteux que le prince ait exercé un certain droit de regard sur les nominations ecclésiastiques. Pendant la croisade, ce sont les fidèles dans leur ensemble, c'est-à-dire souvent en fait les chefs seuls qui ont désigné les prélats : ainsi en fut-il de l'évêque d'Albara, installé et doté par Raymond de Tou-

(7) Ainsi s'expliquerait que Foucher III⁹ accuse Roger d'avoir dépouillé Bohémond II. Math., 104 accuse Bernard d'avoir empoisonné Tancred, sans doute seulement en raison de son action en faveur de son successeur contesté. Matt., 104; Qal. A 185; G. 132; I. F., I, 69 v^o.

(8) Lettre de Léon à Innocent, III. Raynaldi, XX, 220; Hist. Royal dans Alishan, Léon, 257; Grég., IX, 4471, 4472.

louse avec la reconnaissance ultérieure de Bohémond (9), et, vraisemblablement aussi des évêques d'Antioche, Tarse et Misis que Bohémond eût voulu se faire sacrer à Jérusalem. Les trois premiers patriarches latins durent leur siège soit au prince, comme Aimery, soit à la foule, comme Raoul (10); et les couvents latins durent être souvent fondés par le prince, donc sous son contrôle (11). En tout cas, le droit de présentation du prince aux sièges ecclésiastiques de son état, d'ailleurs très général au XII^e siècle, est d'autant plus incontestable qu'il est formellement attesté par le patriarche Pierre II au début du XIII^e siècle en une période de violente lutte entre l'église et les pouvoirs laïcs, au moment même où Innocent III défend contre Bohémond IV, traité il est vrai en usurpateur, le droit du couvent de Saint-Paul à la libre élection de son abbé (12).

Quoi qu'il en soit de l'exacte limite de leurs prérogatives respectives, il est certain que les rapports entre les princes et le premier patriarche, Bernard, furent de bonne collaboration. Sans doute il n'est guère de pays de ce temps où le chef spirituel et le chef temporel n'aient été plus ou moins associés dans les mesures politiques importantes et dans la préparation, voire souvent l'accomplissement des expéditions militaires. C'est le cas à Edesse, c'est même le cas, quand il n'y a pas de conflit, à Jérusalem. Toutefois l'association avec le clergé paraît avoir été partout la politique systématique des premiers Normands, et, pour autant que nos textes nous permettent de le savoir, nulle part elle ne paraît avoir été aussi étroite qu'à Antioche. On voit Bernard prendre part en 1104 à l'expédition malheureuse du Bâlikh, s'associer aux préparatifs de la revanche après 1105, aux campagnes de Roger en 1115 et 1119, à celle de Baudouin II dans la suite de cette dernière année (13). En 1103, il a participé au paiement de la rançon

(9) Raymond, 266, 271.

(10) Les circonstances de l'élection de Bernard sont mal connues, cf. *supra*, n. 6.

(11) On n'en a pas de témoignage net pour Antioche. Dans le royaume de Jérusalem, Tancred est le fondateur de l'abbaye latine du Mont-Thabor.

(12) Cart., II, 169; on verra que le prince exerce le même droit dans les églises indigènes et dans le clergé grec au XIII^e siècle, plus même que dans le clergé latin. Pour l'affaire de Saint-Paul, cf. *infra*, p. 619.

(13) Raoul, 710; Matth., 36; Gautier, I, 2 et III, 10.

de Bohémond (14). Il est le conseiller suprême des princes pour les grandes affaires politiques, et c'est sur son avis, en sa présence, avec sa signature en tête des témoins, que Tancrede, Roger, Bohémond II accordent leurs privilèges aux Génois et aux Pisans, ou que Foulque rend aux moines du Saint-Sépulcre d'anciennes possessions antiochiennes (15); on verra même que les clercs patriarchaux durent au début suppléer assez souvent à l'insuffisance de la chancellerie princière (16). C'est le patriarche qui en 1122 fait décider la reconnaissance de Roger, en 1119 la première régence de Baudouin II en attendant la venue de Bohémond II, en 1130 la seconde régence de Baudouin puis celle de Foulque au nom de la fille de Bohémond II, Alice (17). Il emploie aussi son autorité à apaiser les conflits de Tancrede avec Raymond de Saint-Gilles en 1102 (18), avec Baudouin d'Edesse en 1108 (19), avec Bertrand de Saint-Gilles en 1109 (20). Plus tard il brandit l'interdit pour arriver à faire cesser une lutte fratricide entre Bohémond II et Joscelin (21). Enfin Bernard est appelé lui-même à exercer des prérogatives de pouvoir temporel pendant les vacances de ce dernier en cas de danger; en 1119, c'est lui qui prend les premières mesures pour la défense éventuelle d'Antioche, et pendant la première régence de Baudouin II, qui ne peut être sans cesse à Antioche, c'est à lui qu'incombe souvent le gouvernement et c'est lui qui par exemple en 1121 appelle Joscelin au secours d'Antioche (22). Il est en somme une sorte de conservateur suprême de l'état, aidant, influençant, suivant les cas le pouvoir temporel.

C'est Bernard qui eut à organiser l'église et le patriarcat d'Antioche. Pour ce dernier, il revendiquait comme frontières celles qu'attestaient les anciennes listes épiscopales byzantines (23), c'est-à-

(14) Raoul, 709.

(15) Ughelli, IV, 847. Lib. Jur., I, 30; Müller, 3; Rozière, 166.

(16) *Infra*, p.

(17) Michel, en 1443.

(18) Matt., 50.

(19) Matt., 75.

(20) Matt., 90.

(21) Mich., en 1437.

(22) Gautier, II. On le voit aussi appuyer auprès du pape Calixte II une demande de secours de Baudouin II pour prendre Tyr. (Röhricht, *Gesch.*, 163.)

(23) Ces listes furent traduites en latin (cf. *Itinéraires Français à Jérusalem*, publiés par la Soc. de l'Or. Lat., p. 11).

dire qu'elles dépassaient considérablement le territoire propre de la principauté. Naturellement, une grande partie des anciens sièges se trouvant en pouvoir musulman ou bien, s'ils étaient en territoire grec, manquant de fidèles grecs et latins, ne pouvaient avoir qu'une existence idéale. Mais, parmi ceux que les Francs établirent, Bernard se rattacha tous ceux des comtés d'Edesse et de Tripoli et de la principauté d'Antioche. Pour ceux qui, fondés avant le patriarcat latin, s'étaient trouvés de ce fait autonomes, il obtint sans peine la soumission des titulaires; le siège d'Albara fut pour lors transformé en archevêché, comme Tarse, Edesse et Misis (24); pour Artâh, d'où Bernard venait lui-même, il n'eut qu'à se désigner un successeur. Plus tard des évêques latins furent consacrés à Mar'ach, Lattakié, Djabala, Boulounyas (Valénie), Tortose, Tripoli, Djoubail (Giblet), et Rafânya, un archevêque aux sièges de Doliché (et, idéalement, Manbidj-Iliéropolis), résidant sans doute à Tell-Bâchîr, et dans le ressort de ce dernier, un évêque à Qouiriç (Cyrus). L'évêque d'Artâh porta sa résidence à Hârim, celui d'Albara à Apamée.

Du côté de Jérusalem, une difficulté surgit pour la détermination des frontières entre les deux patriarchats. Deux thèses contradictoires s'affrontaient : l'une qui découlait peut-être d'indications d'Urbain II voulait que les frontières ecclésiastiques et politiques se correspondissent, et pour les conquêtes du roi de Jérusalem relevassent religieusement du patriarche de Jérusalem; l'autre qui s'appuyait sur les anciennes listes épiscopales, revendiquait pour le patriarcat d'Antioche le territoire de l'antique archevêché de Tyr. La question se posa une première fois lors de la prise de Beirout, qui dépendait de Tyr. Baudouin II sollicita et obtint de Pascal II que ses conquêtes fussent attribuées à son patriarcat (1111). Bernard se plaignit à Rome ; Pascal, qui l'estimait, s'excusa de ses ignorances sur la distance, et précisa que sa concession à Baudouin ne portait que sur les villes dont une longue domination musulmane ou les changements de noms ne permettaient pas de retrouver l'attribution (1112). Cette réponse restant d'application vague, Bernard envoya demander au concile de Bénévent qu'on lui garantît au moins la frontière jadis indiquée, disait-il, par le légat Adémar du Puy entre Tortose et Tripoli; mais le Pape se borna

(24) G. T., VII, 8, pour Albara.

à répéter sa sentence générale antérieure (1113) (25). La demande de Bernard était évidemment en rapport avec l'extension du pouvoir de Tancrede, qui exerçait en 1112 la suzeraineté sur la province de Tortose ; Bernard pouvait craindre qu'on ne lui enlevât celle-ci, parce qu'elle dépendait autrefois comme Beirout, Djoubail et Tripoli de l'archevêché de Tyr. Effectivement lorsqu'en 1128 l'archevêque désigné pour Tyr, prise quatre ans auparavant, alla chercher son pallium à Rome, il demanda au Pape Honorius II la reconstitution des anciennes limites de son diocèse, et Honorius fit mander au patriarche d'Antioche par son légat Aegide de Tusculum (= l'auteur Gilon de Paris) d'avoir à lui céder Tortose, Tripoli et Djoubail. Il ne semble pas que Bernard ait cédé, puisqu'on retrouve son successeur en possession des dits évêchés. L'archevêque de Tyr n'avait pas moins mécontenté le patriarche de Jérusalem, en s'adressant directement à Rome et en lui demandant les évêchés d'Acree, Çaidâ (Sidon) et Beiroût (26). Peut-être est-ce là la raison pour laquelle dans le schisme qui à Rome opposa Anaclet II à Honorius II les deux patriarches reconnurent le premier (27).

L'affaire ne parvint d'ailleurs jamais à une solution qui satisfît tout le monde. Vers 1138 ou 1139, à la suite de l'accession d'un nouvel archevêque au siège de Tyr, le pape Innocent II appuya de nouveau la demande qu'il fit au patriarche d'Antioche, Raoul, des trois évêchés de la côte tripolitaine, mais Raoul y mit comme condition que l'archevêché de Tyr tout entier entrât dans l'obédience d'Antioche. Le patriarche de Jérusalem naturellement s'y opposait, et lorsque quelques années plus tard, le pape Eugène III voulut donner raison à la thèse antiochienne, il ne put pas plus obtenir le transfert de Tyr, Beirout et Çaidâ à l'église d'Antioche que son prédécesseur n'avait pu faire attribuer à celle de Jérusalem, Tripoli, Tortose et Djoubail. Le conflit fut encore l'objet de bulles d'Innocent III, Honorius III et Grégoire IX. En fait, il s'était établi un partage qui se trouva correspondre parfaite-

(25) G. T., p. 509 sq.; Roz., p. 4 et 8; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 98-99. Les envoyés de Bernard souscrivent une charte de Pascal II au Mont-Cassin (*Keher Italia Pontificia*, VIII, p. 162).

(26) G. T., p. 159; Cf. Röhricht *Geschichte*, p. 184.

(27) Bouquet, XV, p. 365.

ment à la division politique, lorsque Tripoli et Antioche furent réunies sous un même prince (28).

L'organisation intérieure de l'église d'Antioche ne diffère pas de celle de toutes les églises d'Occident. Elle a son chapitre qui compte douze chanoines au XII^e siècle, vingt au XIII^e (29), ses diacres et son archidiacre, son chantre, son chancelier, son écolâtre, son trésorier, son official. D'elle dépend l'hôpital Saint-Pierre, déjà connu d'Ibn Bouflân au XI^e siècle (30). Elle a retrouvé d'autre part sa richesse d'antan, grâce aux biens qui lui ont été restitués ou attribués en 1098, en les confisquant pour bonne part aux autres églises. Le trésor du patriarcat dont on a conservé un inventaire au XIII^e siècle, partiel ou complet, n'apparaît pas non plus dépourvu (31); et l'on sait que la fortune des patriarches excitait sou-

(28) Greg., IX.

(29) Cart., I, 38; Hon., III, 3497.

(30) Cart., I, 446. Le Strange Palestine, 371.

(31) Cart., II, 112 : « Une croix d'or ornée de perles et de pierres précieuses; un grand calice doré orné de perles et de pierres précieuses; deux grands tissus ornés de pierres précieuses; deux chirothèques à croissants d'or ornés de perles, des sceaux de fer pour sceller les chartes; sept couteaux à manche d'ivoire; deux coffres rouges et un coffre blanc, contenant : une planeta rouge, trois dalmatiques rouges, une autre tunique rouge, un pluvial blanchâtre, un parement blanc, une étole et un manipule blancs brodés d'or, une ceinture blanche, une ceinture rouge, une étole rouge et un manipule, une robe pour la confirmation, un girandole, deux manteaux, l'un ouvragé, l'autre non, un encensoir d'argent, un vase d'argent pour la confirmation, un parement d'autel, un poigne d'ivoire et d'or ouvragé, deux tapis, une robe, un tapis d'autel (paré), un pluvial (rumatique ?), une tunique d'étoffe impériale (pourpre ?) ornée d'or, une étole, un manipule rouge, une masse pour le service, une chasuble de samit Nerengi), un pluvial blanc de samit (étoffe de soie épaisse et lourde de grand luxe), un missel, un évangélaire (dont une bulle d'Honorius III, 703, rapporte au sujet du vol de ses pierreries), un livre des Epîtres à couverture d'argent massif, une tunique de cendal (?) blanc, une chasuble, une dalmatique, une tunique d'amil (samit de moindre épaisseur) noir, deux anneaux d'or pour le service, trois épingles d'or, une chasuble, une dalmatique de samit blanc, une chasuble de doxa (?), une dalmatique de samit vert, deux manteaux, un vase d'argent doré, un girandole, quatre custodes, des corporaux avec un tissu de caroubin (safran ar. Karkoum ?), une étole, une étole et un manipule d'ivoire, un manipule rouge, deux aubes, l'une parée, l'autre non, trois autres l'une ornée d'or, les deux autres avec orfroi, une étole et un manipule de caroubin, deux ceintures, l'une blanche et l'autre rouge, un tapis blanc, un poigne d'ivoire. »

Plus tard, saint Louis rapporte d'Antioche un vase sacré ouvré par saint Pantaléon Flersoll, *Orient et Occident pendant les Croisades*, p. 39).

vent l'envie (32); il en est de même de l'archevêque d'Edesse (33). En dehors des patriarches, l'archevêque d'Alhara possède la moitié de cette ville (34). Les évêques d'Antioche (35), Djabala (36), Tortose (37), Boulounyas (38), l'archevêque de Dolichè (39), pour ne parler que de ceux sur lesquels on a quelque précision, paraissent également bien pourvus. Enfin, postérieurement à 1133 où Foulque, allié du patriarche, assiège Qoçaïr (40), et peut-être même à 1155, mais avant 1166, le patriarche acquiert cette forteresse qui devient dès lors la place de sûreté où il dépose ses trésors et établit en temps de danger son administration ; l'importance en est attestée par les bulles pontificales qui s'occupent de son administration en période de vacance, et par la contribution financière levée par le pape sur plusieurs églises pour la fortifier.

Aux propriétés directes s'ajoutent les droits perçus sur les biens des laïcs. Il y avait ici une difficulté inconnue des pays occidentaux. Là les dîmes étaient payées par les vilains, non par les seigneurs. Mais d'autre part, en Orient, les dîmes ne pouvaient en principe être perçues que sur les Latins ou les Grecs, puisque les monophysites et les Arméniens relevaient d'autres églises ; or le plus souvent les Latins et les Grecs n'étaient que propriétaires et faisaient cultiver leurs terres par des paysans monophysites, arméniens ou musulmans. Il fut donc stipulé que les premiers auraient à faire payer à leurs paysans des droits tels qu'ils pussent prélever dessus une dîme à reverser par eux à l'église. Les paysans non-latins ou grecs devaient d'ailleurs souvent directement à l'église quelques redevances en nature, par exemple des myrtes pour les grandes fêtes.

Quant aux édifices du culte et aux couvents de leurs moines, les Latins les avaient pris parmi les églises et établissements autrefois

(32) Pour Bernard, cf. Orderic, vol. IV, p. 141, pour Raoul I, pour Aimery, Michel, en 1504.

(33) G. T., 711 (an 1144).

(34) Raymond, 266.

(35) Gautier, II.

(36) Cart., I (I, p. 69).

(37) Albert, p. 682.

(38) Cart., I, 595; Hon., III.

(39) ROL, VII, 129.

(40) Mich., 234.

grecs ou encore occupés par des Grecs à leur arrivée. On verra toutefois qu'ils ne les en avaient pas totalement privés.

Liste des évêques du patriarcat d'Antioche.

Archevêchés :

Albara : Pierre (1098, 1123).

(Apamée) a) Serlo (1139).

B. (1142, 1143).

Gérald (1174).

Anonyme (1198).

Otton (1214, 1216).

Anselme (1219, 1223, id. 1227, 1232 ?).

Pierre (1238, 1244) b).

Anonyme (1263).

a) Les deux sièges sont sûrement confondus : cela résulte de leur proximité (il ne peut pas y avoir deux archevêques à cinquante kilomètres l'un de l'autre), de l'identité de nom du seul évêque d'Albara connu, le premier, Pierre, avec son contemporain d'Apamée, et de la présence de ce personnage alternativement sous ses deux titres dans Rozière 192. Sur la captivité et l'évasion de Pierre en 1123, cf. *infra*, p. 296.

b) Grég. IX, 4466. Röhricht *Regesta*, p. 172. Nous ne donnons ci-après les références que pour les personnages absents ou différents de Röhricht, *Syria Sacra*, ZDPV X (1887).

Misis (Mamistra) :

Barthélémy (1100, 1108).

Raoul, 1135, élu patr. d'Antioche.

Gaudin (1139).

? (1163).

Barthélémy (1186).

Barthélémy, élu en 1198.

Jean, élu en 1216.

Philippe, 1226, 1230 ?, 1238 ?, 1239 ? a).

Guillaume, 1246, 1254, b) 1259 ? c).

a) *Cart.* II, 345; Grég., 4466, 4968.

b) *ROL* VII, 181.

c) D'après une lettre inédite d'Alexandre IV (Vatican, Reg. an 5, n° 188).

Tarse : Roger (1100, 1113).
 Etienne (1139).
 ? (1178) a).
 Albert (1186, 1190).
 Pierre, élu en 1198, id. 1204 ?
 ? élu en 1209, mort avant 1213.
 Booz (Paul), 1216.
 ? nommé en 1226, 1232 ? b)

a) Michel le Syrien, an 1489.

b) Grég. IX, 1101; Hon. III, 6026.

Doulouk (Tulupe)-Manbidj (Hierapolis) : a)

Franco, 1134, 1141 b).

a) Distingués à tort par Röhricht, le second titre est « in partibus »; Franco porte alternativement les deux titres. Il paraît résider à Tell-Bâchir.

b) Cart. I, 89 et 112; ROL VII, 129; G. T. XV, 14. Mort en 1152, G. T., p. 789 ?

Edesse : Benoît, 1100, 1104.

Hugues, 1226 a) tué en 1144.

a) Telle est la date de son épître à l'église de Reims d'après Riant (HOC, V, 317). Peut-être eut-il un successeur, cf. G. T., p. 789.

Evêchés.

Boulounyas (Valénie) :

Pierre (1148) ?

Giraud (av. 1163).

Antérius (1163, 1193).

? (1196, 1205).

Eustache (1216, 1222).

Barthélémy (1234).

Pierre (1250).

Gérard (1289).

Djabala (Gibel) :

Guillaume (1115).

Bandin, élu en 1200, 1215.

Durand, 1222 a).

Anonyme, 1237, 1238 b).

Guillaume, 1244, 1249, id. 1254, 1256 ? (dominicain), c)

Guillaume, 1263, 1268 (franciscain).

Barthélémy, 1275, 1278.

Anon., 1286, 1289.

a) Cart. II, 305.

b) Grég. IX, 3387, 4471, 4504.

c) Ces deux dernières dates d'après Inn. IV, 7396, et Alex. IV, 1086.

Tripoli : Albert, 1112, 1115.

Pons, 1115.

Bernard, 1117, 1127.

Guillaume, 1132.

Géraud, 1132, 1145.

Gombaud, élu 1170.

Romain, 1174, 1179.

Jean, 1184.

Aimery, 1186, 1187.

Pierre, 1191, 1194.

Laurent, 1198, 1199.

Geoffroy, 1204, 1209.

Guy de Valence (date ?).

Robert, 1217, 1228.

Albert, élu 1243 et peut-être cassé a).

Grégoire de Montelargo, élu 1249, 1250; id., 1452-1256 ? b).

Opizon, 1257, 1259 c).

Paul, dominicain, 1261, 1284.

Cynthis de Pinea, 1285, 1286.

Bernard, 1289, 1296.

a) Innocent IV, 57, 188.

b) Ces deux dernières dates, d'après Inn., 6070, 7396, et Cart. II, 785.

c) Cart. II, 849 et 871.

- ✓ Romain (1132).
- Hugues (1140, 114 ?) a)
- V. (1179) b).
- ? (1187).
- Raoul (1262, 1266) c).

a) Otto de Freis. MGSS, XX, 266.

b) Mansi, XXII, 215.

c) Clément IV, n° 409.

Lattakié :

- Gérard (1141, 1161).
- ? (1223) a)
- ? (1254)
- Pierre de Saint-Hilaire (1264).

a) Innocent IV, 7, 397. Serait-ce Augustin de Nottingham, qu'on sait avoir été nommé peu auparavant à ce poste par Innocent IV (lors de la traversée d'Opizon), cf. Röhr. Reg. add. n° 366 (mais peut-être faut-il lire : « un chanoine augustin » (cf. Inn. IV, 7397).
Artâh-Hârim :

- Bernard, 1098, élu patriarche en 1100.
- ? 1119 a).
- S., 1135.

a) Gautier, II, 3.

Mar'ach : ?, 1115.

Kaïsoûn : aucune mention d'évêque; pour le siège, Nersès, 576,
Grégoire, 109.

Qodriç : Géraud, 1139, 1152 (sa mort).

Rafânya : Géraud, 1127, 1139 a).

a) Cette dernière date d'après Cart. II, 901, cf. Inventaire, p. 47, an 1132.

Tortose : Raymond, 1127, 1139.
Guillaume, 1142.
Pierre, 1163, 1169.

Djoubail : Jubald, élu, 1167.
 P 1243, 1253, 1260 a).
 Hugues, franciscain, 1282.
 Pierre, 1267, 1286.
 P 1289 b).

a) Cette dernière date d'après ROL, II, 211.

b) Nicolas, IV, 829.

Dans tout ce qui précède, on a cité pour chaque prélat seulement les dates terminales auxquelles il est connu.

II. *L'Église régulière.* — Le prestige d'Antioche, de vieilles traditions érémitiques et l'influence des Stylites dans la Montagne Noire, avaient de tout temps fait de la région d'Antioche un grand centre de vie monastique. Les Francs, revivifiant les couvents en partie ruinés par l'invasion turque, installèrent des moines latins à la place ou à côté de ceux, grecs ou autres, qu'ils y trouvaient, et les communautés ainsi créées acquirent vite une grande importance, d'une part à cause de leur richesse, d'autre part en raison des contacts spirituels qui s'y nouèrent avec les milieux indigènes correspondants. Leur belle période est le début du XII^e siècle, où les conquêtes permettent de les doter largement, et où les ordres militaires ne leur font pas encore concurrence dans la piété des fidèles.

Les trois plus grandes abbayes bénédictines ayant leur établissement principal dans la principauté sont celles de Saint-Paul, Saint-Georges, et Saint-Siméon. On a vu que Saint-Paul existait, comme abbaye grecque, bien avant les croisés (1); ses abbés, voire ses moines, ont une importance dont témoignent leur apparition fréquente sur des chartes, leur participation à des événements comme l'entrée de Foulque à Antioche en 1131 (2); la richesse du monastère est attestée tant par les chartes que par les voyageurs (3); cette puis-

(1) Le Str., 368.

(2) Sont connus les abbés T. (1108, Müller, 3), Pierre (1167, Cart., I, 271), Falco (1183, 1186, Cart., I, 491 sq. et II, 910), Bernard (1197, Delaborde, 92), Sorge (date inconnue, sceau dans Rev. num., 1891, 229), anonyme (1222, Hon., III, 3754); le moine Hugues de Blois (1135, Kohler, 130), le moine Pierre le Latinier, qui ouvre la porte d'Antioche à Foulque (G. T., XIII, 27).

(3) Wilbrand, 173; Cart., I, 171, 446, 271; Inn., IV, 8001 (prieuré à Chypre; après la chute d'Antioche, la communauté se reconstitue à Famagouste (Nicolas, IV, 778); cette circonstance et l'association de saint Paul avec Notre-Dame de

sance exposera d'ailleurs les moines à des conflits avec les princes et même avec des patriarches (4).

On connaît mal, au XII^e siècle, l'abbaye de Saint-Georges, dans la Montagne Noire, probablement analogue à la future abbaye cistercienne de Saint-Georges-de-Jubin (5), qui paraît s'être trouvée dans la région du Râs al-Khanzîr (6). Plus près d'Antioche, des moines latins s'étaient établis à côté des moines grecs dans le couvent de Saint-Siméon le jeune, qu'Ibn Bouqlân, à la veille de l'invasion turque, disait, avec ses dépendances, vaste comme la moitié de Bagdad (7); son importance restait assez grande au temps des Francs pour qu'ils aient baptisé Souwaïdiya Port Saint-Siméon, que les musulmans l'aient deux fois pris pour but de raids de pillage, et que Bohémond IV ait eu avec les moines de graves conflits fiscaux (8).

En dehors des bénédictins (9), nous ne connaissons à Antioche

Josaphat, dont des chartes sont parvenues en Italie, peut faire espérer de retrouver des archives de saint Paul en Italie. Cf. Hackett, *History of the orthodox church of Cyprus*, 451, 606. Aussi Hon., III, 5753 (prébende).

(4) Lettre de Léon, Raynaldi, XX, 220; Inn., III, 12 juillet 1205 et 28 janvier 1213.

(5) Un acte génois du XIV^e siècle parle d'un prieuré « S. Georgi de Jubinovel de Montana Nigra » (Janaushek, *Origines Cisterciensium*, 217); nous savons que Saint-Georges-de-Jubin existait avant d'être cistercienne (Grég., IX, 1887), or ce nom n'est jamais signalé au XII^e siècle, tandis qu'on y connaît une abbaye de Saint-Georges « in Montanis Nigris », qu'on ne connaît plus au XIII^e (Cart., 266).

(6) Il existait un couvent bénédictin au Râs al-Khanzîr (St. Nersès dans Alishan Sissouan, 517), proche d'un couvent arménien; il existait dans la Montagne Noire un couvent arménien de Saint-Georges (Alishan, 486) ainsi qu'un couvent monophysite du même nom (Michel de Mar'ach, JA, 1888); un groupement au même lieu de ces trois monastères homonymes est possible; près de là est Georgia (Dussaud, Topogr., 440). L'existence d'un grand monastère au Râs al-Khanzîr est connue d'Idrîsî (Jaubert, 132); l'abbé de Saint-Georges-de-Jubin, employé à des négociations entre Antioche et Chypre (infra p. 670) doit être proche de la mer.

(7) Le Str., 434.

(8) G. T., XVII, 10; Chron. Syr. An., an 1475 (description du trésor du couvent grec); Hon., III, 5061. Rente sur un moulin, Rey *Recherches*, 22. Le patriarche Raoul y fut retenu prisonnier en 1139 (G. T., XV, 19).

(9) On connaît encore les Bénédictines de Sainte-Croix de Carpita (Alex., IV, 6 mars 1257) et une autre abbaye de femmes, Sainte-Marie-du-Fer, près du Pont de fer (Djisr al-Hadîd) (Rey Rech., 22 Delab., 117, Cart. 491), et des abbayes de nature inconnue à Arsaïa (Delab., 117), Rivira près Lattakié, Notre-Dame de la Carrière, Saint-Gildas près Antioche, Mont-Parlier (Cart., 131, 440).

que la communauté des chanoines augustiniens de Saint-Georges, dans l'église de ce nom (10); elle était assez riche pour entretenir parfois des évêques, voire des patriarches (11), privés de leur diocèse.

Les églises et monastères de la principauté n'étaient pas les seuls à y posséder des biens; plusieurs établissements du royaume de Jérusalem y avaient des terres, voire des filiales. Telle était Sainte-Marie-Latine, dont le clergé desservait aussi Sainte-Marie-Latine et Saint-Jean d'Antioche, Sainte-Marie-Latine et Saint-Nicolas de Lattakié, et possédait dans la principauté divers revenus (12); telle était aussi la léproserie de Saint-Lazare qui avait une filiale à Antioche (13). Des villages, des rentes, appartenaient à N.-D. du Mont-Sion (14), au Mont-Thabor (15), au Mont-Sinaï (16), au Saint-Scpulcre (17), à Hébron (18), à Bethléem (19); mais aucune église n'était aussi richement dotée que N.-D. de Josaphat, pour laquelle les princes d'Antioche paraissent avoir eu une dévotion particulière (20). Elle possédait des biens disséminés dans toutes les parties de la principauté, mais abondants surtout en Cilicie (21); elle les faisait administrer par des ecclésiastiques de la principauté faits confrères de l'abbaye ou appartenant à la maison sœur de Sainte-Mari-Latine; souvent elle leur concédait ces biens comme tenures viagères. Le Mont-Thabor, lui, louait ses biens à des laïcs. De

446, 491); Rochefort, La Granacherie (Strehlke, 10, Cart., 226). Au XIII^e siècle il y avait à Antioche une maison de Carmes (AASS, Juin, VII, 222).

(10) On en connaît deux abbés, Angerius (1140, Roz., 178), Leutprand (AOL, II B 137).

(11) Celui de Lattakié (Inn., IV, 7397), le patriarche de Jérusalem Daimbert (G. T., X, 25).

(12) Röhricht, n° 331 nomme les casaux de Faxias (Fasri ?) et Valtorentum, et des rentes à Yāghrā, Imm, des jardins à Antioche.

(13) Delaborde, 170.

(14) Röhricht, n° 576 (Felix. Bussudan, Cuccava, château de Dominum, Bexa, Eroï, Miserach).

(15) Cart., II, 911, I 441 (rentes).

(16) Hon., III, 709 (maisons à Antioche et Lattakié).

(17) Roz., 169 (maisons à Antioche, dont une soierie).

(18) Cart., III, 96, 117; Arch. Malte, 97 (casal de Naheria, près Djisir al-Hadid).

(19) Röhricht, n° 983 (Carcasia, Gabamo, Boldadia, Norsinge).

20 Bohémond II lui donne une église à Tarente et Bohémond III fait inhumer à N.-D. J., sa mère et ses frères et sœur (Delab., 72, Kohler, 151, 153).

(21) Delaborde, 26, 117; Kohler, 115, 129, 130, 151, 172, 181 (territoires de Misis et Til; de Hāroūnya, Roissol, Djabala, Lattakié, Kafartab, Zerdanā).

temps en temps, des frères faisaient des tournées d'inspection. Naturellement Sainte-Marie-Latine entretenait des membres de sa communauté dans ses églises de la Syrie du nord (22).

Les Bénédictins n'avaient aucune organisation générale, et chaque maison était autonome; mais deux maisons pouvaient conclure entre elles des « fraternités ». Ainsi fit saint Paul en 1183 avec le Mont-Thabor, en 1197 avec N.-D. de Josaphat. En vertu de ces fraternités, non seulement chaque mois on prie dans chaque monastère pour les morts des autres, non seulement les moines et l'abbé de Saint-Paul seront reçus exactement avec les mêmes prérogatives que chez eux dans les maisons sœurs lorsqu'ils auront à s'y rendre, mais l'abbé de Saint-Paul pourra même occasionnellement remplacer l'abbé du Mont-Thabor ou de N.-D. de Josaphat, et ceux-ci ne pourront être élus qu'avec son consentement, et, à défaut de moine capable dans leurs maisons respectives, parmi ceux de Saint-Paul seulement; en cas de désaccord particulier entre moines, Saint-Paul pourra accueillir des réfugiés de maisons associées, sauf, naturellement, en cas d'excommunication. L'accord stipulait même, pour les moines de Saint-Paul, la possibilité, s'ils étaient expulsés par les Turcs ou le prince d'Antioche, de se réfugier à N.-D. de Josaphat ou au Mont-Thabor; en fait, c'était aux moines palestiniens que la conquête saladine pouvait rendre une clause semblable en leur faveur le plus utile, et il est vraisemblable qu'une telle hospitalité leur avait été plus ou moins accordée, sans cela l'on s'expliquerait mal les privilèges sans contrepartie qu'ils accordent à Saint-Paul (23). Le danger militaire distingue quelque peu ces fraternités de celles de l'Europe, auxquelles elles sont par ailleurs de tous points semblables.

Le même danger explique qu'à partir du milieu du XII^e siècle les ordres civils cessent d'être l'élément dominant du monachisme franc de Syrie, et cèdent cette place aux ordres militaires (24).

(22) Roz., 165, 179; Delaborde, 117; Kohler, 172, 181.

(23) Cart., II, 911; Delaborde, 92.

(24) A la vie monastique, il faut ajouter les pèlerinages à Antioche et à la Montagne Noire; on y trouve des pèlerins scandinaves (Riant, *Les Scandinaves en Terre sainte*, 89) et Alexandre III y envoie comme expiation les meurtriers de Thomas Becket (Romoald, MGSS, XIX, 439).

CHAPITRE V

LE RÉGIME DE L'OCCUPATION MILITAIRE ET LES PREMIERS CONTACTS AVEC LES INDIGÈNES

Conquérir le pays était bien, encore fallait-il l'occuper et organiser un *modus vivendi* avec les habitants.

Les caractères de l'occupation franque découlent essentiellement d'un fait, leur petit nombre. Se disperser au milieu de populations neutres ou hostiles eût constitué pour les Francs un danger de mort; aussi se groupent-ils dans un petit nombre de localités. La masse des petites gens reste dans quelques villes (1), en particulier à Antioche, où à partir du milieu du XII^e siècle les pertes territoriales feront aussi refluer la plus grande partie de la noblesse; ils y sont sûrement plusieurs milliers, mais n'en demeurent pas moins même là une petite minorité. Dans les campagnes, l'occupation franque est totalement dépourvue de base rurale. Les nobles, avec leurs hommes d'armes, s'installent dans quelques forteresses, construites ou conquises par eux pour garder un district, un point stratégique. Comme les conquérants antérieurs, ils établissent ces retranchements en dehors des agglomérations indigènes dont, il est vrai, certaines, contraintes par l'état de guerre, émigreront vers eux en se resserrant (2); c'est parfois pour eux une véritable expédition armée d'aller toucher les redevances de leurs domaines (3); ils constituent essentiellement des garnisons. Bref, colonies urbaines surtout commerçantes, partout ailleurs régime d'occupation militaire : il n'y a rien là de ce que nous appellerions une « colonie de peuplement ».

(1) Il n'y a de colonie franque notable ni à Artâh, ni à Ma'arra, ni à 'Aïn-
lib, etc.

(2) Boulounyâs à Marqab, Artâh à Hârim.

(3) I. F., III, 42^{re} (combat entre Yâroûk le Turcoman et un seigneur pour l'impôt d'un village partagé).

Les instruments de l'occupation militaire sont l'armée et les forteresses. L'armée a pour noyau la chevalerie, qui compte environ un demi-millier d'individus, ayant chacun un revenu annuel au moins égal à 500 besants. A la chevalerie s'aggrègent probablement quatre à cinq mille sergents (4) pouvant servir aussi à cheval, et également fièffés, puis un assez grand nombre de piétons recevant une solde de campagne de deux besants par mois (5). Une grande partie d'entre eux n'étaient pas francs, et a fortiori ne l'étaient pas tous les marchands, paysans réquisitionnés pour porter vivres et bagages (6), et autres suivants de l'armée. D'autre part il existait un corps de troupes spécial destiné à imiter les archers montés des ailes turques : les « turcoples », imités de Byzance et communs à tous les états francs (7). Naturellement la totalité de ces forces ne pouvait à peu près jamais être rassemblée, et l'on ne s'y efforçait que dans les cas très graves; les expéditions courantes se font avec une poignée de chevaliers; la coalition des forces d'Edesse, Antioche et Tripoli en 1110, où la conjoncture est sérieuse, atteint 16.000 h. et ce chiffre ne fut certainement jamais dépassé; en 1115, Roger ne peut, en quelques semaines, réunir que deux mille « combattants », dans une situation non moins grave (8).

L'existence de solides forteresses est une nécessité à la fois pour la domination intérieure des Francs, la défense de leurs frontières, l'organisation de bases pour leurs campagnes. On y dépose des provisions, du butin, des prisonniers (9). Les Francs occupent sans y rien changer plusieurs forteresses antérieures à eux; d'autres fois ils transforment en fortins des monuments anciens — mosquée à

(4) En admettant des chiffres de l'ordre de Jérusalem (La Monte, 139, 150), et d'Edesse (G. T., XVII, 17), confirmés grosso modo pour Antioche, par Albert, X, 40; Gautier, I, 3.

(5) Ousâma Hitti, 97; ce chiffre ne peut s'entendre des sergents montés dont le sief est à Jérusalem de 75 bes. par an (6 par mois, avec ou sans campagne).

(6) Chron. An. Syr. an 1489.

(7) Gautier, I, 6; II, 3, et 5. Les « Turkopouloï » sont attestés à Byzance au XI^e siècle (Hist. Grecs Crois., II, 170); les Francs les connurent dès leur arrivée à Constantinople (Gesta, 17, 25, 41; Albert, passim); Albert, V, 3, dit qu'ils sont à Byzance, fils de turcs et de grecques. — G. T., XIX, 8, nomme un corps de « galenses » (casqués ?) non déterminé.

(8) Albert, X, 40; Gautier, I, 3.

(9) I. F., 1, 191 r^o-v^o (fuite de prisonniers musulmans retenus dans un cachot de la citadelle de Ma'arra en 1124), III, 14 r^o (butin franc déposé à Tell-Kachfahân).

Kafartâb, couvent près de Sarmedâ (10), — développent des forteresses préexistantes, en créent de nouvelles (11). La différenciation de leurs travaux est plus délicate dans la Syrie du nord que dans le reste des états francs, parce que d'une part certaines constructions d'inspiration franque en Cilicie et dans l'Amanus peuvent avoir été faites par les Arméniens, et qu'inversement certains travaux effectués sous la direction des Francs peuvent, en particulier dans le nord de la principauté et dans le comté d'Edesse, avoir été réalisés avec une main-d'œuvre arménienne et une technique byzantine. Baghrâs, l'un des principaux châteaux des Templiers, a tout au plus une tour d'aspect non-byzantin; et Çafithâ, Tortose, etc. prouvent qu'ils ne reculaient cependant pas devant les constructions importantes; on notera aussi que dans l'ensemble la Syrie du nord, depuis longtemps région frontière, possédait lors de l'arrivée des Francs plus de forteresses que la Palestine et exigeait donc d'eux moins de travaux.

Le coût de construction ou d'entretien d'une forteresse était élevé, bien que la main-d'œuvre employée fût celle des prisonniers de guerre, et les seigneurs devaient souvent y être aidés par les princes (12). A partir de la fin du XII^e siècle, où auront en sens inverse crû l'urgence des travaux et diminué les ressources des seigneurs, seuls les ordres militaires ou occasionnellement l'église séculière resteront capables de supporter les frais nécessaires; d'où la cession qui leur sera faite de places comme Marqab. On peut donc en gros distinguer à Antioche comme dans la Syrie franque entière deux périodes de construction, l'une, le XII^e siècle (surtout au début), laïque, l'autre, le XIII^e, ecclésiastique; à la première appartiennent les parties franques de Çahyoùn, Balâtonos, Ilârim, Darkoûch, Choughr-Bakâs, pour ne citer ici que les places les plus importantes et les moins sujettes à doutes; à la seconde, les grosses

(10) Cf. supra, p. 000 et 000.

(11) Nous ne connaissons toutefois pas à Antioche comme à Jérusalem de château ne reposant absolument sur aucune fondation antérieure.

(12) C'est Baudouin II qui fortifie le couvent proche de Sarmedâ pour Alain d'Alhârib (Kamâl, 628); Alexandre IV consacra à Qoçaïr les dîmes de Chypre, infra, p. 697, un château important comme Çafad coûta plus d'un million de besants à construire (Deschamps, *Krak*, 102).

tours de Qoçair et surtout Marqab (13). Il ne semble pas que les caractères de ces travaux soient différents dans la principauté d'Antioche et dans le reste de la Syrie franque; il est extrêmement délicat d'affirmer de chaque détail qu'il ne se trouve jamais dans les constructions indigènes antérieures aux Francs, et nous nous abstenons ici d'en parler, dans l'espoir que la minutieuse enquête entreprise par P. Deschamps pourra nous livrer bientôt d'autres études complétant celles qu'il a faites du Krak des Chevaliers et de Çabyoûn. On soulignera ici la masse imposante de plusieurs constructions franques, supérieure assurément à ce qui se trouvait tant en Syrie qu'en Europe avant les croisades; les Francs ont appris beaucoup des architectes de l'Orient, mais ils ont aussi beaucoup innové et à leur tour donné des exemples que les architectes ayyoubides et mamlouks ne manqueront pas de suivre (14).

*
**

Comment ces rudes barons campés en territoire non-franc vont-ils s'adapter au milieu indigène? A certains égards, leur rareté même facilite l'acclimatation réciproque, en évitant les heurts journaliers. Diverses habitudes ou principes de la société franque agissent dans le même sens. D'abord, pourvu que les habitants rendent au seigneur les services qu'il attend d'eux, il ne tient pas à se compliquer l'existence en intervenant dans le détail de leurs affaires, auxquelles il ne connaîtrait rien, et les laisse localement être administrés par des agents pris dans leur sein: abstention d'ailleurs commune à tous les états médiévaux et en particulier à ceux où le pouvoir central est faible, comme les principautés turques. D'autre part, c'est une règle à peu près générale au moyen-âge, et pratiquée aussi bien par les Francs que par les Orientaux, que chaque groupe social, chaque pays a ses coutumes, son droit propre, et que chaque individu doit être jugé, pour les causes personnelles, selon le droit du groupe social dont

(13) On vaudra bien pour le détail se reporter à notre chapitre de topographie historique.

(14) Cf., en particulier Deschamps dans Krak, c. II-V, et dans Enlart, Manuel d'archéologie, 2^e éd., II, 2, p. 635-652.

il fait partie, et pour les causes réelles selon le droit du pays où il se trouve. Enfin, les Francs ont également en commun avec les peuples au milieu desquels ils arrivent le respect sacro-saint de la coutume, la crainte des innovations ; assurément une conquête brise les coutumes, pas tant néanmoins qu'elles ne gardent une valeur aux yeux du conquérant s'il n'a pas de raison précise de les remplacer par des prescriptions nouvelles (1). La conclusion normale est que pour toute leur vie et relations privées, les indigènes conservent leur droit propre (2). On verra qu'ils gardent également leur administration locale dirigée par les raïs, voir par des cadis.

Le régime de la personnalité du droit entraîne évidemment, comme à Jérusalem, l'incapacité générale des membres d'un peuple à témoigner en justice contre ceux d'un autre ; mais les Assises d'Antioche n'en soufflent pas un mot. Nous n'avons quelques détails que dans le cas des tribunaux d'Eglise, pour lesquels la coupure entre latins et non latins est certes particulièrement nette. Une bulle d'Honorius III nous apprend qu'en effet les Syriens et les Arméniens n'étaient pas admis à y témoigner contre les Francs (3); mais la même bulle autorise les Eglises à contrevenir à cette coutume pour affaires de propriétés (c'est-à-dire pour affaires civiles et réelles, non personnelles). La même exception était admise dans les cours civiles (4).

Les indigènes étaient généralement soumis à une « taille », dont on parlera plus loin. Il n'apparaît pas clairement s'ils l'étaient de par leur nationalité ou leur condition sociale le plus souvent inférieure.

L'exacte position des Eglises indigènes par rapport à l'Eglise latine est difficile à préciser. Il n'y a d'exception que pour l'Eglise grecque : considérée comme une portion subalterne, juste tolérée, de cette même église à laquelle président les Latins, elle leur est subordonnée, les clercs grecs doivent l'obéissance aux prélats la-

(1) Cf. en particulier Roz., 172 et 178, où les Francs invoquent une situation ancienne pour en hériter; à Jérusalem, Martin JA, 1888 donne même un exemple de cas où ils sont frustrés.

(2) Willrand, 172 : « Quilibet eorum suas leges observant ».

(3) Hon., III, 1080.

(4) Rozière, 172 (fin); cf., Assises, Barons XV, qui parle du témoignage des anciens du pays, sans parler de race.

tine, les fidèles grecs la dîme à l'Église latine (5). En principe il en va peut-être différemment des autres chrétiens. Mais d'une part ils sont soumis à de petites prestations et corvées au bénéfice du clergé latin (6); d'autre part si les paysans indigènes n'ont pas à payer la dîme en leur nom, leurs maîtres latins la doivent, calculée d'après le revenu global de leurs biens, c'est-à-dire qu'ils se faisaient payer par leurs paysans une certaine redevance qu'ils devaient théoriquement rendre à l'Église (7); enfin il arrivait au clergé latin d'avoir reçu globalement tout ou partie des revenus d'une localité, et bien entendu il n'était pas fait de différence alors entre les divers fidèles, pour lesquels le clergé faisait office de seigneur.

Au point de vue de l'obédience, il est certain que les ecclésiastiques non-grecs ne dépendaient pas de l'Église latine comme les Grecs. Il est toutefois possible qu'ils n'aient pas été absolument indépendants. Une bulle de Grégoire IX recommande aux clercs Grecs et Arméniens de conserver leur obéissance au patriarche latin ; comme il n'est pas question de Jacobites, on peut se demander si cette situation faite aux Arméniens (8) n'est pas une conséquence de leur union avec Rome en 1198. En des pourparlers entre la papauté et les Jacobites en vue d'aboutir à une union semblable, le patriarche Ignace demandera pour ses fidèles l'exemption de tous devoirs à l'égard du clergé latin ; mais il n'apparaît pas clairement s'il s'agit d'une concession nouvelle ou de la garantie que l'état de fait d'alors ne subirait pas de modification dans le nouveau régime. La conclusion de l'affaire de Bar Çabouñf, que nous rapporterons ci-dessous, indique qu'au début du XII^e siècle au moins Roger considérait l'Église monophysite comme indépendante dis-

(5) Hon., III, 5567, 5570; Grég., IX, 4467, 4131.

(6) Cart., I, 595.

(7) Grég., IX, 4474. A Jérusalem, les indigènes payaient la dîme (Ernoul. 30), on ne nous dit pas de quelle façon.

(8) Grégoire, IX, 4467. Il est aussi question des Géorgiens, sans doute assimilés aux Grecs, et de toute façon n'ayant pas de clergé supérieur propre à eux dans le diocèse d'Antioche. L'église géorgienne de Saint-Siméon existait encore au XIII^e siècle (P. Peeters, *l'église Géorgienne du Clibanion*, Analecta Bolandiana, 1928 et Olivier le Scolastique cité *ibid.* p. 58). Les souverains Géorgiens, David (début XII^e siècle) et Tamar (début XIII^e siècle) dotèrent les couvents géorgiens d'Antioche et de l'Amanus (Brosset, 374, 456).

ciplinairément de l'Eglise latine. Mais il n'est pas exclu que les établissements religieux indigènes aient dû payer quelque redevance au clergé franc (9).

Moralement les relations entre indigènes et Francs commencèrent parfois mal. Qu'on se souvienne de l'état d'esprit des croisés à leur arrivée : « Nous avons expulsé les Turcs et les païens, écrivaient-ils au lendemain de la prise d'Antioche, mais les hérétiques, Grecs et Arméniens, Syriens et Jacobites, nous n'avons pas pu les chasser (10). » Ce « nous n'avons pas pu » ne paraît pas chargé de bienveillance. Et c'est un Franc qui vingt ans plus tard témoigne des spoliations dont les chrétiens d'Antioche avaient eu à pâtir du fait « de la violence et du caractère méchant » des Francs (11). Il est donc certain que les premiers contacts furent rudes et laissèrent de durables rancunes. Il importe toutefois de ne pas généraliser hâtivement et de distinguer soigneusement les peuples, les lieux, les époques.

Les Grecs ou indigènes grécisés représentent à Antioche l'aristocratie d'hier (12) au secours de laquelle les Francs sont censés être venus : ce sont donc à volonté des rivaux ou des associés, surtout à Lattakié où il y a peu de Francs. D'autre part les Grecs sont des schismatiques, non des hérétiques ; ce sont des fidèles appartenant à la même église que les Latins, et dont il faut réduire la rébellion ; à la différence des hérétiques, ressortissant d'Eglises de l'administration desquelles les Latins se soucient peu, les Eglises grecques doivent ou disparaître ou se soumettre à la suprématie du clergé latin, qui, comme héritier du clergé grec, doit tirer d'elles les mêmes revenus qu'il préleva sur ses propres ressortissants (13). Il y a donc conflit latent tant sur le plan social

(9) Il est possible que la position des églises indigènes à l'égard de l'église franque, soit la continuation de celle qu'elles avaient à l'égard de l'église grecque. Mais celle-ci demanderait à être précisée.

(10) Lettres de Crois., éd. Hagenmeyer, p. 161.

(11) Gautier, éd. Hag., p. 94.

(12) Il y a parmi eux des propriétaires (Grég., IX, 4474); des grands bourgeois parmi lesquels on voit des princes choisir des ducs, des vicontes, des chambriers (cf. les tableaux, p. 463 et 464) et qui plus tard entreront dans la communauté. On verra ci-dessous que les premières monnaies franques sont en grec.

(13) Cf. le procès intenté aux moines de Saint-Paul par ceux du Saint-Sé-

que sur le plan religieux ; et à cela il faut ajouter une circonstance extérieure, qui est l'existence proche de la puissance byzantine dont les Francs sont les ennemis irréductibles ; car il est bien évident que l'opposition de Grecs ayant derrière eux cette puissance a une toute autre résonnance, les soumet *a priori* à de toutes autres suspicions, que s'il s'agissait d'un groupe ethnique isolé. Bien qu'aucun texte n'en témoigne directement, il paraît résulter de ces faits et de l'assimilation que nous verrons se produire au *xiii*^e siècle entre les bourgeoisies latine et grecque, que d'une part les Grecs avaient une condition sociale très proche de celle des Francs — noblesse et clergé mis à part —, mais que d'autre part ce sont eux qui, au début, furent en butte aux hostilités les plus vives. Seule la disparition de la puissance byzantine permettra un rapprochement solide entre Francs et Grecs.

Dans le domaine ecclésiastique l'Église latine enleva aux Grecs plusieurs églises, soit que les Francs eussent pris pour eux des édifices occupés par des Grecs, soit que rendant au culte chrétien d'anciennes églises enlevées par les Turcs, il les eussent attribuées à l'Église latine (14). Les Grecs gardèrent cependant la libre disposition de l'église Sainte-Marie Rotonde (15), et plusieurs couvents à Antioche (16) et dans l'Amanus sur la Montagne Admirable (17); il semble même qu'une communauté de Stylites Grecs aient continué à résider au couvent de Saint-Siméon le Jeune à côté des Bénédictins Latin (18). Un culte grec existait aussi à Edesse (19).

pulcre, qui revendiquent une possession comme ayant relevé de leur église sous le régime grec, et invoquent le témoignage de Grecs (Roz., 165-179).

(14) On verra la commune les identifier juridiquement (*infra*, p. 656) et l'église même leur reconnaissait une place en justice supérieure aux autres chrétiens (Honorius, III, 4080, et note précédente).

(15) Michel, III, 191; encore au *xiii*^e siècle, Grég., IX, 4470 décide que les anciennes possessions de l'église grecque qui viendraient à être reconquises sur l'Islam, doivent être attribuées à l'église latine.

(16) Roz. témoins de l'acte, 172-178; Michel, an 1481; Wildbrand, 173.

(17) Saint-Domilien (Rey. Col. Fr., p. 328); un manuscrit grec y fut copié en 1162).

(18) Un couvent de Basiliens est signalé dans Colubovich I, 75; un couvent de Saint-Bethias, par Nersès (Alishan Sissouan, 557); Saint-Pantéléimon (où ont été rédigés des rituels grecs ou syriaques; Korolewsky, *Histoire du patriarchat Melkite*, III, p. 31-32).

(19) Chron. An. Syr., an 1475; Phocas, 529 (?); on sait que Saint-Paul d'An-

L'existence d'un abondant bas-clergé est incontestable (20), mais il n'y avait plus d'évêque grec depuis la conquête turque, et le patriarche grec pendant la domination franque, ne put qu'exceptionnellement résider à Antioche (1098-1100, 1165-1170, 1206-1208 ? 1260-1263) (21). Aucune réduction n'avait été par contre apportée au clergé arménien, ni au clergé monophysite, qui conservèrent et leurs couvents et leurs prélats, tant à Antioche qu'à Edesse.

Mais là s'arrêtent les ressemblances entre Arméniens et Jacobites. Les Arméniens occupent à Edesse une position de classe dirigeante analogue à celle des Grecs à Antioche. Les circonstances étaient cependant très différentes. On a déjà souligné que les conditions de la fondation du comté leur avait assuré en grande partie le maintien de leur ancienne prééminence. Ils étaient en relation avec de petits princes arméniens autonomes comme Kogh Vasil, mais sans qu'on pût comparer l'appui qu'ils trouvaient en eux à celui que Byzance donnait aux Grecs d'Antioche. D'autre part il n'existait pas de rivalité ecclésiastique entre Francs et Arméniens. Il semblerait donc que les rapports eussent dû être généralement bons. Toutefois l'aristocratie arménienne ayant appelé les Francs attendait d'eux des privilèges plus grands que s'ils l'avaient soumise, surtout qu'il y avait une contradiction flagrante entre la position politiquement dominante des Francs et l'exiguïté de leur nombre. Cette aristocratie était depuis longtemps habituée aux luttes violentes et aux jalousies de factions (22), et Kogh Vasil représentait dans ces conflits l'élément inféodé à l'influence grecque. Dès qu'un succès musulman pouvait faire douter de la force

liche avait été occupé par des Grecs au ix^e siècle (Maç'oudî dans le Str., 368); mais on ignore s'il l'était encore au moment de la croisade. Le ms. Vatican Ar. 129 (= 156) est le récit d'une discussion théologique soutenue à Alep par un moine melkite de Saint-Siméon.

20. Cf. notre description de cette ville. On ignore à qui les Francs enlevèrent les églises qu'ils s'approprièrent à Edesse.

21. Cf. par exemple Hon., III, 5570, Grég., IX, 4467; le patriarche Alhanase passage communiqué par Korolewsky), exagère par politique (du xviii^e s.) lorsqu'il dit que les Francs s'établirent dans un quartier, les Grecs dans un autre et que les Francs ne les gênèrent en rien.

22. Michel de Gargar cédera son château à Joscelin II sans regret, mais s'estimera lésé lorsque Joscelin l'aura donné à un membre de la famille rivale des Bahlavouni (Michel, 244).

franque, des opposants commençaient à intriguer, et naturellement les soupçons qui naissaient chez les Francs diminuaient leurs ménagements à l'égard de l'aristocratie arménienne dans son ensemble.

On se souvient qu'un premier conflit avait éclaté quelques mois à peine après l'avènement de Baudouin I^{er}. La captivité de Baudouin de Bourg donna peut-être lieu à des intrigues nouvelles. Baudouin libéré le crut en tous cas ; après sa défaite par Tancrède, des Edesséniens s'étant concertés sous la direction de leur archevêque afin, dit Matthieu d'Edesse, d'éviter le retour du gouvernement exploiteur du bailli de Tancrède, Richard (23), Baudouin revenant s'estima en présence d'un complot, fit procéder à des exécutions et à l'arrestation du prélat qui dut être racheté par ses fidèles (24). Les attaques de Maudouð contre Edesse en 1112 et 1113 furent l'occasion de complots véritables et plus graves. La première fois les Arméniens livrèrent une tour de l'enceinte aux Turcs, et il fallut la soudaine arrivée de Joscelin qui avait été alerté, pour que cette trahison n'eût pas de suites fâcheuses ; Joscelin et Baudouin se livrèrent à des représailles sanglantes, où ils ne prirent pas toujours la peine de distinguer les innocents des coupables (25). Au printemps suivant, Baudouin a vent d'une nouvelle conjuration combinée avec l'approche de Maudouð, il envoie Payen de Sadoúdj procéder à une expulsion massive d'Arméniens, transportés de force à Samosate ; ils n'eurent la permission de rentrer que lorsque Maudouð se fût éloigné (26). Enfin on a vu comment, peu après, la veuve de Kogh Vasil intrigua avec les musulmans, et comment Baudouin soumit toutes les petites seigneuries arméniennes qui l'entouraient (27). Ce furent les derniers complots.

Joscelin I^{er} et Joscelin II paraissent avoir eu avec les Arméniens d'excellents rapports (28). Nous n'en voulons pour preuve que

(23) Pourtant Matth., 103 dit le plus grand bien de Tancrède, bienveillant et juste pour tous.

(24) Matth., 88.

(25) Matth., 102; Michel, 196; Chron. An. Syr., 83.

(26) Matth., 105.

(27) Les catholicos avaient résidé sur le territoire de Kogh Vasil; en 1104, l'un d'eux passa à Edesse (Matth., 71). Ils se fixèrent ensuite à Dzovq (Khanzil).

(28) On a vu que ce fut lui qui eut vent, par ses relations, du complot de 1112. Peut-être ces mêmes relations sont-elles une des causes de la rancune de Baudouin contre lui.

le rôle des Arméniens dans l'évasion de Joscelin et de Baudouin en 1124, leur bonne défense dans Edesse en 1144, leur complot pour réintroduire Joscelin II en 1146. Ce dernier, au reste, était de naissance un demi-arménien. Lorsqu'il sera fait prisonnier et que sa femme s'estimera incapable de défendre Qal'at ar-Roûm, c'est au catholicos arménien qu'elle la cédera.

A Antioche, la phase délicate fut plus brève. Les Arméniens y étaient moins nombreux et moins influents. Artisans, paysans, soldats, on en trouvait sans doute un peu aux divers échelons de la société, mais leur masse devait se trouver dans les « classes moyennes » (29). Comme à Edesse, ils avaient été en mainte localité associés à la conquête franque, mais, sauf exception (30), ne pouvant avoir autant de prétentions, ils restèrent toujours des sujets dociles (31). De même qu'hier les Grecs, c'étaient surtout des soldats que les Francs leur demandaient, cavaliers et piétons. C'étaient les meilleures troupes indigènes, et ils les employaient dans les garnisons (32) ainsi que dans leurs campagnes, où le nombre des Arméniens l'emportait parfois sur celui des Francs (33). Il est cependant difficile de distinguer dans ces troupes la part des Arméniens de la principauté et celle des contingents des princes vassaux ou alliés, en première ligne desquels figurent les Roupéniens qui, hostiles aux Grecs et éloignés des musulmans de Syrie, ne présentent pas au début les risques d'intrigues d'un Kogh Vasil (34). La situation changea lorsque les rapports se tendront entre Roupéniens et Francs ; toutefois cette tension fut coupée de longs rapprochements, et à aucun moment — même lors de la guerre

(29) Artisans serfs mentionnés dans Cart., I, 436, paysans fermiers dans Grégoire. IX, 4474.

(30) A Ariâh en 1104 (cf. infra, p. 239). Ce parait, par contre, être un Arménien, Joseph, qui en 1119, défendit par ruse la même ville contre les Turcs (Gautier, II, 8).

(31) On ne note aucune difficulté entre Francs et Arméniens, même au sur sibelo lorsqu'ils auront à côté d'eux le royaume arménien de Cilicie, en guerre avec leurs maîtres francs.

(32) Par exemple à Marqab (Vie de Qalâoûn, Michaud-Reinaud, 548; Cart., I, 506).

(33) Par exemple en 1119 (Matth., 122; Qal. G 200, Kamâl, 617).

(34) Léon joua un grand rôle en 1118 dans la prise de 'Azâz (Matth., 121); Kogh Vasil figure aussi parfois peut-être parmi les alliés de Tancrede (Albert, 683). Sur les rapports de Thoros avec Byzance, Matthieu, 99.

farouche du début du XIII^e siècle — il n'apparaît que ces conditions extérieures aient rejailli sur la tranquillité des Arméniens de la principauté. Nous ne voyons de difficultés qu'au début. On sait avec quel zèle les Arméniens avaient favorisé la conquête franque. Comme à Edesse, ils durent s'estimer frustrés, ou bien il y eut des excès commis contre eux ; on a vu qu'en 1104, à la suite de la défaite franque du Bâlikh, ils appelèrent Roḍwân à Artâb, des Turcs d'Anatolie à Albistân. Les Francs reprirent le dessus, s'assouplirent, et il n'y eut plus de heurt.

Les Syriens (35) restent la masse du petit peuple des villes et des campagnes non islamisées dans la principauté (36) ; ils partagent ce rôle avec les Arméniens de condition inférieure dans le comté d'Edesse. Ils n'ont de puissance ni politique ni militaire. Les oppositions locales sont les plus fortes, et si des Monophysites paraissent avoir mal soutenu Gabriel contre les Turcs à Malatya, on ne voit pas qu'ils aient noué aucune intrigue avec les Musulmans ni à Antioche ni à Edesse, et malgré l'attention apportée par Zengi à se les concilier ils combattront convenablement contre lui à Edesse en 1144. Néanmoins à eux pour une bonne part s'applique la rancune que Gautier le Chancelier trouve chez les habitants d'Antioche contre les Francs en 1119 (37), et qui oblige le patriarche Bernard, au moment du danger, à procéder à un désarmement général de tous les non-Francs. Des tendances capitulatoires se manifestent encore parmi eux après les désastres de 1149 et 1164. Et ils soupirent contre le poids des impôts et des corvées (38). Ils sont, à vrai dire, comme partout, politiquement passifs.

Une des plaies dont étaient plus ou moins atteintes toutes les églises orientales et, semble-t-il, tout particulièrement celle des Jacobites, était la constance des querelles intérieures et le recours des parties à l'appui des puissants de ce monde ; les Francs, comté d'Edesse en tête, ne furent pas exceptés, et, fait plus grave,

(35) Nous restreignons l'emploi de ce mot aux Monophysites. Dans les textes, le sens est variable et englobe souvent tous les indigènes de langue arabe, qui ne parlent pas grec.

(36) Des serfs ou paysans syriens sont nommés dans Cart., 324, 566 et Roz., 172. Il y avait des Syriens clercs et médecins.

(37) Ed. Hagenmayer, p. 94.

(38) Chron. An. Syr., 276 (en Cilicie).

l'Eglise latine même fut sollicitée d'intervenir, ce qui évidemment ne pouvait que développer en elle les prétentions à l'hégémonie sur toutes les églises. Rien de plus remarquable à cet égard qu'une affaire rapportée par Michel le Syrien (39). A la fin du règne de Baudouin du Bourg à Edesse, une querelle mit aux prises le patriarche Athanase et l'évêque Jacobite d'Edesse Bar Çabouni, au sujet de la possession de quelques livres précieux. Baudouin, à plusieurs reprises, envoya des Francs et des notables indigènes intercéder auprès d'Athanase pour faire lever l'excommunication dont il avait frappé son subordonné ; ce fut en vain : l'intransigeance d'Athanase gagna des sympathies à son adversaire, qui se remit à officier comme si de rien n'était. Puis Athanase s'étant rendu au couvent de Dovaïr près d'Antioche, Bar Çabouni alla se plaindre de lui au patriarche Latin Bernard.

Celui-ci cita à comparaître le patriarche Athanase à l'église Saint-Pierre, et malgré lui le fit amener. Se prévalant alors de ce qu'Edesse était une ville franque dont les affaires ne pouvaient le laisser indifférent, il demanda au patriarche l'absolution de Bar Çabouni. Athanase protesta de la culpabilité de l'excommunié, mais l'interprète ne comprit pas et traduisit : « Il me doit beaucoup d'or. » Alors Bernard enflammé d'un beau zèle antisimoniacque : « Mais c'est là l'œuvre de Simon et non de Pierre ! Il ne convient pas à des chrétiens de priver un évêque de son office pour une dette d'argent. » Puis, ajoutant qu'après tout, cela ne le regardait pas d'interdire aux Jacobites de pratiquer de tels abus dans leurs ordinations, il demanda seulement au patriarche de considérer qu'absoudre un malheureux qui s'était réfugié sous la protection de l'Eglise latine, c'était comme s'il faisait à cette Eglise don de la somme qui lui était due. Le Patriarche, qui ne comprenait rien à cette déviation de l'entretien, ne sut que répondre. On lui donna un papier pour y écrire l'absolution de Bar Çabouni. Mais, n'y tenant plus, il s'écria, appelant injurieusement Bar Çabouni de son nom de laïc : Abou Ghaleb, regarde à quoi tu me réduis. » A quoi l'interpellé répondit : « Si je suis Abou Ghaleb toi tu es Abou-l-Faradj. » Le Patriarche se mit dans une colère effrayante, jeta le papier et, tendant le cou, affirma au pa-

³⁹ Michel., 193. 207-212, 231; cf. Chron. an. Syr. (non traduit), ans 1430 et 1441

triarque Bernard qu'il aimait mieux avoir la tête coupée que d'absoudre Bar Çabouni.

L'attitude des Jacobites n'avait pas été édifiante, mais celle des Latins ne le fut guère plus. Ils ordonnèrent de battre le Patriarque, et le commandement aurait été exécuté si un évêque ne s'était écrié que, si digne que fût Athanase d'être frappé, ce n'était pas un acte convenable dans une église. Enfin le patriarque Jacobite put se réfugier dans l'église de la Mère de Dieu à Antioche. Mais Bernard n'entendit pas renoncer à juger l'affaire. « Les Francs, continue Michel, prescrivirent de ne pas laisser Athanase franchir la porte de la ville avant qu'ils n'eussent rassemblé un synode, et leur patriarque envoya chercher leurs évêques pour qu'ils se réunissent. Mais Athanase demeura dans l'église dans les pleurs et l'affliction. Puis, cinq jours après qu'il eût été placé dans une cellule, le patriarque latin en fit fermer la porte, et ne laissa personne communiquer avec lui. Alors le reste des prêtres et le peuple étaient plongés dans l'affliction. » Cependant le patriarque fut consolé par son ami le philosophe chalcédonien 'Abd-el-Massiḥ d'Edesse. Sur le conseil de ce dernier, il alla se faire présenter « au prince de la ville qui à cette époque était Roger ». Il lui offrit des présents considérables, et obtint de lui un édit lui permettant de franchir la porte de la ville et de s'en aller à son monastère. Roger envoya dire à leur Patriarque : « Tu n'as pas à juger des Syriens, car cette autorité ne t'appartient pas. » Le patriarque ayant quitté Antioche au milieu des injures, ne put rester dans l'Empire des Francs et retourna au monastère de Mar Barçauma.

A Edesse, le désordre n'avait pas disparu. La communauté monophysite était frappé d'interdit : les fidèles prirent l'habitude d'aller à l'église latine. Aucun apaisement ne put avoir lieu avant la mort d'Athanase. Lorsque celle-ci fut arrivée, les évêques partisans de la paix, forts de l'appui que leur donnait Joscelin, obtinrent que le synode réuni pour l'élection du nouveau patriarque se tint dans ses états. On élut un certain Maudiana, qui prit le nom de Jean ; l'ordination eut lieu par les soins du maphrien (archevêque du diocèse d'Orient), dans la cathédrale franque, en présence de Joscelin et des principaux personnages de la société franque. Puis, sur l'intercession de Joscelin, le nouveau Patriarque

et le synode prononcèrent l'absolution de Bar Çabouni. La protection de Joscelin n'avait d'ailleurs rien eu d'une prise de parti systématique contre Athanase puisque, l'année précédente (40), celui-ci, retenu par le prince d'Amid dans cette ville en raison d'un autre conflit, avait obtenu sa libération grâce à une intervention de Joscelin. Quant à son successeur, le patriarche Jean, il résida plusieurs années à Kaïsoûn (41), et un moment à Dovaïr (42). L'attitude de neutralité de Roger opposée à l'interventionisme excessif du patriarche latin, surtout celle de Joscelin sont assurément remarquables. Ce dernier, dit Michel, était le protecteur des Monophysites.

Néanmoins il y avait beaucoup de Monophysites hors des états de Joscelin et de Roger ; le couvent central du patriarcat, celui de Mar Barçauuma, se trouvait sur les confins de la province turque de Malatya et des possessions franques; fréquemment le patriarche avait à faire à Amid ou à Mârdîn. Dans ces conditions il était inévitable qu'une lutte sourde d'influence opposât le comte franc et les princes turcs à l'intérieur même du clergé jacobite ; et l'influence turque ne pouvait que s'accroître à mesure des succès qui réduisaient la proportion des monophysites habitant sous la domination franque. Ainsi s'explique sans doute que les rapports de Joscelin II avec l'Eglise jacobite se soient gâtés après la mort de Jean (1137), suivant une évolution contraire à celle qui, nous le verrons, commence alors à Antioche, plus lointaine et moins engagée dans les conflits internes des partis jacobites (43).

Le premier témoignage de cette tension se rencontre dès le lendemain de la mort de Jean. Son successeur, Athanase, avait été élu en terre d'Antioche ; mais les Francs d'Antioche étaient alors en mauvais termes avec Joscelin, et Athanase paraissait se préoccuper plus des princes turcs qui se disputaient Malatya que de Joscelin qu'il négligeait de venir saluer ; Joscelin essaya de faire contester par l'évêque de Gargar la régularité de l'élection patriarcale, mais en vain. Du moins se conduisit-il en chef de

(40) Chron. An. Syr., an 1447.

(41) Michel, 242.

(42) Michel, 228.

(43) Cela tient aussi à ce que Joscelin, demi-Arménien lui-même, est plus lié à l'église arménienne que ses prédécesseurs.

l'Eglise monophysite de ses états, en transférant de sa propre autorité l'évêque de Kaisoum, Basil, à Edesse ; Athanase, par souci de concorde, ratifia d'ailleurs ce choix, et vint saluer Joscelin à Tell-Bâchir ; Joscelin qui, apauvri et à court d'argent, avait procédé à des confiscations aux dépens du monastère Mar Barçauuma, les lui restitua (44).

La chute d'Edesse, en accentuant la pénurie et sans doute la difficulté de caractère de Joscelin, aggrava la mésentente. Basile et ses fidèles paraissent s'être défendus de leur mieux contre Zangî. Néanmoins celui-ci savait qu'il avait en eux l'élément le plus facile à gagner et Basile, dans l'intérêt de son Eglise, se rallia à lui avec autant de fidélité qu'il en avait témoigné à l'égard de Joscelin (45). Qu'après la tentative de Joscelin pour reprendre Edesse Basile eût dû se sauver à Samosate (46) n'empêcha pas le comte franc de croire aux accusations de rivaux de Basile qui l'accusaient d'avoir intrigué avec Zangî, et de le faire emprisonner pendant trois ans (47). Puis, Joscelin, irrité de ne pouvoir obtenir les contributions désirées des moines de Mar Barçauuma, les accusant d'intriguer avec les Turcs, se livra par surprise à une expédition armée de pillage contre le monastère, à laquelle des ecclésiastiques latins s'associèrent, sauf un refus des quelques Templiers présents. Le prétexte en était de venger une attaque turque contre les monastères arméniens des régions de Behesni et Kiahtâ. Une partie des moines furent emmenés prisonniers, les plus précieuses reliques emportées à Tell-Bâchir, les moindres cellules, voire les habitations des paysans des environs, visitées et vidées ; une garnison franco-arménienne fut laissée dans le couvent, que le Danichmendite de Malatya vint vite expulser ; Joscelin ne consentit à la libération de ses prisonniers que moyennant le versement d'une grosse rançon ; encore ne restitua-t-il une partie des objets précieux que sous la pression des attaques turques de 1150 (48). Du moins il se réconcilia *in extremis* avec l'Eglise monophysite.

(44) Mich. 256, 259.

(45) Michel, 263.

(46) Chron. An. Syr., 297.

(47) Michel, an 1459. Il s'agit là d'une politique propre à Joscelin. Basile était au mieux avec Baudouin de Mar'ach-Kaisoum, dont il écrivit l'éloge funèbre (publié dans H. Arm. Cr., I).

(48) Mich., 283-288 ; cf. Chron. An. Syr., 299.

et ce fut un prêtre de cette Eglise qui, lorsqu'il mourut prisonnier à Alep, l'assista dans ses derniers moments (49).

Restent les musulmans qui ne sont nombreux et en majorité que dans la plaine syrienne. C'est dire que leur proportion dans l'ensemble de la population de la principauté d'Antioche est faible, et le sera d'autant plus que le territoire s'en réduira à l'est. Elle est probablement plus faible encore dans le comté d'Edesse où seuls Saroùdj et le Chabakhtân paraissent des centres de populations musulmanes importantes. Il en résulte que nous n'avons aucune notion sur les conditions d'exercice du culte musulman, que les Francs toléraient sans doute en privé comme à Jérusalem (50). La plupart des musulmans était serfs, et dans quelques occasions leur condition était plus dure que celle du chrétien, par exemple en cas d'abandon de leur terre (51); les citadins, les notables, les clans nosaïris, les quelques bédouins occasionnellement réfugiés sur le territoire franc, doivent avoir une situation supérieure. En 1098, les croisés avaient fait de grands massacres de musulmans, et tous ceux qui avaient pu se sauver l'avaient fait (52); mais dès que les Normands eurent pris pied de façon stable dans la Syrie intérieure, il devenait indispensable à leur subsistance même de retenir et rassurer la population musulmane. La chose fut, au début, facile, car la sécurité des possessions franques, la richesse plus grande de leur territoire étaient des tentations contre lesquelles les paysans ne résistaient pas, quelque effort que fit Roḡwân pour les retenir à la terre près d'Alep en leur vendant des champs à vil prix ou en faisant garder les femmes de ceux qui voulaient repartir dans leurs villages occupés par les Francs. Roger allait protéger leurs moissons, Tancrède faisait repatrier leurs femmes (53). Alain d'Athârib donnait à Ḥamdân ibn 'Abdarrâḥîm deux villages à repeupler, et celui-ci en pré-

49 Mich., 295.

50 Ali de Heral visita en 1173 le tombeau de Ḥabîb an-Nadjdâr près Antioche (Le Str., 375).

51 Les églises avaient parfois le droit de garder les fugitifs chrétiens, non les musulmans qu'elles devaient rendre à leurs maîtres (Cart., I, 491 sq.).

52 Il en reste peu à Antioche (Ousâma Hitti, 169); on a des exemples de musulmans enfuis de Ma'arra (Imâd-Kharîda, 3329, 119 r°); Zangî fera rendre leurs propriétés aux descendants lorsqu'il reprendra la ville.

53 Kamâl, 599, 615.

férait l'exploitation paisible au séjour d'Alep où l'appelaient des amis scandalisés (54).

Hors du territoire des Francs, chiites et sunnites, également menacés dans leurs biens par les attaques franques, communiaient à leur égard dans une même hostilité. Mais il pouvait en aller différemment dans une seigneurie comme Chaïzar dont les possesseurs, des Arabes, avaient intérêt, pour ne pas être absorbés par leurs trop puissants voisins francs ou turcs, à acheter de quelques tributs les bonnes grâces des uns et des autres, et dont les traditions chevaleresques étaient à maints égards plus proches de celles de la noblesse occidentale que des mœurs des nouveaux-venus turcs. Ousâma a beau nous rapporter de nombreux épisodes de guerre entre les siens et les Francs et ne jamais manquer d'accompagner rituellement le nom des infidèles d'épithètes peu déférentes, l'impression qui se dégage de ses récits est celle de relations d'estime réciproque et parfois même de cordialité entre seigneurs mounqidhites et chefs francs (55).

Parmi les sujets ou tributaires des Francs, deux groupes méritent un traitement spécial, les Nosâiris et les Assassins. Des moralistes musulmans accusent les premiers d'avoir favorisé les Francs, parce qu'ils sont leurs voisins et sont des hérétiques (56); mais tout ce qu'on sait de leur résistance à Tancrede et Roger, de leurs révoltes après 1130, de leur attitude avant et pendant la campagne de Saladin, les montre au contraire les plus violents adversaires des Francs. Les Assassins eurent souvent maille à partir avec les Francs au début des conquêtes de ceux-ci, dans le Djabal Soummâq et le Djazr. Par la suite, leur commune hostilité contre les Musulmans en fit presque constamment des alliés, et, s'il arriva à des Assassins de procéder à l'exécution de notables francs, par exemple du fils de Bohémond IV, ce fut presque toujours en connexion avec des luttes intestines des Francs eux-mêmes..

(54) Boughya, IV, 275 v°, sq.

(55) Ousâma, témoignages rassemblés dans Derenbourg *Un émir syrien*, chap. XI, et Hitti, 159-169. Les Mounqidhites et les Francs échangent des présents, des services, ont des relations de tous genres ensemble. Ousâma est aussi le seul auteur musulman à nous avoir laissé de nombreuses marques d'intérêt apporté aux choses franques (cf. infra).

(56) Dussaud, *Nosâiris*, 28-29.

Nous pouvons nous faire, en particulier grâce aux mémoires d'Ousâma, une idée des jugements portés par les Musulmans sur les Francs. Ils sont unanimes à leur reconnaître la supériorité militaire, en prudence et surtout en bravoure, dans leur « fameuse charge » ; mais ils ne leur attribuent que parcimonieusement d'autres qualités, parmi lesquelles il faut noter surtout l'exactitude et l'honnêteté de leur justice. Ils les trouvent arrogants, parce qu'ils n'acceptent pas de se fondre dans les populations indigènes comme avaient fait tant d'envahisseurs précédents. Ils s'étonnent de leurs usages sociaux (rôle des chevaliers, duel judiciaire, exorciseurs, etc.) et se scandalisent de la liberté qu'ils laissent aux relations entre hommes et femmes. Ils n'ont naturellement aucune estime pour les Francs dans le domaine des choses de l'esprit (57).

Les bonnes relations nouées entre Francs et musulmans dans les premières années qui suivirent la croisade dépendaient d'une part de la force franque qui assurait plus de sécurité à ses sujets que la faiblesse turque, d'autre part de l'anarchie morale et politique interne de l'Islam. Dès que la force franque faiblit, on assiste à des massacres de garnisons franques par les sujets musulmans ; et à partir de Zangî, la sécurité repasse définitivement du côté turc. D'autre part, au milieu du siècle, l'Islam, on le verra, retrouvera en fonction de la guerre à l'infidèle l'unité qu'il avait perdue. Aussi les rapports cordiaux des Mounqidhites avec les Francs ne sont-ils plus concevables chez leurs successeurs. Néanmoins, même plus tard, il ne faut pas exagérer l'état de guerre. Bien souvent, comme le note Ibn Djobaïr, les guerres des armées n'empêchent nullement les relations des commerçants ; et ces relations commerciales seront une des principales raisons du tiers de siècle de trêve que les Ayyoubides laisseront aux Francs. D'autre part, la guerre même entraîne d'autres formes de relations pacifiques, par exemple le rachat des prisonniers, qui des deux côtés est considéré comme une œuvre pie (58). Le coude à coude de l'existence ne permet pas des oppositions aussi tranchées qu'elles apparaissent au travers des exposés des chroniqueurs zélés.

(57) Ousâma, loc. cit.; Ibn Djobaïr, H 448; Michel, 196 (admiration de Djekermich pour Baudouin du Bourg).

(58) Ibn Djobaïr, Sch., 304; Grég. IX, 3991, 4144 (argent envoyé d'Europe en Syrie pour ce rachat).

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES FRANCS ENTRE BYZANCE ET L'ISLAM JUSQU'A LA PERTE DÉFINITIVE D'EDESSE

(1128-1146)

Le tiers de siècle qui suit l'occupation d'Alep par Zengî est marqué par deux grands événements : d'une part, un état musulman puissant se crée dans la Syrie du Nord par une lutte connexe contre les petits états musulmans voisins et les Francs, lutte qui est de plus en plus soutenue par un mouvement de réaction religieuse et de guerre sainte ; d'autre part, l'empire byzantin essaye de reprendre en Syrie la prédominance qu'Alexis Comnène avait paru finir par renoncer à lui donner. Les Francs tâchent d'abord de résister sur les deux fronts, tout en évitant autant que possible une rupture ouverte avec Byzance ; après l'échec de la seconde croisade et l'unification de la Syrie musulmane qui la suivra de peu, ils accepteront, non sans peine, de composer avec le danger grec pour éviter la catastrophe dont l'Islam les menace.

A) *Les débuts de Zengî (1128-1136)*. — S'il n'y a pas dès 1128 de heurt violent entre les Francs et Zengî, c'est que chacun d'eux a les yeux tournés vers Damas, où Toghtekîn vient de mourir. Depuis quelques années, l'atabek, sous l'influence de son ministre al-Mazdaghâni et de son allié Ilghâzi, avait accueilli un missionnaire « assassin », Bahrâm, auquel il avait concédé Bânyâs, menacée par les Francs ; dès lors les Assassins, en sûreté dans cette place-forte, avaient, sans renoncer à toute activité en Syrie du Nord (1), transporté en Syrie centrale le plus clair de leurs éner-

(1) Ilghâzi s'appliquait à paraître en bons termes avec eux, au point qu'ils lui avaient demandé la petite citadelle du Chérif à Alep et qu'il n'avait pu

gies. La mort de Toghtekîn fut l'occasion contre eux d'une réaction analogue à celle qui avait suivi la mort de Rodwân à Alep. Bahrâm ayant trouvé la mort dans un combat contre des montagnards du Wâdî't-Tîm, le fils et successeur de Toghtekîn, Boûrî, fit exécuter al-Mazdaghânî, cependant que la populace massacrait les Assassins de Damas. Le frère de Bahrâm, Ismâîl, livra alors Bânyâs aux Francs ; mort peu après, il devait être remplacé comme chef local des Assassins par un Kurde, 'Alî Ibn Wafâ, que nous retrouverons (2). A la faveur de ces troubles, Baudouin II, renforcé par les comtes de Tripoli et d'Edesse et par Bohémond II (qui avait à venger un raid du lieutenant de Boûrî, Sawâr ibn Aïtekîn, contre Kafartâb) (3), essaya de conquérir Damas (déc. 1129). Ce fut en vain (4). Du moins devait-il rester de cette tentative une association entre les Francs et les Assassins, qui vont aller chercher fortune auprès d'eux, dans le Djabal Bahrâ méridional.

Quant à Zengî, il avait été faire sa cour au Sultan dont, l'argent aidant, il avait obtenu un diplôme d'investiture vague sur tout « l'ouest ». Il était résolu à donner à cette expression un contenu précis. Dès 1128 il a occupé Raḥba. En 1130 il enlève Qal'at as-Sinn à Joscelin auquel il impose une nouvelle trêve d'un an par des raids sur les confins d'Edesse et de 'Azâz. Il propose alors une action commune contre les Francs à Khîrkhân, qui vient le trouver, et à Boûrî, qui lui envoie son fils Sevindj ; le premier soin de Zengî est de faire arrêter Sevindj et d'enlever Ḥamâh aux représentants de Boûrî ; le second, de faire arrêter Khîrkhân, et, cette fois en vain, d'assiéger Homç (automne 1130). Boûrî devait

éluder une réponse négative qu'en la faisant démolir en hâte et en prétendant l'ordre parti juste auparavant. Ibn al-Khachchâb, qui dirigea la démolition fut en 1125 « assassiné », comme auparavant le sunnite Ibn al-'Adjamî. Les Assassins avaient également pénétré en Égypte, où le vizir al-Afḍal devait périr de leurs mains ; lui-même et son successeur al-Ma'mûn eurent des services de renseignements pour les dépister, et un de leurs espions fut « assassiné » à Damas (I. F., 152 r°, 153 r°, 211 v°, 214 r° ; Ibn Mouyassar, 70).

(2) Qal., 180 A 216, 187-195 A 225-227 ; I. A., 445 H 366 (suite d'après Qal.) ; Ibn Ḥamdoûn, 523 ; Azr., 163 v° ; Ibn Djauzi, 523 ; I. F., 11, 8 r°. Massacre analogue d'Assassins à Amid en 1124 (Ibn Djauzi, 518).

(3) 'Az., 523 ; I. F., 11, 8 r°.

(4) Röhricht, 186, Grousset, 662 ; ajouter Ibn Djauzi, 523 et I. F., cité dans Karabacek, *Beiträge zur Geschichte der Mazyaditen*, 117.

peu après récupérer son fils en livrant à Zengî Dobaïs qui, fuyant de nouveau l'Iraq à la suite d'hostilités malheureuses, était tombé entre ses mains ; il n'y en avait pas moins rupture morale entre Damasquins et Zengî, situation qui, en empêchant la coalition des forces musulmanes, devait profiter aux Francs (5).

Mais, à Antioche, ceux-ci avaient d'autres causes de faiblesse. La moindre n'était pas la rupture entre Bohémond II et les Roupéniens de haute-Cilicie. A la fin de 1129, Thoros mourut, et fut remplacé non par son fils, mais par son frère Léon, qui fit, semble-t-il, empoisonner son neveu (6). Sont-ce des circonstances ou des empiètements commis pendant les années critiques postérieures à 1119 par les Roupéniens qui amenèrent la rupture, on l'ignore ; en tous cas, au début de 1130, Bohémond, juste revenu de Damas, envahissait la Cilicie.

Malheureusement il n'était pas le seul : de l'autre côté entraît une armée dânicmendite. La paix régnant avec les Grecs depuis la défaite de Gabrâs, Ghâzî, en accord avec son gendre seldjouqide Mas'oûd, s'était appliqué à réprimer les désordres des Turcomans dans ses états et à y ramener un peu de prospérité. Mais les deux alliés avaient eu à combattre un frère de Mas'oûd Arab, qui, lui reprochant d'avoir abandonné Malatya à Ghâzî, s'était révolté et avait réduit Mas'oûd à fuir à Constantinople ; avec des secours grecs, Mas'oûd avait repris le dessus, mais Arab avait alors reçu des renforts des Roupéniens, et ce fut seulement au bout de plusieurs années que Ghâzî parvint à lui enlever Ankara et à l'obliger à son tour à fuir chez les Grecs ; sans doute ceux-ci faisaient-ils mine de le secourir, car Ghâzî, rompant la paix, envahit les territoires byzantins du Pont ; mais il avait surtout à se venger des Roupéniens, d'où, en 1130, son irruption dans la plaine d'Anazarbe (7). Entrés chacun de leur côté en Cilicie, Turcs et Francs ignoraient leur voisinage. Une rencontre fortuite eut lieu au nord de Mists, dans le Mardj ad-Dibâdj. Les Francs

5) *Gal.*, 200-208 A 227-232; 'Az., dans *Boughya*, VI, 207 r° (*Kamâl*, 658), rés. 534. et *Boughya*, V, 301 r°, VI, 208 r°; *Ibn Hamdoûn*, 525; I. F., *Karabacek*, 131; *Chron. an. syr.*, 273.

6) *Chron. rimée*, 500.

7) Seule source, *Mich.*, 223-224, 227, 237. Je ne comprends pas *Az.*, 520 (1129), disant que « Mas'oûd, roi de Qonya, livra bataille au fils du Dânicmend et prit les campagnes de Constantinople.

furent écrasés sous le nombre, Bohémond tué ; sa tête, convenablement préparée, fut envoyée par le vainqueur au calife (février 1130) (8).

La mort de Bohémond provoqua de graves troubles dans la principauté d'Antioche. Sa veuve, Alice, entendait exercer elle-même la régence au nom de sa fillette, Constance. Fille d'une princesse arménienne, elle fit ce qu'avait fait hier la veuve de Kogh Vasil avec Boursoûqî : elle écrivit à Zengî. Mais elle avait compté sans les Antiochiens, qui avaient fait appeler Baudouin ; le roi accourut, se trouva saisir l'envoyé de sa fille à Zengî, et le fit exécuter ; Alice refusa d'ouvrir à son père les portes d'Antioche, mais d'un autre côté est arrivé aussi Joscelin, auquel un moine de Saint-Paul ouvre une porte, tandis qu'ailleurs un bourgeois, Guillaume d'Aversa, introduit Baudouin et son gendre Foulques d'Anjou. La princesse s'en remet à la clémence de son père, qui lui laisse son douaire de Lattakié et Djabala ; le roi fait alors prêter les hommages à la jeune Constance, et confie la garde de la ville à Joscelin, jusqu'au jour où Constance pourrait être mariée (9).

Seulement, en août 1131, Baudouin meurt. Foulques, qui lui succède, est un nouveau venu qui n'a pas encore de prestige ; quelques mois plus tard, Joscelin à son tour disparaît. Alice espéra pouvoir prendre sa revanche, en profitant des difficultés qu'avait Foulques avec sa femme, sœur d'Alice (10). Elle se trouva des alliés en Guillaume et Garenton de Çahyoûn, vassaux de Lattakié, Pons de Tripoli, maître par sa femme de Chastel-Ruge, et Arzghân, et qui refusait de prêter à Foulques l'hommage qu'il avait prêté à Baudouin, enfin le fils de Joscelin, Joscelin II, auquel les Antiochiens refusaient de reconnaître les mêmes prérogatives qu'à son père. Mais de nouveau les Antiochiens, ayant eu vent du complot, appelèrent le roi de Jérusalem, qui accourut par mer et devança les conjurés ; il dut venir livrer bataille à Pons et Guillaume sous Chastel-Ruge, les battit, mais accepta de se réconcilier avec eux sans pénalité. Vers le moment où en 1133 il eut à assiéger Qoçaïr (11) ; il resta un certain temps à Antioche pour or-

(8) G. T., XIII, 27; Orderic, vol. IV, p. 267; Romuald, MGGSS. XIV. 420; Mich., 227; Chron. an. syr., 98-99; Az. et Ibn Hamdoûn, 524; I. A., 468 H 391.

(9) G. T., XIII, 27; Az., 524, 525; Mich., 230.

(10) Pour ses relations avec Hugues du Puiset, qui bientôt se révoltera.

(11) Mich., 234, qui place le fait entre les affaires de Ba'rin et Qinnasrin,

ganiser le gouvernement, qu'il confia en repartant au connétable Renaud Mazoir (12).

Heureusement pour les Francs, Zengî n'était pas en état de s'occuper d'eux. Resté encore plus mésopotamien que syrien, il était intervenu dans les luttes des successeurs du sultan Maïmoûd, mort en 1131, avait en conséquence attaqué le calife, été battu par lui malgré l'aide de son ancien ennemi Dobaïs, et même au début de 1133 subi un siège dans Mossoul. Au milieu de cette année, Mossoul était sauvée ; mais Zengî avait employé la fin de l'année puis toute l'année 1134 à soumettre les Kurdes de la rive gauche du Tigre, puis, avec l'aide de Timourtâch, à combattre Dâoûd de Hîçn Kaïfâ, coupable d'avoir aidé le calife contre lui et, dès 1130, de l'avoir attaqué à son retour de Syrie. Aussi est-ce seulement en 1135 que Zengî peut réapparaître en Syrie, deux fois plus fort il est vrai qu'auparavant (13).

Entre temps, la frontière antiochienne avait été inquiétée, dès la mort de Bohémond II, par Zengî lui-même en 1130 (raids sur Athârib et Ma'arra Miçrîn) puis, à partir de 1131, par Sawâr, passé à son service et devenu gouverneur d'Alep (14). La mort de Joscelin, à demi-écrasé par une mine pendant le siège d'une place musulmane, accident auquel il avait survécu juste assez pour con-

mais a une chronologie peu sûre. On sait par 'Az., que Foulques eut en janvier 1134, de nouvelles difficultés à Antioche, dont il changea le duc. Sa présence à ce moment est attestée par une charte (Roz., 165).

12. G. T., XIV, 4; 'Az., 526, 527 (Kamâl, 664); Qal. 215 A 236; Mich., 233. La datation précise est difficile. 'Az. donne 526 (nov. 1131-nov. 1132) puis en reparle dans une phrase parallèle à Qal. en moharram 527 (nov. 1132); mais Foulques étant alors à Jérusalem, retenu par la révolte de Hugues du Puiset, cette date ne peut se référer qu'à l'arrivée à Damas d'une série de nouvelles dont la dernière est celle d'un raid turcoman où le seigneur de Zerdana fut tué, selon Qal., tandis qu'il résultait de sa mort dans la guerre civile, selon 'Az. Ce seigneur de Zerdana paraît effectivement être identique à Guillaume de Ghayûn, mort vers cette date (cf., P. Deschamps, dans Syria, 1935, n. sur mon article, *ibid.*, 1931).

13. *Diyâr Bakr*, 243-246.

14. 'Az., 524 répété 525 (Kamâl, 661); I. F., 20 r°; I. A., 466-467 (H, 387-390). At., 71-76 place à tort en cette année la prise d'Athârib, qui est de cinq ans postérieure, soit pour masquer le caractère islamiquement peu glorieux des opérations de Zengî en 1130, soit qu'il ait été induit en erreur par le fait, qu'en 1135 comme en 1130, les opérations contre Athârib aient eu lieu entre des hostilités sous Hamâh et au *Diyâr Bakr*.

juré par une suprême levée d'armes une attaque danichmendite, était un malheur pour les Francs, car son fils Joscelin II, malgré des qualités de bravoure et parfois de générosité, n'avait pas son sens politique ni ses qualités militaires (15). Pendant la guerre de Zengî et du calife, Sawâr s'abstint de toute opération importante, mais encouragea et au besoin aida des raids turcomans (1232) (16). En 1133, Khîrkhân étant toujours prisonnier de Zengî, et Boûrî de Damas ayant été « assassiné » en représailles des massacres de 1128, les Turcomans sont un moment détournés vers Hòmç ; mais, ce faisant, ils surprennent Pons de Tripoli, qui avait de son côté fait un coup de main sur Salamiya (17), près de Ba'rîn, où Foulques en personne doit venir, non sans peine, le délivrer (18). Cependant, les Turcomans, appuyés par Sawâr, se regroupent près de Qinnasrîn, où le roi parvient par surprise à leur infliger un sévère échec. Mais tout de suite Sawâr réagit, et bat un corps franc lancé à la poursuite des fuyards ; d'autre part, les arrivées de Turcomans en Syrie se multipliaient, peut-être grâce à l'alliance du pacifique Timourtâch et du belliqueux Zengî ; Joscelin, malgré de durs combats dans le Chabakhtân contre un cousin de Timourtach, envoyait à Foulques un renfort, mais Sawâr, près de Bouzâ'a, l'écrasa (19) ; puis en 1134, Foulques est obligé de se désintéresser de la Syrie du Nord parce que le successeur de Boûrî, Ismâ'îl, provisoirement tranquille du côté de Zengî, lui a enlevé Bânyâs, si bien que Sawâr peut conduire des raids impunis à

(15) Au physique, fort et trapu, de teint et de cheveux foncé, le nez gros, les yeux saillants, il tient de son ascendance arménienne (il était neveu, par sa mère, du Roupénien Thoros) et non de ses aïeux francs. Les Arabes l'appellent Joscelin l'Arménien. 'Az., 525 (Kamâl, 661) ; Mich., 232 ; Chron. an. syr., 99 ; G. T., XIV, 3 ; I. F., 20^o, par confusion croit à un combat heureux de Sawâr contre Joscelin I, qui au contraire l'avait une fois battu ; le succès de Sawâr est de deux ans postérieur et contre Joscelin II.

(16) Raid turcoman sur Ma'arra, riposte franque sur Hiçn al-Qoubba. diversion de Sawâr sur Tell-Bâchir (hiver 1232-1233). Qal. 215 A 226 ; 'Az., 527 (Kamâl, 665) ; I. F., 20^o ; Mich., 233.

(17) 'Az., 526. Khîrkhân fut mis à mort par Zengî, en 1135.

(18) Qal., 221 A 243 ; G. T., 614 (qui croit à tort les Turcomans conduits par Zengî).

(19) 'Az., 528 (çafar = déc. 1133-janvier 1134) ; Qal., 222 A 244, date à tort de çafar 527 (moment où Foulques combat Hugues du Puiset) ; I. F., 49^o, 57^o (double dû à ces deux chronologies) ; G. T., 615 ; Mich., 233.

travers le Djazr jusqu'à Ma'arrâ et Hârim (20). Les voies sont bien frayées pour le retour de Zengî.

Ce qui est grave pour les Francs est que spontanément les montagnards du Djabal Bahrâ, qui avaient été si longs à soumettre, déjà cherchaient à s'affranchir. Dès 1131, certains d'entre eux enlevaient Bikisrâil à Renaud Mazoir, probablement retenu à Antioche ; il est étrange de constater que la place appartient alors à un seigneur d'origine turcomane, Mangoukhân (?). Cinq ans plus tard il était appelé à la rescousse par les habitants de Balâtonos, qui venaient de se soulever contre leur garnison franque et la tenaient assiégée ; en promettant une capitulation si on laissait leurs familles gagner en paix Çahyoûn et Djabala, ce qui fut fait, les Francs parvinrent à résister assez longtemps pour recevoir des secours antiochiens qui les délivrèrent (21). Bikisrâil fut aussi réoccupée par les Francs, mais dans des circonstances et en un moment inconnu.

Ce fut à l'origine un mouvement analogue qui, dans le Djabal Bahrâ méridional, amena l'établissement des Assassins. Entre 1130 et 1132, les montagnards de Qadmoûs avaient repris cette place occupée par les Francs seulement depuis 1129. Elle fut remise par eux au seigneur du Kahf, Saïf ad-dîn ibn 'Amroûn. Celui-ci craignit de ne pas pouvoir la conserver, et, comme le missionnaire ismâ'ilien Abou'l-Fath cherchait une place apte à compenser la perte de Bânyâs, il la lui vendit (1132) (22). Un peu plus tard, un fils de Saïf ad-dîn, Moûsâ, en contestation avec des cousins pour la succession de son père, qui avait été tué (1135), livrait le Kahf même aux Assassins (avant 1139) (23). Entre temps (oct. 1136-oct. 1137), la petite garnison franque de Khariba était supplantée par une poignée d'Assassins; en vain Çalâh ad-dîn al-Yaghîsiyânî, gouverneur de Hamâh pour Zengî qui venait de reprendre cette

(20) 'Az., 528 (Kamâl, 667).

(21) 'Az., 525 (1131); Nouwaïrî Bibl. Nat., 1578, 61 r° (1136).

(22) 'Az., 527; I. A., XI; 'Az., 528, venant de parler de Qadmoûs, écrit par inadvertance que « le roi Foulques, fils du comte, seigneur de Qadmoûs, arriva à Antioche » (à la veille de la bataille de Qinnasrîn); Kamâl, 665, surpris a supprimé le nom de Foulques, si bien qu'on a cru à une alliance d'Ibn 'Amroûn avec les Francs (Grousset, II, 16). En réalité il faut corriger Qadmoûs en Qouds (Jerusalem).

(23) 'Az., 529; Kamâl, 680 ; Nouwaïrî, 63 v°.

ville, les en délogea-t-il; ils y rentrèrent par la trahison d'un ami du chef de la garnison (24). Enfin en 1140 Maçyâth, que son seigneur 'oqaïlide avait en 1127 vendue aux Mounqidhites, était à son tour livrée par trahison aux Assassins (25). Manîqa même paraît, dès 1151, ou perdue par les Francs ou gravement menacée (26). Au milieu du XII^e siècle, le domaine des Assassins est donc constitué à peu près tel qu'il restera jusqu'au temps de Baïbars (27). Comme à Alamoût leurs confrères iraniens, ils ont désormais en Syrie un repaire inexpugnable; leur grand maître syrien Sinân sera, pendant le règne de Saladin, une puissance avec laquelle les souverains traiteront d'égal à égal.

En même temps que dans le Djabal Bahrâ, la domination franque reculait en Cilicie. Peut-être Léon ne put-il pas tout de suite mettre à profit la disparition de Bohémond II, parce qu'il dut résister au Dânichmendite, qui lui imposa tribut; mais l'année suivante Ghâzi, aidé de Mas'ou'd, se tourne contre Joscelin (allié des Roupéniens (28), si bien que Léon peut enlever aux Francs (29) Misis, Adana, Tarse, peut-être Til Hamdoûn, et aux Grecs Selefké. Puis, comme Ghâzi depuis 1130 est en butte aux attaques de Jean Comnène, et qu'à Trébizonde Gabras est depuis plusieurs années révolté contre Byzance, une sorte de ligue anatolienne se constitue entre eux deux et Léon, également intéressés à prévenir la contre-offensive grecque; au Danichmendite, que la calife investit officiellement de la Cappadoce, cette alliance permet de reprendre l'avantage sur le

(24) Ousâma Hitti, 107; I. F., II, 93 v°; Qal., 241 A 258. Abou Qobaïs avait été reprise aux Francs par les Mounqidhites avant 1138 (Derenbourg, *Vie*, 156). Le seigneur en fut alors de la famille des Banou 'Amroûn (Hitti, 147).

(25) Qal., 263 A 274; I. F., 129 v°; I. A., 152 H 438.

(26) Cart., 155 (le seigneur de « Malavans » — lire : Malaïcas — échange avec son suzerain cette place contre Ericium, en aval dans la même vallée).

(27) Quoi qu'on en ait dit, ils n'occupèrent jamais Bikisrâil.

(28) G. T., XIV, 3; Mich., 232; Chron. an. syr., 100. C'est l'attaque au lendemain de laquelle mourut Joscelin. G. T. la lui fait annoncer par un comte de Mar'ach, qu'il croit être Geoffroy le Moine, tué en réalité en 1124; ce peut-être son successeur Baudouin. En 1133, des Arméniens de Gargar enlèvent, au nord, Maçara (Sempad, 615).

(29) Non aux Grecs, quoi qu'en dise Chalandon, I, 235 (Grousset, II, 51), qui ignore la reprise de ces villes par Tancrède. Kinnamos parle bien d'usurpation sur l'empire, mais comme c'est à propos de la guerre entre Léon et Jean Comnène (I, 16), et que l'empire n'avait jamais renoncé à la Cilicie, c'est tout naturel.

basileus; à Léon, elle procure la sécurité de ses frontières, à la faveur de laquelle il enlève en 1135 aux Antiochiens Sarvantikar (30).

Des fissures apparaissent donc partout dans l'édifice franc d'Antioche lorsque Zengî revient en Syrie. Son premier soin est pour Dâmas, où Ismâ'il, menacé par des luttes de factions citadines, l'appelait; en arrivant, il trouve Ismâ'il égorgé et remplacé par un frère, Maĥmoûd, sous la tutelle d'un ancien et valeureux mamlouk de Toghtekin, Euneur : il ne peut donc que se retirer, non sans avoir en chemin repris Ĥamâh (31). Mais il se dédommage alors par une campagne foudroyante contre les Francs; en quelques semaines tombent Athârib, Zerdâna, Tell-Aghdî, Ma'arra, peut-être Kafarîâb, bref toute la ligne des défenses orientales de la principauté (avril 1135) (32). En vain les Francs, réagissant trop tard vont piller le Djazr; pendant ce temps, Sawâr inquiète Tell-Bâchir, 'Aîntâb, 'Azâz, bat les Francs lancés à sa poursuite. Et Zengî marque le caractère définitif de ses reconquêtes en rendant à Ma'arra leurs biens aux anciennes familles musulmanes dépossédées par la conquête franque (33).

Une seconde fois les affaires d'Orient donnèrent un léger répit aux Francs. Le calife al-Moustarchid ayant eu l'audace de lever une armée pour combattre le sultan Mas'oûd, avait été supprimé par ce dernier, et son successeur, ar-Râchid, se mettait sous la protection de Zengî, qui, plutôt que de compromettre sa fortune, devait bientôt l'abandonner en se faisant payer sa trahison (34). En Syrio les fils de Khîrkhân livrèrent Ĥomç à Maĥmoûd de Damas (35); mais, du côté franc, Sawâr avait veillé à ce que l'absence de son

(30) Sompad, 616; Grég., 152; Mich., 230-234, 238; Chron. an. syr., 99; Qal., 215 A 236.

(31) Qal. 228-236 A 244-248; Az. 529; Boustân, 329 (Târikh Çâlihî, 529); Azr., 168 r°.

(32) Rien dans Qal. ni 'Az.; Kamâl, 670 (I. F., 104 v°); Mich., 234 et chron. an. syr., I. A. place la prise d'Athârib en 1130 (supra, n. 14). Ousâma Derrembourg (Vic, 151) donne quelques épisodes. Kafarîâb n'est attestée aux musulmans qu'en 1138 lors de la campagne de Jean Comnène.

(33) I. F., 76 v°, 78 r° (mort du gouverneur de Tell-Bâchir); I. A., II, 34 (II 423), At., 103 sq.; Zengî inquiète aussi Ba'rfn et Ĥomç (Kamâl, 671).

(34) Principales sources : 'Inâd-Bondâri, 178 sq.; Ibn al-Djauzi, 529-530; I. A., 14-19, 22-24, 27-30; I. A. T. et Ibn Daĥya dans I. F., 99 v°, 106 r°, 68 r°, 75 r°; Azr., 165 r°, 167 r° (en partie dans Qal. A n. p., 250 sq., 259 sq.).

(35) Qal., 238 A 252; I. F., 77 r°.

maître ne pût donner lieu à aucune réaction. Au printemps de 1136 il lança un raid audacieux de Turcomans en pleine province de Lattakié, où l'on était loin de s'être préparé à un tel cataclysme (36); et au même moment plus au sud un raid damasquin amenait la mort de Pons de Tripoli (37).

Le comté d'Edesse n'était pas en meilleure posture. Joscelin II n'est arrivé à empêcher Timourtach de prendre pied dans le Chabaktân qu'en en faisant un *no man's land* autour de quelques réduits militaires. Au nord, l'Arménien Michel de Gargar, menacé par les Banou Bogousag de Sèvavérak, abandonne sa forteresse à Joscelin qui, ne pouvant la garnir, la recède à un frère du Katholikos, Basile; c'est l'occasion de discordes civiles, car les deux familles arméniennes sont rivales; Michel, s'estimant frustré, pille les confins de Kaïsoûn et y est tué; Basile se fait cependant mal voir, est expulsé par les Francs, revient avec des contingents ciliciens désoler la vallée de Marzbân. L'encouragement est trop beau pour les Turcs; le même Afchîn que vient d'illustrer le raid de Lattakié arrive piller la plaine de Kaïsoûn, où peu après lui succède une armée dânichmendite; quant à Gargar, les Francs la gardèrent, mais ne purent empêcher Dâoûd de Hîçn Kaifâ et Khartpert d'occuper Bâbaloû (38). Enfin au sud-ouest, on a vu les attaques qu'avait à subir Tell Bâchir de la part de l'armée d'Alep.

Foulques était encore revenu à Antioche en août 1135 (39). Mais il lui était impossible de défendre en même temps toute la Syrie. D'autre part, vers ce moment, mourut le patriarche Bernard; son successeur, Raoul, avant tout ambitieux, et pensant avoir avantage au gouvernement d'une femme sur l'esprit de laquelle il règnerait, profita de ce que Foulques, depuis sa réconciliation avec sa femme, ne lui refusait plus rien, pour obtenir la rentrée de la princesse Alice, sœur de la reine de Jérusalem, à Antioche; une fois revenue, Alice, pour assurer sa situation, négocia, non plus cette fois avec Zengî, mais avec le basileus Jean Comnène, au fils duquel elle faisait proposer la main de Constance (40). Les barons d'Antioche

(36) Qal., 239 A 256; L. F., 76 r°; Kamâl, 672; I. A., 25-26 (II 416-417); Mich., 244.

(37) Qal., 241 A 258 et 243 A 262 (I. A., 32 H 419); G. T., 640.

(38) Mich., 233, 244, 246, 260; Matth., 149.

(39) Rozière, 166.

(40) G. T., XIV, 20; Kinnamos, I, 7.

étaient encore trop proches de la croisade pour accepter l'éventualité d'une domination grecque. Ils demandèrent à Foulques de marier Constance sans attendre qu'elle fût d'âge nubile. Foulques pensa au fils cadet de son ancien voisin Guillaume de Poitiers, Raymond, alors à la cour d'Angleterre. Une ambassade lui fut envoyée, aussi discrète que possible, afin de n'éveiller les soupçons ni d'Alice ni de Roger II de Sicile. Ce dernier avait en effet de grandes ambitions méditerranéennes pour lesquelles Antioche pouvait jouer dans ses plans antibyzzantins le même rôle qu'elle avait tenu dans les pensées de Bohémond, et, sans qu'il eût formellement revendiqué l'héritage de son cousin Bohémond II en Syrie (comme, en vertu d'un accord conclu avant le départ du jeune prince, il avait recueilli ses états italiens), il ne pouvait toutefois admettre de ne pas être consulté et de voir la principauté échapper à la dynastie normande qui l'avait fondée. D'une façon inconnue, il fut averti des négociations, et fit surveiller ses ports; Raymond, bien que ne s'étant pas embarqué avant l'Italie méridionale, parvint à lui échapper. On verra comment, à son débarquement, il gagna Raoul à sa cause; celui-ci fit croire à Alice que Raymond venait pour l'épouser, la princesse le laissa alors entrer dans la ville et, tandis qu'elle attendait le beau chevalier, Raymond recevait du patriarche la couronne et la main de Constance, ainsi que des barons leurs hommages (1136, après avril) (41).

B. *Raymond de Poitiers et Jean Comnène (1136-1143)*. — Le nouveau prince avait trente-sept ans. Chevalier émérite, d'une force herculéenne, sobre, chaste et libéral, il était en revanche joueur, emporté et d'esprit politique inégal. Le moment où il arrive est grave. Sans parler du conflit qu'il aura à soutenir contre son patriarche ni de la guerre latente qu'il trouve sur ses frontières cili-ciennes, il arrivait au moment où allaient se mettre en route, l'un et l'autre pour la réalisation d'ambitions syriennes, Zengî définitivement libéré de ses affaires d'Iraq, et Jean Comnène conduisant la première armée byzantine qu'on eût vue en Syrie-Cilicie depuis un quart de siècle.

(41) G. T., XIV, 9, 20; Robert de Torigny, an 1130; Mich., 236 donne comme date 1135, mais a une chronologie sans valeur; les actes du 19 avril 1140 (Röhr. reg., 194-195) portent la mention : quatrième année du principat. — Le ma-

En 1136, ces deux périls n'apparaissaient pas encore, et ce fut d'abord à récupérer la Cilicie, source de revenus à l'abri des musulmans, que songea Raymond; naturellement il avait l'appui de Foulques et du comte de Mar'ach, Baudouin; mais Joscelin, soit par rancune contre les Antiochiens, soit par sentiment de famille, prit le parti des Roupéniens, si bien que Léon put battre Baudouin; ce dernier attira alors Léon à des pourparlers où il se saisit de lui et le livra à Raymond, qui le retint prisonnier deux mois, pendant lesquels ses fils en Cilicie se disputèrent tant que l'un d'eux, Constantin, fut aveuglé; à ce moment on annonça l'arrivée prochaine de l'armée byzantine, et, par l'entremise de Joscelin, les deux princes se réconcilièrent, moyennant rétrocession de la plaine cilicienne aux Francs et alliance contre les Grecs (hiver 1136-1137) (1).

C'est vers ce moment que revint Zengî. Après une vaine attaque contre Homç, il se retourna contre Ba'rîn. Le jeune comte de Tripoli, Raymond II, fit appel à Foulques au même moment où Raymond d'Antioche, informé de l'approche des Grecs, le sollicitait de venir à Antioche. Zengî étant le plus immédiatement dangereux, Foulques marcha sur Ba'rîn, mais, surpris en route par le prince turc, ne put que se jeter avec le comte de Tripoli dans Ba'rîn, où Zengî l'assiégea : avec les dépendances orientales de Tripoli, la moitié de la chevalerie franque était menacée de captivité au moment où l'attaque grecque risquait d'immobiliser l'autre. Ce fut pourtant la menace byzantine qui sauva, sinon Ba'rîn, du moins les assiégés. Foulques avait réussi à alerter le royaume, Joscelin, Raymond d'Antioche. Ce dernier, qui voyait apparaître les premiers détachements grecs, jugea que le salut du roi était la condition du sien propre; une forte armée de secours se rassembla donc. En vain Zengî essaya de faire capituler la place rapidement; il eut peur que Jean Comnène, dont il ignorait les projets, fût entraîné par les Francs à l'attaquer; il offrit alors aux assiégés la liberté, moyennant reddition de la forteresse (milieu d'août 1137); en même temps il concluait un armistice avec Maïmoûd de Damas (2).

riage rompu de Baudouin I avec la mère de Roger avait déjà établi des liens siculo-syriens.

(1) G. T., XXV-XXVIII; Orderic, XIII, 23; Mich., 247; Qal., 242 A 250; 'Az., 531 (Kamâl); I. F., 90 r°, 91 r°.

(2) Grég., 152; Sempad, 616; Kinnamos, 211; 'Az., 531 (croit les Grecs appelés par un fils de Léon contre Raymond).

L'expédition byzantine, qui fut pour les Francs comme pour les musulmans une redoutable surprise, n'était pourtant pas improvisée. On a déjà dit que Jean Comnène avait redressé ses frontières du côté dânichmendite, et ces résultats avaient été consolidés à la fin de 1134 par la mort de Ghâzi, dont le successeur Moḥammad dut passer deux ans à combattre son frère Daulab qu'en 1136 il poursuivit jusque chez Joscelin (3). Le basileus put alors songer à son autre frontière asiatique, celle de la Cilicie et, par delà, de la Syrie. Bien que réalisés surtout aux dépens des Francs, les progrès de Léon n'en empiétaient pas moins sur les droits de l'empire, qui n'avait jamais renoncé à la Cilicie, et de plus il fallait châtier le Roupénien de l'aide que, comme ses alliés Ghâzi et Gabras, il avait apporté à un rebelle byzantin, Isaac Comnène. Quant à Antioche, jamais le gouvernement byzantin n'avait admis que le traité de 1108 fût resté lettre morte, et la politique orientale de Jean Comnène avait essentiellement visé à créer des conditions permettant d'en exiger l'application. En 1135, il avait cru toucher pacifiquement au but, grâce au mariage négocié avec Alice d'Antioche : l'arrivée de Raymond le rendit d'autant plus furieux, et, dès la fin de 1136, il gagnait Antâlya pour y attendre la concentration de ses troupes. Au printemps 1137, il envahissait la plaine cilicienne, où, sauf un moment Anazarbe, aucune ville ne lui résista; négligeant Léon réfugié dans le Taurus, il marcha droit sur Antioche, où Raymond, avec Baudouin de Mar'ach, put juste à temps rentrer par la montagne (4).

L'armée grecque avait une importante machinerie de siège, et, après l'affaire de Ba'rin, Antioche ne pouvait pas compter sur de grands secours francs; le roi conseillait d'aller à l'extrême des concessions possibles, de reconnaître les prétentions juridiques de Byzance : le mal était faible, si Raymond, comme vassal byzantin, gardait Antioche. Jean exigea d'abord un abandon pur et simple; mais c'était pour lui une question de prestige : il voulait réduire les Francs au rôle d'armée de marche-frontière impériale, comme

(3) Mich., 237-249.

(4) Matth., 150; Grég., 152; Sempad, 617; Kinnamos H 211-213; Nicéas II 216; Mich., 246; Chron. an. syr., 275; Qal., 240 A 258; I. F., 92 v° (ces deux derniers font, entre Antalya et Tarse, assiéger par les Grecs une « Nicée » qui doit être une faute pour Selefké); G. T., XIV, 30; Eudes de Deuil, Patr. Lat., CLXXXV, 1223; Orderic, XIII, 24.

Alexis Comnène avait espéré que seraient les croisés, mais non pas se priver de leur secours trop utile contre les musulmans. Un compromis fut donc trouvé. Le basileus recevrait l'hommage de Raymond, impliquant le droit d'entrer dans la ville et d'occuper la citadelle; l'année suivante, une campagne commune serait faite pour enlever aux musulmans les provinces d'Alep, Chaïzar, Ḥamâh, et Ḥomç, et, en échange de ces places données aux Francs, ceux-ci abandonneraient à Byzance la Principauté. Sans attendre ce délai, il semble que Jean Comnène, qui en Cilicie avait remplacé le clergé latin par un clergé grec, exigea la réintroduction d'un patriarche grec à Antioche (5). L'accord conclu, Raymond alla prêter l'hommage convenu, ainsi que peut-être Raymond de Tripoli et probablement Joscelin d'Edesse (6). Puis l'armée byzantine retourna prendre ses quartiers d'hiver en Cilicie (septembre 1137); elle devait en plein hiver enlever à Léon Gaban et Vahga, puis le capturer avec toute sa famille; Léon, emmené à Constantinople, y mourut un ou deux ans avant Jean Comnène, ainsi qu'un de ses fils qui avait été supplicié; un autre, Thoros, devait s'enfuir et être le vrai fondateur de la principauté arménienne de Cilicie (7).

L'approche des Grecs avait terrifié les musulmans; Zengî faisait fortifier Alep, près de laquelle Sawâr battait un corps de fourrageurs byzantins (8). Pendant l'hiver, des ambassades furent échangées entre Zengî et Jean Comnène. Soit qu'il fût tranquilisé, soit pour garder ses armées en Syrie, Zengî rouvrit les hostilités avec Damas, en emmenant même une partie de la garnison d'Alep (9). L'arrestation des voyageurs musulmans d'Antioche l'empêchait de savoir qu'au début du printemps le basileus revenait en Syrie, et que Joscelin, Raymond, des Templiers, se préparaient à le rejoindre. Le 31 mars, les Alépins épouvantés virent paraître des enne-

(5) Cela résulte des conflits entre Raymond et le patriarche, *infra*, p. .

(6) Grég., 152; Matth., 150; Kinnamos, 213; Nicéas, 216; G. T., XIV, 30; Orderic, XIII, 24; Mich., 246; Chron. an. syr., 276; Martin, JA 1889, XIII, 77; Qal., 241 A 258 et 244 A 262; I. F., 93 r°. L'hommage de Raymond de Tripoli n'est indiqué que par Nicéas; Jean doit lui avoir rappelé celui de son père. L'hommage de Joscelin, non signalé, paraît résulter de ce qu'Edesse est une ancienne terre byzantine, de ce que le basileus le convoque à l'armée, enfin de ce qu'il lui cèdera Bouzâ'a; cf. aussi les faits de 1151 (*infra*, p. 237).

(7) Grég., 152; Chron. rim., 500; 'Az., 532 (Kamâl).

(8) Qal., 244 A 262; 'Az., 532; I. F., 93 r°.

(9) Qal., 245 A 263.

mis sur la route d'al-Balât, cependant que Jean lui-même descendait de Mar'ach par 'Aïntâb (10) sur Bouzâ'a, où l'armée antiochienne le rejoignit. En sept jours, Bouzâ'a fut prise, avec Bâb, et donnée à Joscelin; l'armée byzantine descendit alors sur Alep; néanmoins, l'effet de surprise ne jouait plus, Zengî avait eu le temps de réexpédier des troupes en hâte, si bien que la ville résista. Jean Comnène, qui paraît avoir jusque-là voulu imiter la dernière campagne byzantine de Syrie, celle de Romain Diogène sur Manbidj en 1068, décida de passer outre et d'isoler Alep avant de l'attaquer; un certain Thoros alla occuper Athârib (11), tandis que le basileus lui-même entra à Ma'arra, puis à Kafartâb, toutes deux évacuées par leurs garnisons : la ligne des défenses orientales de la principauté était récupérée (fin avril).

Mais le second acte de la pièce ne devait pas être si beau. Jean Comnène décida d'attaquer Chaïzar, vieille ville grecque, position militaire utile, qui avait l'avantage de ne pas appartenir à Zengî. Le pont fut pris sans peine, et sur la citadelle le bombardement des puissants engins byzantins produisait des effets certains. Mais l'ardeur du basileus n'était pas partagée par les chefs francs : jugeant inutile de peiner là où les Grecs suffisaient, peu tentés par l'acquisition de places musulmanes qui leur ferait abandonner des villes chrétiennes et des provinces plus fertiles, Raymond, Joscelin surtout, imités par leurs vassaux, passaient leur temps à s'amuser sans prendre aucune part à la guerre. En vain le basileus les exhortait-il : ils promettaient, et continuaient. On prétend que Zengî, qui surveillait les environs, tout en refusant la bataille, les faisait sous main exciter. A ce moment, on apprit l'arrivée de renforts envoyés à Zengî par Dâoùd de Hîçn Kaifâ (peut-être contre la volonté de Zengî) et par le calife (influencé par des émeutes piétistes organisées); en même temps, sur les lignes de communications byzantines, Moḥammad le Dânichmendite et son allié Mas'oûd de Qonya fai-

(10) Telle est la version formelle de Chron. an. syr., qui explique le passage par Bouzâ'a; on a toujours cru que Jean Comnène était passé par al-Balât, donc venait d'Antioche, mais Qal., qui est la source de tous les récits arabes, dit en réalité que les chrétiens apparurent du côté d'al-Balât puis, trois jours après, à l'improviste, du côté de Bouzâ'a; ce ne peut donc être les mêmes; le gros de l'armée antiochienne dut passer par le 'Afrin.

(11) Par un hardi coup de main, Sawâr délivra les captifs laissés dans les fossés d'Athârib par les Grecs.

saient des raids sur la haute-Cilicie et sur Adana (12). Alors brusquement, Sultân de Chaïzar ayant, à la suite d'un assaut byzantin, offert une grosse indemnité et la restitution d'objets pris à Romain Diogène à Manâzgird (1071), Jean conclut la paix et fit sonner le départ. En vain les Francs, qu'il n'avait pas prévénus, craignant sa colère, le supplièrent-ils de revenir sur sa décision, il fut inflexible, et l'armée byzantine, à la fin de mai, poursuivie par Zengi, rentra à Antioche. Sans doute le basileus avait-il compris la leçon : que les Francs n'accepteraient sa suzeraineté qu'autant que les Musulmans resteraient assez forts pour les menacer (13).

Entre Francs et Grecs l'atmosphère était lourde. Jean Comnène voulait à la fois exercer fermement ses droits et éviter une rupture irrémédiable. Il commença par faire dans Antioche une entrée solennelle avec Raymond et Joscelin comme écuyers, puis, conformément à l'accord de septembre 1137, il demanda à Raymond la remise de sa citadelle, base d'opérations pour l'armée byzantine mieux située, disait-il, que la Cilicie, trop éloignée des musulmans : car, si pour l'instant il devait partir, il reviendrait sûrement bientôt reprendre la guerre. Raymond avait espéré que le basileus n'exercerait pas son droit, il ne voyait pas moyen de refuser. Le même Joscelin qui en 1137 avait trouvé les conditions du compromis usa de ruse pour en éluder l'application. Il fit valoir au basileus l'utilité d'avoir, pour un acte de cette importance, l'acquiescement de la population, et obtint un délai pour réunir une assemblée. Sourdement il exploita alors les sentiments hostiles aux Grecs : une émeute éclata, les habitants couraient sus aux soldats grecs disséminés dans la ville. Joscelin accourut avertir Jean Comnène, jouant la peur. Le souverain byzantin comprit la partie pour l'instant perdue, et, affectant de croire Raymond aussi menacé que lui, déclara ne pas vouloir de drame, et se contenter de la simple vassalité du prince, puis alla camper dans la banlieue. Les deux chefs francs, inquiets qu'il ne vînt à apprendre les dessous

(12) Selon la chronologie de Michel; selon Chron. an. syr., le raid sur Adana serait de 1137, l'autre seulement de 1138.

(13) G. T., XIV, 30 et XV, 1; Orderic, XIII, 34; Kinnamos H 213-215; Nicéas. 217-221; Grég., 152; Sempad, 617; Mich., 247; Chron. an. syr., 277-279; Qal. 248-252 A 264-266; 'Az., 532 (proche de Qal.); I. A., 36-39 H 425-431 (en partie d'après Qal.); Kamâl, 678; Ousâma Hitti, 26; Ibn Hamdoûn et Ibn Djaouzi. an 532; Azr., 169 r°. Le Zakas de Nicéas paraît représenter Sawâr.

de l'histoire, lui envoyèrent des excuses confuses, offrant même de remettre la citadelle en passant outre aux manifestations des mauvaises têtes : Jean Comnène, ne voulant pas employer la force pour le moment, fit assaut de politesse, manda les barons francs à son camp, déclara partir sans aucune rancune et avoir l'intention de revenir vite. Il repartit en effet, châtiant en route Mas'ou'd par un raid vers Qonya. Mais il va de soi que de ces faits la confiance entre Francs et Grecs sortait irrémédiablement compromise (14).

En outre le départ, presque sans résultat, d'une pareille armée constitua pour Zengî un stimulant plus grand que si aucun Grec n'était venu. Dès le lendemain de la retraite de Chaïzar, al-Yaghî-siyânî de Hamâh avait repris Kafartâb (15); en septembre-octobre, Zengî lui-même réoccupa Bouzâ'a et Athârib (16). Il ne restait rien des conquêtes byzantines (17). Quant au comté d'Edesse, profitant sans doute des rassemblements turcomans opérés pour secourir Zengî, Timourtâch était arrivé à y faire un coup de main jusqu'aux portes d'Edesse, à Kesâs, et, plus généralement, à faire d'Edesse « une prison » (18); sur le haut Euphrate les pillages des Banou Bogousag se multipliaient; Kaïsoûn était inquiétée alternativement par le Dânichmendite Moḥammad puis par le fils de l'Artouqide Dâou'd rentrant de chez Zengî; jamais le comté n'avait été plus bas (19).

Il est vrai que du côté de Damas Zengî continua à ne pouvoir progresser; il avait bien obtenu en juin 1138 la ville de Ḥomç, qu'il avait reçue en dot d'une fille de Maḥmoûd épousée par lui en signe de réconciliation (20). Mais lorsqu'en 1139 Maḥmoûd eût été assassiné, remplacé par le tout jeune Abaq, et que plusieurs mois de troubles désolèrent la ville, ce fut cependant en vain qu'une fois de plus Zengî l'attaqua. C'est que sa cruauté, sa perfidie, avaient fait contre lui l'unanimité des esprits. Euneur d'une

(14) G. T., XIV, 3-5; seule autre mention 'Az., 532 (« le prince s'occupa de livrer sa ville au roi de Roûm et en fut empêché par la milice (p ridjâla) bourgeoise »).

(15) Kamâl, 678.

(16) Qal., 256 A 270; Kamâl, 679.

(17) 'Az., 533; Kamâl, 679; Mich., 250; Chron. an. syr., 280.

(18) Tremblement de terre peu après (Mich., 246, Azr., 169 r°).

(19) Mich., 247; Sempad, 617.

(20) Qal., 252 A 267; 'Az., 532; Kamâl, 678-679.

part, Foulques de l'autre comprirent que Zengî était désormais pour chacun d'eux l'ennemi principal, et qu'au lieu de continuer entre eux la petite guerre des dernières années mieux valait s'allier contre lui. On avait déjà vu, par exemple en 1115, des ententes franco-musulmanes destinées à parer à un danger d'unification syro-djéziréenne; mais l'alliance conclue cette fois fut la première durable; comme gage Bányâs, reprise à un rebelle, fut cédée aux Francs (21); Raymond d'Antioche et Raymond de Tripoli avaient participé aux opérations (mai-juin 1140) (22). Le renforcement des Francs et des Damasquins par ce rapprochement, peut-être aussi la peur de provoquer une nouvelle offensive grecque amenèrent alors Zengî à repartir en Orient et, pendant quatre ans, à ne plus s'intéresser activement qu'à son état mossoultain, qu'il arrondit par des conquêtes sur les confins de l'Irâq (23), en Kurdistan, et en Diyâr Bakr (par une nouvelle guerre contre Dâoùd, qui meurt en août 1144, puis contre son fils Qara Arslân (24).

En son absence, les rapports entre Alep et Antioche se bornèrent à des coups de main qui ne changèrent rien à l'état territorial de 1138 : en 1139, raid malheureux de Sawâr, où est pris l'ancien seigneur du Kahf, Mousâ ibn 'Amroun, réfugié à Alep (25); conclusion d'une trêve, que violent les Turcomans, et représailles franques (26); en 1140, incursions des Francs vers Chaïzar (27), où Sawâr les bat; en 1141, raids francs sur le Djazr et le Djabal Soum-mâq (28), puis raids turcomans vers la plaine d'Antioche (29); en avril 1142, raid de Sawâr, profitant de ce que Raymond est au concile de Jérusalem : ses Turcomans franchissent l'Oronte près de Djisr al-Ḥadîd (30), mais peu après il est battu et doit fuir à Ar-

(21) Grousset, II, 128-145; Ousâma dans *Derenbourg Vie*, 185-190; la source principale est naturellement Qal.

(22) Qal., 261 A 273; G. T., 671.

(23) Sources principales I. Djauzi, ans 537-538 et, en partie d'après lui, I. A.

(24) *Diyâr Bakr*, 247-249.

(25) Kamâl, 681.

(26) Kamâl, 683.

(27) 'Az., 535 (d'où Kamâl).

(28) 'Az., 536 (Kamâl).

(29) Qal., 263 A 274 ('Az., 536) signalent un raid d'un officier de Zengî. Ladja (Badja ?).

(30) 'Az., 536 (Kamâl); Mich., 233; Boustân, 537 (capture du connétable franc).

menâz (31); au printemps de 1143, après la mort de Jean Comnène, attaque de Raymond vers Bouzâ'a, contemporaine d'incursions de Joscelin vers le bas-Euphrate, terminées par une trêve séparée entre Sawâr et lui (32); enfin en 1144, capture par les musulmans d'une caravane de marchands antiochiens et échange de raids entre Turcomans et la garnison de Bâsoûtâ dont le seigneur est pris (33). Bref les Francs, on le voit, ne s'abandonnent pas, mais tout cela n'est qu'escarmouches sans conséquence. *Σέξαν?*

Dans le comté d'Edesse, la situation redevient nettement meilleure. Entre le Djahân et Kaïsoûn, entre Gargar et le Khanzît, Turcs danichmendites ou artouqides et Francs échangent divers raids en 1141 (34). Mais à la fin de cette année le dânichmendite Moḥammad meurt (35), et, contrairement à ce qui avait eu lieu à la mort de Ghâzi, l'unité de son héritage ne peut être conservée : son fils Dhou'l-noûn s'installe à Qaïsariya, mais un frère du défunt, Yâghî-Siyân, occupe Sîwâs, et un autre danichmendite jadis expulsé par Moḥammad, 'Aïn ad-daula, revient et s'empare de Malatya. Il y a donc désormais trois princes danichmendites, et, du même coup, le rôle de puissance dominante en Anatolie passe au seldjouqide Mas'ouûd, qui, en s'alliant à Dhou'l-noûn, parvient à enlever à Yâghî-Siyân Ankara d'une part, le Djahân de l'autre. Quelques années cependant se passeront avant qu'il puisse reprendre à son compte les projets des danichmendites contre le comté d'Edesse. De l'autre côté, Dâoûd et Kara Arslân sont en butte à l'hostilité de Zengî, et non seulement négocient contre lui avec Mas'ouûd, mais préparent même un rapprochement avec les Francs (36).

Si les Francs avaient quelque répit du côté musulman, le départ de Jean Comnène ne les avait pas délivrés de préoccupations du côté byzantin. Le basileus n'était pas revenu en Syrie tout de suite, parce que l'expérience de 1138 lui avait fait juger nécessaire de

(31) I. F., 136 r°.

(32) 'Az., 537; Qal., 264 A 275; I. F., 135 r°.

(33) 'Az., 538; Kamâl, 685.

(34) Mich., 248-249; 'Az., 535.

(35) Qal., 263 A 275 et 'Az., 536 : entre août 1140 et août 1141; Ibn Ḥamdoûn (I. A.) et I. F., 136 v° : août 1141-août 1142; Mich., 253 : oct. 1242-oct. 1243, mais au milieu de faits de 1142; Grég., 1143; vraisemblablement avant la campagne byzantine de 1142.

(36) Mich., 253-258; Kinn., II, 5.

nouvelles expéditions contre Moḥammad (1139-1140); il avait étendu sa domination sur le côté pontique suffisamment pour que Gabras fit maintenant sa soumission (37). Mais en 1242 la mort de Moḥammad lui permit de revenir en Cilicie; et cette fois, sans renoncer à la campagne promise en 1138 contre les musulmans, il avait l'intention de s'assurer fermement d'abord de la fidélité franque : il paraît avoir désiré constituer au profit de son dernier fils, Manuel, un duché comprenant l'Isaurie, la Cilicie et la Syrie du nord. A son arrivée en Cilicie, il avait reçu une ambassade de Raymond, qui sollicitait son secours, dans la pensée sans doute qu'en allant au-devant des désirs du basileus il en limiterait les exigences. Voulant prévenir toute manœuvre de Joscelin, Jean Comnène, sans s'attarder en Cilicie, parut brusquement devant Tell-Bâchir, et exigea des otages; le comte, pris au dépourvu, dut livrer sa propre fille. Puis, avec la même rapidité, l'armée byzantine descendit sur le 'Amouq, et vint camper devant Baghrâs d'où le basileus fit demander au prince, comme base pour la future campagne, la remise de sa ville et de sa citadelle (25 sept. 1142).

Raymond se tira de nouveau d'affaire par un appel aux Antiochiens. Une assemblée de clercs, barons et bourgeois, fut tenue à Saint-Pierre en présence du patriarche, où l'on convint que les Grecs, une fois maîtres d'Antioche, non seulement se désintéresseraient de la guerre contre les musulmans, mais ne sauraient même pas défendre bien la ville. Restait à trouver une base juridique au refus qu'on allait opposer au basileus. Ce fut chose facile : le consentement des Antiochiens était nécessaire à la remise de la ville, car Raymond n'en était que le régent, et la princesse même, par laquelle la succession devait se transmettre à un futur prince, ne pouvait aliéner ses états, répondait-on, sans l'agrément de ses sujets : que si Raymond ou elle se permettaient de telles promesses, les Antiochiens les dépossèderaient. On offrait, il est vrai, au basileus de faire comme en 1138 une entrée solennelle dans la ville mais à condition de n'y pas rester et de ne s'y mêler de rien. L'ambassade antiochienne fut conduite par l'évêque de Djabala, qui parla comme au nom du pape même (38). Pour Jean Com-

(37) Mich., 248. 'Az., 534 signale « une bataille entre Bâdoûkiya (Yâroûkiya) et Roûm, où Dieu donna la victoire aux musulmans ».

(38) Par délégation du récent concile de Jérusalem ?

nène, c'était bel et bien une violation de parole. La saison était trop avancée pour entreprendre une vraie guerre tout de suite, mais il fit piller la banlieue d'Antioche, et s'en alla prendre ses quartiers d'hiver en Cilicie, bien décidé à revenir en force au printemps (39).

Pendant l'hiver il fit une autre démarche : il annonça au roi Foulques son intention de venir visiter Jérusalem avec son armée et de l'aider ensuite à la guerre contre les Turcs. Quelles étaient ses arrière-pensées ? Jérusalem ne faisait pas partie des territoires que revendiquait l'empire byzantin; toutefois Byzance avait été au XI^e siècle la protectrice des Lieux-Saints, il fallait lui rendre ce rôle, et évidemment la présence du basileus à Jérusalem ferait des Francs sinon ses vassaux du moins ses protégés et ses satellites. L'attitude du roi Foulques en 1137 donnait à penser qu'il se prêterait à cette politique, et sans doute son intervention faciliterait-elle un règlement définitif de la question d'Antioche (comme, au temps de Manuel, devait le faire celle de Baudouin III). Mais Foulques se méfia; il fit répondre qu'il serait très honoré de la visite impériale, mais que son petit royaume n'avait pas de quoi entretenir une grande armée. Jean fit remarquer qu'un déplacement avec maigre escorte était indigne de sa majesté, et n'en reparla plus (40). Sans doute se préparait-il à entrer en campagne lorsque le 8 avril 1143, au cours d'une partie de chasse dans le Mardj ad-Dî-bâdj, il fut mortellement blessé (41).

La mort de Jean Comnène fit relever la tête à Raymond. Manuel Comnène, pressé de rentrer à Constantinople pour exclure son aîné Isaac de la succession paternelle, se serait prêté à un accord; mais pour cette même raison Raymond exigeait toute la Cilicie, occupée injustement par les Grecs, disait-il; Manuel rétorqua en demandant de quel droit Raymond occupait Antioche. Après son départ, Raymond récupéra une partie de la Cilicie; trop occupé à s'assurer

(39) G. T., XV, 19, 25; Otto Freis., MGSS, XX, 263; Grég., 156; Kinnamos H 222; Nicéas, 225; I. A., 61 H 440 (Tripoli à corriger en Tarse; I. A. croit que Raymond se rendit auprès du basileus).

(40) G. T., XV, 21; Nicéas H 224; Kinnamos H 226 (offrande préparée pour le Saint-Sépulcre).

(41) G. T., XV, 22-23; Richard Poit., éd. Berger, 135; Eudes de Deuil, 40; Romuald, XIX, 424; Otto Freis., 424; Cont. Praem. de Sigebert, MGSS, VI, 452; Grég., 156; Chron. rim., 503; Qal., 264 A 275; Az., 537; I. F., 160 v°; Mich., 254; Chron. syr. an., 280. D'après Boustân, 537, Jean négociait un mariage.

le pouvoir et à combattre Mas'ou'd, qui lui aussi avait profité de la mort de Jean Comnène, Manuel ne pouvait revenir en Cilicie, mais il ne pouvait non plus admettre de laisser impunie l'usurpation franque. Une expédition mi-terrestre (sous Jean et Andronic Kostestephanos et le Turc converti Boursouq) mi-navale (sous Démétrios Branass) reprit la Cilicie et pilla les confins d'Antioche; Raymond essaya en vain de surprendre leur retraite; le butin fait fut mis en sûreté à Chypre (42). La Cilicie resta grecque, et les rapports trop tendus entre Francs et Byzantins pour autoriser aucune collaboration contre l'Islam (1144).

C. *La chute d'Édesse (1144-1146)*. — Ce qui rendait fâcheuse cette situation était que justement la mort de Jean Comnène, bientôt suivie de celle de Foulques (novembre 1143), que remplaçait un enfant, Baudouin III, et les négociations qui se nouaient entre Artouqides et Francs amenaient Zengî à reprendre la lutte contre ces derniers, qu'il avait abandonnée depuis quatre ans. Par surcroît, la tension entre Raymond et Joscelin, qui paraissait avoir disparu en 1137-1138, se ranimait, dans des conditions mal connues. Contrairement à ses prédécesseurs, vassaux des rois de Jérusalem, Joscelin l'était du prince d'Antioche (1); après la perte d'Édesse, il rejettera, ainsi que Baudouin de Mar'ach, la suzeraineté de Raymond; mais il est impossible de savoir jusqu'à quel point cette rupture ne fut pas le résultat plutôt que la cause de la conduite qu'eut alors Raymond (2).

Quoi qu'il en soit, au printemps de 1144, Zengî enlevait à Joslin les places du Chabakhtân, par où pouvait se faire sa liaison avec Qara Arslân (3); puis il attaquait Amid, alliée de ce dernier

(42) Kinnamos H 227, seule source; les Grecs capturèrent un percepteur antiochien.

(1) Cart., 112 (acte de Joscelin, 1141, « sous le principat de Raymond »); G. T., XIV, 4 (Joscelin en 1144 appelle Raymond « tanquam dominum suum »). Ce peut être comme suzerain que Raymond réconcilie Joscelin en 1141 avec un certain Simon, qui avait pris 'Aintâb (Grég., 154), et que Dulaurier croit maronite, gratuitement.

(2) G. T. est notre seule source et peut avoir brouillé les dates, puisque Joscelin restait vassal de Raymond en 1144; la conduite de Joscelin en 1139, dans l'affaire de Raoul (infra, p. 503), la trêve de 1143 (supra, p. 365) témoignent d'une absence d'entente, mais non d'une rupture. Celle-ci est au contraire attestée en 1146 (Chron. an. syr., ad annum).

(3) T. A., 62 H 442, At., 118; Boustân, 535 et I. F., 139 v^o croient al-

et clé du Diyâr Bakr; le prince artouqide faisait alors offrir à Joscelin la restitution de Bâbalou s'il le secourait (4). Sans doute fut-ce comme suite à cette requête que Joscelin organisa une diversion du côté d'ar-Raqqa (5). Mais Zengî avait prévu la chose et guettait : Joscelin avait emmené hors d'Edesse le plus clair de sa garnison, l'émir de Harrân prévint Zengî, qui envoya Yâghîsiyânî essayer, d'ailleurs en vain, de surprendre la ville, puis le rejoignit à marche forcée; le 28 novembre 1144 il entamait le siège d'Edesse.

Guillaume de Tyr s'est fait l'écho d'accusations selon lesquelles Joscelin, paresseusement réfugié dans sa résidence plus tranquille de Tell-Bâchir, négligeait la défense d'Edesse et n'y avait laissé, en dehors d'indigènes peu aguerris, que quelques soldats fort mal payés. Tout ce que l'on sait de la carrière de Joscelin et le témoignage formel des auteurs arabes doivent faire rejeter cette version. Tell-Bâchir, plus proche qu'Edesse d'Alep et des Francs, n'était nullement une résidence d'oisif; et si Joscelin disposait d'un nombre insuffisant d'hommes pour défendre un territoire attaqué sur presque toutes ses frontières, s'il manquait de ressources pour les entretenir sur des domaines constamment dévastés, il est difficile de l'en rendre responsable; au surplus le dénuement d'Edesse était, on vient de le voir, en partie accidentel, et l'on pouvait penser que la ville était de taille à supporter victorieusement des sièges, comme au début du siècle.

Mais Zengî agit avec une promptitude et une énergie imprévues. A ses troupes propres s'ajoutaient des Kurdes et des Turcomans, les contingents d'Irbil amenés par 'Alî Kutçuk, ceux des seigneurs d'Arqanîn (haut-Tigre), Sêvayêrak, Manbidj. La défense était dirigée par les trois évêques, le latin Hugues, le jacobite Basile, l'arménien Jean. Les assiégeants construisirent des tours, creusèrent des mines; les assiégés firent des contre-mines, des contre-murs; mais, commerçants ou clercs, ils manquaient d'entraînement militaire, et Hugues, disait-on, se refusait à dépenser pour eux les trésors qu'il avait amassés. Basile désirait obtenir

Mouwazzar prise dès 1140, mais associent ce fait à la mort de Qara Arslân (erreur pour son père Dâoûd), qui est de 1144.

(4) Mich., 260; Chron. an. syr., 280.

(5) Telle est la version de Chron. an. syr. D'après les auteurs arabes, il partit vers la Syrie; d'après Mich., 259, vers Antioche; d'après Sibî, vers Hiç Mançoûr.

une trêve, mais la population y était en partie hostile et comptait sur les appels lancés à Antioche et à Jérusalem. Mais d'Antioche les secours tardèrent (6), et Jérusalem était loin. Le 24 décembre un pan de mur s'écroula près de la Porte des Heures, et les habitants ne purent refouler l'assaut turc. En vain la population chercha-t-elle à se réfugier dans la citadelle, Hugues avait interdit au commandant de l'ouvrir. Il y eut plusieurs milliers de tués, de captifs et de personnes étouffées dans la foule (dont Hugues). Seulement alors Zengî donna l'ordre de cesser le massacre, ne voulant ni ruiner la ville devenue sienne ni s'en aliéner les habitants parmi lesquels il n'y avait guère de musulmans. Deux jours après un certain Barsauma lui livra la citadelle. L'armée turque n'eut pas le droit de pénétrer dans la ville qui conserva une administration autonome sous le commandement de 'Ali Kutchuk; les prisonniers furent rendus à leurs foyers. Basile, qui avait bien combattu, bien que Zengî eût escompté son hostilité envers les Francs, argua de sa fidélité à ses anciens maîtres pour garantir sa fidélité au nouveau; seuls les Francs furent, eux, systématiquement et sauvagement massacrés. De même les églises furent respectées, sauf les églises franques, qui furent désaffectées (7).

La prise d'Edesse fut sans difficulté suivie de celle de Sarouj (janvier 1145). Zengî assiégea ensuite Bira que, malgré des secours envoyés de Qal'at-ar-Roum, il eût sans doute réduite, si, comme on va le voir, il n'avait dû regagner Mossoul (mars 1145 (8)). Pendant son absence, les Antiochiens eurent encore

(6) G. T. seul contient cette accusation. Röhricht, 236 suppose à tort que Raymond était alors à Constantinople; mais il peut avoir jugé imprudent de ne pas attendre l'armée palestinienne; en tous cas, Joscelin l'accusa de jalousie.

(7) Qal., 226-268 A 280-281; Azr., 170 v°; Ibn Djauzi, 539; I. A., 64-66 H 443-446, At., 118-126; Sibî ms., an 539; Kamâl Boughya, VI (Ibn ad-Dahhân et Histoire de Harrân); Grég., 158; Nersès Schnorhali, Élogie; Mich., 259-261; Chron. an. syr., 281-286 (Chabot, Mélanges Schlumberger, 171-178); G. T., XVI, 4, 5; Otton Freis., 264; récit anon., ZDPV, X, 299; Geoffroy Voss. dans Bouquet, XII, 496; Guil. Newb., 149; Chron. Mailrose, 72; Robert de Torigny, an 1145; Ernoul, 2; lettre d'Eugène, III, Bouquet, XV, 429; Richard Poit., 135; ces derniers (depuis ZDPV) croient la ville livrée par trahison. Mentions dans de multiples chroniques (Röhricht, 234).

(8) Traité an., ZDPV, X, 298; Qal., 268 A 281; Chron. an. syr., 286-288 (Chabot, Cptes-r. Acad., Inscr., 1917, 77-84; I. A., 66 H 446 croit que Bira se donna à Timourtach, ce qui n'est vrai que six ans plus tard.

quelques conflits avec les Turcomans de la Syrie du Nord (9) ; puis des Arméniens en relation avec Joscelin essayèrent de profiter de la faiblesse de la garnison turque d'Edesse pour fomenter un complot qui la rendrait aux Francs ; mais Ali Kutchuk informé fit saisir les responsables et Zengî, en route pour revenir en Syrie, ordonna des exécutions exemplaires, et chercha à augmenter l'élément loyal d'une part en multipliant les faveurs aux jacobites, d'autre part en établissant à Edesse trois cents familles juives (mai 1146) (10).

La conquête d'Edesse et de sa province par Zengî supprimait d'un coup toute domination franque outre-Euphrate et réduisait Joscelin à ses possessions syriennes et tauriques. Désormais de Mossoul à Alep les communications musulmanes étaient sûres, et la Syrie allait désormais supporter seule et directement toute la pression des forces turques. L'événement eut un retentissement considérable ; en Occident, il devait provoquer la naissance d'une nouvelle croisade ; en Orient, une ambassade califale vint conférer à Zengî une série de présents et de titres, parmi lesquels le titre royal, et les poètes le célébrèrent à l'envi (11).

Que Raymond eût ou non des reproches à se faire, il comprit que devant une telle aggravation de la situation générale il fallait en finir avec la querelle grecque et revenir à la suzeraineté byzantine de 1137, avec les secours qu'elle comportait. Il se rendit donc en personne à Constantinople ; là se joua une scène qui montre Manuel déjà imbu de l'esprit dans lequel il traitera plus tard Renaud de Châtillon. Il refusa d'abord de recevoir Raymond, puis, celui-ci ayant été faire amende honorable sur le tombeau de Jean Comnène, il lui pardonna, tout en parlant peut-être d'un patriarche grec à Antioche. Raymond espérait des secours en hommes ; il ne reçut que des subsides, mais Manuel lui promit de venir bientôt en Syrie. Il voulait bien aider les Francs, mais

(9) Qal., 269 A 281; Mich., 265.

(10) Qal., 270 A 282; I. F., 157 r°; Mich., 267-268; Chron. an. syr., 289.

(11) I. F., 157 r°; les titres sont : Zâin al-islam, al-malik al-mançoûr, alp ghâzi Irân (?), naçîr amîr al-mou'mintn ; les présents : chevaux à harnachement d'or et sabre d'or, drapeau, mantelet (faradjiya) et turban noirs (couleur abbasside).

non sans être assuré que Byzance y trouverait son profit (1145 ?) (12).

L'affaire qui avait rappelé Zengî de Bîra était une dernière répercussion de son ancienne carrière orientale. Nominalement, il n'avait été jusqu'en 1144 qu'atabek d'un fils du sultan Mas'oud, Alp Arslân ; celui-ci, devenu jeune homme, crut pouvoir profiter de l'absence de Zengî pour se soulever contre lui ; l'affaire n'eut pas de suite, car aucune troupe ne broncha, et ce fut au contraire à ce moment que Zengî obtint le titre royal, qui sanctionnait son pouvoir personnel. Il repartit alors pour la Syrie, avec l'idée d'attaquer de nouveau Damas. Pour assurer ses communications, il assiégea Qal'a Dja'bar, que possédait un seigneur arabe descendant de l'ancienne dynastie 'oqaïlide ; ce fut là qu'à la suite d'une querelle d'ivresse il fut assassiné par un esclave d'origine franque (14 sept. 1146) (13).

Un instant on put croire que cette mort affaiblirait les musulmans. Tandis que le vizir Djamâl ad-dîn al-Içfahânî emmenait à Mossoul le fils aîné du défunt, Saïf ad-dîn Ghâzî, le cadet, Noûr ad-dîn, se faisait reconnaître à Alep avec l'aide du notable alépin Madjd ad-dîn ibn ad-Dâya et de l'émir kurde Chîrkoûh, dont le frère Ayyoûb avait jadis sauvé Zengî battu par le calife (14) ; le royaume zengide était donc coupé en deux, et bien que Ghâzî n'eût manifestement aucune intention de dépouiller son cadet, une certaine méfiance exista d'abord entre eux. D'autre part, tous ceux qu'avaient frustrés la puissance de Zengî voulurent regagner ce qu'ils avaient perdu ; en Diyâr Bakr, les Artouqides enlevèrent à Ghâzî presque tout ce qu'ils avaient dû céder à Zengî (15) ; en Syrie Euneur reprit Ba'lbek, occupé par Zengî en 1140, et établit sa suzeraineté sur le gouverneur de Homç et al-Yâghsi-yânî, inquiets des sentiments de Noûr ad-dîn à leur égard. Enfin du côté franc Raymond pillait les confins d'Alep et de Hamâh,

(12) Kinnamos H 229; Mich., 267; Eudes de Deuil, 40; Mich. donne comme date oct. 1145, oct. 1146, mais est souvent ici en avance d'un an; Kinn. place le fait au lendemain des hostilités de 1144.

(13) Qal., 270 A 277; Ibn Hamdoûn et Ibn Djauzi, an 541; I. A., 66 sq.; H 446 sq.; Kamâl Boughya, VI, 213 r°, 214 r°; Mich., 267; Chron. an. syr., 291; G. T., XVI, 7.

(14) Qal., 272 A 278; I. A. T. dans A. Ch., 46; I. A., 74 H 455, At., 152-155; I. F., 158 r°.

(15) *Diyâr Bakr*, 252.

et un nouveau complot éclatait à Edesse (16). Là, à la suite d'un accord secret de Joscelin avec les habitants, le comte, auquel Raymond avait refusé de s'associer, mais qui avait avec lui Baudouin de Mar'ach, s'introduisait par surprise dans la ville (nov. 1146).

Mais la réplique fut foudroyante. Dès le lendemain du raid de Raymond, Chîrkoûh avait répliqué en fondant sur Artâh. Du côté d'Edesse, Noûr ad-dîn, immédiatement prévenu, alerta les seigneurs voisins, puis accourut lui-même à la tête des Turcomans de Sawâr : il fallait arriver avant qu'eût succombé la citadelle. Cinq jours après l'arrivée de Joscelin, Noûr ad-dîn était devant la place. Joscelin, pour faire vite et sans être vu, n'avait amené qu'une poignée d'hommes : la résistance était impossible. Refoulé dans la Tour de l'Eau, tout ce qu'il put faire fut d'opérer une évasion nocturne en essayant d'emmener une partie des habitants pour les soustraire au massacre. Ce fut un exode déchirant. Harcelés par les musulmans, les chrétiens essayèrent de les repousser dans un combat où fut tué Baudouin de Mar'ach, et ne parvinrent que décimés à Samosate. Quant à Edesse, elle fut livrée à un sac impitoyable, une multitude d'habitants furent massacrés ou emmenés en esclavage. Elle ne devait jamais se relever tout à fait de ce désastre (17).

Comme pour aggraver la situation, la régente de Jérusalem, acceptant l'appel qu'un rebelle hauranien lui avait adressé contre Euneur, rompit alors l'alliance qui l'unissait aux Damasquins. Noûr ad-dîn put alors conclure la paix avec Euneur, qu'il aidait à repousser les Francs et dont il épousait une fille. Al-Yâghîsiyânî résigna entre ses mains son fief de Hamâh (18); enfin Saïf ad-dîn Ghâzî, se jugeant suffisamment occupé par les Artouqides, sollicita son frère de se prêter à une entrevue, qui dissipa entre eux toute méfiance (19). Il n'y eut donc, en partie par la faute des Francs, aucune des discordes entre musulmans qu'ils avaient pu espérer. Les conquêtes de Zengî s'avéraient irrévocables, du moins tant que n'était pas arrivée la croisade qui s'organisait.

(16) Qal., 273 A 279; I. A. T. dans A. Ch., 48-49; I. A., 78 II 459.

(17) Qal., 274 A 279; I. A., 75, At., 156; Boustân, 541; I. A. T. dans A. Ch. 49 (pour l'affaire d'Artâh); Mich., 264; Chron. an. syr., 292 (parmi les réfugiés de Samosate est l'évêque jacobite Basile; les chrétiens du Toûr Abdîn s'appliquent au rachat des captifs); G. T., 728-732.

(18) Qal., 275-279 A 280-282; I. F., 162 v° et 172 r°; G. T., 715-718.

(19) I. A. At., 158; Kamâl, 81.

CHAPITRE II

FRANCS ET ARMÉNIENS ENTRE NOÛR AD-DIN ET MANUEL COMNÈNE

(1146-1164)

I. LA RÉORGANISATION DE L'ISLAM (1).

L'homme dont nous venons de voir les débuts, Noûr ad-dîn, est peut-être la figure politique la plus marquante de l'Islam asiatique au XII^e siècle : plus importante assurément que Saladin, bien que le duel de ce dernier avec l'Occident lui ait donné la première place dans la gloire. Noûr ad-dîn possède au plus haut point les qualités de son père : hardiesse et prudence combinées, exact sentiment de ses ressources, choix judicieux de ses collaborateurs, art du commandement ; il n'a pas plus de scrupules, mais plus de diplomatie. Surtout il est, sinon le créateur, du moins le chef et le héros conscient et incontesté d'une vaste renaissance de l'ardeur musulmane qui, après un moment de « pause » sous les Ayyoubides, aboutira à son point culminant au début du régime mamlouk et modèlera pour des siècles le caractère du monde oriental. Il est certes impossible de présenter ici dans le détail les divers aspects de ce mouvement et même de la politique de Noûr ad-dîn, mais il est indispensable à la compréhension de l'histoire franco-syrienne d'en avoir présents à l'esprit quelques gros traits.

L'origine première du grand mouvement de réorganisation de l'Islam est antérieure non seulement à Noûr ad-dîn, mais à la première croisade. L'anarchie matérielle et morale du monde musulman au XI^e siècle fait naître par contre-coup des aspirations à la discipline politique et religieuse ; elles se trouvèrent coïncider

(1) Intéressantes remarques de Tschudi, *Vom Islam zur Zeit der Kreuzzüge*. Asia Major, IX, 1933, et de H. A. R. Gibb., Cpte-rendu de Grousset dans Bull. of the School of Or. St., VIII, 1, 1936.

avec l'arrivée au pouvoir des Seldjouqides, qui firent de la guerre sunnite le facteur principal d'unification de leurs sujets, et, les premiers, entreprirent de former idéologiquement la classe dirigeante de leur état par la création de madrasas, dont la plus ancienne est celle de Nizâm al-Moulk, le grand ministre de Malik-Châh, à Bagdad. La décomposition de l'empire seldjouqide n'arrêta pas le mouvement, mais lui enleva son unité de direction. Au début du XII^e siècle, il n'avait encore nullement pénétré dans les régions occidentales. L'initiative de son introduction est le fait des Artouqides : la première madrasa de Mârdîn fut fondée par Ilghâzi, la première d'Alep par son neveu et lieutenant Badr ad-daula Soulaïman, en 515/1121 (2). Parallèlement s'introduit en Syrie une forme nouvelle de vie religieuse, iranienne d'origine mais apportée à la suite des Turcs, la monachisme en communauté — l'islam arabe n'avait connu le soufisme qu'individuel —, qui devait peu à peu exercer sur les masses une profonde influence mystique et fanatisante ; le premier khânqâh (couvent) d'Alep fut fondé par Loulou en 510/1116-1117, non sans résistance de la population (3); à la fin du siècle, la Syrie en sera pleine.

La croisade franque survint dans une société trop désorganisée pour y susciter une réaction immédiate. Mais la persistance de l'occupation franque, l'insécurité constante et la ruine qui en résultait pour les populations de l'intérieur, développèrent naturellement chez elles une hostilité qui, en ces temps, devait forcément prendre tournure religieuse. L'intolérance provocante des premiers Francs n'y contribua pas peu, et par exemple ce furent les violations de cimetières par eux dans la banlieue d'Alep qui déterminèrent, en 1124, les premières mesures antichrétiennes qu'on eût vues à Alep depuis plusieurs générations. D'autre part les Syriens étaient amenés à requérir l'aide d'alliés qu'en toute autre circonstance ils eussent considérés comme des ennemis : on les a vus allant exciter le zèle des Iraquiens à la guerre sainte (4), et c'est la menace franque qui les amène à accepter, après bien des répulsions, la domination des chefs turcs de la Djéziré. La guerre sainte, le « djihâd », se trouvait donc constituer un agent

(2) I. A. T. dans I. F., 162 r^o et I. Ch., 24 v^o, REI, 116.

(3) I. F., 90 r^o.

(4) Supra, p. 256, 261.

externe d'unification sur des populations qu'entre elles tout aurait divisées, et par là-même un remarquable facteur de puissance politique pour le chef qui saurait en prendre la direction matérielle et morale. Non seulement en effet des succès sur les infidèles développeraient ses ressources, et le rendraient d'autant plus redoutable à ceux qui n'en auraient pas eu leur part, mais, en entraînant leurs propres hommes derrière lui, il les forcerait eux-mêmes à le suivre sous peine de disparaître et les réduirait ainsi insensiblement à l'état de vassaux. Cette situation n'est pas exceptionnelle : des premiers califes aux Ottomans, tous les états musulmans n'ont eu de force interne qu'autant qu'ils ont pu conduire à la conquête des infidèles des troupes galvanisées par l'idéal de guerre sainte. Mais au XII^e siècle, il fallait le redécouvrir; Zengî s'en rendit compte ; mais ce fut vraiment Noûr ad-dîn qui personnifia la guerre sainte.

L'ambition et le sens politique se doubleraient-ils en lui de la profonde ardeur religieuse que lui prêtent ses panégyristes ? Et vint-il tout à fait de lui-même à cette attitude ? Il paraît certain qu'il n'avait pas au début de son règne l'austérité de mœurs qu'il eut après ses maladies de 1157-1159 et qu'il garda aux yeux de la postérité (5); il est non moins sûr — mais là il peut avoir agi par sentiment de l'incertitude première de sa situation politique — qu'il témoigna d'abord à l'égard des chiites d'une entière tolérance (6). D'autre part, son règne coïncide avec le moment où, en partie comme conséquence de l'activité des premières madrasas, commence à s'affirmer l'importance politique des fouqahâ (juristes-théologiens), par le nombre croissant des emplois qu'ils occupent et surtout par l'action qu'ils exercent sur la formation et la conduite des autres collaborateurs des princes. Nous savons que Noûr ad-dîn était en rapports étroits avec plusieurs d'entre eux (7). Il est probable qu'il y était incité par Madjd ad-dîn ibn ad-Dâya, un Alépin de famille sunnite stricte, qui avait été son frère de lait et son compagnon de jeunesse, et fut ensuite son principal conseiller et le maître absolu de toute son administration civile.

(5) I. A.

(6) I. F., II, 159 r°; *Chronique chiite*, 6.

(7) *Chron. chiite*, 7.

Quoi qu'il en soit, entre 1147 et 1149 la politique de Noûr ad-dîn s'oriente définitivement dans le sens de la lutte contre l'infidèle et l'hérétique au-dedans comme au-dehors. Assurément la guerre sainte, quelque succès qu'elle lui ait valus, n'est souvent qu'un moyen de préparer et de justifier les gains bien plus substantiels qu'il réalise sur ses voisins musulmans en dépossédant ceux qui refusent de le suivre (Damas) et en obligeant les autres (Djéziré) à accompagner ses armées. A la fin du règne, elle n'est plus contre les Francs, mais contre les Fatimides. Jamais Noûr ad-dîn n'a voulu ou cru pouvoir rejeter les Francs à la mer ; la sécurité de la Syrie intérieure lui suffit.

A l'intérieur, les chrétiens sont écrasés d'impôt, parfois presque persécutés (8). Aux chiites Noûr ad-dîn interdit dès 1149 les manifestations extérieures de leur culte, bientôt les laisse brimer par les fanatiques, incarcère ou exile leurs chefs (9). Les fondations de madrasas hanéfites et chaféites se multiplient, par lui, par ses vassaux, par les notables qui veulent lui plaire ; elles s'accompagnent de largesses énormes en faveur des mosquées, de créations humanitaires (hôpitaux), etc. (10). Les opposants sont impuissants.

C'est qu'il y a réellement un vaste mouvement dont les fouqhâ ont la direction, mais auxquels participent de grandes couches de la population arabe et turque. Il se manifeste par la rédaction de traités sur le djihâd (11), la composition anonyme, peut-être en Egypte, du récit des anciennes conquêtes arabes longtemps connu sous le nom de Wâqidî (12), l'adaptation et la rédaction première en milieu turc du roman de Seyyîd Baṭṭâl Ghâzî, la conversion, même si elle est intéressée, de familles chiites comme celle des Banou'l-Khachchâb (13), l'activité renouvelée des associations privées de guerre sainte comme celle des nabouviya qui en 1175 ont massacré les ismâiliens de Bâb-Bouzâ'a (14) et

(8) Mich., 340 sq. (augmentation de la capitation, obligation du costume distinctif tombé en désuétude, destructions ou désaffections d'églises, etc.).

(9) *Chronique chiite*, 7-8.

(10) I. Ch. passim; I. F., III, 13^o (madrasa fondée par Ibn al-Mouqaddam pour rentrer en grâce).

(11) Ibn Chaddâd, le biographe de Saladin, en dédie un à ce prince.

(12) *Chroniques d'Istanbul*, 338.

(13) Du moins, de cette famille, l'ami que cite constamment Kamâl dans sa *Boughiya*, paraît bien être sunnite.

(14) Ibn Djobair, 223.

qui sont également représentés à Damas (15), etc... Indications sommaires, mais qui suffisent à montrer qu'il y avait entre l'évolution spontanée des générations et l'attitude voulue de Noûr ad-dîn cet accord auquel se reconnaît le grand politique. Saladin aura des vertus plus humaines ; mais comme prince il n'aura qu'à comprendre et suivre l'exemple.

Matériellement la force dont disposait Noûr ad-dîn était à la fois moindre et plus grande que celle de Zengî : moindre, parce qu'il avait un état territorialement plus réduit, au moment de son avènement du moins ; plus grande, parce qu'il n'avait plus rien qui détournât une partie de son attention et de ses forces vers Bagdad ou l'Iran. D'autre part, depuis que Zengî, récemment avait achevé la soumission des Kurdes, à peine entamée par les Seldjouqides, de nombreux émirs de ce peuple étaient entrés dans son armée, et y équilibraient l'élément turc originel ; le plus célèbre, issu d'une famille entrée depuis longtemps au service turc, était Chirkoûh, le futur conquérant de l'Égypte, l'oncle de Saladin. A ces troupes régulières, Noûr ad-dîn ajouta, comme avait fait son père, mais plus décisivement que lui, l'emploi sur les frontières de Turcomans, transplantés de Djéziré comme les émirs kurdes (16) ; de son règne date l'établissement de la tribu Yâroûqî aux portes d'Alep, dans le faubourg qui prit leur nom (17) ; au début du XIII^e siècle, il y aura dans la province d'Alep, plus de Turcomans que de Bédouins (18), et le chef des Yâroûqî sera l'un des plus puissants personnages de la principauté ayyoubide. Le premier aussi Noûr ad-dîn s'attacha à prendre en mains et à utiliser systématiquement les populations arabes des confins franco-musulmans, restées jusque-là politiquement neutres (19).

(15) Ibn Djobaïr, 260.

(16) A partir de 1149, les Turcomans apparaissent tout le temps dans l'histoire des coups de main dans le 'Afrîn, le 'Amouq, les restes du comté d'Edesse.

(17) I. F., IV, 42 r^o-v^o (an 564/1169). Zengî laissait les Turcomans venir pour leurs achats à la Porte de Qinnasrîn devant Alep, mais leur interdisait de s'y fixer (I. F., II, 89 v^o).

(18) D'après la comparaison de leur chiffre d'impôt (Sauvaget, *Perles Choï-sies*, 164).

(19) Exemples connus seulement dans le Liban (Çalîh b. Yahya, 71; Histoire des Chihabites, 48, 41-42; le même ouvrage parle d'hostilités entre les Bédouins Ma'anites et les Francs de Baudouin, II dans la région d'Antioche, dès le temps d'Ilgâzi, p. 247). Les difficultés de la politique de prise en main

Noûr ad-dîn n'a pas modifié le système semi-féodal qu'il a trouvé en vigueur : à côté des régions qu'il administre lui-même, il laisse subsister ou distribue quelques grands fiefs. Mais il s'est attaché à réduire les seigneurs qui, lui étant antérieurs, lui étaient suspects de moindre obéissance, et en particulier supprime la seigneurie arabe chiite des 'Oqailides qui subsistait sur le moyen Euphrate. Il réduit immédiatement les insubordinations, que son prestige moral et sa puissance matérielle rendaient d'ailleurs très rares. Il cherche, semble-t-il, à équilibrer la puissance de ses émirs turcs et kurdes en concédant autant de fiefs à la famille de son ministre Madjd ad-dîn ibn ad-Dâya, qui n'était pas de carrière militaire ; il ne paraît pas douteux qu'il ait trouvé en ce dernier, auquel, malgré la jalousie de Chîrkoûh (20), il conserva toujours une absolue confiance, un administrateur capable de donner à son état l'organisation ferme et les ressources régulières indispensables aux vastes ambitions du maître.

II. LA SECONDE CROISADE ET LA DÉBACLE FRANQUE DE 1149-1151.

La chute d'Edesse avait provoqué une émotion qu'exploita saint Bernard pour prêcher une seconde croisade. Celle-ci se distingue de la première par sa composition ethnique — Français et Allemands, ni Anglo-Normands ni Italiens — et son commandement — le roi de France Louis VII et l'Empereur allemand Conrad III au lieu de barons —. Elle se distingua aussi de la première croisade par sa réalisation, qui ne fut qu'une série de catastrophes.

Sa simple annonce avait déjà indirectement nui aux Francs. Depuis que Mas'ôud de Qonya avait acquis le Djahân, il s'intéressait aux confins septentrionaux de la Syrie. Il n'avait pu les attaquer tout de suite, parce qu'il avait à résister à une série d'attaques de Manuel Comnène, qui cherchait à lui reprendre, au nord d'Antalya, des territoires dont les Turcs s'étaient emparés lors de la mort de Jean Comnène, et bénéficiait naturellement de

de tous les musulmans, sous Saladin, explique un texte d'Ibn Djobaïr, cf. mes *Indigènes et croisés*, Syria, 1934.

(20) I. F., II, 175 r°. Le même auteur, IV, 55 r°, toujours d'après I. A. F. dit que Madjd ad-dîn aurait succédé à Noûr ad-dîn s'il n'était mort avant lui.

l'alliance du Danichmendite Yaghî-Siyân de Siwâs ; mais quand le *Basileus* apprit la préparation d'une croisade, il rentra chez lui et ne songea plus qu'à se rapprocher des Turcs, avec lesquels il signa la paix de 1147 (1). Dès lors une partie des forces seldjouquides pouvaient être envoyées vers le sud-est, et des hostilités eurent lieu entre le fils de Mas'ouûd, Qilîdj Arslân, et les Francs sur les confins de Mar'ach. Noûr ad-dîn en profita pour attaquer de son côté les possessions des Francs sur celles de leurs frontières qui le rapprochaient plus de Qilîdj Arslân, moins peut-être pour l'aider que pour circonscrire préventivement le domaine de ses éventuelles acquisitions. Il occupe, en des moments mal déterminés, Sinâb, Sal'ân et d'autres places au nord de 'Azâz d'une part (2), de l'autre, Artâh, Bâtriké, Bâsoûta, Chîh al-Ĥadîd, c'est-à-dire qu'il détient la ligne de communications directes de Tell-Bâchir à Antioche et tient la plaine d'Antioche même sous une perpétuelle menace ; peu après (octobre 1147), c'est au tour de Hâb et Basârfoût de tomber entre ses mains, lui livrant la clé du Roûdj ; en vain Raymond s'avance-t-il jusqu'à Dâniith, faute de troupes assez nombreuses il doit se replier sur le Djabal Bârîsa, et en novembre Noûr ad-dîn achève la réduction du Djabal Banî'Oulaïm par la conquête de Kafarlâtâ (3) ; c'est à ce moment qu'arrive en Syrie la nouvelle de l'approche d'une nouvelle croisade.

Ni Conrad III, ennemi des Normands d'Italie, ni Louis VII, mari d'Aliénor d'Aquitaine, nièce de Raymond d'Antioche et par conséquent également mal disposée pour Roger II, n'ayant accepté l'invitation de ce dernier de les transporter par mer, la croisade repassa, comme la première, par Constantinople. On ne pouvait donc pas éluder la question de ses rapports avec Byzance. Comme jadis Alexis Comnène, Manuel subordonnait son aide à la promesse de restitution aux Grecs des territoires qui seraient conquis ; seulement la présence, à la tête des Croisés, d'un roi et d'un empereur, ce dernier égal juridique du *Basileus*, rendait

(1) Chalandon, *Jean et Manuel Comnène*, 244-247.

(2) Peut-être dès octobre 1146 (I. F., 158 v°).

(3) I. F., 172 r°, 173 r°-v°, avec des confusions partielles entre ces faits et la campagne analogue de 1148 (cf. infra) ; Boustân, 542 ; I. A., 80 (H 461), qui nomme Mâboûla (au lieu de Bâtrikè ?) ; Mich., 275.

impossible une demande d'hommage, et diminuait par conséquent les facilités de contrôle de Manuel sur les croisés ; aussi les vit-il venir avec une grande méfiance. De leur côté les Francs, nourris des sentiments rapportés de la première croisade contre les Byzantins, refusèrent le concours de l'armée grecque ; leurs déprédations achevèrent de les faire mal voir, et, lorsqu'ils furent passés en Asie Mineure, il se noua une véritable alliance de fait entre les populations chrétiennes et les Turcs, qui aboutit à la destruction d'une partie des croisés ; Louis VII parvint à Antioche avec une moitié de son armée primitive, Conrad, par mer, à Jérusalem, avec une poignée d'hommes. De cette première étape de la croisade, les possibilités d'une collaboration franco-byzantine sortaient condamnées pour plusieurs années et la domination turque en Anatolie consolidée.

Le second acte, qui se joua à Antioche, ne fut pas plus heureux. Arrivés en Syrie, qu'y feraient les croisés ? Chacun naturellement tirait à soi, et de Jérusalem, où l'on espérait l'acquisition de Damas, on pressait Louis VII de venir rejoindre Conrad ; d'autres ambassades arrivaient de Tripoli et de Tell-Bâchir, et Raymond essayait d'entraîner le roi de France à profiter de la panique causée à Alep par la nouvelle de son arrivée pour une attaque brusquée sur cette ville. Cette dernière requête était assurément la plus judicieuse, car Noûr ad-dîn était autrement dangereux pour les Francs que Mou'in ad-dîn qui savait Noûr ad-dîn, malgré leur réconciliation officielle, prêt à profiter de ses moindres embarras. Et n'était-ce pas la puissance zenguide qui avait été la cause de la croisade ? Mais Louis VII, ignorant des choses syriennes, ne songeait qu'à accomplir son vœu de croisé en allant au Saint-Sépulcre ; un incident privé précipita sa décision : Aliénor n'aimait pas son mari, et elle était séduisante et coquette ; Raymond essayait de profiter de sa parenté avec elle pour influencer Louis VII en faveur de ses projets, puis, lorsqu'il vit la vanité de ses efforts, pour se venger en l'encourageant dans ses intentions de divorce ; Louis VII crut qu'il s'y ajoutait entre eux des relations coupables, et, emmenant de force Aliénor, partit brusquement d'Antioche, sans prendre congé du prince, et gagna Jérusalem. Aucun contingent antiochien ne devait l'y rejoindre. Aucun contingent tripolitein non plus, car à Tripoli avait débarqué un corps provençal,

commandé par Alphonse Jourdain, et, celui-ci étant mort empoisonné, son fils Bertrand accusa le comte Raymond de l'avoir fait supprimer comme rival possible. La croisade se révélait comme un facteur de désunion.

La fin fut pire encore. Les croisés attaquèrent Damas. Euneur fit appel à Saïf ad-dîn de Mossoul et à Noûr ad-dîn, qui, on pense bien, ne se firent pas prier. Euneur n'en demandait d'ailleurs pas plus, et évita de les laisser arriver jusqu'à Damas; il fit sentir aux Francs le danger qu'eût présenté pour eux l'unification de la Syrie sous Noûr ad-dîn, et les Francs de Syrie firent lever le siège (juillet 1148). Ceux d'Occident, ne comprenant rien aux choses du pays, les accusèrent de lâcheté; le fils d'Alphonse Jourdain pendant ce temps entra en guerre contre Raymond II, et ce dernier, pour le déloger d'une place qu'il avait occupée, fit appel à Euneur et Noûr ad-dîn; les croisés se refusèrent à plus rien faire pour les Francs de Syrie. Beau résultat en vérité, et qui d'un coup anéantissait, avec le prestige de la croisade, une des raisons que Noûr ad-dîn et les Musulmans avaient cru avoir de ne pas pousser les Francs à bout (4).

On s'aperçut immédiatement de cette conséquence dans l'ardeur qu'apporta Noûr ad-dîn à combattre les Francs du nord. Il n'attendit même pas la levée du siège de Damas pour les attaquer, les sachant réduits à leurs propres forces. On le voit attaquer Joscelin, qui vient personnellement solliciter sa clémence (5), et peut-être faire un raid vers Arzghân (6); après l'affaire de Tripoli dès la fin de septembre il enlève al-Bâra (7). A un moment indéterminé, sans doute en représailles des attaques récentes de Qilîdj Arslân sur Mar'ach, Raymond d'Antioche conduit un raid vers le nord; Mas'ou'd sollicite une diversion de Noûr ad-dîn, qui va occuper le bas Nahr al-aswad (Koûmîth; 'Anâqib, Marâsya, Yaghrâ) (8). Là, il est vrai,

(4) Grousset, II, 225-271; Röhricht, *Beiträge zur Gesch. der Kreuzzüge*, II, 57-104. Les sources arabes pour un récit précis seraient Qal., 280-288 A 296-300; Boustân, 543; Ibn Djauzi, 543; I. A., 85-87 H 467-471, At., 159-163; I. F., 172 r^o-v^o, 189 r^o, 193. Cf. aussi Chron. An. Syr., 297.

(5) I. F., 189 r^o.

(6) I. F., 174 r^o; la date est suspecte (avril 1148), puisque c'est le moment où Louis VII est à Antioche.

(7) I. F., 194 r^o. Il indique une défaite de N. à la Boqaïa, par confusion avec 1163.

(8) I. F., 194 v^o, 195 r^o.

il a trop présumé de son étoile. Raymond, entre temps revenu et se trouvant à Djabala, accourt en compagnie de son allié le chef assassin kurde 'Ali b. Wafâ (9), surprend Noûr ad-dîn campé sous Yaghrâ sans méfiance, et, à la suite d'un combat où la situation des musulmans a été compromise par un accès de jalousie de Chîrkoûh contre Ibn ad-Dâya, le réduit à fuir en abandonnant tous ses bagages (novembre). Mais ce ne fut là qu'un heureux coup de main, d'où ne résulta aucune reconquête importante; Noûr ad-dîn ayant sans peine refait ses forces à Alep, put dès le printemps refouler Raymond venu razzier le Djabal Laïloûn, puis inquiéter Apamée.

Enfin, cette vengeance ne lui suffisant pas, il fit appel à Euneur, qui lui envoya un gros renfort, et à de nombreux Turcomans, et vint assiéger Inab, clé du Roûdj inférieur et du Ghâb. Raymond accourut à Tell-Kachfahân; Noûr ad-dîn, le croyant en forces, se retira; la concentration franque n'était pas achevée, mais Raymond ne voulut pas laisser échapper l'occasion de renforcer la faible garnison d'Inab. Cela fait, 'Ali ibn Wafâ le pressait de repartir se mettre en sûreté; mais la retraite de Noûr ad-dîn en avait imposé aux barons, qui trouvaient lâche de se retirer; Raymond ne sut pas leur résister, et la petite troupe campa dans la plaine entre Inab et les marais du Ghâb (10), position d'issue difficile s'il en fut. Noûr ad-dîn guettait; informé de l'infériorité numérique des Francs, il vint pendant la nuit disposer ses troupes sur les hauteurs, et à l'aube donna le signal d'attaque. Raymond se comprit perdu; il parvint à rassembler ses hommes, à essayer la « fameuse charge »; mais cette charge est sans prise sur un ennemi qui survient dispersé de tous côtés; c'est alors un corps à corps dans la poussière et le vent; la fuite est impossible; presque aucun des Francs n'échappa, la moitié furent tués, le reste pris. Parmi les morts se trouvait, avec 'Ali b. Wafâ et Renaud de Mar'ach, Raymond lui-même, dont la tête enchâssée dans l'argent fut envoyée par le vainqueur au calife; le

(9) On a vu le rôle de 'Ali vingt ans plus tôt en Syrie centrale (supra, p. 348). D'après 'Az., 531/1137, il vint en cette année de chez les Francs à Alep; s'il n'y a pas interversion, il faut croire qu'il n'y resta guère. Les Francs ne pouvant plus songer à garder le Dj. Bahrà, l'alliance des Assassins est naturelle.

(10) Et non au-delà d'Inab comme on a cru; le lieu du combat est appelé Fons Muratus par les Latins, Arđ al-Haîm par I. F., topographiquement précis.

butin, distribué aux alliés orientaux, répandit au loin la gloire de Noûr ad-dîn (29 juin 1149) (11).

Les conséquences du désastre d'Inab furent très graves pour la Syrie du nord : tout de suite et sans coup férir, Noûr ad-dîn occupa Tell-Kachfahân, Arzghân, Bezmechân, bref tout le passage de l'Oronte au Roûdj, puis Artâh, 'Imm, Salqîn, Tell 'Ammâr et un peu plus tard Hârim. Il dévastait même la plaine d'Antioche et paraissait devant le couvent de Saint-Siméon et Souwaïdiya. Peut-être espérait-il que sous l'effet de la terreur Antioche se rendrait sans résistance, comme les garnisons des forteresses déjà prises, et il est bien possible que des indigènes y aient songé; le patriarche Aimery, sachant la ville capable de soutenir un long siège, organisa la résistance, obtint une brève suspension d'armes locale de Noûr ad-dîn en lui promettant de capituler s'il n'était pas secouru, et fit appel à Baudouin III, qui, avec des Templiers engagés à la hâte, parvint à déjouer la surveillance ennemie et à introduire ses renforts dans Antioche. Mais entre temps Noûr ad-dîn avait été secourir son lieutenant Çalâh ad-dîn, occupé au siège d'Apamée, et à la fin de juillet cette place s'était rendue. Baudouin arrivé, Noûr ad-dîn accepta une trêve; mais le résultat était là : la chevalerie antiochienne décimée, tout le territoire à l'est de l'Oronte perdu, la capitale franque presque aux portes du pays ennemi (12).

Le pire fut que Noûr ad-dîn ne se trouva pas le seul à profiter du désastre des Francs, ni Antioche la seule à en souffrir. Joscelin II, d'abord indifférent à la mort de son ancien ennemi, ne tarda pas à s'éveiller à un sentiment plus juste de la situation. Renaud de

(11) Qal., 307 G 290; Azr., 175 r°; I. Djauzi, 121; I. 'As., Vie de Noûr ad-dîn Maïmoûd; Boustân, 543; I. A. T., d'après I. F., III, 13 r°-v°, et A. Ch., 58 H 60, qui souligne la valeur de Chirkoûli par opposition à Yâghrâ; Sibî, 122; I. A. At., 179 qui fait assiéger à Noûr ad-dîn Hârim au lieu d'Inab; Grég., 142; Mich. et Chron. An. Syr., an 1460; Kinnamos H 267; Lettre du sénéchal du Temple au grand-maître Evrard dans Bouquet, XV, 541; G. T., 772-774.

(12) Qal., 309 G 294; I. A. At., 180; I. F., III, 15 r°, 16 r°; Chron. An. Syr., 299; G. T., 775; Lettre à Evrard, 541. D'après I. A., Noûr ad-dîn attaqua, ne prit pas Hârim, et Van Berchem, trouvant la même version dans plusieurs auteurs, se range à son avis (Voyage, 233), sans prendre garde qu'ils l'ont tous copié. Il est hors de doute qu'en 1158 Hârim n'était pas franque, et rien n'indique qu'elle soit tombée entre temps (sauf un épisode rapporté par I. A., en 1156, mais qui, nous le verrons, doit en réalité être reporté en 1161); il n'y a donc pas à récuser les témoignages indépendants les uns des autres de G. T., I. F., Chron. An. Syr., qui font tomber Hârim en 1149.

Mar'ach mort sans héritier, il avait annexé son fief; mais n'avait pu pour autant en organiser la défense; et attirés par cette circonstance, simultanément arrivaient au nord Mas'ou'd le Seldjouqide, au nord-est Qara Arslân l'Artouqide. Dès l'été 1149, Mas'ou'd enlevait Mar'ach dont le clergé et la garnison, malgré les clauses de la capitulation, furent massacrés sur la route d'Antioche; puis il allait prendre Sâm et Douloûk et dévaster les environs de Tell-Bâchir. Joscelyn cette fois put l'écarter par un tribut, parce que Baudouin III envoyait en hâte, sous son connétable Onfroi de Toron, un renfort vers Tell-Bâchir, et surtout sans doute parce que Noûr ad-dîn agit en médiateur (13). Les rapports de ce dernier avec Mas'ou'd sont un jeu savant : de Mar'ach, le Seldjouqide avait demandé l'aide de Noûr ad-dîn, qui, ne pouvant refuser de secourir un musulman contre des chrétiens sans désavouer toute sa politique, lui envoya Chîrkoûh (14); et certes il ne pouvait que gagner à l'affaiblissement des Francs sur leur frontière nord. Mais on conçoit qu'il n'en tenait pas moins à éviter l'installation de Mas'ou'd en Syrie et soit à l'éloigner de conquêtes plus méridionales soit à les opérer avant lui. D'où sa médiation à Tell-Bâchir.

En même temps Kara Arslân de Hîçn Kaïfâ et Khartpert qui, délivré par la mort de Zengi de ses inquiétudes djéziréennes, n'avait plus de raisons de ménager les Francs, enlevait Bâboûlâ à son seigneur arménien, puis attaquait Gargar, dont il poursuivit les habitants en fuite jusque dans la montagne de Mar Barçauima; l'année suivante, il reparaisait devant Gargar et Tighenkar; en vain Joscelyn envoyait-il contre lui, avec Basile de Gargar, un autre Arménien, Grégoire de Kiahtâ et Hîçn Mançoûr, et le Franc Malhieu de Kaïsoûn : ils furent pris par Qara Arslân, et les deux seigneurs arméniens durent accepter l'échange de leurs châteaux contre des places que leur donna Qara Arslân à l'intérieur de ses états (début de 1150).

Dans l'hiver 1149-1150, Joscelyn remporta peut-être un succès sur Noûr ad-dîn mais sans lendemain (15). De toute façon, ses états

(13) Boustân, 544; I. F., III, 16 r^o-v^o; Grég., 162; Mich., 290; Lettres à Evrard; G. T., 775-776. I. F., III, 16 r^o-v^o.

(14) Azr., 175 r^o; Mich., 290, 294; Grég., 163.

(15) Il aurait capturé le porte-drapeau de Noûr ad-dîn et l'aurait envoyé à Masou'd. Cet épisode, qui ne figure que dans I. A. At., 181, K 100 H 480, est suspect; seul Michel connaît des hostilités, mais défavorables à Joscelyn (294);

étaient parcourus en tous sens par des Turcomans; en avril 1150, comme il se rendait à Antioche, il se trouva accidentellement séparé de son escorte et, entre 'Azâz et Cyrrihus, pris par des Turcomans, qui le livrèrent à Noûr ad-dîn; il fut enfermé à Alep, où, après avoir eu les yeux crevés par ordre de Noûr ad-dîn, il devait mourir après neuf ans de dure captivité (16).

Alors ce fut la curée, et en deux ans à peine tout disparut de ce qui restait du comté d'Edesse. Dès 1150, Timourtach de Mardin, rivalisant avec son cousin de Hiçn Kaïfâ, enlevait Samosate, Bîra, Khourouç, Kafarsoûd, et établissait sa suzeraineté sur Qal'at ar-Roûm (17), abandonnée par la femme de Joscelin au Catholicos Grégoire Bahlavoûni comme plus capable de la défendre que le seigneur arménien antérieur, Michel (18). Timourtach se serait ainsi constitué une nouvelle province si, à la faveur de la distance, son gouverneur à Bîra ne s'était soulevé peu après l'avènement de son

on peut supposer une autre date, peut-être antérieure à 1149, mais I. A. dit Noûr ad-dîn, gendre de Masoûd, ce qu'il ne devint qu'en 1150.

(16) Les circonstances sont rapportées de façons diverses : les raisons du voyage sont la chasse (I. A., 101), le besoin de chercher des secours (I. F., III, 31 v°), un appel d'Aimery (G. T., 776), le désir de gouverner pour Bohémond III (Chron. An. Syr.); les Turcomans auraient été envoyés par Noûr ad-dîn pour le venger (I. A.), se trouvaient là par hasard et ignoraient son identité (I. F.); la séparation de Joscelin des siens provient d'un besoin naturel (G. T.), d'un repos (Ousâma), d'une aventure galante avec une turcomane (Sibt, 122), d'une chute sur un tronc d'arbre (I. F.), qui n'existait que dans son imagination troublée par le remords (Mich.); il obtint d'être conduit à 'Azâz pour y chercher une rançon (I. A., Chron. an. syr.), parce que les Turcomans se laissèrent corrompre et qu'Ibn ad-Dâya dut le leur arracher (I. A.), parce qu'ils ignoraient son identité qui leur fut révélée par un teinturier juif (Mich., Chron. an. syr., I. F.), ou par un Arménien (Ousâma), à la suite de quoi ils le livrèrent à Noûr ad-dîn. Mentions encore dans Grég., 163, Azr., 175 r°, Boustân, 544, Qal., G 300, Ibn 'Asâkir (Vie de N. Nahmoûd).

(17) J'ai à tort dans *Diyâr Bakr*, 254, contesté les quatre dernières annexions; en effet si I. A., XI, 66 (H 446) place celle de Bîra en 1144, c'est sûrement par confusion puisque lui-même, 101, la cite comme appartenant à Joscelin en 1150, en quoi il est confirmé par G. T., 786, Mich., 297, I. F., III, 35 r°; d'autre part, j'avais à tort confondu Khourouç avec Qoûriç (Cyrrihus), et la mention de Khourouç et Kafarsoûd avec Qal'at ar-Roûm et Bîra donne un bon groupement régional. A Qal'at-ar-Roûm le Catholicos demeura, mais reçut un résident musulman (du moins il s'en trouvait un à la fin du siècle d'après Saint-Nersès cité dans Karst, *Zeitschr. f. Vergl. Rechtsw.*, XIX, 1906, p. 337). I. A. commet d'autres erreurs en attribuant à Noûr ad-dîn des conquêtes de Mas'oûd que Noûr ad-dîn s'appropriera plus tard.

(18) Mich., 297; Vartan, 435; Chron. Rim., 618.

fils Alpî et n'avait fait appel à un autre Artouqide, Chihâb ad-dîn ibn Ayâz, qui reconnut la suzeraineté de Noûr ad-dîn (19).

De leur côté, Noûr ad-dîn et Mas'ouûd attaquaient Tell-Bâchir, qui devait revenir au second comme dot de la fille de Mas'ouûd, qu'il épousait. Mas'ouûd prit alors prétexte d'une sédition dans ses états pour laisser Noûr ad-dîn seul au siège, mais enleva Kaisouûn, Behesnî, Ra'bân, Marzbân au successeur de Mahieu, Renaud; il remit le tout, ainsi que Mar'ach, à son héritier présomptif Qilîdj Arslân (20). Noûr ad-dîn, renonçant pour l'instant à Tell-Bâchir, prit 'Azâz, Cyrrhus (juin), puis, après une diversion estivale sur le Krak des Chevaliers (21), Tell-Khâlid et Hîçn Kerzîn avec le Nahr al-Djauz (octobre) (22).

Si vaillante que fût la femme de Joscelin, mère de Joscelin III encore enfant, si forte Tell-Bâchir, où affluaient les réfugiés, la situation en devenait de plus en plus critique; il n'était plus possible de communiquer avec Antioche que par la route détournée de 'Aïn-tâb et Marri, et combien de temps cette route même, menacée au nord et au sud, résisterait-elle ? C'est alors qu'intervint Manuel Comnène. Loin de renoncer aux visées syriennes de son père (il intervenait au même moment en Cilicie), il vit dans la triste condition des Francs une occasion de réaliser des progrès de leur côté. Constance d'Antioche, restée veuve avec deux fils en bas âge, cherchait déjà, semble-t-il, comme plus nettement plus tard après la captivité de son second mari Renaud, à s'appuyer, en partie pour échapper à la tutelle jérusalémite, sur Manuel Comnène, prolongeant en somme la politique des dernières années de Raymond. Une négociation se noua, ayant pour but de faire acheter par les Byzantins les places possédées encore par Béatrice au nom de son mari Joscelin. Baudouin III accourait alors pour parer au danger causé par la capture de ce dernier. Il n'avait pas été consulté, mais, conscient de l'impossibilité de défendre longtemps Tell-Bâchir, il vit dans la

(19) *Diyâr Bakr*, 255 et n. 1.

(20) *Boustân*, 545; *Qal.*, 311 G 300-301; *I. F.*, III, 32 v^o, 33 r^o et 34 r^o; *Grég.*, 165; *Mich.*, 296-297; *G. T.*, 783-784. Le mariage de Noûr ad-dîn eut lieu l'an suivant. (*I. F.*, 49 r^o).

(21) *I. F.*, VI, 189 v^o (d'après Ousâma); le même, III, 18 r^o, attribue l'intervention et l'intrigue qui l'accompagna avec un habitant à Mou'in ad-dîn, mais signale cependant que Noûr ad-dîn attaqua le Krak.

(22) *Qal. G 301*; *I. F.*, III, 17 v^o et 33 r^o.

solution byzantine un moyen soit de se procurer une aide, soit de ne pas laisser aux Francs la responsabilité de la défaite totale; de toute façon mieux valait les Grecs que les Musulmans. La vente fut conclue; il ne restait plus qu'à rapatrier les garnisons franco-arméniennes et leurs familles (23).

Lamentable exode s'il en fut. Les familles franques attachées depuis deux générations à leur nouveau terroir, les Arméniens trop liés à leur domination pour affronter les Byzantins ou les musulmans, durent s'arracher de leurs maisons, emportant hâtivement leurs affaires, pour suivre dans sa retraite l'armée amenée par Baudouin III pour installer les Grecs et ramener les Francs. On passa par 'Aïntâb, qu'Onfroï de Toron et Robert de Sourdeval demandèrent en vain au roi de leur inféoder. Noûr ad-dîn, informé de la retraite, accourait le harceler, et, pris entre lui et les lieutenants seldjouqides de Douloûk, les Francs auraient couru un gros danger s'ils n'avaient pu se réfugier à temps dans 'Aïntâb. Il n'en fallut pas moins repartir, toujours harcelé par Noûr ad-dîn. Du moins Baudouin avait-il organisé la marche avec maîtrise, encadrant les convois entre lui-même en tête, Raymond de Tripoli et Onfroï en queue, les chevaliers d'Antioche sur les flancs, avec défense formelle de se laisser attirer par l'ennemi hors des rangs; quand les Francs furent engagés dans la montagne, la poursuite devint plus difficile pour les musulmans, qui manquaient de vivres, et les chrétiens purent atteindre la région de Marrî et de là gagner Antioche. Noûr ad-dîn ne voulut pas cependant s'être dérangé en vain, et alla prendre Rawandân, malgré une diversion du « comte » grec de Tell-Bâchir vers Tell-Khâlid, dont le gouverneur musulman le battit (24). Ce ne fut alors l'affaire que de quelques mois d'expulser les Grecs des quelques places qu'ils avaient pu occuper. Au printemps de 1151, Mas'ouûd vint s'emparer de 'Aïntâb. De son côté Noûr ad-dîn, tout en se dirigeant vers Damas où l'appelaient d'au-

(23) G. T., 784; Kinnamos, IV, 17.

(24) I. A., At., 185 K. 107 (H 485), qui croit à tort que Noûr-ad-dîn occupa Douloûk; G. T., 785-788, qui nomme Joha comme lieu de passage entre 'Aïntâb et Marrî; I. F., 33 v°. La date est incertaine. On admet communément août d'après G. T. qui ne parle que d'une chaleur d'août; I. F. donne novembre pour la retraite franque, décembre-janvier pour les combats avec les Grecs, et il est certain que ceux-ci sont postérieurs à la prise de Tell-Khâlid qui est d'octobre selon I. F. et Qal.

tres ambitions, faisait assiéger Tell-Bâchir par Hasan de Manbidj, qui réduisit la forteresse par la famine en juillet 1151 (25). De l'ancien comté d'Edesse il ne restait plus rien.

III. REcul DE BYZANCE ET PROGRÈS DE NOÛR AD-DIN JUSQU'EN 1157.

L'achat des forteresses de Béatrice n'était pas un épisode isolé dans la politique de Noûr ad-dîn. Des événements connexes se déroulent à Antioche et en Cilicie.

A Antioche, à la suite des appels de Constance, Manuel envoie le César Jean, veuf d'une de ses sœurs et d'origine normande, comme candidat à la main de la princesse. Mais celle-ci n'entendait pas épouser sans goût, et Jean était vieux; de plus les barons latins s'opposaient à un mariage byzantin : Constance refusa donc (1). Manuel n'en renoncera pas pour si peu à la politique des mariages, et aura sa revanche dix ans plus tard.

En Cilicie, la situation de Byzance était gravement compromise. Un fils de Léon I^{er}, Thoros, avait réussi à se sauver de Constantinople et à gagner Antioche, puis Anazarbe, où avec l'aide de l'évêque jacobite il réunit des partisans ; d'autre part, ses deux frères Sdéfané et Mleh avaient pu se réfugier auprès de Joscelin II. Vers le moment de la seconde croisade, Thoros avait épousé une fille du seigneur franc de Ra'bân, Simon, et, l'ayant au lendemain des noces aidé à remporter un succès sur des envahisseurs turcs, avait acquis un prestige qui lui permit de s'emparer de plusieurs places de haute Cilicie, puis, vers 1151, d'acquérir même Misis et Til Hamdoûn et de faire prisonnier le duc byzantin Thomas. Manuel envoya alors en Cilicie son cousin Andronic Comnène, qui assiégea Thoros dans Misis ; mais il se laissa surprendre par une sortie du chef roupénien et écraser avec plusieurs des rivaux arméniens des Roupéniens qui combattaient dans ses rangs ; enfui à Antioche, Andronic ne put que rentrer à Constantinople. Oschin de Lampron se réconcilia alors avec Thoros en mariant

(25) G. T., 835, Mich. dans B. H., an 1466; le trad. arménien de Mich. 297. I. A., 132, place la prise de Tell-Bâchir en 549/1154, sans doute à cause du synchronisme avec le siège de Damas de cette année, au lieu de celui de 546 qu'il a omis parce qu'il a échoué.

(1) Kinnamos, III, 14.

son fils à la fille du vainqueur. Thoros est désormais le maître incontesté de la Cilicie (1152) (2).

Retenu par des guerres en Europe, Manuel chercha à utiliser contre Thoros le sultan Mas'oûd. Celui-ci allait vers ce moment exiger les armes à la main l'hommage de Dhoû'l-Qarnaïn, successeur de 'Aïn ad-daula à Malatya. Cette affaire réglée, il parut en Cilicie, où il se laissa d'abord gagner par Thoros à un accord direct omettant les revendications grecques. puis, Manuel ayant sans doute insisté et augmenté ses promesses (3), envahit en 1154 la plaine cilicienne avec des forces cette importantes, et assiégea Til Hamdoûn. Mais un raid conduit par un certain Ya'qoûb vers Alexandrette aboutit à l'anéantissement de son corps par Sdéfanè aidé des Templiers de Baghrâs, le climat cilicien amena dans les rangs seldjouqides une épidémie, finalement l'armée turque se débanda. Dix mois plus tard, Mas'oûd mourait (1155), et les difficultés de sa succession assuraient à Thoros tout le répit nécessaire pour achever de consolider sa suprématie. La politique syrienne et cilicienne de Manuel a partout échoué (4).

Pourtant, du côté franc, les circonstances étaient assez favorables à une extension d'influence byzantine. D'abord le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem furent momentanément affaiblis par des dissensions internes en 1152 (assassinat de Raymond II, guerre civile entre Baudouin III et sa mère). Surtout Baudouin III orientait sa politique dans le sens non plus de la lutte contre les musulmans de Syrie mais contre ceux d'Egypte, dont la faiblesse croissante permettait toutes les espérances : en 1153, il enlevait Ascalon (5). Succès appréciable certes, mais succès qui avait amené un rapprochement de l'Egypte avec Noûr ad-dîn, une pression de celui-ci sur ses frontières méridionales, et par contre-coup bientôt son annexion de Damas, qui rendait plus que jamais nécessaire la présence de toutes les forces du roi de Jérusalem sur son territoire. Aussi désirait-il fortement se débarrasser de tout souci du côté d'Antioche en amenant Constance à

(2) Grég., 166; Sempad, 619; Chron. rim., 504-506; Mich., 281.

(3) Manuel était alors en froid avec son ancien allié Yaghi-Siyân (Mich., 297).

(4) Grég., 167-173; B. H., 1464-1465 (Mich. arm., 349); Sempad, 620; Kinamos, 176.

(5) Röhrich, 267-278; Grousset, II, 310-324, 339-340, 349-360.

se remarier. Dès 1150 il lui avait proposé Yves de Nesles, comte de Soissons, alors en Syrie, Gautier de Tibériade, ou Raoul de Merle : Constance les refusa, comme peu après le César Jean. Et ce fut encore en vain qu'en 1152 Baudouin la convoqua à Tripoli à une assemblée solennelle où il la fit admonester par ses deux propres tantes, Hodierne, femme de Raymond II, et Mélisende, reine de Jérusalem (6).

C'est alors que Constance connut Renaud de Châtillon. L'homme qui va remplir de ses prouesses trente-quatre ans d'histoire et de légende syriennes n'était qu'un bien petit seigneur (7); venu en Syrie avec Louis VII, il était resté à la solde de Baudouin III, qui l'avait envoyé à Antioche. Mais il était beau, intrépide, type de chevalier sans foi ni loi : piller, piller toujours, sans souci des suites politiques, telle est la passion dont un tiers de siècle de dure expérience ne le guérira pas. Il enthousiasma Constance, qui l'envoya chercher à Ascalon l'autorisation royale à leur mariage. Séduit par la bravoure de l'homme, jugeant que l'essentiel était que Constance enfin se remariât, Baudouin acquiesça sans difficulté, et, à la stupeur générale, le mariage fut célébré (au plus tard au début de mai 1153) (8). Comme plus tard à Jérusalem, Renaud allait, pendant les sept ans et demi de son gouvernement à Antioche, lui apporter à la fois des avantages par son audace, là où le danger était faible, et des épreuves par sa légèreté, là où le danger était grand.

Tout le monde ne fut pas content de l'avènement de Renaud. On parlera ailleurs de ses rapports avec le patriarche Aimery. Manuel Comnène *a priori* ne pouvait voir d'un bon œil ce parvenu arrivé au pouvoir sans son avis. Néanmoins un accord se conclut vite entre eux. Manuel, ne pouvant plus compter sur les Turcs de Qonya, avait besoin d'un nouvel allié contre Thoros qui pour le moment était plus dangereux pour Byzance que Renaud ; et Renaud ne demandait pas mieux que de se faire agréer en rendant au basileus un service militaire bien payé. Que Thoros eût été jusqu'alors le protégé des Francs et que son alliance pût être

(6) G. T., 790.

(7) Il était de Chatillon-sur-Loing, comme l'établit Schlumberger, *Renaud de Chatillon*, p. 3, et non de Châtillon-sur-Marne.

(8) G. T., 802; Mich. arm., 310; Kinnamos, 269; Tafel-Thomas, I, 133.

utile, il n'y songea pas : il fut convenu que Renaud attaquerait Thoros, et que Manuel payerait les frais.

Les hostilités éclatèrent en 1155. Elles eurent pour théâtre la région du golfe d'Alexandrette, récemment reconquise sur les Grecs par Thoros, mais que Renaud revendiquait pour lui ou pour les Templiers, comme ayant fait partie de la principauté encore au moment de l'expédition de Jean Comnène. Le détail des opérations est mal connu ; Renaud dut remporter des succès, mais peu décisifs ; Thoros finit néanmoins par céder la région d'Alexandrette aux Templiers (9). La principauté y gagnait, non Manuel ; aussi, lorsque Renaud lui réclama l'acquittement des frais, Manuel évita de répondre tout de suite, désirant sans doute envoyer une armée en Cilicie qui, en occupant le pays, pourrait mesurer le service rendu. Mais alors Renaud se jugea trompé, et brusquement s'allia avec Thoros contre les Grecs. Les nouveaux amis firent d'abord à ceux-ci une petite guerre sur les frontières de Cilicie ; puis, comme le produit était maigre, Renaud tout d'un coup jeta son dévolu sur Chypre.

On ne sait presque rien de Chypre au XII^e siècle. Sa position insulaire avait dû, en lui épargnant les invasions, lui valoir une relative prospérité ; elle entretenait des rapports commerciaux avec la côte syrienne, qui, à quelques vexations administratives près, n'avaient pas donné lieu à de sérieux conflits(10). Néanmoins il était naturel que la diminution des ressources des Francs en Syrie leur fissent jeter un œil envieux sur l'île. A cet égard, l'expédition de Renaud est plus qu'un fait divers de banditisme : un tiers de siècle plus tard, les Francs rejetés à la côte occuperont Chypre comme base militaire et refuge économique. Renaud organisa donc le premier de ces raids maritimes dont il devait plus tard donner sur la Mer Rouge un autre mémorable exemple ; la population était sans défense, et bien que prévenue par des Jérusalémites ne put empêcher le débarquement de Renaud et Thoros ; le gouverneur Jean Comnène et son lieutenant Michel Branas furent faits prisonniers, la garnison de la capitale, Nicosie, réduite à l'impuissance, et pendant plusieurs jours les Franco-arméniens

(9) G. T., 385, Mich. dans B. H., an 1466 ; le trad. arménien de Mich. donne une version plus favorable à Thoros, mais suspecte.

(10) Tafel-Thomas, I, 124 ; G. T., 835.

parcoururent l'île, volant, brutalisant, ramassant un butin colossal accru de contributions forcées. Après quoi les deux compères rentrèrent chez eux, où ils eurent tôt fait de dilapider leur récente fortune (1156). On conçoit qu'un pareil exploit n'ait plus laissé de place en Manuel qu'à un désir impatient de vengeance (11).

Que Renaud et Thoros fissent des progrès aux dépens des Byzantins n'aurait pas eu d'inconvénient pour eux s'ils n'avaient ainsi d'autant diminué les forces susceptibles d'être opposées à Noûr ad-dîn. Or celui-ci avait déployé depuis 1149 une remarquable activité, que la liquidation des possessions de Joscelin était loin d'avoir épuisée. Exploitant toutes les possibilités présentes sans jamais compromettre l'avenir, il avait en quelques années pris pied en Djéziré, réalisé à son profit l'unité de la Syrie, et entamé les possessions du successeur de Mas'ou'd.

En Djéziré, Saïf ad-dîn, en 1149, était mort. Il avait été remplacé par son frère Qo'lb ad-dîn, bien que certains émirs eussent préféré son cadet Nouçrat ad-dîn Amîr-amîrân, qu'il fit incarcérer, et d'autres Noûr ad-dîn ; appelé par le gouverneur de Sindjâr, ce dernier accourut avec une poignée d'hommes, et s'assura le secours de Kara Arslân de Hîçn Kaifâ, cousin et rival de Timour-tach dont la fille, fiancée à Saïf ad-dîn, venait d'être épousée par Qo'lb ad-dîn. Sindjâr prise, il se prêta d'ailleurs à l'échange que lui suggéra le talentueux vizir de Mossoul, Djamâl ad-dîn al-Içfa-hânî, et, reconnaissant Qo'lb ad-dîn, reçut de lui Raḥba et Ḥomç; il occupa aussi Harrân (12).

A Damas, Mou'in ad-dîn Euneur était mort en 1149. Par deux fois (1149 et 1151) Noûr ad-dîn était alors venu devant Damas, sous prétexte de protéger la ville contre les Francs et d'en requérir contre eux les secours ; le prince de Damas Moudjîr ad-dîn Abaq ne doutait pas des ambitions de Noûr ad-dîn, et renoua l'alliance

(11) G. T., 835 (qui paraît dater le fait de l'année après 1154, mais sans précision et saute tout de suite à des faits de 1157); Mich. arm. et B. H. donnent la date 1467/1156; Grég., 187; Kinnamos, 269.

(12) Azr., 174 v°; I. A. At., 171-175; I. F., III, 9 v°, 13 r°; T. S., 541. Noûr ad-dîn avait donné Ḥomç à Saïf ad-dîn en 1149, lorsqu'il en reçut des secours contre les croisés; il donna Harrân au fils du gouverneur de Sindjâr, Ibn al-Mouqaddam, mais le soupçonnait de malversations et la lui enleva bientôt.

franque interrompue par la politique de la deuxième croisade et de Mélisende ; Baudouin III, tourné vers l'Égypte, n'en comprenait que mieux le danger de l'unification éventuelle de la Syrie, et en 1149 comme en 1151 l'intervention franque sauva Damas d'une attaque de Noûr ad-dîn. Mais la population damasquine souffrit du peu d'appui prêté en 1153 par Abaq à Noûr ad-dîn pour sauver Ascalon, et ressentait l'alliance franque comme un protectorat vexatoire. Abaq était faible ; des intrigues naissaient, qu'encourageait Noûr ad-dîn, en même temps qu'il interceptait les approvisionnements de la ville. Finalement tous les Damasquins en vinrent à préférer Noûr ad-dîn ; une intrigue lui ouvrit la ville, sans que les Francs eussent eu le temps d'intervenir. De graves hostilités autour de Bânyâs en 1157 témoigneront que la menace musulmane, grave surtout pour Antioche jusqu'alors, s'étendait maintenant à tous les Francs ; la Syrie musulmane était unifiée.

En même temps, Mas'ou'd de Qonya étant mort (1155), une lutte avait éclaté entre son successeur Qilidj Arslân, allié aux Dâ-nichmendites Dhou'l-Noûn de Qaïsariya et Dhou'l-Qarnaïn de Malaçya, et son frère Châhîncbâh d'Ankara, que soutenait Yâghî-Siyân, dans l'espoir de recouvrer une partie des territoires autrefois cédés à Mas'ou'd ; Qilidj Arslân ayant finalement été vainqueur près d'Aqsarâi, les adversaires firent la paix ; mais Yâghî-Siyân avait auparavant sollicité l'alliance de Noûr ad-dîn, et celui-ci, trop heureux de pouvoir sans risque se débarrasser des postes seldjouquides des confins syriens, avait conquis 'Aïntâb, Doulouk, et Marzbân (13), tandis que Manuel Comnène, profitant des mêmes circonstances, récupérait les places d'Isaurie enlevées par Mas'ou'd. Au même moment encore une vive effervescence se manifestait parmi les populations presque toutes chrétiennes de Kaïsoûn et Behesni, naguère encore sujettes des comtes d'Édesse, et, avec leur complicité, Sdéfané, frère de Thoros, parvenait à enlever un instant Pertous près de Mar'ach et à conduire un raid jusqu'à Behesni. Seule la venue et la sage tolérance de Qilidj Arslân, faisant

(13) Qal. G. 324; Ousâma Hitti, 611; I. F., III, 26 v°; Nicéas, 152; Grég., 176; Mich. arm., 357; par confusion avec 1160, I. F. fait prendre à Noûr ad-dîn aussi Mar'ach et Behesni, que Qilidj Arslân possédait en 1156-1157 (Grég., 178-180).

contraste avec les persécutions antérieures de gouverneurs maladroits, rétablirent l'ordre (1157). Fait intéressant, il envoya alors des ambassadeurs à Thoros, à Renaud de Châtillon, et à Baudouin III, en vue de constituer une coalition contre Noûr ad-dîn (14). On ne voit pas que, pour une raison ou pour une autre, la négociation ait eu de suite ; elle n'en témoigne pas moins de la naissance d'une rivalité entre les maîtres de la Syrie et de l'Anatolie, qui durera un siècle.

IV. *La crise de l'état de Noûr ad-dîn et la campagne syrienne de Manuel Comnène.*

Si les années antérieures à 1157 peuvent se résumer par un recul byzantin et d'amples progrès de Noûr ad-dîn, la seconde moitié de 1157 marque un tournant brusque au-delà duquel les états de Noûr ad-dîn traversent une crise, tandis que la prépondérance byzantine se réaffirme.

Entre Renaud et Noûr ad-dîn, l'un et l'autre occupés ailleurs, il n'avait été échangé en 1155-1156 que de menus raids sans conséquence (1). Mais dans l'été de 1157 se produisit une série de terribles secousses sismiques qui éprouvèrent Chypre, le comté de Tripoli, Djabala et Lattakié, mais surtout toute la Syrie musulmane du nord, d'Alep à Homç, en passant par Kafartâb, Apa-

(14) Qal. G 327; Grég., 176-183; Mich., an 1467; Kinnamos, IV, 16.

(1) I. F., III, 86 r° (Noûr ad-dîn contre Antioche, 1155), Qal. G 325 et I F., III, 94 r° (Renaud contre Alep, rattrapé vers Hârim et battu par Ibn ad-Dâya; celui-ci enleva ensuite Bourdj ar-Raçç, resté sans doute à un seigneur local). D'après I. A. At., 194 K 137 (H 5013), Hârim, qui ne serait pas devenu possession de Noûr ad-dîn en 1149, aurait été attaqué par lui en 1156. Cette date est impossible pour le récit même d'I. A., outre qu'il est en contradiction avec les faits de 1157-1158 sur lesquels il ne peut y avoir de doute : I. A. dit que Hârim appartenait à Bohémond, ce qui en droit est vrai, mais en fait prouve, d'après la comparaison avec toutes les informations musulmanes sur cette période, qu'il ignore Renaud de Châtillon, et se comprend par conséquent mieux après la capture de ce dernier en 1160, qui rend effectif le principat de Bohémond. Après la victoire de Noûr ad-dîn, I. A. cite des vers qui impliquent que Hârim, auparavant, n'appartenait pas aux Francs : ces vers ont donc été faits dans une autre circonstance. A. Ch. attribue ces vers à Ibn Mounâir, qu'il croit mort en 1153 mais qui paraît être mort en réalité en 1158, et peut donc les avoir composés lors du raid de 1156, où Renaud fut battu près de Hârim. Quant au récit même de I. A. on remarquera qu'il est très proche de celui qu'il donne en 1162 et peut donc n'en être qu'un double.

méc, dont les citadelles furent ruinées, Chaïzar, où toute la famille seigneuriale des Banou Mounqidh périt ensevelie sous les décombres, et Hamâh, qui fut si éprouvée qu'elle laissa son nom au tremblement de terre (2). La région était donc en état de moindre résistance au cas où les Francs l'attaqueraient. Or peu auparavant était justement arrivé en Orient le comte Thierry de Flandre, avec de notables renforts. Baudouin, Raymond III de Tripoli, Renaud (qui avait un peu plus tôt secouru le roi de Jérusalem à Bânyâs) se rassemblèrent donc près du Krak des Chevaliers, puis, après un vain essai pour emporter Chaïstel-Ruge, à Antioche, pour préparer une campagne contre Nour ad-dîn.

Quant à celui-ci, accouru vers 'Imm pour prévenir toute attaque, il avait fait réparer en hâte grossièrement les forteresses les plus éprouvées ; et il avait même profité de la mort du dernier Mounqidhite pour s'emparer des ruines de Chaïzar et mettre ainsi fin à la dernière seigneurie indépendante qui compromit la continuité de ses états et d'où, encore récemment, se nouaient des intrigues contre lui avec les Francs (3); il avait donné la place à Ibn ad-Dâya, puis était reparti vers Sermîn et Inab surveiller les mouvements éventuels des Chrétiens. Mais au milieu d'octobre il tomba malade, et cette circonstance allait être à l'origine d'une crise qui donna aux Francs une chance supplémentaire (4).

En effet très vite la maladie de Nour ad-dîn devint si grave qu'on désespéra de sa vie. Tout en se faisant transporter à Alep, il prenait en hâte des dispositions pour sa succession ; comme il n'avait pas encore de fils, il désigna pour le remplacer son jeune frère Nouçrat ad-dîn, qui, libéré, était venu se mettre à son service et venait de se distinguer devant Bânyâs. Cependant il était convenu que Chîrkoûh, dont il fallait à la fois récompenser les services et prévenir le mécontentement, recevrait en fief Damas, dont son frère Nadjm ad-dîn Ayyoûb (le père de Saladin) était

(2) Qal. G 328 sq.; I. A., 144 (H 503); Azr., 182 r°; I. Djauzi, an 552; Sibî. 140; Kamâl, ROL III, 529; Mich. arm., 356; Chron. an. syr., 302; Robert de Torigny, an 1157.

(3) I. A. AL., 200, I. F., III, 109 v°. La date est peu claire; l'occupation dut être antérieure à la maladie de N., qui ne put restaurer la place qu'après l'attaque franque.

(4) Qal. G 341; I. F., 109 v°, 110 r° (d'après I. A. T.); G. T., 849; Grégoire, 183; Derenbourg, *Vie d'Ousûma*, 276.

gouverneur militaire. Mais à Alep, l'administration appartenait à Ibn ad-Dâya, et, comme Nouçrat ad-dîn était resté à Zerdâna avec l'armée, le bruit courut qu'Ibn ad-Dâya se préparait à prendre le pouvoir pour lui-même : éventualité que son sunnisme rigoureux rendait redoutable pour les Chiïtes. Aussi ces derniers firent-ils en hâte appeler Nouçrat ad-dîn, qu'ils savaient sympathiser plus ou moins ouvertement avec eux, et ils l'introduisirent de force dans la ville. Sous la direction d'Abou Tayyî (père d'Ibn abî Tayyî) le jeune prince se fit prêter hommage par les notables, laissant brutaliser ceux qui, comme Ibn al-'Adjamî, s'y refusaient; en même temps éclatait dans toute la ville une vaste émeute chiïte, débordement des rancunes refoulées depuis huit ans ; les tavernes, la madrasa sunnite d'Ibn abî 'Açroun étaient saccagées; et Nouçrat ad-dîn accepta le rétablissement des droits culturels anciennement possédés par les Chiïtes, qui expulsèrent de la grande mosquée les prédicateurs sunnites. Nouçrat ad-dîn sollicitant le droit d'entrer dans la citadelle, Ibn ad-Dâya le lui refusa ; alors les chiïtes en entreprirent le siège en règle. Ils étaient persuadés que Noûr ad-dîn était mort et qu'Ibn ad-Dâya le cachait ; Noûr ad-dîn fut amené à une fenêtre, méconnaissable mais vivant. Si grand était le prestige de l'homme que les assiégeants perdirent la tête ; Nouçrat ad-dîn implora son pardon et fut envoyé à Harrân; pour le reste de la population, on affecta provisoirement de croire à un loyalisme mal entendu. Le symptôme n'était pas moins grave, et l'armée musulmane, dont la force était dans le chef, s'était dispersée comme poussière au vent, au moment même où les Francs allaient attaquer (5).

Ceux-ci choisirent comme objectif Chaïzar. Renforcés par Thoros, ils poussèrent activement le siège, et en quelques jours occupèrent la ville basse, dont la population était démoralisée. La citadelle, bien que défendue par une bande d'Assassins qui avaient espéré s'en emparer à la faveur du tremblement de terre, paraissait devoir succomber vite, lorsqu'éclata un de ces dissentiments stupides dont l'histoire féodale offre trop d'exemples : Baudouin III désirait donner Chaïzar à Thierry, qui avait les ressources nécessaires pour la défendre ; Renaud, rappelant que Chaïzar avait sou-

(5) Qal. G 341-343; I. A. T. dans I. F., III, 110 r^o, 111 r^o (*Chron. chiïte*, 9-11), cf. A. Ch., 110; Kamâl, ROL, III, 331-333; I. A. D., 552.

vent payé tribut à Antioche, demandait l'hommage de Thierry ; Thierry ne pouvait admettre, lui comte de Flandre, de prêter hommage à un petit seigneur comme Renaud. Bref, le siège fut abandonné, et les Francs se bornèrent à occuper en route, de façon toute provisoire, la citadelle d'Apamée.

Toutefois le dissentiment n'alla pas plus loin. A la place de Chaïzar on attaqua Hârim (décembre). Le siège fut bien conduit, avec mangonneaux, tours, soldats répartis en groupes ayant chacun leur tâche, tandis que les fourrageurs allaient impunément chercher des vivres jusqu'aux portes d'Alep. Le gouverneur du château ayant été tué par un mangonneau, la garnison musulmane capitula (février 1158). Redressement appréciable pour la sécurité d'Antioche et dont on conçoit que Thierry ait tiré un certain orgueil. Pour le moment il se retira dans le royaume avec Baudouin; Hârim devait être concédé à un de ses compagnons, Renaud de Saint-Vallery (6).

Dès que Noûr ad-dîn fût guéri, il essaya de prendre sa revanche, en profitant de ce que l'Égypte, tombée depuis de longues années en déliquescence, avait maintenant en Ṭalâ'î ibn Rouzzîk un vizir énergique ; mais l'action combinée qu'ils entreprirent contre Baudouin III échoua, tandis que Renaud de Châtillon pillait le Djazr. Noûr ad-dîn demanda une trêve (7). Puis il tomba de nouveau malade, à Damas, et tandis qu'il faisait appeler son frère Qoṭb ad-dîn de Mossoul pour recueillir éventuellement sa succession, des émirs intrigèrent avec Nouçrat ad-dîn, qui serait accouru à Damas si Ibn ad-Dâya n'avait intercepté la correspondance, ce dont le seigneur arabe chiite de Qal'a Dja'bar le prévint (8). Qoṭb ad-dîn, après avoir remis son voyage rendu inutile

(6) Qal. G 342-344 (J. A. passe soigneusement ces faits); Mich. arm., 351, 353; Chron. an. syr., an 302; G. T., 849-850; Cont. Sigebert, MGSS, VI, 403; Robert de Torigny, *ibid.*, 503; à ce dernier seul est dû le renseignement que Hârim fut concédée à Renaud de Saint-Vallery (sur sa venue, Röhr. Rez., 286); ce doit être après 1160, puisque jusqu'alors vit Tancred de Fraïnel (*infra*, p.), et que Renaud figure dans des actes de Jérusalem. Chron. An. Syr. appelle bien Renaud le seigneur de Hârim en 1164.

(7) Qal. G 346; I. F., III, 117 v°, 118 r°; G. T., XVIII, 21; cf. Röhrich, 294, Grousset, 390 sq.

(8) Boustân, 554; I. F., III, 116 r°, 123 r°; Qal. G 350-352, 356; I. A., 166 (H 516) et ses plagiaires, confondant les maladies de 1157 et 1159, placent en 1159 un bref récit de la maladie de 1157.

par la guérison de Noûr ad-dîn, devait venir auprès de lui peu après pour résister à Manuel Comnène, et, une fois le danger passé, les deux frères devaient aller enlever Hârân, qui fut donnée à 'Alî Kutçuk d'Irbil ; Nouçrat ad-dîn, réfugié chez Qilîdj Arslân, devait l'accompagner en 1162 à Constantinople, puis passer chez les Francs de Jérusalem, rentrer dans les rangs musulmans en 1164 à la bataille de Hârîm et mourir à Hîçn Kaifâ en 1165 sans avoir obtenu son pardon. En 1163, Noûr ad-dîn devait aussi par ruse capturer le seigneur de Qal'a Dja'bar et mettre fin ainsi à la dernière seigneurie arabe chiite qui subsistât en bordure de ses états (9).

Mais en même temps que Nouçrat ad-dîn, un danger aussi grave avait paru menacer Noûr ad-dîn en la personne de Manuel Comnène. En 1158 ce dernier, libre enfin de préoccupations européennes, décidait de venir en Orient rétablir une situation dont le sac de Chypre avait montré la périlleuse fragilité. Il y était encouragé par l'attitude de Baudouin III, qui, comme déjà en 1150, considérait l'alliance, voire le protectorat de Byzance, comme le moins mauvais remède possible au danger musulman croissant, et avait en 1157 fait demander à Manuel la main d'une princesse byzantine, en même temps qu'il promettait de s'opposer à tout nouveau dessein de Renaud de Châtillon contre les Grecs. Manuel ne répondit que lorsqu'il fut sûr d'aller en Syrie; mais la politique matrimoniale, il l'avait montré quelques années plus tôt, étant conforme à ses idées, il envoya alors à Baudouin la jeune Théodora Comnène, qui, en l'absence d'un patriarche à Jérusalem, fut mariée au roi par celui d'Antioche, alors réfugié dans cette ville (septembre 1158) (10).

À cette date Manuel était déjà entré en campagne, et il avait si bien fait mystère de ses intentions que ni Renaud ni Thoros n'avaient pu faire aucun préparatif. Thoros eut juste le temps de

9 Boustân, 558. 559; I. F., III, 116 r^o, 125 v^o; 139 r^o (*Chron. chiite*, 11-17. 196 v^o, 204 r^o et IV, 10 r^o, 12 v^o; Azr., 188 r^o, 192 r^o; Sibî, 156; Grég., 1^o 1. A dénature complètement l'histoire de Nouçrat ad-dîn qui gêne son panegyrique de la famille; il ne fait aucune allusion ni aux chiïtes ni aux cultes du frère de Noûr ad-dîn, et pour lui faire une belle fin lui fait perdre en 1164 à Banyâs l'œil qu'il perdit, en ce lieu peut-être, en 1157, en tous cas avant 1158.

(10) G. T., 846, 857-858; Grég., 186-189.

se sauver dans la montagne, tandis que la plaine cilicienne entière tombait entre les mains des Grecs ; Renaud ne pouvait compter sur aucun secours : il avait écrit à Louis VII pour lui demander de marier ses filles, mais il ne pouvait s'agir d'appui militaire proche ; il s'était mis mal avec son patriarche, qui allait par rancune jusqu'à intriguer avec les Grecs ; de Baudouin III, qui avait désapprouvé sa politique, il ne savait trop s'il pouvait compter sur un intérêt pour sa situation personnelle en dehors des intérêts francs généraux. Au surplus, Manuel allait si vite que même Baudouin n'avait pas le temps d'intervenir.

En réalité, la faiblesse de Renaud était pour lui le salut. Comme le lui expliqua le perspicace évêque Gérard de Lattakié, une volonté de prestige, non de conquête, dictait la conduite du basileus ; il ne voulait que soumettre et humilier le prince d'Antioche, non le supprimer ; et cette humiliation, il lui était bien plus facile de l'obtenir avec le faible prince qu'était Renaud qu'avec un remplaçant quelconque, plus facile aussi s'il aboutissait à un accord avant que Baudouin III eût pu s'interposer. La réconciliation de Renaud avec Manuel Comnène fut donc surtout une question de mise en scène. L'offre de livrer sa citadelle n'ayant pas été agréée, Renaud se mit à la discrétion du basileus. Après avoir traversé Misis en costume de pénitent, Renaud dut se prosterner dans la poussière aux pieds de l'estrade de Manuel, tandis que ses compagnons tendaient des mains suppliantes et qu'assistaient les ambassadeurs de tous les princes de l'Asie occidentale. Le basileus fit durer le plaisir et l'écoeurement des Francs. Du moins Renaud garda-t-il sa principauté, comme vassal, astreint à livrer sa citadelle et à envoyer un contingent militaire à toute réquisition ; il promettait de n'accepter qu'un patriarche grec, mais, soit que celui-ci, Sôtericos, ait marqué peu d'empressement à venir à Antioche, soit pour toute autre raison, Manuel ne l'envoya en fait dans cette ville qu'en 1165.

Pendant ce temps arrivait à Antioche Baudouin III ; il fit demander à Manuel une entrevue ; le basileus se méfiait un peu de la part que le roi de Jérusalem paraissait vouloir prendre dans des affaires qui, selon lui, étaient d'ordre purement intérieur byzantin ; mais, désirant par ailleurs connaître son neveu et flatté de trouver en lui un nouveau satellite, il accepta de le rencontrer.

et presque tout de suite d'excellents rapports se nouèrent entre eux, dûs à la déférence digne du jeune roi et à la latinophilie de Manuel. Un accord fut conclu entre eux, où l'on a voulu voir une marque de vassalité de Baudouin, parce qu'il offrait à Manuel un contingent militaire; mais c'était là en réalité une clause d'alliance, comme Manuel devait par exemple en avoir bientôt avec Qilidj Arslân, et en échange de laquelle Baudouin avait obtenu une diminution du contingent antiochien, au plus grand bénéfice des Francs de la principauté. Baudouin se trouvait donc en fait le protecteur des Antiochiens contre les excès de l'ingérence byzantine en même temps qu'il garantissait à Byzance leur fidélité. Bien plus : Baudouin sut étendre les avantages de son attitude à Thoros. Contre le prince arménien Manuel préparait une campagne qui, dans le Taurus, ne pouvait qu'être difficile; Baudouin désirait que le protecteur byzantin, accepté aux dépens de l'orgueil latin, eût au moins ses forces disponibles pour la lutte contre Nour ad-din; enfin Thoros savait bien ne pouvoir conserver la plaine cilicienne, et, pour ses possessions de montagne, la garantie de Baudouin conférait à ses promesses de fidélité une valeur que seules elles n'auraient point eue. Thoros obtint donc de les conserver moyennant la prestation de l'hommage au basileus. Baudouin, grandi par le prestige de conciliateur entre chrétiens qu'il venait de conquérir, quitta alors Manuel, en laissant auprès de lui son frère Amaury.

Le rétablissement de la prépondérance byzantine dans l'entente avec les Francs fut matérialisée peu après Pâques 1159 par l'entrée triomphale de Manuel Comnène dans Antioche. Toutes les précautions avaient été prises, pour éviter la répétition des incidents de 1138. Dans un appareil destiné à faire impression, le basileus, reçu par le clergé latin, patriarche en tête, pénétra dans la ville accompagné de la garde varègue, tandis que le reste de l'armée byzantine campait aux portes de l'enceinte; Baudouin, revenu pour la circonstance, suivait, à cheval comme Manuel mais, à la différence de lui, sans armes; Renaud à pied tenait les rênes du basileus. Les bannières impériales flottaient sur la citadelle. Pendant des jours et des jours, ce ne furent que fêtes, distributions au peuple, tournois où Manuel désirait se montrer l'égal des meilleurs chevaliers francs. L'amitié de Manuel pour Baudouin était si manifeste que, le roi de Jérusalem s'étant foulé le bras au cours d'une partie de

chasse, Manuel tint à le soigner lui-même. Enfin tout le monde était en liesse (11).

L'expédition de 1158-1159 marqua le début d'une période d'un peu plus de vingt ans où l'influence byzantine va dominer la politique syrienne et la suzeraineté byzantine être reconnue à Antioche. De cette situation il importe de saisir le véritable caractère. Jamais Antioche n'avait encore reconnu la thèse byzantine selon laquelle la principauté faisait partie de l'empire « romain », et, au contraire, la communauté de peuple la rapprochait étroitement de Jérusalem, dont le roi, par son titre, par le hasard des minorités successives à Antioche, avait acquis peu à peu sur celle-ci une sorte de protectorat de fait; Baudouin III était même, à titre personnel, le suzerain de Renaud. Antioche formait donc la transition entre deux systèmes politiques. Seul en présence des Grecs, l'orgueil franc de la principauté n'eut jamais accepté, à moins d'y être contraint par la force, de se plier à une suprématie byzantine. L'alliance de Manuel et de Baudouin, qui, malgré l'inévitable déférence du second pour le souverain bien plus puissant qu'était Manuel, ne comportait aucune subordination du royaume à l'empire, permit aux Antiochiens d'admettre, comme protégés de Baudouin, une suzeraineté qui autrement leur eût été intolérable. Juridiquement, formellement, Manuel évite tout ce qui implique une intervention de Baudouin à Antioche; en fait, moralement, cela même ne lui est possible que parce qu'il s'exerce sur Antioche une sorte de condominium des deux princes.

Au reste, tandis qu'en Cilicie est rétablie l'administration directe byzantine, il n'y a à Antioche ni dans la monnaie ni dans les pièces d'archives, de trace de suzeraineté byzantine; il n'y a ni résident, ni garnison, il n'y aura même qu'au bout de six ans et pour cinq ans un patriarche grec.

Dès 1158 lors de la négociation matrimoniale entre Baudouin et Manuel, ce dernier avait promis aux Francs son secours contre les musulmans; c'était pour lui le moyen de les convaincre

(11) G. T., 860; Kinn., IV, 18-21; Nicéas, III, 3; Prodromos, H. Gr. Cr., II, 752, 756; Manassès Byz. Z., XIII; Grég., 188-189; Chron. rim., 505; B. H., an 1470; I. F., III, 118 r°; cf. Chalandon, 443-452; Schlumberger, Renaud, ch. III; La Monte, *To what extent was the Byzantine Empire the suzerain of the latin states?* (Byzantium, 1932).

de l'utilité de leur soumission. Au printemps de 1159, de grandes espérances circulaient parmi les chrétiens, de grandes craintes parmi les musulmans. Noûr ad-dîn faisait appeler en Syrie les contingents de tous ses vassaux et alliés djéziréens, commencer la construction d'un avant-mur à Alep, démanteler les places indéfendables (Qouûriç), et il s'établissait à l'est d'Alep, résolu à défendre la ville mais à éviter autant que possible toute bataille. Pendant ce temps les Francs et Manuel concentraient leurs troupes entre le gué de Balana et 'Imm, avec l'intention, semblait-il, d'attaquer directement Alep contrairement à Jean Comnène.

Brusquement on apprit que la campagne n'aurait pas lieu et que la paix venait d'être conclue entre Manuel et Noûr ad-dîn (fin mai 1159). Les intrigues de Constantinople qu'invoquèrent les Byzantins paraissent avoir été tout au plus une cause adjuvante (12); dès 1158, des ambassades avaient été échangées entre le basileus et Noûr ad-dîn; s'il était de l'intérêt de Manuel de manifester la puissance du secours qu'il pouvait apporter, il était contraire à son intérêt d'abattre les musulmans de telle façon que ce secours cessât d'être utile, et l'expérience de Jean Comnène n'avait pas été oubliée. En outre, Noûr ad-dîn non seulement ne présentait pour Byzance aucun danger mais pouvait être un allié utile contre Qilîdj Arslân qui, lui, menaçait la frontière grecque. Dès mars 1159, des ambassadeurs byzantins avaient témoigné à Damas de dispositions conciliantes; Noûr ad-dîn fit offrir à Manuel la libération de tous ses prisonniers francs (parmi lesquels Bertrand fils d'Alphonse Jourdain et le grand maître des Templiers) : proposition suffisamment avantageuse pour sauver le prestige de Manuel. La paix fut conclue, de riches présents échangés, une action parallèle convenue contre Qilîdj Arslân. Mais ce fut chez les chrétiens une immense déception (13).

Ce n'est pas que l'expédition byzantine eût été pour eux sans aucun profit. La peur d'une intervention grecque empêchera pendant plusieurs années Noûr ad-dîn d'exploiter à fond ses succès

(12) Kinnamos, 279 et Otton de Freisingen parlent d'un complot de fonctionnaires du Palais; Chron. An. Syr., d'intrigues d'Andronîc Comnène (alors en prison à la suite d'intrigues antérieures).

(13) G. T., 864; Otton Freis., 442; Qal. G 349, 353, 354; I. F., 123 v°, 124 r°, Ar., 182 v°; I. Dj., an 555; Grég., 190-191; Kinnamos, IV, 20-21; Chron. An. Syr., an 1470.

contre les Francs, et l'on va voir que les contingents grecs laissés en Cilicie apporteront plusieurs fois à ces derniers un appui non négligeable. Les pèlerins gagnaient au rétablissement de l'unité de domination de Constantinople à Antioche par l'Anatolie méridionale. Les forces franques d'Antioche pouvant être exclusivement tournées contre l'Islam, quelques raids heureux furent opérés par Renaud vers le Djabal Soummâq; il résulte aussi de la suite des événements qu'à ce moment ou en 1157 furent récupérés Chîh al-Hadîd et Arzghân, ce qui assura la défense du 'Amouq et de l'Oronte (14).

Quant à Manuel Comnène et Noûr ad-dîn, ils mirent à profit leur accord, comme prévu, pour faire la guerre à Qilîdj Arslân. En 1160, Noûr ad-dîn soumit Ra'bân, Kaisouñ, Behesnî et Mar'ach. Manuel, lui, rendant le Seldjouqide responsable des attaques qu'il avait eu à subir de la part de Turcomans pendant son retour de Syrie, négociait avec Yaghî-Siyân, que la mort de Dhou'l-Qarnain de Malatya avait de nouveau mis en conflit avec Qilîdj Arslân pour la suzeraineté à exercer sur son successeur. Le Seldjouqide usa de diplomatie; il fit la paix avec Noûr ad-dîn, dont la femme, sœur de Qilîdj Arslân, alla rendre visite à sa famille. A Yaghî-Siyân il accorda provisoirement le Djahân. A Manuel il promit des rectifications de frontière et, contre subsides, des contingents militaires; puis, son frère Châhinchâh continuant à intriguer avec les Grecs, il se rendit en personne à Constantinople, où la grandiose réception qui lui fut faite donna l'illusion d'un prince docilement soumis au basilcus. Le malin turc savait bien que Manuel était surtout sensible au prestige; prêter des bandes ne le gênait en rien, au contraire; ses promesses territoriales non plus, car les Turcomans des frontières étaient autonomes; en revanche, si Manuel gagnait à la paix de 1162 la liberté d'action en Europe, Qilîdj Arslân en retira la possibilité de se retourner, dès son retour, avec l'aide de Dhou'l-Noûn de Qaisariya, contre Yaghî-Siyâ, alors embarrassé par un conflit avec les Artouqides, puis, lorsque Yaghî-Siyân fut mort en 1164, contre ses faibles successeurs; si bien que la paix de 1162 devait procurer au Seldjouqide un accroissement de puissance, dont Byzance, douze ans plus tard, devait cruellement s'apercevoir (15).

(14) Phocas, 541, 549, 553; I. F., III, 138 r^o-v^o; et infra, p. et

(15) Kinnamos, IV, 24; Grég., 193, 194, 199; Mich., 320 et arm., 353. 357

V. *La question d'Antioche de 1160 à 1164.* — Au moment où Manuel recevait Qilîdj Arslân, les avantages que sa campagne syrienne avait procurés à Antioche étaient déjà depuis deux ans compromis. Vers juillet 1160, le jeune Joscelin de Courtenay, fils de Joscelin II, conduisant de Ḥarim un raid contre Alep, était capturé et jeté dans la prison où était mort son père et où lui-même allait rester seize ans. Peu après, ce fut au tour de Renaud de Châtillon lui-même de tomber aux mains de l'ennemi; avec sa coutumière témérité, il avait été exécuter une râfle de troupeaux dans la province de 'Aïntâb, où l'importance de la population chrétienne lui avait donné l'espérance de la sécurité; naturellement le retour, avec les bêtes, fut lent; or Madjd ad-dîn ibn ad-Dâya avait été prévenu, et, lui, était rapide : il surprit Renaud vers le haut 'Afrîn, et les Francs, poignée d'hommes encombrés, furent presque tous capturés (fin nov. 1160). Renaud devait, comme Joscelin, rester en prison jusqu'en 1176 (1).

Renaud pris, qui allait gouverner Antioche ? Constance, ambitieuse, espérait avoir la haute main sur les affaires, puisque le jeune Bohémond III était mineur. Juridiquement, il n'y avait pas de doute que le sort d'Antioche devait être réglé par Manuel Comnène. Celui-ci, pendant ses opérations contre Qilîdj Arslân, avait mis à l'épreuve la solidité de ses gains syriens en convoquant les contingents promis par ses vassaux ciliciens et antiochiens, et en sollicitant même ceux de son allié Baudouin III; puis, étant devenu veuf, pour resserrer ses liens avec les Francs, il fit demander à Baudouin de désigner pour être sa femme une princesse de Tripoli ou d'Antioche. Mais cette démarche même impliquait que Baudouin était le chef moral des Francs; les Antiochiens restaient défiants à l'égard des Grecs; bien des précédents autorisaient une interven-

(B. H., an 1473-1474); Azr., 184 v°, 187 v°; I. A., 209 H 544; I. F., 125 r°, 143 r°; Chron. an. syr., 302.

(1) Mich. arm., 357; Chron. an. syr., 302; Kamâl, ROL, III, 533; Grég., 198; G. T., XVIII, 28; Azr., 184 r°; I. F., 138 v° (d'après Az.). La topographie du raid de Renaud est difficile : il alla piller jusqu'au-delà de Douloûk (G. T.), à la forteresse du Catholicos (Grég. : Qal'at ar-Roûm, non- Dzovk comme interprète un interpolateur), sur les terres de l'Artouqide Chihâb ad-dîn (même région, Azr.); Renaud fut pris entre Kaïsoûn et Mar'ach (G. T.), dans le Djoûma (Kamâl) ou sur le Nahr al-aswad (Chron. an. syr.). Guibessarian, *Dzovk, Dzovk-Tlouq et Hromqla*, Vienne, 1904 (en arménien), croit que le Catholicos résidait non à Dzovk, mais Sof (ouest de 'Aïntâb).

tion du roi de Jérusalem à Antioche, et, de toute façon, devant le danger extérieur, il était le plus proche. On fit donc appel à lui, et Baudouin, se jugeant sans doute autorisé par ses bons rapports avec Manuel, accourut, assura à Constance un douaire équitable, mais l'exclut du gouvernement, qu'il confia au patriarche Aimery (2).

Cet arrangement fit deux mécontents, Constance et Manuel, qui s'estima frustré dans ses droits de suzerain. Entre eux, une intrigue se noua. Baudouin avait désigné comme future épouse de Manuel Mélisende de Tripoli, qu'il estimait sans doute donner lieu à de moins dangereuses ambitions grecques qu'une princesse d'Antioche, ville limitrophe du territoire byzantin. Les préparatifs furent commencés, mais, au bout d'un an, aucune réponse n'était parvenue, et, aux demandes d'explications de Baudouin, son ambassadeur revint en août 1161 en annonçant que Manuel refusait Mélisende. On conçoit l'indignation du roi et de Raymond de Tripoli; elle fut telle que les envoyés byzantins gagnèrent prudemment Chypre, dont Raymond fit ravager les côtes pour rentrer dans ses débours. Peu après, Baudouin retourna à Antioche, et là il retrouva ces mêmes ambassadeurs grecs en train de régler le mariage de Manuel avec la fille cadette de Constance, Marie; bientôt arrivèrent le neveu même de Manuel, Alexis, et de hauts dignitaires byzantins, chargés de célébrer le mariage par procuration. De la volte-face de Manuel on donna à Baudouin des raisons imaginaires; elle était sûrement une réplique à son intervention à Antioche. Dès le début de l'année une première ambassade était venue négocier secrètement avec Constance. Baudouin ne put à présent que faire contre mauvaise fortune bon cœur, et la jeune Marie, embarquée en septembre à Souwaïdiya, fut unie au basileus à Sainte-Sophie en décembre. Il est vraisemblable que la position personnelle de Constance à Antioche sortit renforcée de ces événements; elle le fut en tous cas lorsque, peu après son retour dans son royaume, Baudouin III mourut (3).

Non que le nouveau roi, Amaury, fût moins soucieux de défendre

(2) G. T., 866, 872.

(3) G. T., 874-876, 880; Kinn., V, p. 287; Nicéas, III, 5.

la latinité : ses appels à Louis VII en témoignent (4). Mais il savait trop ne pouvoir beaucoup compter sur de prochains secours occidentaux, et d'autre part il avait des ambitions du côté de l'Égypte qui exigeaient comme contrepartie une politique d'abstention au nord. Il était donc résigné à abandonner sans partage Antioche à l'influence byzantine. Du moins voulait-il, comme Baudouin naguère, que la force grecque pût s'employer sans partage contre les musulmans; aussi voyons-nous s'entremettre en faveur des Byzantins en Cilicie où, à la suite du meurtre de son frère Sdéfané, Thoros, en accusant le duc byzantin, avait massacré les garnisons grecques de Misis, Anazarbe, Vahga. Le duc prêta serment d'innocence et fut remplacé par Constantin Coloman; Thoros rendit les villes prises. Aussi voyons-nous les contingents arméniens et grecs collaborer les années suivantes aux campagnes des Francs d'Antioche (5). Cependant Constance était accusée par les barons francs de demander à Manuel une garnison grecque, qui lui permit de garder le pouvoir lorsque Bohémond allait devenir majeur; ils prirent les devants, et, avec l'aide de Thoros, expulsèrent Constance et installèrent Bohémond (1163) (6). Mais on ne voit pas que cet épisode ait altéré les bons rapports entre Grecs, Arméniens et Francs, Bohémond ayant sans doute donné tout de suite à Manuel les garanties désirables.

On voit mal comment Noûr ad-dîn profita de l'affaiblissement des Francs d'Antioche causé par la captivité de Renaud. Il semble s'être borné au début à quelques raids sur le 'Amouq et Chîh al-Hadîd, et à l'établissement de Turcomans sur la frontière d'Artâh. Lorsque Baudouin vint à Antioche, une trêve fut conclue. Toutefois en août 1161, un tremblement de terre ayant endommagé quelques places antiochiennes, il vint attaquer Hârîm; la place était de taille à résister, et des troupes franques, arméniennes et

4 Bouquet, XVI, 36-40, 80 (lettres à Louis VII d'Amaury, du Grand-Maître du Temple, de Bohémond III).

5 Grégoire, 200; Samuel, 454; Sempad, 621; Mich. arm., 349, 356. Le duc grec Antonie Euphorbenos, successeur de Michel Branas (Chalandon, 26). Bohémond avait été un moment en conflit avec Thoros, mais réconcilié avec lui par les Francs.

6 Mich. arm. 324; Chron. Syr. an., an 1474; Cart., 224; Ughelli, VII, 203, où Bohémond s'intitule « prince d'Antioche, seigneur de Laodicée et Gibel » (sœur de Constance).

grecques étant venues le harceler, tout en se refusant à un engagement décisif, il dut aux approches de l'hiver se contenter d'un partage des revenus du district. En même temps Baudouin avait fait développer les fortifications de Djisr al-Ḥadīd. Au sud seulement Noûr ad-dîn avait réussi à reprendre Arzghân, et à lancer de là un raid vers Lattakié, auquel les Francs essayèrent vainement de répliquer par une diversion contre Alep (7). Dans l'ensemble, l'appui jérusalémite et grec protégeait efficacement Antioche. En 1162-1163, Noûr ad-dîn, occupé à réduire le seigneur arabe de Qal'a Dja'bar ou à combattre les Francs de Syrie centrale, n'inquiéta plus Antioche. En 1163, il fut surpris sous le Krak des Chevaliers par une armée comprenant, outre des Francs de Tripoli, des Antiochiens aux ordres de Robert Mansel et des Grecs amenés par mer par Coloman (8). La situation des Francs paraissait donc satisfaisante.

C'est alors que survint le désastre de 1164. Amaury, on le verra, était engagé dans une expédition en Egypte, où il combattait Chîrkoûh, que Noûr ad-dîn y avait envoyé. Pour sauver son lieutenant du danger qu'il courait, le prince turc résolut d'opérer une puissante diversion à l'autre extrémité des possessions franques, et, la campagne de Chîrkoûh ayant diminué ses effectifs, il avait fait appel à son frère Qotb ad-dîn de Mossoul et aux Artouquides. Ainsi pourvu de forces nombreuses, il vint reprendre le siège de Hârim abandonné trois ans plus tôt. A la coalition musulmane, les chrétiens répondirent par la coalition qui venait de faire ses preuves au Krak : à Bohémond et Raymond de Tripoli s'adjoignirent Coloman et Thoros, ainsi que des Templiers et des Hospitaliers, au total six cents chevaliers contre le double ou le triple du côté musulman. A leur approche, Noûr ad-dîn se retira, comme d'Inab en 1149. Contrairement à leur tactique de 1161, les Francs, malgré les conseils de Renaud de Saint-Valery, le poursuivirent. Attirés par lui dans la plaine d'Artâh, où

(7) I. F., III, 147 v°; Azr., 184 r°; lettres à Louis VII citées n. 4; Mich. arm., 357; Grég., 198-199; I. A. At., 207 (date l'affaire de Hârim de 1162, contrairement à Grég.; on a vu que son récit de 1156, p. 194, paraît un double décalé de celui-ci).

(8) I. A. At., 209; Mich. arm., 358; G. T., 895; Boustân, 559; Azr., 187 v°. En 558/1163, Ibn ad-Dâya prit près de Aïntâh adh-dhaoûb, restée sans doute à un seigneur local.

il pouvait sans gêne profiter de sa supériorité numérique, les Francs chargèrent l'aile droite occupée par les Alépins et les Artouqides, qui avaient ordre de fuir ; mais pendant la poursuite, le reste des musulmans massacra les piétons francs ; au retour des chevaliers, ceux-ci furent encerclés, décimés, Bohémond, Raymond, Coloman et bien d'autres pris ; seuls Thoros et son frère Mleh purent fuir (11 août 1164). Le butin ramené par les contingents djéziréens répandit en Orient la gloire de Noûr ad-dîn, des lettres pressantes des Francs à Louis VII la connaissance de leur nouveau désastre, le plus grave, en apparence, qu'ils eussent encore subi en bataille rangée (9).

Les conséquences n'en furent pas immédiatement aussi terribles qu'on eût pu craindre, parce que Noûr ad-dîn, après avoir reçu la capitulation de Hârim, et envoyé des bandes piller jusqu'à Souwaïdiya, se détourna vers le sud et, afin de dégager plus promptement l'Égypte, alla enlever Bânyâs au roi de Jérusalem, préférant des succès méridionaux à une conquête de la Syrie du Nord qui eût risqué d'amener une réplique byzantine. Indirectement, Byzance sauvait donc pour le moment Antioche. Il n'en restait pas moins que la frontière était ramenée définitivement à l'Oronte, comme avant les succès de Renaud, que la chevalerie antiochienne était réduite à une poignée d'hommes, bref que la principauté ne pouvait plus prétendre jouer dans la politique syrienne qu'un rôle de second plan. Les circonstances allaient lui permettre de le jouer pendant plus de deux décades dans une relative sécurité.

(9) I. A. At., 220-223; I. F., III, 193 v°, 195 v°; Azr., 188 r°; Boustân, 559; Ibn al-Djauzi, 559; Ibn Asâkir (vie de N. Maḥmoûd); A. Ch., 133 (Imâd); Kamâl, III, 540; Mich., 359; Chron. an. syr., 304; Kinn., 290; G. T., 896; lettres, Bouquet, XVI, 60-62, 79; Robert de Torigny, an 1164; Sigebert, cont. MGSS, VI, 411; Ann. Camer., MGSS, XVI, 536. Parmi les prisonniers, on signale Hugues de Lusignan et le gouverneur du Krak (Boustân).

CHAPITRE III

ANTIOCHE ENTRE LE PROTECTORAT BYZANTIN ET L'ÉGYPTE DE SALADIN

(1164-1193)

La puissance byzantine, le détournement des ambitions franques et musulmanes vers l'Égypte, enfin la mort de Noûr ad-dîn accordent à la Syrie du Nord vingt-quatre ans de répit. Mais, Manuel Comnène mort, l'influence byzantine disparaît, tandis que le maître de l'Égypte, Saladin, refait à son profit l'unité musulmane. Devenu plus fort que n'avait jamais été Noûr ad-dîn, il écrase, après les Francs du sud, ceux du nord, et maintient la plus grande partie de ses conquêtes même contre les efforts de la troisième croisade.

L'apogée du protectorat byzantin et de la puissance de Noûr ad-dîn. — Si après Hârim Noûr ad-dîn n'attaqua pas Antioche, ce fut par crainte d'une intervention byzantine; ce fut aussi et surtout parce que, depuis 1163, toute la politique syrienne est tournée vers l'Égypte. Dans la première moitié du siècle, où les forces musulmanes se formaient en Djéziré, le rôle de l'Égypte avait été assez effacé; l'unité musulmane syro-djéziréenne réalisée, l'Égypte, ayant sombré entre temps dans une anarchie militaire croissante, devient une proie tentante pour les Francs et pour les Musulmans. par les ressources qu'ils espèrent y trouver pour la lutte des uns contre les autres; il s'y ajoute pour Noûr ad-dîn que, l'Égypte étant chiite, il lui est facile d'utiliser contre elle le même enthousiasme de guerre sainte qu'il a d'abord tourné contre les chrétiens. La prise d'Ascalon avait marqué le début de cette orientation nouvelle chez les Francs, l'avènement d'Amaury l'accentua. L'événement décisif fut l'appel adressé par le vizir détrôné Châwar à Noûr ad-dîn en 1163; Chîrkoûh alla le rétablir en Égypte, mais, pour se débarrasser de lui, Châwar ensuite appela les Francs, qui expulsèrent les Turcs; une nouvelle attaque de Chirkoûh trois

ans plus tard aboutit à un véritable protectorat franc. Mais les Francs, rendus imprudents, voulurent alors conquérir l'Égypte ; ce fut au tour de Chirkoûh d'être appelé en sauveur ; l'armée turque s'installa au Caire, et ne devait plus en sortir. Chirkoûh mort fut remplacé par son neveu Saladin, d'abord comme vizir (1169) ; deux ans plus tard mourut le dernier Fatimide et était établie au Caire la khotba au nom des Abbassides. L'Islam syrien et l'Islam égyptien étaient unis, les Francs encerclés.

Noûr ad-dîn ne s'était engagé dans cette entreprise qu'avec des appréhensions que justifiait la présence des Francs entre Chirkoûh et lui ; du moins, la décision prise, mit-il tout en œuvre pour que rien ne vînt compromettre la réussite. En même temps qu'il tenait en haleine les Francs par des hostilités contre Tripoli et le Liban, il se prémunissait contre toute attaque de Qilfdj Arslân, en lui rendant (1166 ou 1167) Behesni, Kaisouin et Mar'ach, et manifestait son bon vouloir à l'égard de Manuel Comnène en libérant rapidement Coloman, Bohémond III, et des prisonniers arméniens, sujets ou vassaux de Byzance, tandis qu'il devait garder en prison jusqu'à sa mort Raymond de Tripoli et Renaud de Châtillon (1).

Dans la Syrie du nord, le désastre de Hârim amena les Francs à accepter le protectorat byzantin sans réserve. Sans doute assiste-t-on d'abord à une répétition des scènes de 1161 : Amaury, rentré d'Égypte à la nouvelle de la catastrophe, accourt, avec des renforts juste amenés d'Occident par Thierry de Flandre, et, sans se soucier des Byzantins trop éloignés, non seulement organise la défense, négocie le rachat de Bohémond, mais, arguant de l'impossibilité d'échapper à la suprématie byzantine sans secours occidentaux contre l'Islam, écrit et fait écrire à Louis VII une série d'appels. Mais en même temps il demande à Manuel une épouse, et le prie de lui faire connaître ses intentions concernant Antioche. Manuel, d'abord indisposé par cette intervention non sollicitée, fait traîner la négociation matrimoniale, et répond que nul n'a à se mêler des affaires de l'empire ; mais il n'avait pas intérêt à exagérer la tension, car ses lieutenants en Cilicie, Alexis Axouch (1165) et Andronic Comnène (1166), avaient de nouveau des diffi-

(1) Boustân, 561; I. F., III, 210 v°; Mich. Arm., 360; G. T., 901.

cultés avec Thoros. Les Francs, par nécessité, de leur côté courbèrent la tête. Bohémond, aussitôt libéré, alla demander à son suzerain Manuel de l'aider à payer sa rançon, obtint l'argent, mais dut ramener à Antioche, le premier depuis 1100, un patriarche byzantin (1165) (2).

L'influence byzantine une fois consolidée à Antioche, Manuel n'avait plus qu'intérêt à resserrer ses rapports avec Amaury. En 1167, ce dernier épousa une petite-nièce de l'empereur, Marie Comnène. D'autre part une négociation, dont l'initiative est incertaine, fut entamée en vue d'une campagne franco-byzantine contre l'Égypte : les Francs gagnaient à la combinaison des subsides, une flotte, la possibilité d'envahir l'Égypte sans devoir dégarnir totalement leur frontière syrienne ; Manuel, le prestige de chef d'une croisade à direction byzantine, peut-être, par un jeu d'échange, l'annexion de la Syrie du Nord. Le traité fut conclu en septembre 1168, par l'entremise de l'historien Guillaume de Tyr, envoyé à Constantinople (3).

Un épisode de roman privé risqua de compromettre l'accord. Andronic Comnène venu à Antioche en 1166, s'éprit de Philippe, la sœur de Bohémond III et de Marie, femme de Manuel ; beau, spirituel, galant, il la séduisit. Manuel, qui n'avait point une vertu farouche, s'émut, parce que cette incartade pouvait compromettre son influence sur Antioche, et remplaça Andronic par Coloman en Cilicie. Andronic se lassa d'ailleurs vite de la jeune Philippe, mais, n'osant retourner à Byzance, gagna Acre, où il séduisit la veuve de Baudouin III, Théodora Comnène. Manuel exaspéré envoya l'ordre de lui crever les yeux ; Andronic s'enfuit et mena plusieurs années une vie errante en pays musulman avec sa maîtresse. Enfin pardonné, il rentra à Constantinople : il devait plus tard succéder à Manuel et faire étrangler son fils et sa veuve (4).

Plus grave eût pu être la précipitation avec laquelle les barons francs firent décider l'invasion de l'Égypte sans attendre les Byzantins (1168) ; la conclusion catastrophique de cette faute, l'occu-

(2) G. T., 900-901, 942; Ernoul, 17; Bouquet, XVI, 60-62, 79; Kinnamos, V, 13; Nicéas, IV, 4; Mich., 326.

(3) G. T., 942-945; Ernoul, 18, 24-25; Kinnamos, V, 13; cf. Chalandon, 529, 535 sq.

(4) G. T., 943-944; cf. Diehl, *Figures Byzantines*, II, 90-108.

pation de l'Égypte par Chirkoûh, rendait cependant plus nécessaire l'expédition byzantine, avant que l'Égypte, où Saladin avait à dompter des opposants nègres et chiïtes, fût pacifiée. L'attaque combinée de Damiette eut lieu, et échoua (1169) ; mais l'entente franco-byzantine fut renforcée encore par le voyage que fit à Constantinople Amaury en 1171. Plusieurs années devaient s'écouler avant qu'une nouvelle expédition fût possible ; mais les travaux effectués alors à l'église de Bethléem avec une inscription aux noms de Manuel et Amaury attestent la haute influence que Manuel exerçait alors sur l'ensemble de la Syrie franque (5).

De son côté Noûr ad-dîn, depuis la conquête de l'Égypte, ne modérait plus ses ambitions. Les dernières années de sa vie sont marquées par l'extension de son pouvoir ou de son influence en Djéziré, en Cilicie, et en Anatolie.

A Mossoul, son intervention est provoquée en 1170 par la mort de Qoûb ad-dîn, dont la succession est disputée entre ses deux fils, Saïf ad-dîn Ghâzi, protégé du ministre d'origine chrétienne 'Abdalmassih, et 'Imâd ad-dîn, que soutiennent les musulmans rigoristes et qui a servi dans l'armée de Noûr ad-dîn. Une prompt action conduit ce dernier jusqu'aux portes de Mossoul au début de 1171, grâce à l'aide de Noûr ad-dîn Moḥammad, fils et successeur de Qara Arslân à Hiçn Kaïfâ ; Saïf ad-dîn, maître de Mossoul, doit abandonner à 'Imâd ad-dîn Sindjâr, à Noûr ad-dîn le Khâboûr et Nacibîn ; il reçoit même à Mossoul un résident nommé par Noûr ad-dîn, et appuyé par une garnison (6).

En Cilicie, il était de l'intérêt évident de Noûr ad-dîn de chercher à dissocier les Arméniens des Francs et des Byzantins, entre lesquels ils s'interposaient. Les querelles de famille des Roupéniens lui permirent d'y parvenir. En 1168 était mort Thoros, laissant pour lui succéder un enfant, Roupén II, sous la régence d'un cousin mi-franc, Thomas. Un frère de Thoros, Mleh, jadis

(5) On y a vu à tort une marque de suzeraineté sur Jérusalem. Il ne s'agit que de participation pécuniaire, et il est normal que dans ces conditions, des artisans grecs nomment le basileus à côté du roi. Cf. La Monte, *To What extent was the byzantine empire the suzerain of the latin states*, byzantion, 1932.

(6) 'Imâd, dans A. Ch. 188-189; I. Ch. Vie de S., 52, et un long récit, tiré d'un endroit indéterminé, dans A. Ch., 190; I. A. At., 264 et 276-279; Mich., 339-342.

affilié au Temple, puis réfugié chez Noûr ad-dîn, dont il avait reçu Qoûriç, à la suite d'un complot avorté contre son frère, envahit la Cilicie avec l'aide d'un contingent alépin ; Thomas et Roupen ne purent que fuir, et, grâce à ses auxiliaires musulmans, qu'il garda auprès de lui, Mleh parvint à dompter tous ses adversaires ciliciens. En même temps il enlève aux Templiers leurs possessions de l'Amanus, aux Grecs les villes de Cilicie jusqu'à Tarse ; en vain Manuel envoie des renforts, le duc Coloman est vaincu et pris (1173 ?). Cette situation était trop dangereuse pour les Francs pour qu'Amaury s'en désintéressât ; Mleh ayant dévalisé un croisé important rentrant en Europe (1171), une expédition punitive fut organisée. (1173) : une diversion de Noûr ad-dîn sur Karak obligea les Francs à interrompre la campagne ; Mleh resta maître de la Cilicie jusqu'à la mort de Noûr ad-dîn (1174) (7).

Enfin en Anatolie, la puissance de Qilîdj Arslân s'était considérablement développée depuis la paix de 1162 avec Manuel, qu'il avait mise à profit pour s'étendre aux dépens de ses voisins turcs, grâce aux dissensions des Danichmendites. Yâghî-Siyân étant mort en 1164, ses états se disloquèrent, Siwâs passant à un de ses neveux, Ismâ'il, et Albistân à un certain Maḥmoûd ibn Mahdî ; avec l'alliance de Dhoul-Noûn de Qaisariya, Qilîdj Arslân conquiert le domaine de Maḥmoûd, puis, rompant avec Dhoul-Noûn ainsi à demi-encerclé, lui enlève Qaisariya et Tzamandos (1168) ; il se retourne ensuite contre son propre frère Châhîncâh d'Ankara, l'ancien allié des Danichmendites et des Grecs, et le réduit à fuir (1169). Maître de l'Anatolie occidentale et centrale, il s'en prend alors à Malatya, où son ancien allié Moḥammad est mort, et n'échoue que par suite d'une intervention de Noûr ad-dîn Moḥammad de Hiçn Kaïfâ et Khartpert, l'allié de Noûr ad-dîn. Il se retourne contre Siwâs, et Ismâ'il fait appel à Noûr ad-dîn auprès duquel se sont rendus aussi Châhîncâh, Dhoul-Noûn, et le prince de Malatya Afrîdoûn. L'accroissement de puissance de Qilîdj Arslân au nord de la Syrie était contraire à l'intérêt de Noûr ad-dîn : rassemblant des troupes de tous ses états et de ses vassaux

(7) I. A. At., 308; Mich., 331, 337; Sempad., 622-625. Chron. rim., 508-509; Nicélas, IV, 5; G. T., 988-992; Imâd, dans A. Ch., 215; Boustân, an 568. La date de 1173 (contre 1170, de Mich.), paraît établie par les affaires d'Etienne de Blois, le croisé pillé, et de la diversion turque sur Karak.

de Mossoul, Hiçn Kaïfâ et Cilicie, il franchit le Taurus. Qildj Arslân traita et accepta de rendre Ankara à Châhinchâh et, Ismâ'il étant mort, Siwâs à Dhoul-Noûn à la place de Qâisariya ; à Siwâs, Noûr ad-dîn envoya 'Abdalmassiḥ avec une garnison. Noûr ad-dîn devenait suzerain de fait de l'Anatolie orientale ; fait remarquable, il avait même obtenu du calife l'investiture préventive de tous les états de Qildj Arslân. Néanmoins, fidèle à son attitude de front musulman contre les infidèles, il préféra encourager le Seldjouqide à se dédommager aux dépens des Byzantins (1173) (8).

Il va sans dire que ces entreprises lointaines n'empêchaient pas Noûr ad-dîn de surveiller attentivement les Francs. Des navires musulmans ayant fait naufrage près de Lattakié et les Francs s'étant prévalu de la coutume pour confisquer les cargaisons, il en obtint restitution par des raids vigoureux contre la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli (9). Il ne veillait pas moins attentivement sur sa frontière méridionale ; mais là il y avait un point sombre : Saladin, maître de l'Égypte, repoussait insensiblement toute suzeraineté de Noûr ad-dîn ; tous les prétextes lui étaient bons, bien qu'en évitant une rupture, pour n'accepter aucune conjonction avec les troupes de Noûr ad-dîn ; celui-ci se préparait à une campagne contre son vassal indocile, lorsqu'il mourut (mai 1174).

L'affaiblissement des musulmans au début de la période de Saladin. — La mort de Noûr ad-dîn provoqua la dislocation de ses états et d'universelles réactions contre ses protégés.

Son fils, al-Malik aç-Çâliḥ, avait onze ans ; il ne pouvait donc régner personnellement. Les émirs turcs incarcérèrent les Banou'd-Dâya, mais se disputèrent entre eux. Contre Gumuchtekin (l'ancien résident de Noûr ad-dîn à Mossoul, d'où il s'était enfui à la mort de son maître) qui possédait Alep, et le prince, Ibn al-Mouqaddam, maître de Damas, fit appel à Saïf ad-dîn de Mossoul qui ne voulut pas faire plus qu'occuper toute la Djéziré et recueillir l'hommage des Artouqides, puis à Saladin. Fort habilement celui-ci, dès l'origine, s'était posé en héritier de la grande pensée de

(8) Boustân, an 568; 'Imâd, dans A. Ch., 213 et 215 (H 159-160); I. A., 257 (II 591); Azr., 188 r°; Mich., 343, 346, 349 et arm., 359, 366 (B. H., an 1476); Kinnamos VII, I; Noûr ad-dîn récupère Kaïsoûn, Behesni, Ra'ban, Marzbân.

(9) I. A. At., 279, K., 245 (II, 584).

Noûr ad-dîn, l'union contre les infidèles, et, comme désigné par Noûr ad-dîn au gouvernement de la plus puissante de ses provinces, avait revendiqué l'administration, au nom du jeune aq-Çâlih, de la totalité de l'héritage du prince mort. Un complot chiite combiné avec une expédition maritime silicienne l'avait empêché d'intervenir tout de suite, mais non de stigmatiser les querelles des émirs, qui pour s'entredéchirer ménageaient les Francs. Puis à la fin de 1174, il entra à Damas, occupa de là toute la Syrie musulmane jusqu'à Chaïzar, et parut devant Alep.

Contre Saladin, Gumuchtekin rassembla toutes les forces possibles ; les Chiites d'Alep s'agitaient, il se les concilia en leur restituant presque tous les droits qu'ils avaient eus avant Noûr ad-dîn. Les Assassins furent sollicités d'agir, et par deux fois tentèrent des attentats, qui n'échouèrent que de justesse. Les Francs, chez lesquels, Amaury étant mort, le pouvoir était exercé, au nom du jeune Baudouin IV, par Raymond III de Tripoli, furent conviés aussi et, par une marche au secours de Homç, dont la citadelle ne s'était pas soumise, contraignirent Saladin à se retirer d'Alep (mars 1175). Enfin, cette diversion lui ayant donné le temps d'arriver, parut 'Izz ad-dîn, frère de Saïf ad-dîn, avec des troupes de Mossoul. Mais dans une bataille livrée près de Hamâh, Saladin l'écrasa. Il conclut une trêve qui lui reconnaissait le sud de la province d'Alep (mai 1175). Un an fut employé par les deux partis à préparer une nouvelle campagne. Saladin était populaire par l'idéal qu'il proclamait, sa générosité, ses succès même ; Saïf ad-dîn, pour secourir Alep, demandait et obtint une suzeraineté sur la ville. Une bataille fut livrée entre eux deux au sud d'Alep en avril 1176 ; Saïf ad-dîn fut battu et se sauva à Mossoul. Gumuchtekin, pour acquérir un nouveau secours franc, libéra alors Renaud de Châtillon et Joscelin d'Edesse ; Saladin occupa tout le nord et l'est de la province d'Alep, mais, les Alépins étant résolus à se défendre jusqu'au bout et les Francs inquiétant Damas, Saladin se contenta d'une expédition de représailles contre les Assassins et conclut une paix générale pour la Syrie et la Djéziré, sur la base du statu quo (été 1176).

Si la puissance de Saladin était grosse de dangers d'avenir, pour le moment la faiblesse d'Alep était une garantie de sécurité pour Antioche ; Saladin l'inquiéta un instant à la fin de 1174, parce que

Bohémond III était l'allié de Raymond de Tripoli, mais, jusqu'en 1183, elle n'eut plus aucun danger à courir (1). Bien plus, elle gagna à la mort de Noûr ad-dîn la prompte disparition de Mleh, massacré par ses troupes arméniennes, et remplacé par un fils de Sdéfanè, Roupen III. Sans doute ce dernier punit les meurtriers, et garda les conquêtes de son oncle dans la plaine cilicienne; il dut toutefois reconnaître une certaine suzeraineté byzantine et en tous cas se montra pendant la plus grande partie de son principat l'allié fidèle des Francs (2).

Enfin en Anatolie toute entrave aux ambitions de Qilîdj Arslân disparut à la mort de Noûr ad-dîn. 'Abdalmassîh se sauva à Mossoul, Dhou'l-Noûn à Constantinople, ainsi que Châhînc'hâh (qui, plus tard, vint à Lattakié), tandis que leurs possessions étaient intégralement occupées (1174); en 1177, le prince de Malatya, meurtrier d'Afridoûn, se soumettra à son tour. Dès auparavant, rien n'empêche Qilîdj Arslân de se tourner contre ses ennemis du dehors et d'abord contre le protecteur de Châhînc'hâh et de Dhou'l-Noûn, Manuel Comnène (3).

Justement celui-ci, libéré d'une longue suite de guerres en Europe et croyant trouver dans la mort de Noûr ad-dîn la disparition moins d'un rival que d'un allié possible de Qilîdj Arslân, reprend en Anatolie une politique active, depuis la fin de 1174. Une première grande campagne fut entreprise en 1176, fragment du vaste programme de croisade franco-byzantine pour la réalisation duquel au même moment Baudouin IV et lui combinaient une nouvelle attaque de l'Égypte. Mais, parvenue à Myriokephalon, l'armée byzantine fut surprise par Qilîdj Arslân et presque totalement anéantie. Territorialement le désastre fut sans conséquence; mais moralement il signifiait l'abandon par les Grecs de tout espoir de recouvrer l'Anatolie, une atteinte grave à leur prestige aux yeux tant des musulmans que des chrétiens peu grecophiles d'Orient, un coup irrémédiable porté à l'activité byzantine en direction de la Syrie : au moment où Saladin allait reconstituer la puissance de

(1) Boustân, an 569-571; A. Ch., 230-261; d'après Imâd, al-Fadil, I. A. T.; I. A. At., 294-296, 267-269, 319-322, K. 274-290 (II. 614-627); Kamâl, 141-147; Azr., 195^{ro}, 198^{ro}; Mich., 356, 361, 366; G. T., 1000, 1013-1023.

(2) Sempad, 624; Chron. rim., 509.

(3) I. A. At., 292 (= K, 258, 269, II, 592, 610); Azr. 197^{ro}, 200^{ro}; Mich., 357-364, 373-376; Chron. an., 1489.

Noûr ad-din, Byzance, qui avait imposé une borne aux ambitions de ce dernier, allait s'effacer.

Une compensation eût pu être acquise au désastre si l'expédition égyptienne avait réussi, mais il n'en fut rien. La date avait été choisie de façon à correspondre à l'arrivée d'un croisé, le comte Philippe de Flandre (août 1177). La conduite de celui-ci fut étrange et néfaste. Il refusa la régence que lui offrait Baudouin IV, qui était lépreux, et s'opposa à tout autre candidat. Puis il n'accepta de participer à l'expédition égyptienne qu'avec tant de retard et de conditions que finalement la flotte et l'or byzantins reprirent la route de Constantinople sans avoir servi à rien (4).

Philippe avait-il été manœuvré par Raymond de Tripoli et Bohémond III auxquels une campagne égyptienne ne pouvait rien rapporter ? Il accepta en tous cas de venir passer l'hiver à Antioche. Pour ne pas compromettre les rapports, Baudouin IV lui donna un renfort, avec lequel, après un raid sur Hamâh, il gagna Chaïzar, où Bohémond le rejoignit pour décider d'une campagne. Les circonstances invitaient à tenter de reprendre Hârim. Saladin écarté, les chefs d'Alep s'étaient disputés, le vizir arabe Ibn al-'Adjamî avait été assassiné à l'instigation de Gumuchtekin, puis celui-ci arrêté par aĉ-Çâlih sous l'inculpation de négociation secrète avec les Francs. Hârim lui appartenait. La garnison, refusant de reconnaître le gouverneur envoyé à sa place, fit appel aux Francs, comme moyen de pression sur aĉ-Çâlih; elle n'en refusait pas moins de se soumettre à eux. Saladin étant retenu en Égypte par la crainte de la descente byzantine, Bohémond jugea que s'il attaquait Hârim nul ne pourrait la secourir. L'entreprise fut décidée (novembre) (5).

Elle s'annonçait bien. A Bohémond et au comte de Flandre s'étaient joints Raymond de Tripoli, Roupen, des Hospitaliers et des Templiers. Pour montrer leur résolution de ne pas partir avant la victoire, ils construisirent des huttes de branchage, des canaux pour l'écoulement des pluies d'hiver. D'autre part Saladin, venu en hâte tenter une diversion sur la Palestine, fut battu par Baudouin IV et réduit à fuir en Égypte, si bien que la tranquillité

(4) Röhrich, 370 sq.; Chalandon, II, 508 sq. et 550 sq.; Grousset, 633 sq. A Myriokephalon mourut un frère de Bohémond III, Baudouin, résidant à Constantinople ou envoyé comme contingent de vassal.

(5) G. T., 1035; Imâd dans A. Ch., 275 H 189; I. Ch., 64; I. A., 394 H 631; Mich. et An. Syr., an 1488.

des assiégeants ne devait pas être troublée. Mais ces beaux débuts furent sans suite. Dans l'oisiveté du siège, les princes ne songèrent bientôt plus qu'à s'amuser, les croisés occidentaux à profiter des plaisirs tout proches que leur offrait Antioche. Puis Philippe en voulut à Bohémond de l'avoir éloigné de Palestine au moment d'une victoire sur Saladin. L'attaque est mal menée, des mines s'éboulent, les soldats se découragent tandis que les assiégés reprennent courage. Des troupes d'aç-Çâlih défont des fourrageurs francs près d'Atma, introduisent peut-être même des renforts dans Hârim, dont la garnison ne fait plus maintenant de difficulté à le reconnaître. Aç-Çâlih offre une indemnité, le partage des revenus du 'Amouq, menace en cas de refus de se réconcilier avec Saladin; le comte de Flandre parle de partir, les Templiers insistent pour l'acceptation des propositions alépinnes. Les Francs se retirent et quelques jours plus tard aç-Çâlih entre à Hârim (mars 1178). Il n'est pas utile de dire que Philippe n'avait pas gagné dans l'affaire un redoublement de prestige; il fit ses Pâques à Jérusalem, et s'embarqua à Lattakié pour Constantinople (6).

Manuel ne parut pas lui en vouloir de sa conduite de l'été précédent. Il considérait à présent l'alliance franque comme le seul moyen de sauver un peu d'influence byzantine en Orient, et, sans pouvoir préparer lui-même de nouvelle croisade, accueillait favorablement les projets qu'en faisaient le roi d'Angleterre Henri II et le pape Alexandre III. En même temps il resserrait ses liens avec Antioche. L'envoyé byzantin qu'il dépêche à Henri II en 1178 est un Franc d'Antioche; en 1180, lorsque Guillaume de Tyr, revenant du concile du Latran, passe par Constantinople, il le fait accompagner d'envoyés destinés à Bohémond III (7). Antérieurement ce dernier, veuf d'Orgueilleuse de Hârim, avait épousé en secondes noces vers 1177 une nièce de Manuel Théodora (8), et il semble qu'on ait pour la circonstance parlé de réintroduire un patriarche grec à Antioche (le précédent avait trouvé la mort dans le tremble-

(6) G. T., 1035, 1047; Ernoul, 46; Gesta Henrici, 130; Mich. et An. syr., an 1488; I. Ch., 64; 'Inâd, dans A. Ch., 189; I. A., 631; Kamâl ROL, IV, 149; Sibî, 573.

(7) *Great Roll of the Pipe*, XXVIII, 125 (cité Vasiliev, *Hist. Emp. Byz.*, II, 68); G. T., XXII, 4.

(8) G. T., XXII, 6. Les Lignages, V, l'appellent Irène. On ne connaît pas de princesse à qui l'identifier.

ment de terre de 1170) (9). Les Francs d'Antioche n'ont pas pour le moment à supporter les conséquences de leur échec de Hârim, parce que Saladin ne fait la guerre qu'en Palestine, puis, attiré par d'autres préoccupations, conclut même une trêve; il ne tient pas rigueur à Bohémond du raid sur Chaïzar qu'en revenant d'un voyage à Jérusalem il a effectué comme diversion au printemps de 1179 (10). En apparence, la situation des Francs, du côté de Byzance et du côté musulman, n'est donc pas pire qu'au moment de la mort de Noûr ad-dîn.

La rupture de Byzance avec les Francs et la réunification de la Syrie musulmane (1180-1187). — C'est alors que se produisent une série d'événements qui vont renverser la situation : la mort de Manuel Comnène, la prise d'Alep et d'une partie de la Djéziré par Saladin, les difficultés intérieures du royaume de Jérusalem. En Syrie du nord, c'est Qilîdj Arslân qui est l'occasion des nouvelles interventions de Saladin. Libéré de tout danger à l'ouest, il veut reprendre son ancienne expansion sur les confins syro-euphratésiens, et aĉ-Çâlih, qui a dû les céder à Saladin, l'y encourage, inaugurant la politique d'accord seldjouqide à laquelle auront recours désormais les princes d'Alep menacés au sud. Pendant les hostilités palestiniennes de Saladin en 1179, Qilîdj Arslân avait attaqué Ra'bân. Un corps d'armée envoyé par Saladin le battit. L'année suivante, un conflit entre Noûr ad-dîn Moĥammad de Hiĉn Kaifa et Qilîdj Arslân amène Saladin, appelé par le premier, jusqu'au-delà de Belhesnî, et le Seldjouqide doit se prêter à un compromis. A la suite de quoi Saladin l'aide à tirer vengeance de torts causés par Roupen à des Turcomans d'Anatolie en s'emparant de Manâqîr dans l'Amanus et en contraignant le baron cilicien à une paix onéreuse, qui impose le respect de sa force aux chrétiens de la Syrie du nord (1).

L'année suivante, le jeune aĉ-Çâlih mourut, désignant pour lui succéder 'Izz ad-dîn, frère et successeur de Saïf ad-dîn de Mossoul. Les Francs essayèrent de profiter de l'occasion pour inquiéter Hârim, à la suite de quoi des troupes de 'Izz ad-dîn s'avancèrent jusqu'à Darbsâk et emportèrent la partie franque du territoire de Chh

(9) Alexandre III, Löwenfeld, *Epistolae ineditae*, 164.

(10) G. T., XXII, I; Cart., I, 378, 379; Strehlke, 10; 'Imâd, dans A. Ch., 192

(1) 'Imâd, dans A. Ch., 211; I. Ch., Vie de Sal., 65.

al-Ḥadīd. Mais en pleine campagne des dissensions éclatèrent entre les émirs, partisans ou adversaires d'une guerre plus poussée; cependant les Banou'd-Dāya suscitaient dans Alep des troubles qu'encourageait le chef même de l'armée mossoulitaine, Gueukhourī, fils de 'Alī Kutchuk; enfin 'Imād ad-dīn de Sindjār, mécontent de n'avoir eu aucune part de la succession, menaçait d'appeler Saladin. Finalement 'Izz ad-dīn et son frère convinrent d'échanger leurs possessions (févr. 1182). Saladin, retardé par des hostilités palestiniennes, n'en était pas moins résolu à intervenir, en raison de mouvements prozenguides qui avaient éclaté dans ses possessions même, en Syrie du nord. Sur le conseil de Gueukhourī venu le rejoindre, il décida de porter son attaque directement sur Mossoul. Avec l'appui des Artouqides de Bīra, Ḥiçn Kaïfā, Dārā, également ennemis de leur parent Qoṭb ad-dīn Ilghāzī de Mārdīn, allié aux Mossoulitains, Saladin put occuper tout le Diyār Moḍar, Naçbīn, et Sindjār (fin 1182). En vain se noua contre lui une coalition unissant à 'Imād ad-dīn, Qoṭb ad-dīn, et à 'Izz ad-dīn le prince d'Arzan et le Chāh-Armin; ils ne surent imposer à Saladin qu'une courte retraite sans conséquence et, revenu après leur séparation, il assiégea et enleva Amīd, qu'il concéda à Noūr ad-dīn Moḥammad de Ḥiçn Kaïfā, établissant ainsi son influence au cœur du Diyār Bakr (avril 1183). Il refranchit alors l'Euphrate, soumit sans peine la province d'Alep où des émirs se soulevaient en sa faveur, et finalement obtint de 'Imād ad-dīn même, qui se sentait impuissant et peu populaire, la cession d'Alep. La Syrie et la Djéziré occidentale étaient unies (juin 1183) (2).

Saladin s'étant avancé jusqu'à Ḥārīm, dont la garnison avait contre lui négocié vaguement avec les Francs, il y eut à Antioche un moment de panique. Bohémond, accompagné d'une minuscule escorte et du comte de Tripoli, alla demander des secours à Baudouin IV, qui lui prêta trois cents chevaliers. Mais ce n'était pour l'instant qu'une fausse alerte. Il était plus important pour Saladin et ses communications avec l'Égypte de s'en prendre à la Palestine; il accorda donc une trêve à Antioche, et ce fut au contraire Bohémond III qui, à la fin de la même année, dut aller aider Bau-

(2) 'Imād et I. A. T., dans A. Ch., 21-33, 38-47; I. Ch. (Sal.), 69; I. A., 312-314 (H, 647-651), 317-323 (H, 652-657), 324-328; Kamāl, 154-168; Boustān, 578-579; Mich., 397 sq.; cf. *Diyr-Bakr*, 264.

douin IV à la défense de Karak (3). L'entreprise musulmane ayant échoué, Saladin accorda aux francs dans leur ensemble une trêve de quatre ans, qu'il pensait mettre à profit pour annexer la Djéziré entière, se mettre ainsi à l'abri de toute attaque au nord-est, et grouper contre les Francs pour 1888 le plus gros faisceau de forces que l'on eût encore vu.

En avril 1185, il franchit donc de nouveau l'Euphrate, et vit se presser autour de lui tous les princes de Djéziré. Il entreprit le siège de Mossoul; un moment il l'abandonna, afin d'aller disputer à l'atabek d'Adherbaïdjân la succession d'Aklâlât, où les deux compétiteurs finirent par s'entendre pour reconnaître un mamlouk du défunt Châh-Armin, Bektimour; sur le chemin du retour, Qoṭb ad-dîn Ilghâzi étant mort à son tour, Saladin enleva à son tout jeune héritier Mayâfâriqîn; puis il reparut devant Mossoul. Une maladie qu'il fit sauva 'Izz ad-dîn. Du moins dut-il se reconnaître vassal de Saladin, dont le pouvoir était par ailleurs implanté solidement en Diyâr Bakr, où nul n'avait la force de lui résister. Saladin pouvait maintenant se retourner avec toutes ses forces contre les Francs (4).

A ce moment, il n'avait plus rien à craindre de Byzance. En 1180, Manuel Comnène était mort. Sa veuve, Marie d'Antioche, régente pour son jeune fils Alexis II. en butte à de multiples difficultés et à un violent mouvement anti-latin, abandonna, malgré un voyage de Joscelin de Courtenay, ce qui restait de la politique entreprenante de Manuel, et en 1181 envoya conclure la paix avec Saladin (5). Puis en 1182 elle fut renversée par Andronic Comnène, qui, chef du parti xénophobe, devait inaugurer bientôt la politique d'alliance avec les Musulmans contre les Latins que continueront les Anges.

C'est à Antioche que se manifestent les premières repercussions des circonstances nouvelles. Bohémond n'avait pas plus tôt appris la mort de Manuel qu'il répudia sa femme byzantine, et trouva un prêtre pour le marier avec une femme noble mais intrigante et dissolue, Sybillc. Le patriarche Aimery l'excommunia, Bohémond persécuta les clercs, Aimery jeta l'interdit sur Antioche, s'enfuit à

(3) 'Imâd et I. A. T., dans A. Ch., 1146 (II, 238); I. A., 323 (II, 662).

(4) 'Imâd, dans A. Ch., 61-66; I. A., 323-341; Kamâl, 173-176; I. Ch., Vie de S., 82; Boustân, 581; *Diyâr-Bakr*, 264.

(5) Maqr. ROL, VIII, 539.

Qoçair où il dut soutenir un vrai siège, cependant que Renaud Mazoir recueillait dans Marqab les clercs menacés et les nobles qui les soutenaient; une vraie guerre civile s'allumait dans la principauté. Baudouin IV avait trop le sens de ses responsabilités envers la latinité en général pour ne pas intervenir; craignant qu'une action brutale poussât le prince à quelque résolution désespérée, il lui envoya une députation de prélats conduits par le patriarche de Jérusalem Héraclius, assisté de l'ancien régent d'Antioche, Renaud de Châtillon et de l'ami de Bohémond, Raymond de Tripoli. On convint que Bohémond rendrait les biens confisqués, et qu'Aimery lèverait l'interdit, non l'excommunication; en fait l'Église paraît avoir vite admis Sybille. Mais la tension entre Bohémond et ses barons ne cessa pas tout de suite; il expulsa son chambrier Olivier, et plusieurs hauts seigneurs qui allèrent se réfugier auprès de Roupen, en Cilicie. Ainsi commença entre Bohémond et Roupen une mésentente qui, avec des intervalles d'accord, devait durer jusqu'à la mort de Roupen et se perpétuer sous son successeur (6).

En Cilicie, le duc byzantin Isaac Comnène, qui s'y trouvait déjà au moment de la mort de Mleh, mais avait été remplacé par Isaac Ange, reparait à la fin de 1182, sans doute en fuite devant Andronic. Bientôt il est en guerre contre les Arméniens et Qilidj Arslân, alors en bons termes avec eux ainsi qu'avec Andronic, qu'il a aidé à conquérir le pouvoir. Il paraît aussi en guerre avec Bohémond; celui-ci, dans des circonstances inconnues, avait reçu Tarse des Grecs qui devaient s'estimer trop faibles pour la conserver, et maintenant (1183), ne se sentant plus, à son tour, capable de la défendre en même temps que sa frontière syrienne où Saladin vient de s'établir, il la cède à Roupen. Au même moment ce dernier s'empare d'Isaac, et Qilidj Arslân n'en ayant pas voulu, le livre à Bohémond, avec lequel il se réconcilie pour un temps. La rançon d'Isaac fut promise par des seigneurs chypriotes ainsi que par Andronic, qui affectait de le considérer encore comme le représentant de Byzance en Cilicie. Les Templiers avaient offert leurs bons offices comme intermédiaires. Isaac, libéré sous caution, n'eut cure de rentrer à Constan-

(6) G. T., XXII, 6-7; Michl., an. 1492. Dès la fin de 1181 (cart., I, 417), et régulièrement ensuite, Sybille paraît à côté de son mari dans des donations à des églises; comme barons bannis, on cite Guiscard de l'Isle, Garin Guegnart, et Bertrand, fils d'un comte Gilbert indéterminé (cf. Röhricht Gesch., 396, n. 6).

tinople, passa chez ses amis de Chypre, et s'y rendit indépendant. Les Templiers transportèrent alors l'argent promis par lui à Bohémond, mais en route furent dépouillés par des pirates qu'Isaac accusa Bohémond d'avoir envoyés, pour n'être pas soupçonné de l'avoir fait. Bohémond, n'étant pas payé, garda ses otages jusqu'à l'invasion de Saladin; quant aux Templiers, ils ne devaient pas oublier l'intérêt porté par eux en cette circonstance à Chypre, puisque ce sera un moment à eux que Richard Cœur de Lion, l'ayant enlevée à Isaac, la remettra (7).

La révolte d'Isaac Comnène fut d'une grande importance pour l'évolution des rapports entre Byzance et les Latins. Andronic désirait récupérer Chypre, et ne pouvant compter sur les Francs qu'il avait fait massacrer à Constantinople et qui avaient quelque peu soutenu Isaac à Chypre, devait se rapprocher de Saladin; par contre, tout ce qui en Cilicie était grec ou compromis avec les Grecs, ne pouvant plus compter sur Andronic qui n'avait plus d'armée auprès d'eux, fut amené, contre les empiètements des Arméniens de Roupen, à considérer Bohémond, hier vassal et parent de Manuel Comnène, comme le suppléant provisoire de la carence byzantine. C'est ce qui amena la rupture définitive entre Bohémond et Roupen. Ce dernier attaquant les Héthoumiens, ils firent appel au prince d'Antioche. Roupen, en 1185, ne soupçonnant rien, se rendait justement à Antioche. Bohémond traîtreusement, le fit arrêter et jeter en prison, puis envahit la Cilicie. Mais il avait compté sans le frère de Roupen, Léon, qui réduisit Héthoum de Lampron à une telle extrémité qu'il s'entremet pour obtenir la libération de Roupen. Outre une forte rançon, Roupen s'engageait à céder le Djéguer, Til Hamdoûn, Servantikar, Misîs et Adana, bref une moitié de la plaine cilicienne et l'Amanus. Ces territoires furent en effet livrés par Roupen, qui avait des otages à libérer; mais ceux-ci une fois rentrés en Cilicie, Roupen reprit tout et Bohémond ne put que venir saccager en vain quelques campagnes (8).

Quant à Andronic Comnène, il proposait à Saladin une alliance pour le partage de l'Asie antérieure entre Byzance et l'Égypte selon

(7) G. T., 1114-1115; Gesta Henrici, 254; Mich., 394; Nicélas, 377; Néophyte. *Calamités de Chypre*, dans H. Gr. Cr., 561.

(8) Ernoul, 91 et Cont. G. T., 208; Mich., an. 1496; Sempad, an 1185; Chron. rim., 508.

les frontières du xi^e siècle, avec aussi, comme au xi^e siècle, un clergé grec pour desservir les Lieux-Saints. Peu après, Andronic était renversé par Isaac Ange, mais celui-ci, qui avait séjourné quelque temps chez Saladin, reprit les pourparlers à son compte, si bien que lorsque son frère resté chez le prince musulman, voulant rentrer à Constantinople, passa à Acre, il y fut arrêté par Raymond de Tripoli et Bohémond III, qui s'y trouvaient alors (fin 1185). Cela ne fit que resserrer l'alliance byzantino-musulmane, et en 1187, au même moment où Saladin envahira la Palestine, une flotte grecque paraîtra dans les eaux de Chypre avec mission de lui prêter main-forte en même temps que de réduire Isaac Comnène. Elle ne put ni l'un ni l'autre, parce qu'Isaac Comnène avait engagé contre elle la flotte des ennemis héréditaires de Byzance, les Siciliens; du moins après ses premières victoires Saladin envoya-t-il au basileus de riches présents et son frère libéré; Isaac Ange répondit par une ambassade plus riche encore qui atteignit Saladin à Acre au début de 1188, et l'échange d'ambassades se poursuivit en 1188 et 1189 (9).

Ces fastueuses politesses n'empêchaient d'ailleurs pas Saladin de mesurer à son prix l'alliance d'Isaac Ange; il n'avait nulle envie de l'aider à conquérir Chypre, nul besoin de lui pour conquérir la Syrie; lorsqu'il eut conquis la région d'Antioche, Isaac ne pensa pas à la revendiquer. Saladin n'attendait de lui que de s'opposer au passage éventuel de croisés : lors de l'arrivée de Frédéric Barberousse, Isaac Ange n'eut pas la force de tenir cette promesse. Saladin avait en même temps, à son insu, négocié avec Isaac Comnène plus proche, et qui pouvait s'opposer au passage des croisés par mer; il l'essayera en effet, et ce sera la cause de la prise de l'île de Chypre par Richard Cœur de Lion (10).

Cependant, au même moment où Saladin resserrait son alliance avec Byzance en vue de prochaines actions contre les Francs, la Syrie du nord et la Cilicie étaient menacées par un autre danger encore, qui devait quelques temps les rapprocher : un vaste mouvement de bandes turcomanes, issu de combats de pasteurs transhumants kurdes et turcomans en haute-Djéziré, à la suite desquels les Turcomans, conduits par un certain Roustem, avaient massacré

(9) Röhrich, *Gesch.*, 493-494 (citation détaillée des sources).

(10) Röhrich, 493.

les Kurdes. Dans l'ivresse d'une victoire impunie, ils se mirent à dévaster indifféremment pays chrétiens et musulmans, des confins de la Géorgie à la Cappadoce, sans que Qilîdj Arslân, sans doute déjà en difficulté avec ses fils, pût rien contre eux (1185-1186). Dans l'hiver 1186-1187, ils dévastèrent en Cilicie septentrionale; mais là Léon, sur leur trajet de retour vers Mar'ach, en surprit une partie, puis, rendant Qilîdj Arslân responsable, fit même un raid en territoire seldjouqide. Cependant, dispersés là, les Turcomans s'étaient regroupés sur les confins nord d'Alep et d'Antioche, et fondaient sur la principauté; bousculant Bohémond, ils s'élançant jusqu'à Lattakié, puis se répandent sur le bas Oronte et dans l'Amanus méridional; ils sont alourdis de butin, Bohémond a convoqué toutes ses troupes; il surprend les pillards dans un défilé, en détruit une partie, et recouvre tout le butin. Succès qui eut en Anatolie un assez grand retentissement, mais qui n'empêcha pas que les Turcomans ne restassent jusqu'à la mort de Qilîdj Arslân les vrais maîtres de son état (11).

Peut-être fut-ce sous l'influence de ces faits que Léon, successeur de Roupen, qui était entré au couvent puis était mort (1186), jugea avantageux un rapprochement avec Bohémond; et épousa une nièce de Sybille; au même moment on voit réapparaître parmi les témoins des chartes de la cour d'Antioche les exilés de 1182. L'union franco-cilicienne refaite, les succès contre les Turcomans rendaient une petite force à Bohémond III, et, lorsque Saladin en 1187 prépara l'invasion de la Palestine, il dut envoyer sur les frontières d'Antioche un corps d'observation, qui ne parvint à conclure un armistice avec Bohémond qu'à la veille même de la bataille décisive (12).

L'acceptation de cet armistice trahit assurément un manque d'entente entre Antioche et le royaume de Jérusalem. C'est que ce dernier était le siège d'intrigues et de luttes intestines dues à la maladie, puis à la succession de Baudouin IV. Après l'échec de divers prétendants, la sœur et future héritière de Baudouin IV,

(11) I. Ch., 86; I. A., 342; Mich., 400; Brosset-Géorgie, I, 1416; B. H., an 1498; Sempad, 629; Chron. rim., 510; Robert d'Auxerre, MGSS, XXVI, 251; allusion probable dans Gesta Henrici, 51 à l'écho de cette victoire à Constantinople. Les croisés allemands, en 1190, retrouvent des Turcomans autonomes (Ansbert, 88).

(12) Sempad, 629; I. Ch., Vie de S., 91; A. Ch., 281.

Sybille, s'était mariée par amour avec un chevalier français, Guy de Lusignan, séduisant mais dépourvu de sens politique, de ressources, et de titres quelconques au respect des barons ; d'où une violente opposition de ceux-ci, conduits par Raymond de Tripoli, qui, de par sa puissance et sa parenté avec le roi, revendiquait un rôle dirigeant dans le royaume. Bohémond III avait été, en bons termes avec Joscelin de Courtenay, qui soutenait Guy, mais il était surtout, on l'a déjà remarqué, en étroites relations avec Raymond. Avec Raymond il est à Jérusalem en 1179 (13), avec lui de nouveau il y vient en 1180, d'une façon qui paraît suspecte à Baudouin IV et contribue à lui faire hâter le mariage de Guy (14). Mais trois ans après, Guy s'étant révélé incapable, Baudouin IV fit couronner le fils qu'il avait eu de Sybille, Baudouin V, et Raymond avait lieu de se considérer comme le régent désigné. Il le fut en effet quelques mois, lorsque Baudouin IV fut mort ; mais Baudouin V mourut aussi, et Guy parvint à se faire couronner. Alors Raymond se retira dans son comté, cherchant à assurer sa sécurité par une entente avec Saladin, qui était de saine politique, mais contraire à l'orientation belliqueuse des conseillers de Guy, parmi lesquels Renaud de Châtillon, prenait presque l'allure d'une alliance avec le prince musulman contre Guy. Bohémond témoignait de son attachement persistant à Raymond en recevant et fiant à Antioche Baudouin d'Ibelin et d'autres chevaliers, qui avaient refusé de prêter hommage à Guy (15). Il en fut récompensé à la fin de 1187 : Raymond mourut sans héritier, et désigna pour le remplacer son filleul, le fils aîné de Bohémond, Raymond. Bohémond estima que la multiplicité des frontières à surveiller rendait préférable une division des tâches, et lui substitua son cadet, Bohémond (16). Une union des deux états n'en était pas moins presque réalisée, en attendant que, quatorze ans plus tard, l'accession de Bohémond IV au trône d'Antioche la rendît définitive.

Quant au royaume de Jérusalem, on sait quelle conséquence eurent ses dissensions et la folle politique de Renaud. La guerre reprit avec Saladin. Malgré la réconciliation de Raymond et de

(13) Strehlke, 10 (1179 et non 1178, cf. Röhr. reg., n° 572-574)

(14) G. T., 1062.

(15) Ernoul, 166; Cont. G. T., 32; Cart., I, 490.

(16) Cont., G. T., 72.

Guy, les Francs furent écrasés à Hittin (juillet 1187), le roi pris, puis presque tout le royaume, y compris Jérusalem, conquis par le vainqueur. C'était un désastre sans précédent. Seules tenaient encore, comme grandes villes franques, Tyr, Tripoli, Antioche. Bohémond, dont le fils aîné était à Hittin mais avait pu fuir (17), par la force des choses se trouvait pour le moment le seul espoir des Francs (18). Lui et le patriarche, réconciliés devant le danger, adressèrent des appels au roi d'Angleterre, en même temps d'ailleurs que d'autres hauts personnages de Syrie (19). Mais le fait même qu'Antioche constituait un réduit encore inviolé où les Francs pouvaient reconstituer leurs forces en vue d'une contre-offensive, obligeait Saladin à l'attaquer promptement elle aussi. Elle ne pouvait pas échapper aux conséquences de l'écroulement du royaume.

Les conquêtes de Salâdin ; Antioche pendant la troisième croisade. — Ce qu'il y a de remarquable dans la campagne de Saladin en Syrie du nord est qu'à la différence de ce qui avait lieu en Palestine, elle commença par une sollicitation indigène, émanant des Noçairis du Djabal Bahrâ. Depuis quelques années (entre 1180 et 1186), les indigènes de Bikisrâil, reprenant la tentative avortée du lendemain de la mort de Bohémond II, s'étaient affranchis de la tutelle franque, et, plus généralement, les montagnards de la région comprise entre Bikisrâil et Abou Qobais étaient devenus des voisins insupportables pour les seigneurs francs de Marqab (1). Au même moment nous voyons Djabala gouvernée pour Bohémond III par un cadî musulman et investi, semble-t-il, d'un mandat général sur les musulmans de la région, sans qu'on puisse dire s'il s'agit d'une innovation de ces années ou d'une situation ancienne ; des otages musulmans à Antioche répondaient de la fidélité de leurs frères, traités ainsi en groupe autonome vassal. Ce fut précisément ce cadî qui appela Saladin, en conformité de vue évidente avec les gens de Bikisrâil ; Saladin passa donc vite devant le Krak des Chevaliers, Tortose, Maraçya, Marqab. Le pas-

(17) Cont., G. T., 64-65; I. A., H 684.

(18) Les réfugiés affluent à Antioche (Sicard, 604, Ernoul, 231).

(19) Röhricht Amalrich, I, p. 484; Gesta Henrici, 36. Le porteur de la lettre de Bohémond est son chancelier, l'archevêque Albert de Tarse.

(1) Acte de saint Jacques; Donation de Marqab (Cart., I, 491).

sage de Marqab n'allait pas sans risques, car le chemin longeait juste le bord de la mer et était fort étroit, et devant lui s'était postée la flotte sicilienne que nous avons vue engagée peu auparavant par Isaac Comnène ; Saladin parvint cependant par des palissades mobiles à protéger ses hommes des flèches siciliennes ; la traversée du Nahr as-Sinn eût pu être dangereuse aussi, mais aucun Franc n'avait osé y attendre les musulmans, si bien que le 15 juillet Saladin pénétrait dans Djabala, dont la garnison franque obtenait de se retirer contre promesse de renvoi des otages musulmans gardés à Antioche. Les montagnards de Bikisrâil portèrent leur soumission à Saladin. La liaison ainsi établie avec la Syrie intérieure fut consacrée par l'attribution de Djabala à Sâbiq ad-dîn ibn ad-Dâya, auquel, lors de sa prise d'Alep, Saladin avait fait restituer l'héritage familial de Chaïzar.

Puis suivirent, à un rythme impressionnant, d'autres conquêtes : le 20 juillet, Lattakié, qui se défendit à peine, en dépit d'une nouvelle démonstration de la flotte sicilienne ; le 29, Çahyoûn, qui capitula à la suite d'une brèche ouverte par le bombardement des mangonneaux, et dont la soumission fut complétée par celle d'al-'Aïdo, Djamâhiriyoûn, et Balâtonos ; le 12 août, Bakas-Choghr, où Saladin s'était rendu par al-Qouraïchiya et Tell-Kachfahân, et dont les assiégés, bien qu'à l'abri du tir des mangonneaux grâce à la largeur des ravins abrupts qui les entouraient, manquèrent de confiance et se rendirent après confirmation de l'impossibilité où était Antioche de les secourir ; Kafar-Doubbin en même temps, par un autre corps ; Sarminya, qui, prise par le fils de Saladin auquel il avait concédé Alep, az-Zâhir, fut rasée ; Borzeï, où un mangonneau franc riposta au mangonneau musulman, mais dont, la garnison minime étant épuisée par les assauts continuels des assiégeants, le seigneur, beau-frère de Sybille, capitula en échange de sa liberté (23 août) ; puis, après passage à Darkoûch, dans la plaine même du 'Amouq, Darbsâk, où les Templiers se défendirent vaillamment, mais, faute de secours, se rendirent à leur tour (mi-septembre) ; enfin Baghrâs, où malgré l'inefficacité du mangonneau de Saladin et la fatigue des musulmans obligés de surveiller leur arrière par crainte d'une attaque antiochienne, les assiégés finirent aussi par se rendre faute de secours (26 septembre).

Il semblait qu'il n'y eût plus qu'à prendre Antioche, à moitié

encerclée par ces conquêtes. Déjà des troupes musulmanes en battaient les remparts. Mais la campagne, menée à ce rythme, avait été éprouvante, et les contingents djéziréens aspiraient au repos, qu'un siège forcément retarderait longtemps. Saladin était nanti d'assez de gages pour accepter l'idée d'une trêve. Du côté franc, l'inertie avait confiné à la paralysie; manifestement les Antiochiens, comme hier les Palestiniens, avaient le sentiment d'une impuissance totale. Sybille correspondait avec Saladin, et d'aucuns l'accusaient d'espionnage; il est possible, mais, lorsqu'on voit Bohémond promettre à Saladin sa capitulation s'il ne reçoit pas de secours et plus tard aller lui prêter hommage, il semble qu'il y ait là seulement des marques d'une politique cherchant à s'assurer la tolérance provisoire du vainqueur, le temps d'attendre. Quoi qu'il en soit, le beau-frère de Bohémond obtint une trêve, pour Antioche seule à l'exclusion des autres Francs, ce qui permettait à Saladin de continuer ses conquêtes méridionales sans redouter de diversion; elle devait cesser en mai 1189, c'est-à-dire avant la rentrée des moissons. Bohémond libérait tous ses prisonniers et promettait de livrer Antioche en cas d'absence de secours occidental, éventualité qu'on pouvait dès lors considérer comme peu probable. De son côté le patriarche acheta d'un fort tribut la tranquillité de Qoçair (2).

Les appels désespérés de 1187 avaient porté leur fruit et, lentement, une croisade s'organisait en Occident. Dès lors la Syrie franque vit dans l'attente des croisés et réorganise, sans les attendre, sa résistance autour de Tyr, où a débarqué à la fin de 1187 Conrad de Montferrat. Dans cette ville on n'avait pas pardonné à Guy de Lusignan, et lorsque Saladin l'eut libéré on lui en refusa l'entrée (avril 1189). Mais Bohémond avait, lui, oublié les anciennes inimitiés, et accueilli Guy à Tripoli et à Antioche, ce qui ne l'empêche pas de se trouver précisément en avril 1189 auprès de Conrad, peut-être avec des intentions d'union. A Antioche aussi on avait repris courage, grâce aux secours d'une flotte gé-

(2) Le récit de toute la campagne repose presque uniquement sur les sources arabes, 'Imâd (A. Ch., 127-134, H 365-380 et Fath, 127-134), et I. Ch., 109-117. Cf., encore Boustân, 584, Grég. Dgha, v. 1813 sq.; lettre d'Erminger dans Ansbert, apparentée à Ernoul, 255; Anon. Rhén., 521, Cont. Lat., 90. Ernoul (et Cont. G. T., 72 et 122), placent après la prise de Baghrâs une attaque de la Roche-Guillaume romancée, mais qui peut contenir des souvenirs réels.

noise et de Hervé de Donzy, un noble amené par la flotte sicilienne de 1188. Lorsque la trêve vint à expiration, Saladin maintint plusieurs mois un corps d'observation sur les frontières d'Antioche (3).

L'année suivante, arriva en Anatolie Frédéric Barberousse. Qilfdj Arslân, mal disposé pour Saladin, lui résista peu. Mais en juin 1190 Frédéric se noya en Cilicie. Une partie de ses troupes retourna en Europe, d'autres gagnèrent la Syrie centrale par mer, la plupart toutefois continuèrent à pied vers Antioche, sous la conduite du fils et homonyme de Frédéric, que reçurent en route Léon à Tarse, puis le Catholicos Grégoire Dgha à Misis (4). Saladin avait été informé par le même catholicos de l'arrivée des croisés; comme Guy de Lusignan avait depuis un an entamé le siège d'Acre, il ne put aller leur résister lui-même mais mobilisa toutes les troupes seigneuriales de la Syrie du nord et les Turcomans Yâroûqiya pour aller les harceler et prévenir une attaque. Des fourrageurs allemands furent ainsi surpris et capturés en des endroits divers par la garnison de Baghrâs ou les troupes d'Alep. Puis la brusquerie de la chaleur et de l'abondance succédant à la pénible traversée de l'Anatolie provoqua chez les Allemands une terrible épidémie (5). Bohémond ne les en reçut pas moins avec respect, encore que peut-être avec un peu de crainte ou de cupidité, et se conduisit envers Frédéric en vassal, lui laissant l'absolue disposition de sa ville et de sa citadelle, où l'archiduc déposa ses trésors. La dépouille mortelle de Barberousse fut inhumée à Saint-Pierre (6), puis Conrad de Montferrat, parent du prince allemand, vint à Antioche, où il fut pompeusement reçu par le prince et le patriarche (début d'août). A la fin du mois, les quelques milliers

(3) Al-Fâdil, dans A. Ch., II, 137 (H, 390); 'Imâd *ibid.*, 142 (H 408); I. Ch., 134; Cont. G. T., 126; Cont. Lat., 91; Itin. Ric., II, 26, 28; Ambroise, 2670; Rad. Niger, MGSS, XXVII, 336; Lib. Jur., I, 432 (= Röhrich *Amaury*, 488).

(4) I. Ch., 163; Sicard, 610; Mich. arm., 403. Les troupes allemandes passèrent par Til-Ĥamdoûn (Thegium de Sicard), Ĥiçn at-Tînat (I. Ch., dans A. Ch., 460), la Portelle et le col de Baïlân.

(5) I. Ch., 166; Imâd dans A. Ch., 156 (H 458); Cont. G. T., 141.

(6) Cont. Lat., 108; Ansbert, 92. D'après I. Ch., 67, Bohémond hâta la venue des Allemands par peur que Léon ne s'appropriât leurs biens, et d'après Imâd fit déposer à Frédéric ses biens dans la citadelle pour s'en emparer s'il mourait, ce qui eut lieu; mais il espérait que les Allemands marcheraient vite sur Alep.

d'hommes valides qui restaient quittèrent Antioche pour la côte (7); Saladin avait fait démanteler les places qu'il ne pensait pouvoir défendre, parmi lesquelles Lattakié ; la garnison de cette ville et de Djabala, les troupes de Hamâh et Alep harcelèrent cependant la marche des croisés à tel point qu'ils s'embarquèrent à Tripoli pour finir le parcours par mer (8).

Bohémond avait peut-être espéré utiliser les Allemands pour une diversion contre Alep ; du moins l'aggravation des opérations autour d'Acre lui parut-elle autoriser de sa part une razzia en octobre; mais il fut surpris et battu par az-Zâhir. Il ne bougea plus pendant un an. Pendant ce temps seront arrivés Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion et ils auront conquis Acre. Philippe-Auguste, sur le point de repartir, et Richard donneront alors à Bohémond un important renfort d'hommes, vivres, munitions, flotte. Bohémond essaya donc d'attaquer Djabala et Lattakié, pour rétablir la continuité de la côte franque, mais fut de nouveau battu (octobre 1191). De même qu'il apparaît neutre en Guy et Conrad en 1189-1190, de même il l'est entre Richard, qui soutient le premier, et Philippe-Auguste, favorable au second. Il va, avec son fils Bohémond de Tripoli, accueillir Richard à Chypre, et l'accompagne un moment à Acre ; en revanche il reçoit Philippe-Auguste à Antioche, lorsque celui-ci repart pour l'Europe (9). N'ayant pas d'intérêt direct dans le conflit, Bohémond est indifférent ou conciliateur.

Après la prise d'Acre, Richard continua un an la guerre, sans victoire décisive. La lassitude des deux partis aboutit enfin à la paix, en septembre 1192, rendant aux chrétiens la côte de Tyr à Jaffa. Le traité prévoyait que la paix serait étendue à Antioche et Tripoli, mais ne les concernait pas. Des négociations directes avaient été engagées entre Saladin et Bohémond en même temps qu'entre Saladin et Richard, deux mois auparavant. Le 30 octobre.

(7) Sicard, 611; d'après Cont. Lat., 128, suspect parce que favorable aux Lusignans, Conrad serait venu malgré lui, aurait exhorté Frédéric à repartir. et aurait pour cela reçu de l'argent de Saladin ! Cf., aussi I. Ch., 181 (Vie de Sal.)

(8) I. Ch., 190, 274; 'Imâd Faḥ, 295 ou dans A. Ch., 164 (H 486); Gesta Henrici, 185.

(9) Gesta Henrici, 165, 168, 193; on crut chez les musulmans Philippe-Auguste mort à Antioche (I. Ch., 271). Raymond, fils aîné de Bohémond, resta auprès de Richard (Itin. Ric., 335).

Bohémond, avec une petite escorte de hauts barons, se présenta à l'improviste à la cour de Saladin, alors à Beirout. Cette confiance personnelle toucha le souverain musulman, qui accorda à Bohémond une part des revenus des districts limitrophes d'Antioche du 'Amouq et d'Arzghân (10).

Quelqu'efforts que Saladin ait dû déployer pour la lutte contre les croisés sous Acre, ils n'ont pas occupé la totalité de ses forces, dont une partie a trouvé dans l'extension de son pouvoir en Djéziré un emploi plus productif. Gueukbouri, qui avait jadis reçu de lui l'ancien fief paternel de Harrân, étant mort, il avait transféré son frère et successeur à Irbil, d'où il devait surveiller Mossoul, tandis que le Diyâr Modar avait été attribué en apanage à son neveu Taqî ad-dîn 'Omar de Hamâh, puis, ce dernier étant mort, au frère de Saladin, al-Malik al-'Âdil, avec Mayâfâriqîn; une guerre heureuse avait assuré les frontières septentrionales contre Bektimour d'Akhlât (11).

Au même moment toute cause d'inquiétude disparaissait pour Saladin du côté de l'Anatolie. Les Turcomans (12) restaient là tout-puissants, parce qu'ils étaient utilisés par les fils du vieux Qildj Arslân, révoltés contre lui. Il avait, de son vivant, partagé son royaume entre ses nombreux fils, mais en les subordonnant à l'un d'eux, Qoṭb ad-dîn Malikchâh de Sîwâs, fiancé à une filles de Saladin; impatient de régner seul, Qoṭb ad-dîn s'était soulevé, avait pris Qonya, et réduit son père à la fuite; ce dernier entamait cependant une revanche, avec l'aide d'un autre fils, Ghiyâth ad-dîn Kaikhosrau de Barghloû (13), lorsqu'il mourut (fin 1192). Qoṭb ad-dîn avait inquiété aussi Malatya, et, à l'appel du prince de cette ville, Saladin avait fait occuper par az-Zâhir Behesni et Mar'ach (1191) (14). La mort de Qildj Arslân ouvrit une période

(10) I. Ch., 322, 378; A. Ch., H, V, 78 et 89.

(11) I. Ch., 282; Boustân, 486-488; A. Ch., 78, 107; Mich., 409; I. A.

(12) Ansbert, 86-88 et 92, appelle ces Turcomans « Bariani » ou de « Baria », ailleurs « Nagesles », ce que P. Wittek me dit signifier : de Bor et de Nigdeh.

(13) Les autres fils sont Noûr ad-dîn Moḥammad (Qaïsariya), Rokn ad-dîn Soulaïmân (Toḡât), Mouḥt ad-dîn Mas'oud (Ankara), Moughith ad-dîn Toghroul-Châh (Albistân et Erzeroum), Nâcir ad-dîn Barkyarok (Niksâr). Héraclée revenait à un frère de Qildj-Arslân, Sandjarchâh, et Amasya à un fils de celui-ci, Nizâm ad-dîn Arghoûnchâh.

(14) 'Imâd, dans A. Ch., 209; I. A., XII, 50 et 57-59; Ibn Bibt, 5; Boustân, 587.

d'anarchie pendant laquelle les Seldjouquides ne joueront plus aucun rôle extérieur.

Sur un seul point il s'était produit hors de Syrie un changement préjudiciable à Saladin. Son allié Isaac Comnène avait été dépossédé de Chypre par Richard Cœur de Lion, qui l'avait attribuée un moment aux Templiers, puis bientôt à Guy de Lusignan, pour le dédommager de la perte de la Syrie. Au moment où les Francs étaient rejetés à la côte, l'île allait constituer pour eux une ligne de repli et un centre de ressources inestimables pour leur résistance ou leurs contre-attaques futures en Syrie ; elle deviendra vite le véritable foyer de la vie franque d'Orient et de l'influence occidentale en Asie occidentale (15).

Saladin pouvait néanmoins être fier de son œuvre lorsqu'il mourut le 4 mars 1193. Cette mort et le respect de la force européenne imposé par la troisième croisade allaient donner aux Francs un demi-siècle de répit.

(15) Mas-Latrie, *Hist. Chypre*, I.

